VIE
DE M.
AGNES

Cupio dissolui et esse cum Christo. phil. 1.

La Venerable Mere Marie Agnes Dauuaine l'vne des premieres Fondatrices du Monastere de l'annonciade Celeste de Paris decedée le 17.e de Iuin l'an 1669. agée de 64 ans.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARIE AGNES
DAUVAINE,
L'UNE DES PREMIERES FONDATRICES
DU MONASTERE
DE L'ANNONCIADE
CELESTE DE PARIS.

Recueillie sur les memoires des Religieuses du meſme Monaſtere.

Et compoſée par un Pere de la Compagnie de JESUS, *Amy de l'Ordre.*

A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë S. Jacques, à l'Image S. Paul, proche la Fontaine S. Severin.

M. DC. LXXV.

Avec Approbations & Permiſſion.

A MADAME

LA COMTESSE

DES HAMEAUX.

MADAME,

Les faveurs dont voſtre bonté continuë tous les jours d'obliger noſtre Communauté ſont ſi grandes, & ſi publiques, que nous ne pouuons deſormais éuiter de paſſer pour des ingrates, tandis que la reconnoiſſance que nous en auons demeurera ſecrette.

Il eſt vray, MADAME, que l'Inſtitut que nous profeſſons, nous engageant par un veu ſpecial à la clôture la plus étroite qui ſoit dans l'Egliſe de Dieu, nous avions pris juſqu'icy le party de ne declarer qu'à luy ſeul les reſſentimens de nos cœurs: Et nous nous eſtions contentées de luy preſenter en ſecret pour vous nos prieres

& nos vœux, puis que c'eſt le ſeul tribut que vous pouuez attendre des perſonnes, qui comme nous n'ont point d'autres moyens pour acquitter des debtes auſſi grandes que celles dont nous vous ſommes redevables.

Nous eſtions demeurées fermes dans ce ſentiment, MADAME, avec d'autant plus de juſtice, que nous avons toujours eſté fortement perſuadées, que la Retraite extraordinaire qui nous diſtingue par ce Vœu d'avec tous les autres Ordres, a eſté le plus grand motif qui vous ait portée à nous preferer à pluſieurs Communautez, qui euſſent pû mieux que nous attirer voſtre eſtime, & qui ſe fuſſent fait un honneur ſignalé de publier avec plus d'éclat les marques de voſtre affection. Car apres que vous avez toûjours eſté conſiderée entre les Dames de Paris comme une des plus illuſtres & des plus accomplies: Apres que vous avez porté cette haute reputation d'honneur & de vertu dans Veniſe, où feu Monſieur voſtre mary a ſouſtenû ſi dignement la qualité d'Ambaſſadeur du Roy: Apres que vous l'avez confirmée dans Rome devant tout ce qu'il y a de plus éminent & de plus éclairé dans cette auguſte Cour, où voſtre exemple a fait voir que l'eſprit & la pieté des Dames de France ne cedent point à tout ce qu'on publie des Dames de l'ancienne & de la nouvelle Rome: Enfin, tandis que cette meſme eſtime aſſemble encore tous les jours aupres de vous dans Paris les perſonnes de la premiere qualité, avec tout ce qu'il y a de civil & de poly, pour apprendre dans voſtre converſation ce qu'un long uſage, & une prudence conſommée vous ont acquis de belles connoiſſances: Euſſions-nous jamais pû,

MADAME, nous figurer que vous eussiez voulu chercher autre chose dans nostre solitude qu'un azile propre à vostre devotion, & un Sanctuaire où vous pussiez vous retirer souvent, pour vous derober plus seurement au monde, & pour vous donner plus purement à Dieu?

Cependant ayant pris depuis quelque temps le dessein de mettre au jour la Vie d'une de nos premieres Fondatrices, & de faire sortir de sa Closture apres la mort, la Mere Marie Agnes, qui l'a si inviolablement gardée tandis qu'elle a esté vivante: Nous avons crû, MADAME, que vous souffririez qu'elle parust sous votre Nom, & qu'elle servist à vous rendre pour nous un témoignage public des respects que nous avons esté forcées de retenir jusques à present cachez. Beaucoup de raisons nous ont inspiré cette pensée, & les mesmes nous persuadent que l'effet n'en pourra recevoir de vous qu'un accueil tres-favorable.

La premiere est le merite du subjet: Puis qu'estant la Vie d'une de nos Fondatrices, & de celle qui apres nous avoir établies en France, a gouuerné plus longtemps cette maison de Paris à laquelle vous faites tant de graces; nous avons jugé qu'en vous l'offrant, nous nous offrions toutes ensemble auec elle, comme dans la racine & dans la tige, on donne toutes les fleurs & tous les fruits d'un arbre: Et comme avec la source, on donne tous les ruisseaux qui en sont écoulez.

La seconde est nostre propre oblgation. Car Dieu par des mouvemens aussi forts que ceux que vous en auez

reſſentis, vous ayant inſpiré d'eſtre noſtre Protectrice, & notre Bienfaittrice : Et vous, MADAME, par une correſpondance auſſi fidelle qu'a eſté la voſtre, ayant remply tous les devoirs & tous les tiltres de l'une & l'autre de ces deux qualitez : Quoy que voſtre modeſtie ait refusé le nom de Fondatrice, nous reconnoiſſons pourtant que vous en auez le droit & le merite : Et par cette raiſon, voulant faire un adveu ſolemnel, que nous n'auons rien qui ne vous ſoit legitimement acquis, nous vous preſentons ce qui nous eſt de plus cher, en vous offrant le Miroir accomply de la perfection de noſtre Inſtitut, en la vertueuſe Deffunte qui nous en a tracé le modelle en ſa vie, comme par vos bien-faits vous contribuez à nous donner les moyens de la faire reuiure dans celles qui viendront apres nous imiter les exemples qu'elle nous en a donnez.

Mais enfin le ſujet qui nous a fait abſolument reſoudre à vous conſacrer cét ouvrage, c'eſt vous même MADAME, & l'image que nous voyons en vous des plus ſolides vertus que nous auons admirées en celle de qui nous vous preſentons la Vie. Car bien loin d'apporter par voſtre entrée dans noſtre Monaſtere quelqu'un des deffauts que les perſonnes du monde apportent ſouvent auec elles dans les Religions : Nous n'auons jamais l'honneur de vous voir dans le noſtre, que voſtre preſence & voſtre conuerſation n'allume en nous des deſirs plus ardans de la ſolitude, de l'humilité, de l'obeïſſance, de la devotion, de la charité, & en un mot, de tout ce que cette incomparable Mere

nous a enſeigné, & de ce qu'elle a inſpiré à pluſieurs ſaintes ames du ſiecle, qui ont voulu profiter de ſes inſtructions. Ce qui fait que vous nous rendez ſa memoire preſente autant de fois que nous avons le bien de vous auoir, comme on voit encore les rayons du Soleil qui paroiſſent apres que cét Aſtre s'eſt caché dans la nuit: Et que ſans auoir fait profeſſion d'une vie ſeparée du monde, vous nous montrez ce que les Religions les plus parfaites & les plus retirées ont de plus ſaint & de plus eſſentiel dans tous leurs Inſtituts.

Ces mêmes conſiderations nous perſuadent encore, MADAME, que c'eſt à ſes prieres que nous ſommes ſingulierement redeuables de l'inclination que vous auez pour Nous. Et comme elle eſt la plus engagée par là dans noſtre debte, nous ne pouuons douter auſſi qu'elle ne contribuë dauantage à nous en acquiter aupres de Dieu, en obtenant pour vous ce que nous ne ceſſerons jamais de luy demander, qui ſeront tous les biens qui peuuent vous combler de proſperitez dans le temps, comme toutes les graces qui peuvent vous rendre infiniment plus heureuſe dans l'éternité. Ce ſont les vœux les plus ardans,

MADAME,

De vos tres-humbles, tres-obeïſſantes & tres-obligées Filles & ſervantes, la Prieure & les Religieuſes de l'Annonciade Celeſte de Paris.

PREFACE
Des Religieuſes de l'Annonciade Celeſte de Paris.

A tous les Convens de leur Ordre.

NOS REVENDES MERES,

C'EST par le mouvement d'une eſtime generale pour les vertus de cette tres-honorée Mere, & par celuy d'une reconnoiſſance ſinguliere pour l'éducation qu'elle nous a donnée, que nous avons pris le deſſein de mettre ſa Vie au jour. Nous croirions eſtre coupables de la derniere des ingratitudes devant Dieu, & devant tout le monde, ſi nous ne faiſions ce qui nous eſt poſſible pour garder la memoire de tant de bons exemples qu'elle nous a laiſſez, & de tant de ſaintes Inſtructions qu'elle nous a données: Et ſi ayant eu le bon-heur de la poſſeder durant l'eſpace de beaucoup d'années qu'elle a exercé toutes les charges de la Religion dans noſtre Communauté, nous ne nous mettions en devoir d'en conſerver quelque idée pour celles qui viendront apres nous, & de la communiquer à nos autres Maiſons, avec leſquelles nous ſommes unies par le lien de la charité.

Noſtre deſſein n'eſt autre en cela que de chercher avant toutes choſes la gloire de noſtre Seigneur dont elle a eſté une Eſpouſe choiſie: Et en ſuite d'y trouver avec le bien particulier de nos ames, celuy tant de noſtre Communauté, que de tout noſtre Ordre, dont elle a eſté en ſon temps un illuſtre ornement. Tous les autres Inſtituts quelques differens qu'ils ſoient du noſtre, en pourront remporter avec nous les meſmes avantages, en faiſant voir à celles qui obeïront, ou qui gouverneront, le miroir d'une parfaite Religieuſe, & d'une Superieure accomplie, dans la Vie d'une Mere qui a remply excellemment tous les eſtats & tous les devoirs de ſa profeſſion. Enfin pluſieurs perſonnes de condition & de pieté dans le monde qui ont eu le bon-heur de la connoiſtre vivante, & qui conſervent

ſervent pour elle de la veneration apres ſa mort, auront de la conſolation de voir que le ſouvenir de ſes vertus n'eſt pas enſevely entierement avec elle, & par la lecture de ſa Vie elles ſe ſentiront animées à ſuivre les ſaintes pratiques qu'elle leur a appriſes.

Nous confeſſons que ce que nous en dirons ne ſera qu'un recueil des choſes que nous avons fidellement remarquées en elle, ou que nous avons trouvées dans quelques-uns de ſes écrits qui nous ſont demeurez. Et dans le vray, ce ſera plûtoſt un eſſay qu'un recit entier de ce qui s'en pourroit & dire & écrire, ſi les perſonnes qui l'ont connuë à fonds ne l'avoient devancée en mourant, cõme elle meſme l'a ſouvent deſiré, & l'a tenu pour une faveur ſpeciale de Dieu, afin d'eſtre inconnuë apres ſa mort, comme elle a travaillé pour l'eſtre durant ſa Vie. Car il eſt ſans doute que ces perſonnes rendroient des témoignages bien plus amples & plus avantageux du merite & de la vertu qu'elles ont remarquée en elle, ayant pû découvrir les effets de la grace, & les motifs qui ont animé toutes ſes actions, que celles de nous qui n'avons pour la pluſpart converſé avec elle que dans la vie commune, & n'avons pû voir que les dehors, & obſerver ſeulement ce que ſon humilité n'a pû nous dérober. Mais quoy que nous n'ayons encores eu ny la lumiere ny la capacité pour le faire comme quelques autres l'auroient pû mieux que nous, il y a lieu d'eſperer que la ſincerité avec laquelle nous produiſons les choſes que nous avons connuës, les rendra plus croyables, & le ſoin charitable qu'on a pris à noſtre priere pour les mettre depuis cela dans l'ordre & dans l'eſtat où elles ſont icy écrites, les fera plus agreablement recevoir par ceux qui les liront. Nous nous ſommes contentées de les repreſenter en la maniere que nous les avons veuës ou appriſes par des perſonnes tres-dignes de creance, ſans y apporter d'ornement par des penſées ou par des paroles recherchées avec eſtude : La vertu eſtant d'elle-meſme aſſez belle pour n'avoir pas beſoin de ce que l'artifice y peut adjouſter. Et nous reconnoiſſant d'autre coſté trop inhabiles pour le faire avec quelque ſuccés, nous laiſſons volontiers à d'autres plus induſtrieuſes que nous, à mettre dans un beau jour & à relever hautement le portrait des perſonnes qu'elles loüent : Et il nous ſuffit pour faire eſtimer celle dont nous parlons, d'en avoir fait un crayon fidelle, & un ébauchement qui faſſe juger par conjectures ce que nous n'avons pû exprimer en effect.

En quoy nous pouvons meſme nous donner cette ſatisfaction

que nous avons ſuivy parfaitement ſes inclinations. Car outre les dons de grace qu'elle a receus de Dieu,& le Saint uſage qu'elle en a fait durant toute ſa vie, ſon plus grand ſoin a eſté de cacher tout ce qui pouvoit eſtre extraordinaire. Et pour garder ſon threſor elle a fait autant qu'elle a pû, qu'il ne fuſt connu de perſonne, que de ceux ou de celles à qui elle eſtoit obligée indiſpenſablement de rendre un compte fidelle de ſon ame. Nous ſçavons meſme qu'elle a demandé à noſtre Seigneur, à l'exemple de beaucoup d'autres Saints, qu'il luy pleuſt de deſtourner d'elle tout ce qui pourroit luy attirer l'eſtime des creatures, comme ſont les extaſes & les raviſſemens, les viſions ſenſibles, la connoiſſance du ſecret des cœurs, & les predictions des choſes à venir. Elle n'employoit pas meſme pour cela les hauts termes de la vie myſtique, des degrez d'Oraiſon, d'union, de contemplation, & de transformation, dans leſquels elle diſoit qu'il y a ſouvent plus d'oſtentation que de ſolidité,& beaucoup plus d'illuſion que de perfection. Que s'il eſt arrivé quelques-fois que pour ſe regler elle-meſme & s'aſſeurer par la conduite de quelques Peres ſpirituels qui ont eſté ſes Directeurs, ou que pour le bien de ceux ou de celles avec qui elle traitoit, elle ait parlé de la vie ſpirituelle d'une maniere qui eſtoit au deſſus du commun, elle couvroit auſſi-toſt cela de tant d'humilité, & de deffiance de ſoy-meſme, qu'on voyoit bien que c'eſtoit malgré elle qu'elle s'en eſtoit expliquée, & par un mouvement d'obeïſſance, de charité, ou de neceſſité, ou par une permiſſion divine, que ces paroles échappoient de ſa bouche. Sa maxime eſtoit que toute la ſcience de l'ame qui veut plaire uniquement à Dieu, doit eſtre de ſe cacher entierement au monde: & que tout ce qui a éclatté dans la vie des Saints, n'eſt point ce qui les a faits Saints: que pluſieurs l'euſſent eſté avec plus d'aſſeurance, s'ils euſſent moins paru: Que toute l'eſtime qu'ils ont eu durãt leur vie, ou meſme apres leur mort, eſt tout au plus quelque ſigne ou quelque recõpenſe de leur vertu. Enfin on peut dire d'elle avec verité ce que le Prophete à dit de la Fille du Roy, *Que toute ſa gloire a eſté au dedans d'elle-meſme.* Mais quoy qu'elle ait pû faire pour ne paroiſtre qu'aux yeux de celuy qu'elle avoit toûjours dans ſa penſée, elle n'a pû ſi bien cacher le feu de l'amour divin qui bruſloit dans ſon ame, qu'il n'ait jetté de l'éclat & des eſtincelles au dehors, qui ont fait juger quelle eſtoit ſon ardeur au dedans. On le verra dans le recit de ſes actions, que nous commencerons par ſon enfance, & par le temps

Pſal. 44.

qu'elle a eſté dans le monde & à la Cour. Nous le continuerons par ſon entrée en la Religion, & par la maniere dont elle s'y eſt gouvernée juſques à ſa Profeſſion. Nous paſſerons de là à ce qu'elle a fait eſtant Maiſtreſſe des Novices & Superieure. Nous adjouſterons quelques Chapitres de ſes plus remarquables vertus, & de ſes plus belles Inſtructions. A quoy nous joindrons ſa derniere maladie & ſa ſainte mort. Et enfin nous mettrons les témoignages que Dieu a donnez de ſes merites par les graces extraordinaires qu'il luy a faites, ou à d'autres par ſes prieres, & ceux qu'en ont rendu pluſieurs perſonnes de qualité, de ſcience & de pieté, qui ayant eu la conſolation de la connoiſtre, ont laiſſé des marques bien certaines de l'eſtime qu'elles en ont conſervée apres ſa mort.

Nous ne voulons pas neantmoins obmettre pour la gloire de Dieu, qui nous oblige à donner quelque credit à ce petit Ouvrage, qu'ayant recueilly avec autant de ſoin que de fidelité tout ce que nous avons veu d'elle, & ce que nous en avons pû apprendre, tant par les memoires qu'on en a gardez, que par les écrits qui en ſont demeurez, nous avons tres-inſtamment prié une perſonne plus capable que nous, de vouloir repaſſer l'œil & la main ſur le projet que nous en avions fait, & donner une meilleure forme à toute cette Hiſtoire. C'eſt le R. Pere de la Barre de la Compagnie de JESUS, amy de noſtre Communauté, à qui nous nous ſommes addreſſées pour cela, & comme il conſerve une haute eſtime pour cette incomparable deffunte, avec laquelle il ſe ſouvient d'avoir eu le bien de conferer pluſieurs fois, il s'y eſt employé avec tant d'application, & tant d'exactitude, pour le choix des choſes, & pour l'ordre, & meſme pour les termes, que nous pourrions dire, s'il le vouloit permettre, que hors de la matiere que nous avons fournie, l'Ouvrage n'a rien qui ne doive paſſer pour eſtre entierement à luy. Cependant comme ce n'eſt ny la ſatisfaction qu'il en recherche, ny la reconnoiſſance que nous pretendons luy en rendre: Nous continuons à dire, que quelque diligence que nous y ayons apportée, & quelque eſtude qu'il ait employée pour achever le portraict de cette admirable Mere, ny ce que nous en avons remarqué, ny ce qu'il en a écrit n'égale point l'idée qu'elle en a elle-meſme imprimée dans nos eſprits, ny celle que nous deſirerions avec juſtice en pouvoir laiſſer aux perſonnes qui liront ce que nous en donnons au public.

Mais parce que nous apprenons que noſtre Saint Pere Urbain

Huitiéme, Souverain Pontife, a deffendu par un Bref exprés, qu'on ne donnaſt le tiltre de Saint ou de Sainte à aucune perſonne decedée, ny le nom de Miracle à aucune action qu'elle ait faite, ou obtenuë de Dieu, ſans l'approbation du Siege Apoſtolique, à qui ſeul il appartient de declarer les Saints, & de juger des veritables Miracles: Et que de plus Monſeigneur l'Illuſtriſſime Archeveſque de Paris, a depuis peu renouvellé les meſmes Ordonnances: Comme Filles tres-obeïſſantes à l'Egliſe noſtre commune Mere, & à Noſſeigneurs les Prelats qui ſont nos legitimes Paſteurs, nous profeſſons hautement que nous n'attribuons, ny le nom de Sainte à celle de qui nous écrivons la Vie, ny le nom de Miracle à tout ce que nous racontons d'elle, ſinon dans le ſens où on employe communément ces mots en parlant des perſonnes qu'on croit avoir eſté d'une vertu rare & exemplaire, & dans la bonne foy qu'on fonde ſur le rapport de ceux qui ont eſté les témoins des choſes qui ſemblent n'eſtre pas ordinaires: Leſquels quoy qu'ils ſoient croyables autant qu'ils paroiſſent ſages, ſçavans, & vertueux, ne meritent pourtant aucune creance qui approche de celle qu'on doit à l'Egliſe de Dieu. C'eſt ce que nous avons jugé à propos de vous dire, avant que de commencer l'Hiſtoire de la Vie que nous vous preſentons: Et apres vous avoir conviées à joindre avec nous vos prieres, pour demander à noſtre Seigneur qu il donne ſouvent de ſemblables ſujets à noſtre Ordre, & qu'à vous & à nous il accorde la grace d'imiter parfaitement celle de qui nous nous faiſons un honneur de publier les excellentes actions, Nous demeurons,

NOS REVERENDES MERES ET TRES-CHERES SOEVRS,

Vos tres-humbles & obeïſſantes Sœurs & ſervantes en Noſtre Seigneur, la Prieure & les Religieuſes de l'Annonciade Celeſte de Paris.

TABLE DES CHAPITRES
contenus en ce Livre.

CHAPITRE I. *DEs parens, & des heureux commencemens de la Mere Marie Agnes Dauvaine.* page 1

CHAP. II. *De son éducation au logis de ses parens.* 8

CHAP. III. *Comme elle fut demandée pour aller à la Cour de Lorraine, & la façon dont elle s'y gouverna.* 12

CHAP. IV. *De l'Ordre de l'Annonciade Celeste, comment elle y fut appellée, & demanda congé pour y entrer.* 17

CHAP. V. *De ses combats pour entrer en Religion, & comme elle en obtint enfin la victoire.* 24

CHAP. VI. *De son entrée en la Religion, comme elle prit l'habit, & commença son Noviciat.* 30

CHAP. VII. *Du deceds de ses parens, & des difficultez qui se trouverent à sa Profession.* 38

CHAP. VIII. *Comme elle fit sa Profession, & ce qui suivit jusques à sa sortie du Monastere de Nancy.* 43

CHAP. IX. *Des Religieuses qui furent choisies à Nancy pour venir établir l'ordre de l'Annonciade Celeste à Paris.* 49

CHAP. X. *Comme elle commença d'exercer l'office de Maitresse des Novices, & les premieres instructions qu'elle donnoit à ses filles.* 54

CHAP. XI. *Suitte des instructions qu'elle donnoit à ses Novices pour les faire advancer en toutes les vertus.* 59

CHAP. XII. *Du soin particulier qu'elle avoit de porter ses Novices au recueillement interieur, & à l'union avec nostre Seigneur.* 69

CHAP. XIII. *Comme elle fut sous-Prieure, & gouverna le Monastere durant la maladie de la Superieure, à qui elle succeda.* 77

CHAP. XIV. *Comme la mere Marie Agnes fut éluë de toute la Communauté pour Prieure, & comment elle commença son gouvernement.* 88

CHAP. XV. *Suitte de son gouvernement, & ce qu'elle fit pour estre dechargée.* 99

CHAP. XVI. *Ce qu'elle fit apres qu'elle fut déchargée, & comme étant esleuë une autre fois elle modera la ferveur de son Zele.* 112

CHAP. XVII. *Des principales vertus de la mere Marie Agnes, & premierement de sa Foy vive.* 122

CHAP. XVIII. *De sa confiance filiale en Dieu & en sa Providence.* 129
CHAP. XIX. *De sa charité ardente envers Dieu.* 135
CHAP. XX. *De sa charité pour le prochain.* 149
CHAP. XXII. *De sa devotion & de son Oraison.* 163
CHAP. XXIII. *De sa devotion particuliere pour le S. Sacrement & pour la Communion.* 172
CHAP. XXIV. *Sa devotion pour l'Office divin, & pour les mysteres que l'Eglise celebre durant l'année.* 193
CHAP. XXV. *De ses devotions particulieres pour des sujets differens.* 205
CHAP. XXVI. *De son humilité, & premierement de la basse opinion qu'elle avoit de soy-mesme.* 218
CHAP. XXVII. *De sa parfaite pauvreté d'esprit.* 232
CHAP. XXVIII. *De sa pureté Angelique, & de sa grande mortification.* 242
CHAP. XXIX. *De sa parfaite obeïssance.* 253
CHAP. XXX. *De son Zele extraordinaire pour la closture, & des peines qu'elle a endurées pour cela.* 264
CHAP. XXXI. *Des connoissances qu'elle eut avec les grands, & de la maniere dont elle en usoit pour les porter à Dieu.* 276
CHAP. XXXII. *De sa douceur & de sa patience, & premierement dans les traverses qu'on luy a suscitées.* 292
CHAP. XXXIII. *Continuation de sa patience, & particulierement dans les maladies du corps.* 309
CHAP. XXXIV. *Suitte de sa patience dans les peines de l'esprit, & dans les delaissemens de Dieu.* 323
CHAP. XXXV. *De l'extremité de sa maladie, & de sa sainte mort.* 342
CHAP. XXXVI. *Des graces extraordinaires accordées à la Mere, ou obtenuës par son moyen.* 350
CHAP. XXXVII. *Du jugement que plusieurs personnes considerables ont fait d'elle, & des loüanges qu'elles luy ont données.* 362

Fin de la Table.

APPROBATIONS DES DOCTEVRS.

LE dessein du Fils de Dieu venant sur la terre a esté de nous en détacher, & de porter toutes nos pensées vers le Ciel. C'est en cette veuë que l'Apostre S. Paul desire que nostre conversation soit toute celeste : & ce devoit estre en effet l'avantage des Chrétiens, duquel la pluspart estant décheus par leur negligence, & par les embaras du siecle : ce bon-heur est reservé aux ames saintes, telles que sont celles que S. Cyprien appelle la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ. C'est des Vierges qu'il parle, & de qui S. Ambroise adjouste que la Vie est sur la terre une image de la Vie des Anges dans le Ciel. Telle a esté sans doute la Venerable Mere Marie Agnes Dauvaine, l'une des premieres Fondatrices de la Maison de l'Annonciade Celeste de Paris. Ce qui en est écrit dans ce Livre, *composé par un Pere de la Compagnie de* JESUS, nous confirme dans ce sentiment, & nous fait esperer que si par les exemples de ses vertus elle a élevé parmy les Vierges une Congregation toute Celeste, ce que nous avons leû dans ce devot & pieux Ouvrage, en fera naistre l'estime & le desir dans les cœurs des fideles. C'est dequoy Nous sous-signez Docteurs en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, rendons témoignage. Fait à Paris en Sorbonne, le 23. jour de Février 1674. Signé,

JAC. GAUDIN.
CLAUDE D'ENYAU.
T. DE PINTEVILLE.

JE sous-signé Docteur en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, Certifie avoir leu un Livre intitulé *la Vie de la Venerable Mere Marie Agnes Dauvaine, Religieuse de l'Ordre de l'Annonciade Celeste*, dans lequel ie n'ay rien trouvé de contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs. Fait ce 4. May 174.

Signé, M. GRANDIN.

PERMISSION DE MONSEIGNEVR l'Archevesque de Paris.

FRançois, par la Grace de Dieu & du S. Siege Apostolique, Archevesque de Paris, Duc & Pair de France, Commandeur des Ordres du Roy : Veu par Nous les Attestations cy-dessus, Nous avons permis de donner au public ledit Livre, en observant l'ordre accoustumé. Donné à Paris ce vingt-troisiéme Juillet 1674. Signé, FRANÇOIS, Archevesque de Paris ; *& plus bas*, Par Monseigneur, MORANGE.

Permission d'imprimer.

PErmis d'imprimer le present Livre. Fait ce vingt-sixiéme jour de Juillet mil six cent soixante-quatorze.

Signé, DE LA REYNIE.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE MARIE AGNES D'AUVAINE, L'UNE DES PREMIERES FONDATRICES DU MONASTERE DE L'ANNONCIADE CELESTE DE PARIS.

Des Parents, & des heureux commencemens de la Mere Marie Agnes Dauvaine.

Chapitre Premier.

ON considere volontiers les personnes Illustres jusques dans leur naissance, comme on recherche le ruisseau dans sa source, le Diamant en la roche, & la perle dans l'écaille de laquelle on la tire. C'est ce qui m'oblige en écrivant la Vie de la Reverende Mere Marie Agnes Dauvaine, de

commencer par ſes Parents, qui meritent par eux-mêmes de tres-juſtes loüanges, & ont eſté apres Dieu les premieres cauſes de celles qu'a meritées leur vertueuſe fille.

Monſieur ſon Pere ſe nommoit Antoine Dauvaine, fils de Jean Dauvaine, Gouverneur de Brie. Ses Anceſtres étoient du païs d'Auvergne, où il y a une maiſon d'ancienne Nobleſſe, dont ils eſtoient iſſus, & dont ils portoient le nom. Madame ſa Mere s'appelloit Anne de Saleigne, fille du Seigneur René de Saleigne, & de Dame Anne de Pannar, d'ancienne Nobleſſe de Normandie, & du pays du Maine. Cette Dame ayant perdu ſa Mere, lors qu'elle étoit encore fort jeune, fut donnée à une de ſes Tantes, parente de la Comteſſe de Salme, qu'elle voyoit ſouvent en un lieu nommé Carouge en Normandie. La Comteſſe par cette parenté ſe lia d'affection avec Mademoiſelle de Saleigne, en ſorte qu'eſtant mariée en Lorraine, elle l'emmena avec elle; & eſtant femme d'un Prince qu'on appelloit le Comte de Salme, elle prit à cœur de procurer à ſa jeune parente une alliance qui ne fuſt pas indigne de la qualité qu'elle avoit auprés d'elle. Entre pluſieurs partis qui ſe preſenterent, il ne s'en trouva point de plus ſortable ſoit pour la Nobleſſe, ſoit pour la Vertu, ou pour les autres qualitez, que Monſieur Dauvaine. Il en fit des premiers la recherche, & il l'épouſa bien-toſt apres, avec l'approbation generale de tous ceux qui connoiſſoient le merite tant de l'un que de l'autre.

Dieu par ſa Providence unit enſemble ces deux cœurs par les liens de la charité, plus que par ceux de la chair; & il leur donna des inclinations ſi ſemblables pour la pieté, qu'ils paroiſſoient eſtre plus conjoints par la grace que par le mariage. Ils n'eſtoient pas extrémement riches des biens de la fortune, mais ils eſtoient fort avantagez des

richeſſes de la grace, & des vertus Chreſtiennes. Nous en ferons voir en l'un & en l'autre quelques exemples remarquables, puis qu'ils ſe ſont tous deux rendus illuſtres dans tous les lieux & dans tous les emplois où ils ſe ſont trouvez, en ſorte que leur memoire eſt en benediction parmy tous ceux avec qui ils ont converſé, & dans tous les pays où ils ont habité.

Monſieur Dauvaine eſtoit Maiſtre d'Hoſtel de feu Monſeigneur le Duc de Vaudemont, & premier Eſcuyer de Madame la Ducheſſe ſa femme. Il a toûjours veſcu à la Cour fort éloigné des vices qui y regnẽt; & dans la guerre il a eſté fort retiré des mauvaiſes couſtumes qui s'y trouvent. Il y a fait de fort beaux exploits contre les heretiques, eſtant extremement vaillant; & une fois entr'autres il ſe porta ſi courageuſement dans une deffaite de pluſieurs ennemis, qu'il n'en ſortit que par une eſpece de merveille, s'eſtant toujours jetté dans les plus grands hazards, & ayant par tout ſignalé ſon courage par de tres-belles marques.

Ce Chevalier Chreſtien avoit une ſainte pratique, lors quil prenoit le matin ſon épée il en baiſoit toujours la garde, qui en ce temps-là eſtoit faite en forme de croix: & ſa fille aiſnée dont nous allons parler, luy en demandant un jour la raiſon, il luy répondit: *Ma fille c'eſt par la Croix que nous ſommes ſauvez, & ce ſigne m'avertit de n'uſer jamais de mon épée que pour la cauſe de Dieu, & pour le ſervice de mon Prince.*

Il eſtoit tres-exact Obſervateur des Commandemens de Dieu: Il ſe declaroit par tout ennemy de ce qui eſtoit contraire à ſes Divines loix, & ne pouvoit ſouffrir que le vice regnaſt en pas un de ſes domeſtiques. S'il appercevoit quelque choſe qui fuſt condamnable en eux, il les en

reprenoit ; & ſi les avertiſſemens n'avoient point d'effet ; il leur donnoit auſſi-toſt leur congé.

Il eſtoit ſi éloigné des excez de la bouche, qu'il jeûnoit tous les Vendredis, & tous les Samedis en l'honneur de noſtre Seigneur & de ſa ſainte Mere. Les perſonnes qui l'ont connu ont remarqué que jamais on ne l'a entendu jurer meſme ſa foy, & ſa pieté ſe faiſoit ſi bien voir en toutes occaſions, que quand il trouvoit le nom de Dieu écrit en un papier, il prenoit le ſoin de conſerver ou de bruſler ce papier, pluſtoſt que de ſouffrir qu'on le laiſſât traiſner, ou qu'on le foulaſt ſous les pieds avec irreverance. Il frequentoit les Sacremens avec une grande édification dans un temps où la pratique n'en eſtoit pas commune, & il s'appliquoit à l'Oraiſon Mentalle ; de maniere que par tous ces ſaints Exercices il ſe rendoit auſſi grand ſerviteur de Dieu, qu'il étoit brave & honorable Cavalier à la Cour.

Sa chere Eſpouſe le ſecondoit dans toutes les vertus propres à ſon ſexe & à ſa qualité, & leur bonne intelligence les rendit l'un & l'autre le veritable modele d'un mariage parfait. Sa cõduite fut en toutes choſes ſi reglée qu'elle la fit choiſir par deſſus toutes les autres Dames pour être Gouvernante de feuë Madame de Vaudemont, & elle éleva ſi parfaitement bien cette Princeſſe, que la ſuitte de ſa vie en a eſté une continuelle preuve. Mais apres avoir donné à cét employ tout le temps & le ſoin que l'on deſiroit d'elle, cette ſage Gouvernante prenant pour ſoy-meſme la conduite de la grace qui l'attiroit à une vie plus ſainte, quitta la Cour & alla demeurer dans une maiſon de campagne proche de Nancy, où elle s'adonna à tous les exercices de la haute pieté, ſous la conduite des Reverends Peres Minimes : & la ferveur qui animoit ſon cœur eſtoit déja ſi grande, qu'elle la porta à faire tant

d'auſteritez & de macerations, que ſa ſanté en fut beaucoup intereſſée.

Dans ce lieu elle eſtoit la mere des pauvres, & elle s'occupoit à donner les ſoulagemens tant du corps que de l'eſprit à tous ceux qui en avoient beſoin. Elle alloit viſiter les malades qui étoient dans les lieux de ſa dépendance: elle faiſoit de ſes propres mains leurs remedes, & les leur portoit elle-meſme ſans les confier à perſonne de ſes gens. Il y a tout ſujet de croire que tant de ſaintes actions de ces deux mariez ont puiſſamment attiré les benedictions d'en haut, tant ſur eux que ſur leur famille, comme il ſe verra incontinent apres: car on peut dire avec toute verité, auſſi bien de l'un que de l'autre, que le bon arbre a produit le bon fruit, puiſque de ce ſaint mariage ſont ſortis pluſieurs enfans, qui jouïſſent autant que l'on peut juger, du bon-heur eternel, ayant mené une vie vertueuſe, ſuivie d'une pareille mort.

Cette Dame avoit pluſieurs garçõs, mais elle ſouhaitoit extremement d'avoir auſſi une fille; & apres beaucoup d'Oraiſons preſentées à Dieu pour cét effet, elle ſe ſentit pouſſée d'avoir recours à la Mere de bonté & de miſericorde à laquelle elle eſtoit fort devote. A ſes prieres elle joignit un vœu d'eſtablir en ſon honneur une Confrairie, dont elle ſeroit la premiere aſſociée, & de luy conſacrer la fille qu'elle luy donneroit, en luy faiſant porter ſon nom. Noſtre Seigneur reçeut ſes vœux ſi favorablement, qu'incontinent apres, cette fille tant demandée vint au monde l'année 1602. & il pleut meſme à Dieu de donner quelque marque pour montrer qu'il avoit ſur elle des deſſeins qui n'eſtoient pas communs. Car pendant que ſa mere en eſtoit enceinte, elle ſe voyoit ſouvent environnée de feux: ſes Domeſtiques en appercevoient encores

ſouvent autour d'elle plus qu'elle n'en remarquoit. Mais un jour entr'autres le R. P. Minime ſon Confeſſeur la venant viſiter, & ne la trouvant point en ſa chambre l'alla chercher dans un jardin où elle ſe promenoit ſeule, & en y entrant luy & ſon compagnon, ils l'aperçeurent de loin environnée de feux, dont ils eurent frayeur, & en s'approchant d'elle ces clartez diminuoient. Ils luy dirent à l'abbord ce qu'ils avoient vû, & elle leur répondit que depuis ſa groſſeſſe cela luy eſtoit ordinaire, & que le même luy eſtoit arrivé en celle de l'un de ſes garçons, duquel pour cela nous dirons icy quelque choſe en paſſant.

Car nous apprenons qu'apres la bonne éduçation qu'il reçeut de cette vertueuſe Dame il veſcut tres-chreſtiennement à la Cour, & qu'il eſt mort avec la ferveur d'un Martyr dans un combat contre les Heretiques. Il commandoit un Regiment d'Infanterie qui fut des premiers attaquez; mais comme il eſtoit fort pieux, & qu'il avoit un ſoin tout particulier de ſon ſalut, il s'eſtoit confeſſé & communié deux heures avant le combat; & apres avoir de ſa propre main mis par terre pluſieurs des ennemis, il fut bleſſé à mort, & tomba de deſſus ſon cheval. S'eſtant relevé il ſe mit à genoux le mieux qu'il luy fuſt poſſible, & commença à dire l'*Ave Maria* tout haut. Il ſe fit remonter par ſes gens, & mit encores deux des ennemis par terre, & voyant qu'il n'en pouvoit plus, il dit à ceux qui étoient proches de luy: *Ie voy bien qu'il me faut mourir, mais ie m'eſtime heureux de mourir pour la Foy Catholique:* il redoubloit ſouvent cette exclamation. *O ie meurs de bon cœur, puis que c'eſt pour la gloire de Dieu, & pour la defenſe de l'Egliſe.* Puis prenant ſon épée & l'élevant en haut, la pointe dans ſa main, & la garde faite en forme de croix vers le Ciel, comme heritier de la pieté de ſon Pere, il dit: *Voila*

ma confiance, voila mon appuy ; & à ceux qui estoient proches de luy, *Courage, compagnons, vengez la querelle de Dieu, exterminez ſes ennemis. Ha ! je meurs le plus content du monde, de rendre ma vie à mon Seigneur & à mon Dieu :* & incontinent apres il expira.

Il n'y a eu que durant la groſſeſſe de ce fils, & de cette fille dont nous parlons, que cette Dame ait eſté veuë environnée de ces feux, & le Pere Minime ſon Confeſſeur, luy dit qu'elle avoit grand ſujet de ſe réjoüir, parce que ſes enfans ſeroient ſans doute des enfans de lumiere. Prophetie qui a eſté accomplie, tant en la perſonne du fils qu'en celle de cette heureuſe fille, qui a eſté remplie de la lumiere des plus ſublimes veritez de la Foy, & de l'amour de Dieu le plus ardent, ainſi que l'on verra dans la ſuitte de ſa vie.

Auſſi-toſt que la vertueuſe Dame eut entendu ce que ce bon Pere luy avoit dit, elle promit à Dieu, que moyennant ſa grace elle les éleveroit, avec un ſoin tout extraordinaire en ſon amour & en ſa crainte. Elle pria la tres-ſainte Vierge de prendre ſous ſa protection cét enfant dont elle eſtoit enceinte, & que ſi c'eſtoit une fille elle la conſacroit dés-lors, ainſi qu'elle avoit déja fait, à ſon perpetuel ſervice, & reïtera le vœu de la faire nommer Marie ; ce qui s'effectua tout auſſi-toſt dans ſon Bapteſme. Le jour de la premiere ſortie de cette Dame, apres ſes couches, elle fit porter avec elle à l'Egliſe cét enfant de benediction, & le poſant ſur un Autel de noſtre Dame, au jour de ſon Annonciation, elle renouvella l'offrande qu'elle en avoit déja faite, uniſſant ſon oblation à celle que la tres-ſainte Vierge fit d'elle-meſme en cét adorable myſtere. Cette action fut un preſage de ce que cette fille ſeroit dans la ſuitte du temps, & a fait connoiſtre que le par-

tage que nostre Seigneur luy destinoit, estoit d'estre employée à rendre ses hommages à ce sacré mystere. Car elle y fut consacrée dés ce moment, & beaucoup davantage depuis la profession Religieuse dans l'Ordre qui en porte le nom, & qui est tout à fait dédié à honorer cette ineffable union de Dieu avec les hommes dans le sein de la Vierge : & qui reïtere tous les ans cette mesme consecration, par le renouvellement des vœux que chaque Religieuse en fait publiquement en ce mesme jour. De sorte qu'on accomplit sans le sçavoir, en cette petite fille, ou pour mieux dire en cette Annonciade future, ce qui se pratique ce jour-là dans tout l'Ordre pour lequel Dieu l'avoit choisie de toute éternité, & ce qu'elle pratiqua elle-mesme tout le reste de sa vie dans ce souvenir avec un ressentiment singulier de son cœur.

De son Education au logis de ses Parents.

CHAPITRE II.

L'Education estant aux Enfans une seconde naissance, les Parens qui ont soin de les bien instruire, leur en donnent une meilleure, que celle par laquelle ils les ont mis au monde. Apres que cette fille eut avec le Saint Bapteſme receu le beau nom de Marie, la tres-devote Dame sa mere prit un soin extraordinaire de l'élever en l'amour de nôtre Seigneur, & en la devotion envers la tres-sainte Vierge. Elle voulut la nourrir elle-mesme de son propre laict, sans la confier à d'autres pour en estre les Nourrices. Dés sa petite enfance jusques à l'âge de douze ou de treize ans elle estoit si docile, que les moindres

signes

ſignes des volontez de ſa mere luy eſtoient comme des Oracles du Ciel, & ſes ſaintes inſtructions ont fait en elle de ſi vives impreſſions, qu'elle s'en eſt toûjours ſervy conſtamment juſques à la mort. Car toute âgée qu'elle eſtoit, elle diſoit en diverſes rencontres; *Ma mere m'a appris cela, je me ſuis toûjours bien trouvée de ſuivre ſes advis.*

Elle eſtoit ſi portée au bien, que jamais l'on n'a remarqué en elle aucune mauvaiſe inclination. Seulement on trouvoit qu'elle avoit un courage qui reſſentoit trop ſa naiſſance, & l'éloignoit de tout ce qui paroiſſoit bas. Mais comme l'on voit communément que le bon naturel eſt le fondement de la grace, on a connû que cette diſpoſition luy a eſté avantageuſe. Car depuis que par la lumiere de Dieu elle a ſcû diſtinguer la vraye Grandeur d'avec celle qui n'eſt qu'imaginaire, elle a toûjours recherché l'une, & mépriſé l'autre.

Elle eſtoit ſi amoureuſe de la verité en toutes choſes, qu'on ne l'a jamais trouvée en menſonge volontaire, & tout ce qu'elle a rapporté d'elle-meſme en s'humiliant & s'accuſant, a eſté, qu'une fois elle en avoit commis un dont elle ſe ſouviendroit toute ſa vie. Ce fut que par une mauvaiſe humeur, ſur quelque choſe qui ne luy plaiſoit pas, comme on alloit la querir pour la faire diſner, elle n'y voulut point aller, & feignit d'avoir mal à la teſte. Mais ſi-toſt qu'elle eut fait ce petit menſonge, noſtre Seigneur jaloux de la pureté de ſon ame, permit que ſur le champ un veritable & fort grand mal de teſte la prît, de telle ſorte qu'elle a dit pluſieurs fois n'en avoir jamais éprouvé de ſemblable: & cela luy a toûjours ſervy d'une belle inſtruction, pour apprendre combien le menſonge eſt déplaiſant à Dieu. De maniere qu'elle fit pour lors de fortes reſolutions de n'y retomber jamais, comme elle les

à toûjours du depuis parfaitement gardées.

Noſtre Seigneur en d'autres rencontres pour de petites échappées qui luy ont eſté neantmoins aſſez rares, luy faiſoit éprouver ſur le champ la peine de ſes fautes par des terreurs, par des ſcrupules, & d'autres ſentimens fort particuliers qu'il luy donnoit, pour la preſerver de tomber meſme dés ſon enfance, dans des deffauts qui pûſſent ou flétrir ſon innocence, ou laiſſer quelques inclinations dangereuſes au reſte de ſa vie.

En ce bas aage elle parloit des Myſteres & des veritez de la Foy, avec tant de lumiere & de fermeté, qu'elle mettoit dans l'admiration toutes les perſonnes qui l'entendoient. Car elle avoit la maturité d'une perſonne faite, de ſorte qu'elle pouvoit dire auſſi bien que le Prophete, en rendant graces à Dieu, *I'ay ſurpaſſé en ſageſſe & en ſcience les perſonnes âgées, parce que ma recherche a eſté dans vos Commandemens;* & pluſieurs de ceux qui la voyoient, parloient d'elle d'une façon rapportante à ce qui a eſté dit autrefois du bien-heureux Precurſeur S. Jean Baptiſte, *Que ſera ce de cette petite fille ? Car il paroiſt des ſon enfance que Dieu eſt avec elle, pour la conduire à quelque choſe de grand.*

Pſal. 118.

Luc. 1.

Elle avoit déja une foy ſi vive, que pour guerir ſes petits maux, elle joignoit avec ſes prieres un peu d'Eau-Benite, & elle en recevoit la gueriſon. Elle enſeignoit aux autres d'en uſer ainſi pour leur ſoulagement; mais un effet ſemblable ne leur arrivoit pas, parce qu'ils n'avoient pas une foy pareille à la ſienne.

Elle eſtoit ſi affable & ſi prompte à faire l'aumoſne, que pour la porter elle meſme elle ne marchoit pas; mais plûtoſt elle volloit, en ſorte que perſonne ne la pouvoit devancer.

Elle avoit une tendreſſe de devotion toute particuliere

vers la tres-ſainte Vierge, & les Saints qui luy avoient eſté devots, comme S. Jean, S. Bernard, & les autres, & elle luy rendoit ſes petits devoirs chaque jour, & principalement les Samedys. Ses exercices de devotion eſtoient ſi reglez, qu'aucun divertiſſement n'eût pû l'en retirer.

Elle faiſoit pour l'ordinaire ſes prieres le ſoir & le matin avec ſa chere ſœur, qui eſtoit ſa cadette & ſon unique, & qui depuis a eſté Religieuſe de la Viſitation ſainte Marie. Leurs petits differents eſtoient aſſez ſouvent, que la cadette par humilité n'eſtimoit pas ſes prieres aſſez bonnes pour eſtre utiles aux autres, & ne vouloit prier que pour elle; & l'aiſnée qui brûloit déja de l'amour de Dieu & du prochain, vouloit toûjours faire ſes prieres pour ſoy-meſme & pour les autres. Toute ſa vie elle a gardé cette inclination non ſeulement dans ſes prieres, mais auſſi dans toutes ſes bonnes actions, d'en faire part à ſes prochains, & de les y comprendre.

Cette heureuſe fille, qui eſtoit prevenuë des graces de noſtre Seigneur, & en qui le deſir d'eſtre Sainte, eſtoit né auſſi toſt qu'elle, voulut joindre deſlors à ſes devotions l'auſterité de la vie, par une conduite toute extraordinaire de celuy qui a fait paroiſtre en beaucoup d'autres Saints dés leur commencemens, les vertus qu'ils ont davantage cultivées durant le reſte de leur vie.

C'eſt pourquoy dans cette tendre jeuneſſe ayant entendu rapporter les actions des Saints, dont pluſieurs avoient couché ſur la dure, jeuſné & veillé, porté la Haire, & fait d'autres penitences; elle s'embraſoit d'un grand deſir de ſuivre leur exemple: elle cherchoit des inventions de ſe mortifier en toutes les manieres qu'elle pouvoit le faire: Elle ſe couchoit ſur des chaires fort dures; elle prenoit des lacets ou des fers d'aiguillettes, pour s'en ſervir au lieu

de Diſciplines : elle ſe tenoit les journées entieres enfermée dans une chambre, afin d'éprouver l'aſpreté de la ſolitude : elle alloit dans la baſſe-cour de ſa maiſon prendre des cordes & des ſangles qui ſervoient à lier le beſtail, & elle les ſerroit fortement ſur ſa chair nuë par deſſous ſes habits ; de ſorte que les Serviteurs & les Servantes eſtant en peine de ſçavoir ce qu'eſtoient devenus ces ſortes d'inſtrumens, alloient s'en plaindre à Madame ſa mere ; mais ſi-toſt que la fervente fille s'en appercevoit, elle alloit les reporter ſecrettement, & cherchoit d'autres inventions pour ſe mortifier, en imitant pluſieurs ames tres-pures, qui ont joint une tres-rigoureuſe penitence, avec une extrême innocence. Tels ont eſté les commencemens, & comme les premieres ébauches de la Sainteté à laquelle Dieu l'alloit preparant.

Comme elle fut demandée pour aller à la Cour de Lorraine, & la façon d'ont elle s'y gouverna.

Chapitre III.

LOrs qu'elle eut atteint l'aage de treize ans, Madame la Comteſſe de Salme la demanda à Mr ſon pere, luy diſant que comme ſa Filleulle, & de plus ſon alliée, elle la vouloit avoir pour quelque temps avec elle, ce qu'il ne pût refuſer à cette Illuſtre Dame. Cette ſeparation fut neantmoins fort ſenſible, principalement à la mere, qui cheriſſoit cét enfant comme un preſent que le Ciel luy avoit fait en ſuite de ſes vœux ; mais il fallut ceder à la demande qu'une ſi vertueuſe Princeſſe, & ſi conſiderable faiſoit avec tant d'empreſſement.

Auſſi-toſt que noſtre jeune fille parut à la Cour, chacun remarqua que la Grace & la Nature l'avoient avantagée de pluſieurs excellentes qualitez. Car elle eſtoit belle & bien-faite de corps, elle avoit l'eſprit rare & tout-à-fait au deſſus du commun, l'humeur en elle eſtoit fort agreable, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa condeſcendance, & ſa civilité eſtoient raviſſantes. En un mot, elle eſtoit accomplie en tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter en ſon ſexe, en ſon âge, & en ſa condition, de ſorte qu'on luy donnoit de toutes parts tant de loüanges & tant d'applaudiſſemens, qu'il ſembloit qu'elle fuſt l'objet des complaiſances & des inclinations de tout le monde. Cependant en l'eſpace de trois ans qu'elle y demeura, elle y veſcut comme un Ange du Ciel, ſans que jamais les objets de la Cour ayent fait aucune impreſſion ſur ſes affections, ny que les divertiſſemens que l'on y trouve ayent apporté aucun relâchement à ſa devotion.

Elle fuyoit autant qu'il luy eſtoit poſſible la converſation des hommes, & elle a dit pluſieurs fois du depuis a quelque confidente, qu'elle n'en avoit jamais aimé aucun pour quelque ſujet que ce fuſt : que dans les occaſions où il s'en rencontroit, bien éloignée d'écouter leurs cajolleries, & leurs folles douceurs, elle avoit pour eux une ſeverité qui leur donnoit du reſpect, & fuſſent-ils Princes ou Souverains, elle ne ſouffroit jamais aucune familiarité qui puſt eſtre contre les regles les plus exactes de la bienſeance. Ce qu'elle fit bien voir lors qu'elle donna un ſoufflet à un Prince, qui par ſurpriſe avoit voulu luy donner un baiſer : & la reſponſe qu'elle adjouſta à ceux qui la blaſmerent d'une ſi grande incivilité, fut, que quand c'euſt eſté ſon Alteſſe meſme, pour qui elle avoit toute ſorte de reſpect, elle auroit fait la meſme choſe : & que

quiconque l'attaqueroit de la ſorte, n'en remporteroit pas un meilleur traitement. On n'a jamais reconnu en elle aucune marque d'affetterie ny de legereté. Ses parolles eſtoient ſi meſurées, & ſes diſcours ſi juſtes, que pour choſe du monde elle n'euſt voulu mentir, ny dire choſe aucune qui euſt pû apporter du déplaiſir ou du dommage à perſonne. Elle n'affectoit aucunement la braverie, & l'apprehenſion qu'elle avoit que les vanitez du ſiecle ne fiſſent quelque impreſſion en ſon ame, la faiſoit uſer d'une ſainte pratique qui luy ſervoit de preſervatif, par laquelle on verra ce que dit le S. Apoſtre, *Que tout reüſſit en bien aux Eſleus de Dieu, & à ceux qui l'aiment veritablement.* Car cette ſainte fille qui prenoit matiere de s'élever à Dieu, des meſmes choſes dont les autres ſe ſervent pour ſe perdre, diſoit quelquefois par recreation qu'elle avoit profité de l'exemple d'une Sorciere, de qui on luy avoit raconté, que comme on la menoit au ſupplice, on l'interrogea d'où venoit qu'entrant dans les Egliſes elle prenoit de l'Eau-benite: Elle répondit que quand elle en prenoit, elle diſoit toûjours: *Eau-benite je te prends ſans déplaire à mon Maiſtre* (entendant le Demon) *ce que j'en fais n'eſt que pour abuſer les gens.* Ainſi lors que j'allois à la danſe (diſoit cette vertueuſe fille) ou que je me trouvois dans les grandes Aſſemblées, & que pour cela je mettois ſur moy quelques ajuſtemens, & quelques ornemens de pompe & de ceremonie, je diſois, *Vanité je te prends ſans déplaire à Ieſus qui eſt mon divin Maiſtre, ce que je fais n'eſt que pour amuſer les gens.* Elle prenoit ainſi toutes ces choſes dans un grand détachement, parce que c'eſtoit ſa condition, & qu'elle ne s'en pouvoit diſpenſer.

Elle continua cependant toûjours, & meſme elle aug-

menta ſes exercices ſpirituels, & ſur tout ſa devotion envers la tres-ſainte Vierge, qu'elle avoit, comme l'on dit, ſuccée avec le laict. Tous les jours reglement elle diſoit ſon petit Office, ſans y manquer pour quoy que ce fuſt. Si quelqu'une de ſes compagnes la vouloit divertir, elle faiſoit ſemblant de ſe trouver mal, afin qu'on la laiſſaſt; Et ſi pour ſuivre la Princeſſe il falloit aller à quelque promenade, elle prioit dans le caroſſe ſans que l'on s'en apperceût, avec autant d'attention que ſi elle euſt eſté à ſon Oratoire.

Elle frequentoit les Sacrements avec un ſi grand fruict, que par ſa modeſtie & par ſon recueillement elle faiſoit rentrer en eux-meſmes ceux & celles qui la voyoient, & qui ſe trouvoient par là doucement invitez à ſuivre ſon exemple.

Elle faiſoit auſſi des auſteritez corporelles ſans que perſonne s'en appercût. Elle mettoit ſouvent une ceinture de crain, ou un cilice aſſez grand deſſous ſes habits de parade, & dans les entretiens familiers avec quelqu'une de ſes plus confidentes, elle l'excitoit à faire de ſemblables mortifications inconnuës au mõde, où elles vivoient encore. Elle donna pour cela une ceinture à cette bonne fille, qui a depuis avoüé qu'elle n'en avoit pû ſouffrir la rudeſſe: car il n'y avoit que le ſeul amour de Dieu qui bruſloit dans le cœur de celle dont nous parlons, qui luy faiſoit trouver de la douceur, dans ce qui eſtoit inſupportable aux autres. De cette ſorte elle veſcut à la Cour de Lorraine, & elle fit faire deſlors à d'autres filles qui la ſuivirent, les apprentiſſages de la Religion qu'elles ont embraſſées apres elle, avec beaucoup de ferveur & de perfection.

Un an apres qu'elle y fut, les Reverendes Meres de

l'Annonciade celeſte de Nancy acheterent les maiſons où elles ont depuis baſty leur Monaſtere; Et la divine Providence voulut qu'elles y fuſſent conduites proceſſionnellement par les Princeſſes, les Dames, & les filles de leur ſuite, dont noſtre Demoiſelle Dauvaine eſtoit l'une. Elle fut ſi charmée de leur modeſtie Angelique, de la couleur celeſte de leur habit, de leur pſalmodie toute devote & toute ſainte; mais ſur tout de ce qu'on luy rapporta qu'elles vivoient comme des Anges, entierement ſeparées du monde, ſous une protection filiale de la Mere de Dieu, eſtant conſacrées par leur Inſtitut à honorer inceſſamment ſa Maternité divine; qu'auſſi-toſt qu'elle eut entendû un Eloge ſi avantageux, & ſi conforme à la diſpoſition de ſon cœur, elle crut ſans aucun doute que Dieu la vouloit en cét Ordre, à cauſe du deſir qu'il luy avoit donné de tout temps de mener une vie Angelique ſur la terre, & de ſe conſacrer pour jamais au ſervice de la Mere de Dieu. Sur cela elle fut ſi puiſſamment inſpirée du Ciel, qu'elle promit dés l'heure d'entrer dãs ce Monaſtere. Car quoy qu'elle euſt bien eu de tout temps le deſſein d'eſtre Religieuſe, elle n'avoit pas encore reſolu, en quel lieu, ny en quel Ordre elle ſe determineroit. Elle ſe reſolut en ce momẽt avec tant d'onction & de force, que jamais depuis elle ne changea de penſée, juſques à ce qu'elle fuſt entrée dans ce nouvel Ordre, pour lequel Dieu l'avoit deſtinée, avant qu'elle naquiſt au monde, comme nous avons remarqué, & dont il donna un preſage quand elle fut regenerée dans les eaux du Bapteſme, au jour où s'eſt accomply le Myſtere qui a donné le nom & la naiſſance à cét Inſtitut, par lequel il vouloit achever de la ſanctifier.

De l'Ordre

De l'Ordre de l'Annonciade Celeſte, comment elle y fut appellée, & demanda congé pour y entrer.

Chapitre IV.

Comme l'Ordre dont nous parlons eſtoit encores peu connu dans la Lorraine, & dans la France; & comme il ne le ſera jamais beaucoup dans le monde, à cauſe de la grande retraite dont par un vœu ſpecial il fait une profeſſion toute extraordinaire; il eſt neceſſaire d'en dire icy quelque choſe de plus que le ſujet ne porte, afin d'en inſtruire ceux qui n'en ont aucune connoiſſance, & d'en renouveller la memoire à ceux qui ont pû lire ailleurs ce qui en eſt écrit. Je le fais encores avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt en cét eſtat que noſtre vertueuſe Mere a acquis une ſi haute perfection, & qu'elle en a eſté un des plus celebres ornemens ſur la terre, comme elle en ſera un des plus fermes appuis dans le Ciel.

Entre les Ordres Religieux que dans ces derniers temps la divine Providence a voulu donner à ſon Egliſe, celuy de l'Annonciade Celeſte, où des filles conſacrées à la Vierge pour honorer le myſtere de l'Incarnation du Fils de Dieu en elle, eſtoit né dans l'Italie il y avoit déja quelques années, en la Ville de Gennes. Une Dame des plus conſiderables de la Ville & de la Republique, nommée Victoire Fornari, apres avoir veſcu fille dans une grande innocence, femme dans une pieté tres-rare, & veufve dans une auſterité & dans une charité toute extraordinaire, fut appellée de Dieu, pour eſtre enfin l'exẽple & le fondement d'une perfection achevée dans l'Eſtat Religieux.

Son attrait particulier estoit le desir de mener sur la terre la vie des Anges autant qu'il est possible à des creatures mortelles, & d'imiter dans la chair ces Bien-heureux Esprits qui sont incessamment autour du Throsne de Dieu. Pour cela elle desiroit estre tout-à-fait separée du monde, inaccessible, & invisible à toutes creatures : & comme les Chœurs des Anges ne cessent jamais de voir & d'adorer Dieu, son instinc estoit d'assembler une trouppe de Filles qui ne cessassent jamais de le considerer & de l'aimer. Mais parce que ces Esprits Bien-heureux en le contemplant dans le sein de son Pere, le loüent & le beniſſent pour toutes ses Grandeurs divines ; elle vouloit que ces Filles comme creatures mortelles, le contemplant dans le sein de sa mere, l'adorassent & l'imitassent en toutes les perfections humaines qu'il a fait paroistre en l'estat de ses abbaissemens. Par une suitte necessaire elle entendoit qu'elles se consacrassent à honorer la Mere, comme le Throsne sur lequel il a fait admirer ses vertus divines & humaines, & le miroir dans lequel il les propose pour les faire imiter. De maniere que son dessein estoit d'instituër un Ordre qui sur la terre glorifiast Dieu, Jesus-Christ Homme-Dieu, & la Vierge sa Mere, comme les Anges les glorifient dans le Ciel ; & qui fist par un devoir special, ce que ces trouppes celestes font par le bon-heur de leur condition.

C'estoit la grande idée que Dieu luy inspiroit & le plan de tout l'Institut qu'il traçoit en l'esprit de cette Fondatrice sur lequel son Ordre a esté estably. Mais pour arriver à une fin aussi haute, & aussi excellente qu'estoit celle-là, les moyens qu'elle trouva les plus propres furent, la separation d'avec tout le monde la plus universelle qu'on la pûst avoir en vivant sur la terre.

La mortification des ſens & des affections la plus ſolide qu'on la puiſſe acquerir dans un corps mortel : Et l'union avec Dieu la plus intime que l'éloignement du monde & la pureté de la vie puiſſent obtenir. Pour cela outre les trois vœux de Pauvreté, de Chaſteté, d'Obeïſſance, dans leſquels conſiſte l'eſſence de l'eſtat Religieux, cét Ordre en fait un quatriéme d'une Cloſture ſi étroite qu'elle va pour les Religieuſes, juſqu'à ne voir & à n'eſtre veuës d'aucune perſonne du monde, ſi ce n'eſt des parens les plus proches, à qui la charité Chreſtienne n'a pû refuſer cette conſolation ; au moins ſix fois dans l'année, où elles reçoivent leurs viſites plûtoſt pour les édifier par leur converſation ſpirituelle, que pour eſtre par des entretiens du ſiecle diverties de leur devotion.

L'Auſterité pour le corps y eſt pratiquée, ſelon que le ſexe, les forces, la ferveur, & l'obeïſſance le peuvent inſpirer. Outre la Regle de ſaint Auguſtin, on obſerve les abſtinences, & les jeuſnes, & les autres penitences preſcrites par les conſtitutions particulieres. Mais pour la Mortification de l'eſprit, & l'abnegation de ſoy meſme, on s'efforce de l'avoir ſans bornes par tout ce qui peut éteindre les deſirs & les penſées du monde, & aſſujettir les ſens à la raiſon, & la raiſon à Dieu. C'eſt ce qui met ces ames dans le bien-heureux eſtat, dont ſaint Paul a parlé quand il a dit : *Vous eſtes mortes & voſtre vie eſt cachée en Dieu avec Ieſus-Chriſt, afin que comme il eſt reſſuſcité par la vertu de ſon pere, ainſi vous meniez avec luy une vie nouvelle.* Coloſſ. 3.

A tout cela eſt jointe comme la principale partie de cét Inſtitut qui porte le nom de Celeſte, l'application aux choſes qui uniſſent l'ame avec Dieu : Et elle y eſt auſſi continuelle qu'on la peut avoir quand l'eſprit dégagé du monde & de ſes paſſions eſt uniquement attaché à ce

Luc. 10. que noſtre Seigneur appelloit *le ſeul neceſſaire*, qui n'eſt autre que luy. Pour cela elles ont l'Office Canonique, les Meditations deux fois par jour, l'Examen de Conſcience, les Lectures, les entretiens ſpirituels, les frequentes retraittes, & tous les exercices de pieté qui peuvent leur faire dire avec le meſme Apoſtre: *Noſtre cõverſation eſt dans*
Philip. 3. *les Cieux.* Voila en peu de mots l'idée de cette admirable Fondatrice, le Tableau de ſa vie, & la fin que la Vierge luy revela pour fonder ſon Celeſte Inſtitut.

Elle eut pour premieres compagnes dans ce deſſein quatre perſonnes de qualité pareille à la ſienne, & de pareille pieté, & toutes cinq enſemble eurent pour Directeur un Pere de la Compagnie de JESUS, nommé Bernardin-Zanon, grand ſerviteur de Dieu, & connu dans la Ville de Gennes pour un tres-ſçavant & tres-vertueux perſonnage. Ce fut luy qui par l'ordre de Monſeigneur l'Archeveſque du lieu qui eſtoit pour lors Horace Spinola, & par l'advis de pluſieurs autres hommes Doctes, Pieux, & Prudens, dreſſa des Conſtitutions propres à cet eſtat, & qui comme telles furent approuvées par deux Souverains Pontifes: Clement VIII. l'an 1604. : & Paul V. l'an 1613. avec de grandes benedictions pour celles qui les obſerveroient. Mais parce que ces approbations n'étoient d'abord que pour Gennes & pour l'Italie, Gregoire XV. & Vrbain VIII. l'un de vive voix, l'autre par une Bulle expreſſe de l'an 1631. accorderent la propagation de cet Ordre par toutes les Provinces & tous les Royaumes de la Chreſtienté, avec des loüanges qui monſtrent la perfection de cét Inſtitut, ſuffiſante au jugemẽt d'un de ces Souverains Pontifes, pour meriter la Canonization d'une Religieuſe qui auroit répondu entierement a l'excellence de ſa vocation.

C'eſt en ſuitte de ces permiſſions & de ces confirma-

tions, que divers Monasteres ont esté fondez en plusieurs Villes d'Italie, de France, d'Allemagne, & de Flandres en assez peu de temps, & qu'environ l'an 1619. ces Religieuses furent appellées à Nancy, Ville Capitale du Duché de Lorraine, où nostre Mere Marie Agnes, pour lors Mademoiselle Dauvaine, les vit pour la premiere fois, & que par la connoissance qu'elle eut de leur entiere separation du monde, & de leur estroite union avec Dieu sous la protection de la Vierge, elle s'y attacha par de si forts liens, que rien depuis cela ne l'en pût jamais separer. Mesme comme elle estoit extrémement fidelle à la grace qui l'appeloit, elle declara aussi-tost son dessein à son Pere, & elle en écrivit à Madame sa Mere, qui estoit pour lors en sa maison de campagne; mais ny l'un ny l'autre n'y voulurent point entendre, ayant trop de tendresse pour elle, & jugeant à propos d'esprouver sa constance. Cependant dés le moment qu'elle eut pris cette resolution, le monde ny ses attraits ne luy furent plus rien, elle ne vouloit s'amuser à aucun de ses divertissemens. Elle discontinua d'apprendre à danser comme de coustume; & quand ceux qui avoient du pouvoir sur elle luy ordonnoiét de poursuivre, elle ne faisoit seulement que quelques pas pour leur obeïr. Elle ne vouloit non plus chanter si ce n'estoit des Cantiques spirituels; & si ses Compagnes la vouloient porter à faire quelque chose qui fût moins serieux, ou qui repugnast à sa grande retraite, elle leur respondoit, *Il ne le faut pas faire, puisque je ne suis plus du monde; il faut que ie commence à faire ce que ie veux faire toûjours.*

L'ardeur qui la brusloit pour avoir bien-tost l'effet de son desir, ne pouvoit souffrir de retardement qu'avec une indicible peine; & il fit par un autre effet qu'elle mit, s'il le faut dire ainsi, le feu à toute cette Cour, pour la convertir

en un Saint Monaſtere. Car elle anima ſi bien toutes les filles à la pieté, que Mademoiſelle de Vaudemont fut une des premieres qui l'embraſſa hautement avec ſes filles d'honneur. Le Cabinet de la Princeſſe leur ſervoit de Convent où elles chantoient enſemble les loüanges de Dieu, & ſuivoient autant qu'elles pouvoient les exercices du Monaſtere de l'Annonciade, qu'elles vouloient imiter dans le monde, puis qu'elles ne pouvoient encore s'y ranger dans la Religion.

Cette fervente Princeſſe avec ſes vertueuſes filles eſlûrent noſtre Damoiſelle Dauvaine pour leur Superieure, & elles prenoient leurs plus grands divertiſſemens à ces Saints exercices, qui ſervirent à pluſieurs d'un eſſay pour eſtre en ſuite conſacrées à noſtre Seigneur en divers Monaſteres, & principalement en celuy de l'Annonciade Celeſte, où quelques-unes ont advoüé tenir leur vocation des prieres & des ſaints exemples de noſtre bonne Mere.

Elle demeura deux ans apres ſa reſolution priſe menant dans cette Cour une vie Religieuſe, & attendant qu'elle pût obtenir ſon congé, pour ſe rendre où noſtre Seigneur l'appelloit. Tous ſes entretiens avec ſes Compagnes n'eſtoient que des choſes ſpirituelles, & elle ne taſchoit que de les animer toutes à chercher le vray bien, & à mépriſer les vanitez du ſiecle.

Monſieur ſon Pere la venoit ſouvent voir, & faiſoit des Conferences ſi ſpirituelles avec elle, que quand on les voyoit enſemble, on diſoit ordinairement, *Voila le bon Pere avec la bonne Fille.* Elle n'oſoit pourtant luy parler que fort rarement de ſon deſſein; car elle n'avoit ſur cela que des refus de luy. Son recours principal eſtoit à noſtre Seigneur en luy demandant inſtamment qu'il luy accordaſt bien-toſt la grace qu'elle eſperoit de luy.

Ce delay pourtant n'apportoit aucun prejudice à ſa grande vertu ; car tout ce qu'elle voyoit de charmant dans cette Cour, au lieu de l'attacher, faiſoit un effet tout contraire. Noſtre Seigneur éclairoit ſon eſprit, pour luy faire eſtimer avec le Sage, *Que tout ce qui eſt ſous le Ciel n'eſt qu'une pure vanité, & une affliction d'eſprit.* Eccleſ. 1. De ſorte que portant un vray jugement des choſes, tout luy ſervoit de matiere pour s'affermir dans ſa ſainte reſolution; & tous les ſoirs dans le temps de ſon examen, faiſant reflexion ſur ce qu'elle avoit veu d'agreable en toute la journée, & quelle utilité luy en eſtoit reſtée, elle ne trouvoit autre choſe, à ce qu'elle a rapporté elle-meſme pluſieurs fois depuis, qu'une perte de temps, & une grande laſſitude d'eſprit & de corps, pour avoir eſté toûjours inutile, debout, & en contrainte. Et lors que la tentation venoit quelquefois traverſer le deſſein de ſa vocation luy faiſant voir du plaiſir en ces choſes, & luy diſant, qu'elle ne faiſoit point de mal en vivant dans le monde & dans la Cour comme elle y vivoit; Elle ſe répondoit elle-meſme, *Cela ſe peut faire; mais il ne ſuffit pas ſi ie n'ay point fait de mal. Où eſt le bien que i'ay fait? Et s'il me falloit maintenant paroiſtre devant Dieu, que pourrois-ie produire en ſa preſence qui luy peuſt agréer & meriter le Ciel?*

L'accident qui arriva à la Gouvernante des Princes, & des Princeſſes, enfans de Madame de Vaudemont, luy fut un grand motif pour haſter ſon deſſein. Cette Dame paſſant par une gallerie pour voir le feu de la S. Jean, une planche ſe rompit ſous ſes pieds, d'où elle tomba de fort haut, & mourut toute fracaſſée deux heures apres. Noſtre Damoiſelle Dauvaine qui eſtoit pour lors allée en viſite avec la Princeſſe, ayant apris la nouvelle de cette triſte mort, en fut merveilleuſement touchée: car ſans doute

elle se fust trouvée dans le mesme accident, si la divine Providence ne l'eust preservée par une bonté singuliere, parce qu'elle estoit fort souvent avec cette Gouvernante, & ce jour-là elle y devoit aller. C'est pourquoy cét exemple surprenant d'une mort si subite dans une telle personne, luy fit prendre la resolution de ne plus differer un moment sa sortie du siecle. La Providence divine qui l'avoit permis, & qui en avoit preveu cét effect, adjousta en son ame une nouvelle grace, & la fit determiner de poursuivre finallement le consentement de Mr son Pere, *De crainte*, disoit-elle, *que si un pareil accident m'arrivoit, ie ne me rendisse responsable à nostre Seigneur du manquement à ma vocation, & à toutes les misericordes par lesquelles il m'a voulu preparer à estre un iour parfaitement à luy.*

De ses combats pour entrer en la Religion, & comme elle en obtint enfin la Victoire.

Chapitre V.

IL n'est rien de plus ordinaire que de voir les saintes entreprises qui se font pour la gloire de Dieu, traversées de beaucoup de difficultez & de tentations; Dieu le voulant ainsi pour sa propre gloire, pour le bien de ses élûs, & pour la confusion du Monde & du Diable qui s'y sont opposez. Suivant cette sacrée conduite, celuy qui avoit choisi cette genereuse Fille, & qui la tiroit dans la solitude pour luy parler au cœur, permit qu'auparavant qu'elle y entrast, elle eust pour accroistre ses merites, plusieurs combats à surmonter, tant de la part du Monde, que de la Chair, & du Diable. Mais il la fortifia si puissamment

ment qu'elle en ſortit victorieuſe, & que pas un de ſes ennemis ne pûrent en aucune façon luy ravir le bon-heur d'avoir ſuivy ſon Dieu dans l'eſtat auquel il l'appelloit.

Pouſſée donc fortement des mouvemens de la grace qui l'animoit, de telle ſorte qu'elle ne pouvoit attendre davantage, elle ſe reſolut de faire ſon poſſible pour terminer la longue reſiſtance qu'on luy faiſoit. Mais la premiere des difficultez eſtoit d'aborder Monſieur ſon Pere & Madame ſa Mere, qui euſſent ſouhaité de l'engager dans le mariage, à cauſe qu'elle eſtoit l'aiſnée de la maiſon, fort cherie de l'un & de l'autre, & pourveuë de toutes les qualitez qui pouvoient la faire eſtimer dans le monde. Elle ſçavoit bien que ſa demande ne leur ſeroit pas agreable, & elle reciproquement les honoroit & cheriſſoit beaucoup. De maniere qu'elle a dit pluſieurs fois, que ç'a eſté un des plus grands ſacrifices qu'elle ait faits en ſa vie que de ſe reſoudre à les quitter, & qu'il n'y avoit jamais eu que Dieu qui euſt eu ce pouvoir ſur elle.

Elle fut meſme en ce temps là recherchée de quelque perſonne de la condition de Comte ou de Marquis; mais elle congedioit avec des reparties devotes & agreables, tous ceux qui venoient à elle à ce deſſein. Et comme un jour quelques gens s'efforçoient de luy en donner de l'eſtime, luy repreſentant ſes bonnes qualitez, afin de gagner quelque choſe dans ſon affection; toutes leurs loüanges furent ſans effet, & apres les témoignages reciproques de reſpect & de civilité, ſa derniere reſponſe fut, Que s'ils pouvoient luy donner quelqu'un qui fuſt meilleur que Dieu, elle leur promettoit de le prendre ſans delay; mais que s'ils n'avoient rien à luy preſenter qui le pût égaller, ils ceſſaſſent de l'importuner contre le choix qu'elle avoit déja fait. Par cette repartie elle leur impoſa ſilence, & par

cette connoiſſance qu'il n'y a rien de preferable à Dieu, ils la laiſſerent en repos.

Pour reüſſir en ſon entrepriſe elle alla voir Madame ſa Mere, afin d'obtenir d'elle ſon congé & ſa benediction. Mais cette Dame, quoy que fort vertueuſe, n'eſtant pas dans les ſentimens de ſa Fille, fit tout ſon poſſible pour l'en divertir. A cét effet en l'eſpace de dix-ſept jours qu'elle la retint en ſa maiſon, elle la faiſoit coucher avec elle, & toutes les nuicts elle luy moüilloit le viſage de ſes larmes afin de l'attendrir, & de faire enfin qu'elle ne la quittaſt point. Mais toutes ces tendreſſes ne pûrent en aucune maniere alterer la ſainte reſolution de cette fervente fille, qui repreſentoit tous les jours à ſa Mere qu'elle l'avoit dédiée à la tres-ſainte Vierge meſme dés devant ſa naiſſance, & qu'elle avoit reïteré pluſieurs fois depuis cette donation: que les Saints avoient dit, qu'il falloit pluſtoſt oublier l'obeïſſance des Peres & des Meres, que de manquer à correſpondre à la vocation de Dieu: qu'elle ne vouloit point du tout s'engager dans le monde, ny s'abaiſſer juſques à ce point que d'eſtre ſujette à un homme, mais ſeulement à Dieu. Elle adjouſtoit d'autres choſes ſemblables que la ferveur luy ſuggeroit, & ayant perſeveré long-temps ſans pouvoir rien gagner, elle s'aviſa enfin de s'adreſſer à Monſieur ſon Pere & d'uſer d'artifice, en luy faiſant paroiſtre qu'elle vouloit ſe jetter dans la braverie, & dans les ajuſtemens. Car comme elle ſçavoit que ce Seigneur eſtoit remply de la crainte de Dieu, elle jugea bien qu'il ſeroit fort ſurpris d'entendre les demandes qu'elle ſe preparoit à luy faire, & qu'il croiroit qu'en quittant le deſir de la Religion, elle auroit auſſi oublié le ſoin de ſon ſalut. Elle fit donc ſemblant de ne plus penſer à ſon premier deſſein, & afin de

toucher l'eſprit de ſon pere d'une plus grande crainte, elle le ſupplia de luy envoyer des pendans d'oreille de diamants, des perles,& d'autres choſes de prix pour ſe parer, pretendant par ce moyen luy perſuader qu'elle penſoit à ſe jetter dans l'air du monde, & dans la vanité, & faiſant eſtat qu'il conſentiroit plutoſt à la laiſſer entrer en Religion,que de la voir s'engager dãs une vie qui la mettroit en danger de ſon ſalut. Ce ne fut pas neantmoins encore pour cette fois qu'elle obtint ce qu'elle deſiroit. Le Pere ſe contenta de luy faire une petite remonſtrance, en luy mandant qu'il s'étõnoit fort qu'une fille qui vouloit eſtre Religieuſe, faiſoit de ſemblables demandes,qu'elle étoit mieux accommodée qu'aucune de ſa ſorte, & qu'elle n'avoit pas beſoin de chercher d'autres ajuſtemens. Il ne laiſſa pas pourtant le lendemain de luy envoyer par ſon vallet de Chambre, tout ce qu'elle luy avoit demandé,& elle commença de s'en accommoder avantageuſement pour mieux couvrir aux yeux du monde le deſſein qu'elle conſervoit d'en ſortir au plutoſt.

Cette Fille induſtrieuſe pour le Ciel, voyant que cette addreſſe n'avoit pas encore reuſſi, ne perdit pas courage. De temps en temps elle alloit ſe preſéter à Monſieur ſon pere,& s'en retournant ſans oſer luy rien dire,elle luy declaroit aſſez par ſon ſilence ce qu'elle avoit dans le Cœur. Car le pere la regardoit d'une maniere ſi tẽdre qu'il luy fermoit entierement la bouche,juſques à ce qu'un jour apres qu'il eût fait ſes devotions & receu la ſainte Communion, elle crût que ce temps ſeroit favorable pour obtenir ce qu'elle deſiroit. Elle alla donc apres qu'il ſe fut retiré, ſe jetter à ſes pieds,& avec beaucoup de larmes, elle luy demãda pour la derniere fois ſon conſentemẽt, afin qu'elle pût ſe rẽdre au plutoſt où Dieu l'appelloit depuis ſi long-

temps. Et comme ce Seigneur craignoit de reſiſter aux volontez divines dont il eſtoit trop perſuadé, il luy permit enfin avec beaucoup de regret, ce qu'elle pourſuivoit avec tant de conſtance. La Fille en receut une indicible conſolation : Mais le pere affligé ne laiſſa pas d'envoyer encore ſon Confeſſeur, qui eſtoit un Reverend Pere Minime, afin d'éprouver de nouveau la reſolution de la fille. Le ſage Directeur feignit de la vouloir détourner de ſa ſainte entrepriſe, en luy diſant pluſieurs choſes propres à cét effet. Mais elle, à qui ce diſcours n'eſtoit pas agreable, reſpondit avec un zele meſlé d'aigreur. *Hé quoy, mon pere, vous parlez contre voſtre profeſſion. Ie me confie en Dieu. I'obeïray à ſa voix, ou je mourray dans la peine. I'entreray en Religion, & ie feray ſi bien avec ſon aide, que ie n'en ſortiray point.* Le bon Pere ayant reconnu le courage de cette fervante fille, changea de diſcours, & luy dit. *Que me voulez vous donner afin que ie prenne voſtre parti aupres de Monſieur voſtre pere? Me voulez vous donner voſtre Collier de Perles pour en faire des Aumoſnes?* Sãs deliberer elle ſe mit auſſitoſt à ſe l'oſter du col, dequoy le pere eſtãt ravy luy dit en ſouriant que tout ce qu'il avoit fait n'eſtoit qu'une petite épreuve. *Ma Fille, Ayez bon courage*, adjouſta-il, *vous entrerez en Religion, & vous ſerez une fervente Religieuſe.* Surquoy il luy donna de ſalutaires advis & conclud avec ſes parens l'execution de ſon pieux deſſein.

Elle ne fut pas plutoſt au deſſus de toutes ces difficultez que le ſaint Eſprit qui combattoit & qui vainquoit en elle, ne luy permit pas de perdre aucun temps pour recueillir le fruit de ſa victoire. Elle en fit confidence à une femme aagée, qui eſtoit amie des Religieuſes de l'Annonciade Celeſte, & elle l'envoya demander vne place pour elle en ce Monaſtere, qui eſtoit comme il

eſt encores à preſent en une grande eſtime de pieté & de Regularité. Ce fut pour leur demander la place qu'elle deſiroit avec ardeur il y avoit ſi long-temps. A quoy la Superieure qui connoiſſoit particulierement le merite des parents auſſi bien que celuy de la Poſtulante, s'accorda volontiers avec toutes les Religieuſes, qui receurent cette Fille comme un Threſor du Ciel, reconnoiſſant en elle une inſigne vocation pour leur Ordre, & une diſpoſition ſinguliere pour en eſtre un jour un illuſtre ornement.

Mais auparavant que de l'y voir entrer, je ne puis obmettre une reflexion, qui montre que la Providence divine l'ayant choiſie pour cela, prit juſtement le temps de l'appeller à ce nouvel Inſtitut peu de mois apres qu'elle eut retiré du monde la Venerable Mere Marie Victoire, qui en avoit eſté la premiere Fondatrice, comme ſi noſtre Seigneur eut voulu dire, qu'il n'abandonnoit pas l'Ordre qui luy eſtoit conſacré, puiſqu'en appellant à ſoy celle qui en eſtoit le premier fondement, il appelloit à l'Ordre celle qui en devoit eſtre le fidelle ſouſtien. La Mere Marie Victoire mourut à Gennes le 15. de Decembre 1617. & la Mere Marie Agnes entra dans le Monaſtere de Nancy le 3. de Mars de l'année 1618.

C'eſt ce qui nous fait croire avec de grandes reconnoiſſances que nous en rendons à Dieu, que cette digne Fille ſe rendit heritiere de l'eſprit de ſa Sainte Mere, & qu'elle a eſté dans le Monaſtere de Paris, ce que la premiere a eſté en celuy de Gennes; une forte colomne de l'Obſervance & de la Regularité, qui par la grace de Dieu y ſubſiſte dans ſa premiere ferveur, comme nous eſperons qu'elle s'y conſervera par les prieres de cette meſme Mere, qui pour l'y eſtablir & pour l'y maintenir s'eſt conſommée juſques à la fin dans les ſoins & les travaux qu'elle y a employez.

De ſon entrée en la Religion. Comme elle prit l'Habit, & commença ſon Noviciat.

Chapitre VI.

LE jour eſtant venû apres lequel cette devote Fille avoit ſi long-temps ſouſpiré, elle entra dans le Monaſtere de Nancy, aagée de 16. ans, & ſelon la couſtume elle y demeura quelque peu avant que de prendre l'Habir. Ce fut dés ce temps-là que noſtre Seigneur qui l'appelloit à une haute perfection, voulut auſſi luy-meſme l'éprouver à ſon tour. Afin que ſon offrande fût entierement épurée, il permit que toute la ferveur ſenſible, & toute la douceur qu'elle avoit éprouvée juſques alors s'évanoüit en un inſtant de ſon ame, toute la lumiere de ſon entendement s'obſcurcit, & la laiſſa dans des tenebres eſtranges, & dans un dénuëment general de toute conſolation. Son eſprit eſtoit plongé dans une nuict épaiſſe, & dans ſon cœur elle ſouffroit de violents combats contre elle-meſme. De telle façon qu'elle ne ſçavoit plus que faire, & qu'elle ſe trouvoit comme dans une agonie ſpirituelle, qui eſtoit ſi eſtrange que ſon corps meſme en ſouffroit beaucoup, ainſi qu'elle l'a rapporté depuis. Mais parmy tout cela elle eſtoit reſoluë de ſe donner à Dieu quoy qu'il couſtaſt, & de paſſer par deſſus toutes les difficultez qui pourroient s'oppoſer: & il arriva comme à pluſieurs autres perſonnes éprouvées de Dieu, qu'auſſi-toſt qu'elle eut franchy ce pas, & formé en ſon ame cette ferme reſolution, dans l'abord, & dans le premier entretien qu'elle eut avec une tres-vertueuſe Religieuſe, qui pour

lors estoit Soûprieure de ce Monastere de Nancy, le calme revint dans son esprit, tous ces nuages se dissiperent, & elle commença de nouveau à respirer le doux air de son aimable solitude, & à gouster combien il est agreable de servir à Dieu, & de porter son joug. Apres quoy elle s'offrit à luy avec plus d'ardeur que jamais, pour le servir parfaitement dans l'estat auquel il l'avoit appellée.

Mais voyons maintenant les progrez qu'elle a fait dans la vie Religieuse, & comme elle est allée de vertu en vertu pour arriver au comble de la perfection. Car enfin cette fervente Novice ayant heureusement passé par ces premieres épreuves que Dieu voulut faire de son courage, receût le S. Habit 5. ou 6. jours apres qu'elle fut entrée au Monastere; qui fut le 8. de Mars. Mois de grace pour toute la nature humaine, & où se sont operez nos plus grands mysteres, sçavoir l'Incarnation du Verbe Eternel, l'Institution du tres-Saint Sacrement, la Mort & la glorieuse Resurrection de nostre Seigneur JESUS-CHRIST. Il fut aussi un mois de benediction particuliere pour nostre Novice, puis qu'elle y receut l'estre de la grace, & tous les avantages d'une nouvelle vie: ce qui enflammoit son cœur d'un nouvel amour vers la divine Majesté, se voyant revestuë des livrées de la tres-sainte Vierge, dans le temps auquel le Fils de Dieu s'estoit revestu dans ses sacrées entrailles de l'Habit de nostre Humanité.

Les Superieures luy firent donner le nom de Sœur Marie Agnes, à cause de la devotion qu'elle avoit à cette grande Sainte, si genereuse & si ardante en l'amour de nostre Seigneur, & qui dés son bas aage luy avoit consacré ses premieres affections. Madame la Duchesse de Vaudemont, & la Princesse de Salme

estoient au dehors de la Grille, où elles assistoient à la ceremonie, l'une desquelles dit à nostre Novice ; Voicy Monsieur vostre Pere, regardez-le. Elle tout au contraire ferma les yeux, & leur témoigna par cette action que les tendresses du sang, ny les respects du monde, ne luy estoient plus rien, & que l'amour de Dieu prevaloit uniquement sur celuy de toute la Nature.

Estant donc revestuë de l'habit Religieux, elle voulut travailler plus que jamais pour acquerir les vertus propres de son estat. Elle commença son Noviciat avec une ferveur admirable, & dans une pratique extraordinaire de toutes les actions d'humilité, d'obeïssance, de mortification, & de toutes les vertus qui sont les fondemens de la vraye Saintetè: de maniere qu'elle se rendit la bonne odeur, & l'exemple du Noviciat dans lequel elle estoit.

Dieu qui par sa Providence conduit doucement toutes choses pour les faire puissamment arriver à l'accomplissement de ses desseins, disposa les choses en telle sorte que cette bonne Novice eut pour Maistresse une Religieuse des plus Regulieres, & exactes qui fût dans le Monastere. Cette Mere par inspiration de Dieu qui vouloit remplir ce vaisseau d'élection de merites fort extraordinaires, voyant quelle estoit la capacité du sujet qu'elle avoit à gouverner, & comme cette Fille portoit excellemment les mortifications, tascha d'en faire en elle un exemple achevé, l'exerçant en toutes choses plus que pas-une des autres Novices. Ce qui sembloit mesme aller jusques à l'excés : car elle luy faisoit des corrections sans sujet, & fort aspres ; elle luy exageroit des deffauts sur des choses où il n'y avoit aucun ombre d'imperfection. Elle n'avoit autre fondement pour la reprendre que le trop d'exactitude, de ferveur, & de zelle, qui la portoit

dans

dans des extremitez. Jamais on n'a reconnu que cette humble Novice ait donné pour cela aucun ſigne de reſſentiment, ou d'abbatement, d'excuſe, ou de replique; mais pluſtoſt elle avoit un amour & une eſtime ſinguliere pour ſa Mere Maiſtreſſe, ſans penſer qu'elle uſaſt de rudeſſe ou de ſeverité pour elle; & bien loin d'expliquer le traitement qu'elle luy faiſoit en la maniere de pluſieurs qui s'indignent contre celles qui les mortifient, elle l'interpretoit d'une façon toute contraire. Elle diſoit que celles qui travaillent à deſtruire en nous les deffauts, & nous donner matiere d'avancer en la vertu, nous veulent plus de bien que celles qui nous laiſſent croupir dans nos imperfections, & que partant l'on les doit cherir & aimer davantage. Elle l'a ainſi pratiqué pour ſoy-meſme, & enſeigné aux autres.

Cette Maiſtreſſe luy fourniſſoit toûjours de nouveaux ſujets pour mettre ſes bons deſirs en pratique. Car elle l'exerçoit inceſſamment en toutes les manieres qui luy eſtoient poſſibles: à quoy la fervente Novice correſpondoit d'une pareille reſolution; car elle avoit un cœur ſi flexible pour la vertu, & eſtoit ſi bien diſpoſée pour recevoir les avertiſſemens, qu'il ſuffiſoit de luy dire une ſeule fois ce qui n'eſtoit pas bien, pour n'y retomber plus. De façon que la Maiſtreſſe ne trouvoit point en elle de deffauts à deſtruire, mais elle s'efforçoit de la faire avancer tous les jours en vertu. Elle éprouvoit ſon obeïſſance en des choſes fort difficiles, & cette chere Novice eſtoit ſi ponctuelle, qu'il falloit uſer d'une grande retenuë & circonſpection pour ce qu'on luy diſoit; car elle prenoit tout au pied de la lettre. On en pourroit montrer un million d'exemples. Nous en rapporterons quelques-uns ſeulement pour faire tirer conjecture des autres.

Trois jours apres qu'elle fut entrée, comme elle estoit encores dans ses habits du mõde, sa Maistresse luy fit porter du fumier au Jardin: & comme elle demanda permission de prendre une fourche, ou quelque autre chose pour le lever, la Mere luy dit, Non, ma sœur, prenez le avec vos mains, & le serrez dedans. C'estoit une sorte de fumier tout liquide, qui coulait entre ses doigts. Cette mortification n'a pas esté des moindres pour une fille qui sortoit de la cour, & qui estoit accoustumée à conserver ses mains avec le soin qu'en ont celles de sa condition. C'estoit pourtant une chose assez ordinaire d'en user de la façon: & un jour entr'autres qu'elle demanda permission d'aller laver ses mains, la Maistresse sans y penser luy dit, Et les pieds aussi. C'estoit dans le temps de l'Hyver, & des fortes gelées: elle fit l'un & l'autre, & elle fut en suite aigrement mortifiée de l'avoir pratiqué, comme ayant manqué de jugement & d'esprit, pour n'avoir pas compris ce qu'on luy vouloit dire. Il en estoit ainsi de toutes les autres choses que l'on eût pû luy ordonner, elle les accomplissoit, sans faire de reflexion, ny apporter de discernement, dans une simplicité tout-à-fait admirable.

Une autre fois sa Maistresse qui sçavoit qu'elle estoit naturellement peureuse, luy commãda d'aller de nuict querir des fagots au grenier, ce qui luy fut fort difficile. En y allant elle se recommandoit à tous les Saints de Paradis pour l'apprehension qu'elle avoit: mais nostre Seigneur benit tellement cét acte genereux d'obeïssance, qu'elle perdit cette foiblesse, & ne l'eut jamais depuis: tant un acte heroïque a de force pour surmonter les imperfections, & pour acquerir bien-tost les vertus consommées.

Cette bonne Maistresse s'entendoit souvent avec la Superieure pour mortifier nostre jeune Novice, & un

jour entr'autres elle l'envoya au Jardin, & luy dit, qu'elle cueilliſt & mangeât quelques fruicts avec ſes compagnes. La Mere Prieure qui eſtoit inſtruite, ne manqua pas de s'y trouuer, & de loin elle s'adreſſa à Sœur Marie Agnes, comme à la plus ancienne, & qui pour l'ordinaire eſtoit repriſe pour toutes les autres. Elle luy fit une ſevere correction, comme ſi elle eût mangé par friandiſe, & ſans permiſſion. La Novice mit la bouche contre terre, & écouta humblement à deux genoux cette reprehenſion ſans apporter le moindre mot d'excuſe, ny alleguer qu'on luy avoit permis, ou commandé ce qu'elle avoit fait.

La meſme Maiſtreſſe luy ordonna un jour de luy mettre une corde au col, & luy dire ſes deffauts, ſelon l'écrit qu'elle luy en donna. Apres quelques remonſtrances & prieres tres-humbles que cette bonne Novice luy fit pour en eſtre diſpenſée, elle s'y ſoûmit nonobſtant ſa grande repugnance, cauſée par l'eſtime & par le reſpect qu'elle portoit à cette digne Maiſtreſſe, & elle accóplit humblement ce qui luy eſtoit ordonné. Elle a pratiqué beaucoup d'autres mortifications fort heroïques devant Dieu, fort eſtimées dans les Religions, & fort contraires à la Nature; mais de crainte qu'elles ne paroiſſent ridicules aux yeux du monde, je ne les veux pas rapporter en détail.

Le Monaſtere eſtoit pour lors aſſez dépourveu des choſes temporelles, mais fort riche de vertus La pauvreté eſtoit ſi grande que les Religieuſes eſtoient contraintes de travailler de leurs mains pour la ſubſiſtance du Convent; car à grand peine avoient-elles ce qui eſtoit neceſſaire pour vivre. De ſorte que cette jeune Novice accoûtumée aux viandes de la Cour, eut beaucoup de difficulté pour les mets de la Religion, & dans le commencement elle eut de grands maux d'eſtomach, neantmoins ſa fer-

veur faiſoit qu'elle paſſoit par deſſus, ſans le faire paroître; car elle n'affectoit aucune ſingularité, ny delicateſſe, bien éloignée d'en rechercher. Il luy eſt arrivé pluſieurs fois que rencontrant quelque ſalleté par la maiſon qui luy faiſoit bondir le cœur, pour ſe ſurmonter elle ſe mettoit à la lecher par terre, & elle a dit, que noſtre Seigneur luy avoit fait la grace de n'avoir pas eu tant de difficulté à mortifier ſon gouſt, comme elle euſt crû en devoir reſſentir, depuis qu'elle l'avoit vaincu ſi genereuſement.

Comme elle eſtoit quelquefois travaillée de la neceſſité du vivre, ſa Maiſtreſſe luy ordonna de luy venir dire toutes les fois qu'elle ſentiroit la faim, ce qu'elle ne manquoit point de faire fort humblemẽt & à deux genoux, & quand elle y alloit cette bonne Maiſtreſſe ne luy reſpondoit autre choſe ſinon, Ma Sœur, endurez-la pour l'amour de noſtre Seigneur. La fidelle Novice ſe retiroit doucement, & ne laiſſoit pas d'y retourner une autre fois, bien qu'elle ſceuſt qu'elle n'auroit point d'autre reſponſe que celle-là qu'elle mettoit en pratique, comme une vraye obeïſſante; & au deffaut des viandes corporelles, elle ſe nourriſſoit de cét aliment precieux qui conſiſte à accomplir la volonté de Dieu.

Avec la faim elle ſouffroit encores beaucoup d'autres incommoditez ſur tous celle du froid: mais le feu de l'amour divin qui bruſloit au dedans de ſon cœur, ſurmontoit la froideur du dehors, & luy adouciſſoit toutes choſes. Elle eſtoit fort portée aux penitences corporelles dans ſes commencemens, comme elle le fut toûjours juſques à la fin de ſa vie. Elle demandoit ſouvent permiſſion d'en prendre d'extraordinaires, juſques à laſſer quelquefois ſa Maiſtreſſe, qui n'eſtoit pas d'elle-meſme fort reſervée en ces pratiques, ny pour ſoy, ny pour les autres.

Ayant eu congé de ſuivre quelquefois ſa devotion en cela, elle le faiſoit avec une merveilleuſe joye, & portoit ſes compagnes à exercer ſur elles une pareille haine. Outre les diſciplines ordonnées par la Reigle, elle s'en alloit à l'eſcart durant les plus grandes gelées, & la prenoit juſques au ſang, dont on voyoit aiſément les traces ſur le pavé, & contre les murs, apres qu'elle eſtoit ſortie.

Elle faiſoit auſſi avec les autres Novices des accords ou des deffits ſpirituels, à qui ſeroit la plus humble, la plus obeïſſante, la plus patiente, & qui feroit le plus d'actes de vertus. Elles en prenoient une particuliere à la fois, & ſur tout elles avoient un zelle ſingulier de faire toutes leurs actions par des motifs ſurnaturels de glorifier Dieu: mais noſtre Sœur Marie Agnes avoit toûjours l'avantage & l'emportoit par deſſus toutes les autres. Car il eſt conſtant qu'on voyoit en elle une mortification ſi generale en toutes choſes, principalement dans ſes ſens, qu'on n'y a point remarqué de regards inutils: juſques là que des Filles poſtulantes qui entroient dans le Monaſtere pour eſtre Religieuſes, & avec leſquelles elle converſoit tous les jours, y paſſoient les cinq & les ſix mois ſans qu'elle les regardaſt au viſage, & il y en a eu qu'elle n'a jamais veuës du tout: & quand on luy en parloit depuis, elle ne ſçavoit qui elles eſtoient & ne les connoiſſoit que de nom. Elle eſt auſſi ſortie de ce Monaſtere de Nancy, apres y avoir demeuré 4. ou 5. ans, ſans avoir veu pluſieurs endroits de la maiſon, ou ſans y avoir pris garde.

Son ſilence eſtoit égal à ſes autres vertus. Si la derniere ſyllabe du mot qu'elle vouloit dire ſuffiſoit pour ſe faire entendre, elle n'en diſoit pas davantage. Son receüillement eſtoit ſi profond, qu'elle a dit pluſieurs fois ſans y penſer, qu'en ce temps-là elle ne ſçavoit quaſi ce que

c'eſtoit que diſtraction. Elle recitoit des parties entieres de l'Office divin ſans en avoir aucune, & s'il arrivoit que l'on euſt beſoin d'elle, il falloit entrer dans le Chœur, & la tirer par ſes habits pour la faire ſortir, parce qu'elle eſtoit ſi abſorbée en Dieu qu'elle n'appercevoit rien de ce qui eſtoit autour d'elle. Tels ont eſté les commencemens de ſon Noviciat, & les premieres marques de ſa devotion, de ſon obeïſſance, & de ſa mortification.

Du decez de ſes parens, & des difficultez qui ſe trouverent à ſa Profeſſion.

CHAPITRE VII.

QUoy que cette fidelle Eſpouſe de noſtre Seigneur ne connût plus d'autre pere que Dieu, ny d'autre mere que la tres-ſainte Vierge, neantmoins il luy reſtoit encores un pere & une mere ſur la terre qu'elle honoroit beaucoup, & de qui elle eſtoit extrémement cherie. C'eſtoient les uniques perſonnes pour leſquelles elle pouvoit, & devoit eſtre encores ſenſible: & elle l'eſtoit en la façon que les Saints le ſont dans la veuë de Dieu; c'eſt à dire, en aimant en luy, & pour luy, les choſes qu'il nous ordonne d'aimer, en la maniere, & au degré qu'il ſçait que nous les devons aimer. De cette ſorte elle les reveroit & prioit Dieu pour eux, & ſe ſentoit plus obligée pour l'education qu'elle en avoit receuë, que pour la vie qu'ils luy avoient donnée. Mais pour les tendreſſes de la chair & du ſang, elle eſtoit déja ſi morte au Monde, & à la Nature, que les ayant perdus durant l'année de ſon Noviciat, elle n'en fut non plus émeuë que s'ils euſſent eſté pour elle

les plus eſtranges du monde. Car quand on luy apporta la nouvelle du decez de Monſieur ſon Pere qui mourut le premier, elle demeura ſi tranquille, qu'elle ne fit point d'autre réponſe, que de dire à l'imitation du grand S. François, *Pater noſter qui es in cœlis. Ie n'en ay plus ſur terre, mais j'en ay un au Ciel qui ne mourra jamais.* Elle adjoûta en ſuite, *Ma Mere le ſuivra bien-toſt.* Et cela arriva ainſi qu'elle l'avoit dit : Car cette Dame mourut 14. ou 15. jours apres ſon mary, & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'il n'y avoit aucune apparence d'une mort ſi prompte, parce qu'elle n'eſtoit aucunement malade. Cependant la Maîtreſſe qui ne laiſſoit paſſer aucune occaſion, où il y avoit lieu d'éprouver ſa Novice, voulut en cette rencontre voir quel eſtoit ſon détachement, & ſi elle ne s'attendriroit point. Pour cét effect, elle luy fit dire une des Leçons de l'Office des Morts, qui ſe fait ſelon la pieuſe couſtume de cét Ordre, au deceds des proches parents ; & elle le dit avec une fermeté & conſtance merveilleuſe, ſans jetter une ſeule larme, qui fiſt éclatter malgré elle les ſentimens qu'on ſçavoit aſſez qu'elle avoit dans ſon cœur.

Le deceds du Pere & de la Mere fut cauſe qu'on retarda ſa profeſſion durant quelque eſpace de temps, à raiſon des affaires de ſa Maiſon : & elle dans cette diſpoſition d'enfant de Dieu s'abandonnoit ſi parfaitement à la Providence de ſon Pere celeſte, qu'elle ne s'intereſſoit en rien du tout, ſinon à attirer avec elle ſa chere Sœur dans la Religion dont elle gouſtoit déja le bon-heur. Mais elle n'y reüſſit pas tout-à-fait comme elle ſouhaitoit, noſtre Seigneur deſtinant cette Sœur pour eſtre, comme on verra dans la ſuite un autre exemple de perfection dans l'Ordre de la Viſitation Sainte Marie. Quant à ſon aiſnée, apres cette eſpreuve de la mort de ſes parents, Dieu

luy en fit ſouffrir pluſieurs autres qui luy furent encore plus ſenſibles, & il la mit bien avant dans le creuſet des tribulations, afin non ſeulement d'accroiſtre ſes merites & la purifier de tout point, mais auſſi pour la rendre experimentée dans les voyes interieures, & capables d'ayder les Ames qu'il deſtinoit pour eſtre en peu de temps ſoûmiſes à ſa conduite.

Elle eut donc quelque eſpace de temps de fort grandes afflictions d'eſprit, & elle ſouffrit de terribles tentations, qui luy ſembloient tres-dangereuſes pour ſon ſalut. Car le diable, ou ſa propre imagination, Dieu le permettant ainſi, luy mettoit dans la penſée qu'elle ſeroit damnée, ce qui la faiſoit fondre en larmes tres-ſouvent: & elle ne recevoit de la part de noſtre Seigneur que des rebuts interieurs, quand elle s'efforçoit de recourir à luy. Elle ſe ſentoit comme une pauvre ame déja abandonnée, & elle ſe trouvoit dans des tenebres & des deſolations ſi fortes, quelle ne ſçavoit de quel coſté ſe porter pour trouver de l'appuy, n'ayant encores jamais éprouvé de ſi triſtes agonies. Mais la grace de noſtre Seigneur qui eſtoit en elle la ſouſtenoit, & ſans la conſoler ſenſiblement, la portoit à la pratique des actes heroïques d'une charité épurée, luy donnoit des mouvemens plus ardans que jamais, de chercher de nouvelles inventions pour plaire à ſon divin Eſpoux qu'elle croyoit irrité, & pour l'appaiſer par les humiliations & par les mortifications de l'eſprit & du corps, plus les penſées du deſeſpoir de ſon ſalut eſtoient fortes pour l'atterrer, plus elle ſe roidiſſoit au contraire, afin de s'élever dans des actes fervents d'un amour genereux & deſ-intereſſé. Elle prenoit ſur cela des reſolutions dignes des vrais enfans de Dieu, & diſoit ſouvent en elle-meſme, *Quand bien la divine Majeſté auroit reſolu de me perdre*

& de

& de m'envoyer dans le fonds des Enfers, je m'efforcerois avec plus de zelle de faire tout le bien qui me seroit possible pour luy plaire, & le glorifier sur la terre, puisque je ne le pourrois faire dans l'eternité. De maniere qu'elle perseveroit dans tous ses exercices spirituels avec une plus grande fidelité qu'à l'ordinaire; elle augmentoit ses Penitences, nonobstant toutes ses amertumes, & demandoit mesme de prolonger son Oraison, ayant pris à cœur dés ses premieres années de ruiner tout-à-fait l'amour propre, afin de porter en sa place l'amour divin jusques au dernier point de sa perfection.

Nostre Seigneur permit dans cét estat de souffrance que sa Maistresse qui luy estoit severe en toutes choses, le fust encores en celle-cy. Car elle ne connoissoit point la voye de Dieu sur cette ame, & elle luy faisoit pratiquer plusieurs choses qui augmentoient merveilleusement ses peines & ses inquietudes; à tout cela neantmoins cette ame affligée se soûmettoit avec un parfait abandon, jusques à tant que le Pere des misericordes, & le Dieu de toute consolation, ne voulãt pas la laisser plus long-temps dans de si grandes amertumes, sans luy donner quelque soulagement, se servit de l'une de ses compagnes de Noviciat: qui se nommoit Sœur Marie Jeanne Magdeleine, de laquelle on peut dire seurement qu'elle a esté une personne choisie de Dieu pour le bien de son Ordre, & en particulier pour le Monastere de l'Annonciade de Paris. J'en diray icy peu de chose, parce que sa vie & ses vertus sont remarquées ailleurs.

Cette personne estoit fort éclairée & fort interieure, elle avoit un esprit rare, & un don tout-à-fait particulier pour discerner les voyes de Dieu sur les Ames, de maniere que nostre Seigneur luy fit connoistre l'estat de cette

Novice affligée, & elle demanda permiſſion à ſa Maiſtreſſe de conferer quelquesfois avec elle, & luy repreſenta qu'à ſon advis elle uſoit envers elle de trop de ſeverité. La Maiſtreſſe luy advoüa franchement qu'elle s'en appercevoit bien; mais qu'elle ne pouvoit faire autrement, luy ſemblant que Dieu le vouloit ainſi, pour la ſanctification plus prompte de cette ame; mais elle permit volontiers à cette jeune Sœur de conferer plus ſouvent avec ſa compagne, & dans l'entretien qu'elles eurent enſemble cette Sœur luy fit voir clairement ſon eſtat, & comme toutes ces choſes n'eſtoient que des tentations & des épreuves de noſtre Seigneur, ce qui la ſoulagea beaucoup, ſans neantmoins la délivrer entierement de ſes peines, qui durerent encores long-temps, tant devant qu'apres ſa profeſſion.

Elles eſtoient de telle nature, à ce qu'elle a rapporté elle-meſme, qu'elles n'avoient leur principe que du deſir de plaire à Dieu en toutes choſes, & de la crainte de l'avoir offencé dans celles où elle eſtoit davantage oppoſée au peché: car elle parle ainſi dans l'un de ſes écrits. *Ma plus grande peine eſtoit, que je n'avois pas encores bien compris que Dieu n'eſt offenſé que par le mal qui eſt voulu: & parce que je ne pouvois empeſcher que des choſes mauvaiſes ou inutiles n'entraſſent en mon ame contre ma volonté, ie penſois avoir offenſé Dieu autant de fois qu'elles s'eſtoient preſentées à mon imagination: & neantmoins c'eſt une verité certaine que j'aurois pluſtoſt choiſi & demandé à Dieu tous les tourmens de l'Enfer, que de conſentir à aucunes des choſes que i'aurois crû luy eſtre deſagreables.* Et pourſuivant elle dit, *Cette bonne Religieuſe à qui ie declaray ma peine, me fit entendre clairement que le mal qui nous eſt ſuggeré n'eſt aucunement peché, ſinon quand la volonté s'y porte, ou y conſent, ou qu'elle neglige de*

s'en deffaire lors qu'elle s'en apperçoit, ce qui me fit un peu respirer, & ie souffrois depuis toutes ces suggestions comme des tourmens, mais non plus comme des pechez que i'estimasse avoir commis, & ie demeuray par ce moyen plus tranquille que ie n'avois esté.

Comme elle fit sa Profession, & ce qui suivit iusques à la sortie du Monastere de Nancey.

CHAPITRE VIII.

ENfin le jour heureux de son grand sacrifice s'approchant elle fut receuë à la Profession, apres avoir passé par toutes les difficultez, à l'imitation de nostre Seigneur qui apres l'agonie du Jardin alla consommer sa vie en mourant sur la Croix. Ainsi cette Espouse fidelle qui n'avoit autre inclination que de se rendre semblable à son divin Espoux, fit ses vœux dans ces hautes dispositions, & s'attacha à la Croix de la Vie Religieuse, surmontant toutes les tentations qu'elle avoit éprouvées & les delaissemens qu'elle avoit encores à endurer apres.

Le jour estant arresté, elle voulut faire un receüil de Confession extraordinaire, pour se mieux preparer à une si importante action, & pour se rendre encores par ce moyen plus agreable aux yeux de son celeste Espoux. A cét effet on luy donna un Reverend Pere de l'Oratoire, qui apres sa Confession dans l'entretien qu'il eut avec elle, fit semblant de la vouloir tenter, luy disant que dans le temps de Carnaval où l'on estoit, plusieurs personnes avoient inventé tant de nouveaux sujets de divertissement à la cour, qu'il croyoit serieusement qu'elle les trou-

veroit fort agreables si elle les voyoit. Mais elle fut surprise, à ce qu'elle a dit depuis, d'un mouvement si violent d'impatience, que ce fut tout ce qu'elle pût faire que de se retenir & de dissimuler, répondant seulement, *Mon Pere, ie benis Dieu de ce que vous me prenez justement pour ce que ie suis, & pour un enfant qui s'amuse à des bagatelles. Il ne faudroit pas avoir gousté Dieu, pour faire estat de ces choses, & luy preferer ces amusemens.* Quand elle rapportoit puis apres le discours de ce Pere, elle disoit que c'estoit l'une des choses du monde où elle se souvenoit d'avoir eu en sa vie plus de colere, se figurant que des hommes spirituels pussent relever de telles choses pour en donner de l'estime. Aussi n'avoit il dit cela que pour voir ce qu'elle répondroit, & il l'encouragea apres de persister dans sa sainte resolution, il l'asseura que Dieu la beniroit, & luy promit d'avoir memoire d'elle au S. Autel : il luy demanda reciproquement part en ses saintes prieres. Et ainsi ils se separerent l'un de l'autre.

Le decez de ses Pere & Mere, comme nous avons dit, avoit esté cause qu'elle fut retardée, jusques au 2. Juillet de l'année suivante 1619. Elle estoit lors aagée de 17. ans & demy : mais durant tout le temps de ce retardement elle preparoit incessamment son ame, pour la rendre plus belle aux yeux de son divin Espoux, par des actes fervents de son amour, & par des mortifications ordinaires & extraordinaires. L'une de ses pratiques que l'on a trouvé en un papier écrit de sa main, fut que l'année de son Noviciat elle alloit tous les jours mandier humblement à la porte du Ciel la grace de faire la Sainte Profession, & elle s'adressoit pour cela à la tres sainte Trinité, à la Sainte Vierge, & à tous les Saints, & mesme à leur Venerable Fondatrice la Mere Marie Victoire, demandant à Dieu par

les merites de ſon Fils, de ſa tres-ſainte Mere, & de tous les Saints, qu'il luy plût d'augmenter en elle l'eſprit de ce Saint Inſtitut, pour vivre & pour mourir en parfaite Religieuſe. Elle demandoit la grace que ſi nonobſtant ſon indignité, elle obtenoit ce bien-fait de ſa main liberale, elle pût luy en eſtre parfaitement reconnoiſſante, puiſque tous les biens ne peuvent venir que de luy : & elle propoſoit de faire un an durant tous les jours quelques devotions particulieres, quelques actes d'humiliation de ſoy-meſme, & d'adoration de la bonté divine, en action de graces de ce qu'il n'auroit pas dédaigné les ſouhaits de la plus miſerable, & de la plus indigne de toutes ſes creatures.

Le jour donc qu'elle deſiroit ſi fort eſtant arrivé, ſa Maiſtreſſe qui eſtoit vigilante à ne laiſſer rien échaper pour l'exercer en la vertu, trouva encores dequoy adjoûter à ſon ſacrifice, en luy ordonnant de proferer une parole autrement qu'elle ne ſe prononce parmy les gens de qualité, mais de la dire tout haut, & devant toute la compagnie qui eſtoit fort celebre, comme elle eſt dite par les payſans & par les gens de village. Cette obeïſſante Novice qui ſe donnoit à Dieu ſans aucune reſerve, ne manqua pas à faire ce qui luy eſtoit ordonné, bien qu'elle eût une grande repugnance de commettre cette faute dans une action ſi celebre, & devant une ſi belle compagnie : elle advoüa qu'en ce rencontre elle mit ſa reputation aux pieds du Crucifix, s'abandonnant à eſtre eſtimée ridiculle ou extravagante par des perſonnes de la premiere qualité, qui la prendroient pour eſtre dans la derniere lourdiſe de n'avoir pas ſceu mieux prononcer les vœux qu'elle faiſoit à Dieu.

Cette derniere victoire remportée ſur elle meſme, la

diſpoſa à ſe donner à Dieu avec un amour encores plus ardant, & à recevoir de luy de plus grandes faveurs. Car noſtre Seigneur ayant éprouvé ſa fidelité, la retira incontinent apres de ſes peines interieures, & luy fit éprouver des douceurs & des careſſes ſurprenantes. Il éclaira ſon entendement de plus abondantes lumieres, il recrea ſon ame du don d'une Oraiſon plus ſublime, & pour la fidelle correſpondance qu'elle rendit aux attraits de ce divin Eſpoux, elle advança en peu de temps à une perfection ſi extraordinaire, que toutes celles de la Communauté en demeuroient eſtonnées. Quelque temps apres ſa Profeſſion comme elle eſtoit encores au Noviciat, Mademoiſelle de Vaudemont entra dans le Monaſtere, pour y demeurer, & s'y faire Religieuſe, ſans le ſceu ny la permiſſion de ſon Alteſſe de Lorraine. Durant tout le temps qu'elle y fut les Superieures donnerent ſoin à noſtre jeune Profeſſe de demeurer avec elle, & de l'entretenir. Cependant comme les perſonnes de dehors menoient un grand bruit, afin de retirer cette Princeſſe : dans la crainte extréme où elle eſtoit à cauſe des puiſſances ſouveraines qui s'oppoſoient à ſon pieux deſſein, elle demanda conſeil à noſtre Sœur Marie Agnes de ce qu'elle devoit faire en cette conjoncture. Noſtre jeune Profeſſe toute de feu & de ferveur, luy conſeilla de faire ouvrir la porte, de ſe couper les cheveux elle-meſme, & de les leur jetter à la teſte, ce qu'elle ne pût pas pourtant effectuër : parce qu'elle fut à l'inſtant retirée par violence pour eſtre mariée au Prince de Phalſebourg, comme elle le fut bien-toſt apres, auquel eſtat noſtre Seigneur luy a fait bonne part de ſa Croix.

Mais pour revenir à noſtre jeune Profeſſe, les Superieures trouverent bon de la mettre d'abord dans l'exercice des petits Offices de la maiſon, & premierement on luy

donna celuy de Sacriſtine, où elle ſe comporta avec une édification tout-à-fait remarquable. Comme elle avoit ſoin de réveiller les Religieuſes pour aller à Matines, l'apprehenſion d'y manquer eſtoit cauſe qu'elle dormoit fort peu ; de ſorte que dans la grande jeuneſſe où elle eſtoit, elle fut fort travaillée du ſommeil, principalement au temps de l'Oraiſon : elle uſoit de diverſes inventions afin de le combattre ; elle prenoit des diſciplines frequentes, elle ſe perçoit les oreilles d'autant plus volontiers qu'elle l'avoit fait autrefois pour le monde, elle ſe tenoit debout ſur un pied les bras eſtendus en Croix, elle y joignoit encores d'autres mortifications par une ferme reſolution qu'elle avoit de ne donner à ſon corps aucun moment de repos, dans le temps deſtiné à l'entretien avec Dieu. Mais ce fut particulierement dans cét employ de la Sacriſtie qu'elle fit paroiſtre ſa grande pieté envers noſtre Seigneur, l'honorant avec un reſpect inconcevable, dans tout ce qui ſert au Sacremẽt adorable de ſon divin amour. Elle touchoit avec une reverence nompareille les ornements ſacrez : elle joignit à cela le ſilence, & la modeſtie telle que les Anges luy ſembloient la pouvoir apporter. Elle tenoit à un bon-heur extréme d'eſtre obligée de donner le ſignal pour inviter les Religieuſes aux Offices du Chœur, s'imaginant qu'elle imitoit les Anges qui s'excitent continuellement à chanter les loüanges divines.

Apres l'Office de Sacriſtine, elle eut celuy de Tourriere où elle ſe rendit auſſi exemplaire, tant pour le dedans que pour le dehors : car elle eſtoit égallement exacte pour ſervir ſes Sœurs, & reſervée pour n'entretenir jamais de diſcours inutils les perſonnes du monde. Elle a témoigné en quelques rencontres, que quand il luy auroit fallu ne manger que des cendres, & ne coucher que ſur le pavé,

elle n'auroit pas voulu changer sa condition contre toutes les fortunes du siecle, & qu'elle prefereroit la grace de sa vocation à tous les Empires de la terre, quand mesme dans l'un & dans l'autre estat il y auroit autant de gloire à rendre à Dieu, à cause seulement du bon-heur qu'elle estimoit par dessus tout d'appartenir entierement à JESUS-CHRIST & d'imiter sa vie. Comme elle estoit si dégagée des affections du monde, & qu'elle avoit une aversion si forte du Parloir, elle s'en dispensoit le plus qu'il luy estoit possible, & elle avoit au contraire une ponctualité si exacte à tous les exercices de la Religion, que rien ne s'y pouvoit égaller. Il arriva un jour qu'une de ses compagnes d'Office, la vint querir pour aller au Tour ou à la Grille, comme elle avoit commencé selon la coustume à dire sa coulpe apres Vespres devant la Mere Prieure. Cette Mere fut demandée du dehors pour quelque chose qui pressoit, & sortit à la haste sans avoir donné par mégarde à la Sœur Marie Agnes la penitence qu'elle attendoit pour ce dont elle s'estoit accusée. La Sœur demeura à genoux demy courbée l'espace d'une bonne heure, sans changer de place ny de posture, jusques à ce que la Mere Prieure estant de retour luy donnast sa penitence & son congé, non sans un merveilleux estonnement de cette obeïssance, & de cette patience qui a peu de pareilles. C'estoit sa coustume de faire beaucoup d'actions semblables de toutes les autres vertus, & plusieurs des Religieuses qui ont esté ses compagnes, ont fait raport de beaucoup d'autres que nous avons laissées. Ces bonnes Meres dont quelques-unes sont encores vivantes, ne se peuvent lasser de la proposer pour modelle à celles qui ne l'ont point veuës, & qui se trouvent animées à suivre son exemple, par le recit qu'elles en entendent souvent.

Ce fut en

Ce fut en l'eſpace de trois ou quatre années qu'elle fit tant de progrez, que la divine Providence voulut l'employer pour conduire les autres, & travailler à leur ſanctification. Elle diſpoſa toutes choſes pour cela, en ſorte que cette Mere fut éleuë Maiſtreſſe des Novices de la nouvelle Fondation du Monaſtere, qu'on meditoit d'eſtablir à Paris, & ce ſera là que nous ferons voir les fruicts de ſa ſage conduite, en qualité de Maiſtreſſe des Novices, de Soûprieure, & enfin de Prieure : parce qu'elle s'eſt ſignalée en vertus dans chacun de ces Offices ſucceſſivement, & que dans aucun elle n'a rien relaſché en l'eſpace de 40. ans, de l'extrême ferveur, & de l'exactitude qu'elle y a apportée.

Des Religieuſes qui furent choiſies pour venir de Nancey, & pour eſtablir l'Ordre de l'Annonciade Celeſte à Paris.

CHAPITRE IX.

LA Providence divine ayant diſpoſé de fonder une maiſon de l'Annonciade Celeſte dans Paris, en avoit long-temps auparavant donné de fortes inſpirations à feuë Madame la Marquiſe de Verneüil, qui la premiere a fait l'honneur à ces Religieuſes de les faire venir en France, & de leur donner un fonds aſſez conſiderable pour y commencer leur eſtabliſſement dans la Ville principale du Royaume.

Auſſi-toſt que les offres charitables de cette Dame furent ſignifiées aux Meres du Convẽt de Nancey, la Superieure aſſembla toutes les Religieuſes, pour voir avec elles

ſi on accepteroit cette fondation, & qui on deſtineroit pour la mettre en effet. Apres l'avoir receuë avec actions de graces, il fut conclû que l'on en donneroit la commiſſion à la Reverende Mere Marie Jeanne Magdeleine, qui eſtoit déja Superieure, quoy qu'elle fuſt lors des plus jeunes Profeſſes. Elle n'accepta cette charge qu'avec beaucoup de peine, & avec des preuves ſi certaines, qu'elles ne luy permirent pas de douter des volontez de Dieu : ce fut toutesfois à condition qu'il luy ſeroit permis de choiſir celles qui l'accompagneroient, & qui l'aſſiſteroient en cét employ, dont la Mere Marie Agnes fut la principale, ſans laquelle jamais elle n'euſt pû, diſoit-elle, ny voulu l'entreprendre. Il eſt ſans doute que Dieu avoit choiſi ces deux ames pour les joindre enſemble par les liens d'une charité inſeparable juſques à la mort, parce que leur union ayant pris ſon commencement dés leur Noviciat, elle s'eſtoit accruë depuis par la veuë des dons & des graces qu'elles reconnoiſſoient l'une dans l'autre ; & l'effet a montré combien cette liaiſon a eſté profitable, non ſeulement à la perfection de l'une & de l'autre, mais encores au bien de tout l'Ordre, & particulierement de la maiſon de Paris, ayant eſté les deux pierres fondamentales de ce nouvel eſtabliſſement.

Comme la Mere Marie Jeanne Magdeleine eſtoit en grande eſtime dans le Monaſtere de Nancy, on luy accorda tout ce qu'elle demanda ; & par le don qu'elle avoit du diſcernement des eſprits, elle choiſit neuf excellentes filles, dont la Mere Marie Agnes eſtoit la principalle. Il ne falloit pas des perſonnes d'une moindre vertu pour eſtablir dans une auſſi grande Ville que celle de Paris, un Ordre auſſi inconnu qu'eſt celuy dont nous parlons : & il ſe trouva de ſi fâcheuſes difficultez à ſurmonter à l'abord

en cét ouvrage du Seigneur, que plusieurs autres qui ne se seroient pas si fort appuyées en la force de son bras, auroient quitté leur entrepriſe. Des perſonnes meſmes de pieté conſeilloient de ne s'engager pas à un ſi grand deſſein, d'autres n'en prevoyoient que de la honte & de mauvais ſuccés : de ſorte que ſi ces bonnes Meres euſſent ſuivy leurs advis, & non pas les mouvemens de Dieu, & la prudence de la chair, pluſtoſt que celle de l'eſprit, elles ne ſe ſeroient pas conſommées comme elles ont fait, pour le bien ſpirituel & temporel de cette maiſon, où Dieu a appellé des ames qui joüiſſent maintenant du fruict de leurs travaux, & qui ſont redevables apres luy à ces deux Fondatrices, du bon-heur qu'elles ont d'y trouver tous les moyens poſſibles pour ſe rendre tous les jours plus agreables à celuy auquel elles ſont conſacrées.

Avant que de partir de Nancy, la Mere Marie Agnes ſe voulut aſſeurer de celle qu'on prendroit pour eſtre Maiſtreſſe des Novices, apprehendant que cét employ ne luy fuſt deſtiné : mais la Mere Marie Jeanne Magdeleine jugeant bien que ſi elle euſt ſceu ſon deſſein tandis qu'elle eſtoit encores dans ſa maiſon de Profeſſion, elle euſt pris le parti d'y demeurer pluſtoſt que d'accepter une charge dont elle s'eſtimoit tout-à-fait incapable, ſe contenta de luy dire, *I'eſpere que Dieu y pourvoira*, & luy nomma une de celles qu'elle menoit avec elle ſur qui elle pourroit jetter les yeux s'il en eſtoit beſoin. Cela mit en repos la Mere Marie Agnes qui ne s'en informa pas davantage : & apres les embraſſements charitables, & les recommandations mutuelles de toute la communauté; celles qui ſortoient ayant fait leurs devotions, & receu la Benediction de Monſeigneur l'Eveſque de Toul, leur Prelat & leur Superieur, la ſeparation ſe fit de part & d'autre,

avec beaucoup de ſoûpirs & de larmes. Une grande multitude de peuple vint pour voir leur ſortie, & pour leur dire Adieu. Il y en eut meſme qui dirent, Que le bon-heur de Nancy s'en alloit avec elles, & la ſuite a fait quaſi paſſer cette prediction pour une Prophetie : car toutes les calamitez que l'on ſçait eſtre arrivées à la Lorraine, ont commencé peu de temps apres. De cette multitude qui eſtoit preſente c'eſtoit à qui pourroit toucher & baiſer leurs habits. Pluſieurs perſonnes de condition qui leur eſtoient plus affectionnées, les accompagnerent la premiere journée juſques à la Ville de Toul : & le ſoir venu la Mere Marie Jeanne Magdeleine, qui eſtoit Superieure par commiſſion diſtribua les Offices, & nomma pour Maîtreſſe des Novices la Mere Marie Agnes, qui n'eſtoit encore aagée que de 21. an. Ce fut ce qui la mit dans une tres-grande affliction, ſe trouvant à ſon ſens inhàbile pour cét employ, ſi important dans le commencement d'une Fondation. Elle repreſenta avec larmes ſon impuiſſance & ſa grande jeuneſſe, ne pouvant du tout ſe reſoudre à prendre cette charge, & elle fit de ſi grandes inſtances pour obtenir qu'on la laiſſaſt retourner en ſon Monaſtere avec les Dames qui les avoient conduites juſques-là, qu'elle a dit pluſieurs fois depuis qu'elle croyoit que les reſiſtances qu'elle avoit apportées en cette rencontre à la Sainte Obeïſſance, eſtoient l'un des plus grands pechez qu'elle euſt commis en ſa vie. Cependant la Mere Prieure voyant ſon affliction la conſola, & la fortifia en toutes les manieres qui luy furent poſſibles, luy promettant ſon aſſiſtance en tout ce qui luy ſeroit neceſſaire, ſur tout elle l'exhorta à ſe confier en Dieu qui n'abandonne point ceux qui ſe ſoûmettent à ſes divines volontez. Noſtre Seigneur donna tant de benediction aux paroles

de cette Superieure, que la Maistresse choisie embrassa humblement cette Croix, dans laquelle à l'imitation du bon Pasteur, elle a employé quasi toute sa vie pour le secours des ames qui luy ont esté commises.

Tout le long des chemins elle donna une merveilleuse édification à ceux qui la virent, & comme la presence de Dieu & son amour estoit la reigle qu'elle avoit imprimée dans le fonds de son cœur, elle n'avoit pas besoin des murailles de son Monastere, pour se maintenir exactement dans ses saintes Observãces, & autant qu'il luy estoit possible dans les privations & les mortifications propres de son estat. Car bien loin de s'émanciper dans les occasions d'entretiens & de visites que les voyages donnent, il ne fut jamais possible de luy faire regarder des jardins, ny des maisons, ou des meubles exquis, quelques instantes prieres que l'on luy en pût faire: & comme son esprit estoit tout-à-fait élevé au dessus des choses de la terre, elle s'estonnoit extrémement de voir des ames raisonnables creées pour le Ciel, faire tant d'estat d'autre chose que de Dieu, pour qui seul elle avoit de l'estime. De maniere, qu'elle arriva à Paris le 3. Juillet, sans estre sortie pour ainsi dire de sa sainte Closture, & elle fit tout le chemin comme si elle fût demeurée dans sa Cellule, pouvant dire avec S. François, *Mon Dieu, mon tout*: & avec nostre Sauveur, *Là où est mon thresor, là est aussi mon cœur.* *Matth. 6.*

Comme elle commença d'exercer l'Office de Maistresse des Novices, & les premieres instructions qu'elle donnoit à ses filles.

Chapitre X.

LA coustume qu'elle a toûjours gardée, de ne rien entreprendre sans implorer le secours special de la grace de Dieu, fit que dessors qu'elle fut arrivée à Paris, elle demanda permission à la Mere Prieure, de faire les exercices spirituels sous la conduite d'un Reverend Pere de la Compagnie de Jesus, pour se disposer à bien commencer son Office. Ce Pere s'estant appliqué avec un soin extraordinaire à remarquer les conduites que Dieu tenoit sur elle, comme sur une personne qu'il avoit choisie pour establir un nouvel Ordre dans cette grande Ville, parla d'elle apres sa retraite avec tant d'admiration, qu'il dit à la Prieure que c'estoit une ame toute penetrée & toute possedée de Dieu, qu'elle estoit gouvernée par luy visiblement, & qu'il mettoit en elle des dons qui iroient toûjours croissant, & qui se communiqueroient abondamment pour le bien de plusieurs. Il adjousta plusieurs autres témoignages de la vertu extraordinaire qu'il découvroit en elle, & la suite a fait paroistre qu'il ne se trompoit pas.

Cette jeune mais fervente Maistresse, sortit de sa retraite comme d'une fournaise embrasée, & comme l'Espouse des Cantiques qui entrée dans les celliers du celeste Espoux, n'en sort que pour y attirer aussi-tost ses compagnes. Elle se mit sur l'heure à exercer sa Charge autant qu'il se pouvoit faire dans les commencemens d'une mai-

ſon qui ne faiſoit que naiſtre. Elle n'avoit qu'une ſeule Novice, choiſie entre quinze ou ſeize du Monaſtere de Nancy pour venir à cette fondation de Paris : elle ſe nommoit Sœur Marie Thereſe, & elle portoit heureuſement ce nom ; car elle ſuivoit en ferveur ſa Maiſtreſſe, & imitoit ſa ſainte Patronne. Elle eſtoit ſi ſpirituelle & ſi interieure qu'on l'appelloit ordinairement *le petit Ange* : & elle a tant profité ſous la conduite de ſa bonne Maiſtreſſe, que n'eſtant encore aagé que de 23. ans, elle a eſté capable d'eſtre employée dans les premiers Offices de pluſieurs de leur Maiſons. Ce n'eſt pas mon deſſein d'en parler icy plus au long, ny de pluſieurs autres excellens ſujets que noſtre Seigneur a donnez à cette ſage Mere, qui par la fidelité qu'elles ont renduë à la grace de leur vocation, & par les progrez qu'elles ont fait ſous une ſi ſainte conduite, ſe ſont renduës éminentes en vertu, & apres avoir eſté envoyées en divers Monaſteres, ſe ſont eſtimées heureuſes de venir mourir ſous les aſſiſtances de celle qui les avoit enfantez à la Religion. Il eſt parlé d'elles plus au long dans le Livre des Annales de cette Maiſon de Paris. C'eſt pourquoy je n'en diray rien davantage en ce lieu.

Cette digne Maiſtreſſe qui avoit toutes les conditions requiſes pour un ſi ſaint employ, eſtoit particulierement exacte à l'obſervance des Reigles : elle eſtoit charitable, modeſte, diligente, mortifiée, & ſur tout experimentée dans les voyes de l'Oraiſon. Elle avoit un cœur de Mere envers ſes Novices, & de plus elle eſtoit avantagée entre les autres graces ſurnaturelles, d'un eſprit ſi ſublime, qu'il luy faiſoit parler des myſteres de la foy avec tant de ſens & de lumiere, qu'elle raviſſoit en admiration toutes celles qui avoient le bon-heur de l'entendre. Car il eſtoit facile de voir qu'elle eſtoit puiſſamment remplie de l'Eſprit

de noſtre Seigneur, & qu'elle recevoit abondamment de luy les dons d'intelligence & de ſageſſe, dont elle faiſoit paroiſtre ſi viſiblement les effets au dehors.

Pour ne negliger aucune des plus petites choſes, ſa couſtume eſtoit avant que de commencer ſes inſtructions de prendre de l'Eau-beniſte, & ſe mettre à genoux, & élevant ſon cœur faire quelque courte, mais fervente priere au S. Eſprit, pour luy demander la grace d'inſpirer dans les ames ce qu'elle y vouloit mettre. De là elle parloit d'une maniere, ſi excellente & ſi relevée ſur toutes les choſes ſpirituelles ſans avoir rien premedité, que quelquesfois apres ſes inſtructions faites, ſi quelqu'une de ſes Novices la ſupplioit d'en repeter quelque choſe, elle reſpondoit franchement, *Ie ne le ſçais plus, car cela m'avoit eſté donné en ce temps-là pour vous :* Et neantmoins pour ne les pas laiſſer vuides, elle diſoit encores d'autres choſes qui ne cedoient en rien à ce qu'elle avoit déja dit.

Elle écoutoit volontiers toutes les queſtions qu'on luy propoſoit, & elle y répondoit avec une merveilleuſe douceur, quand meſme quelque eſprit un peu ſimple en avoit fait qui euſſent pû paſſer pour ridicules, elle demeuroit dans ſa gravité ordinaire, & parloit ſi ſpirituellement là deſſus, que de ce qui n'eſtoit rien, elle en faiſoit quelque choſe qui eſtoit profitable à toutes. Ainſi elle leur laiſſoit une entiere liberté de dire ce qu'elles vouloient, & de toutes choſes elle prenoit matiere pour les porter à la perfection, dont chacune pouvoit eſtre capable. Elle parloit d'une façon ſi convainquante & ſi pleine d'onction, que l'on eſtoit facilement perſuadé d'embraſſer le bien qu'elle propoſoit. Mais comme elle avoit un amour ſingulier pour l'Humanité adorable de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, l'on ſentoit dans toutes les occaſions qu'elle

faiſoit

faiſoit ſon poſſible pour l'imiter, & toutes ſes inſtructions, ſes oraiſons, & ſes conferances, tant generalles que particulieres, ne tendoient à rien tant qu'à inſpirer cét amour à celles qui eſtoient ſous ſa conduite, avec un deſir embraſé de le faire vivre & regner dans tous les cœurs. Elle ne parloit quaſi d'autre choſe, comme elle ne penſoit auſſi à autre choſe, & tout ce qu'elle faiſoit ou diſoit n'eſtoit que pour animer ſes Sœurs à conformer leur vie & leurs actiós à celles du Verbe incarné, auquel elles eſtoient conſacrées par le devoir de leur Profeſſion. Elle verſoit dans ces ames preparées de ſi hautes idées des grandeurs & des perfections de Dieu-Homme, qu'elles eſtoient excitées à apprendre de luy comme de leur Maiſtre Celeſte, la maniere d'honorer le Pere Eternel, de le prier, de l'adorer, de l'aimer, & de conſommer tout ce qu'elles eſtoient pour ſa gloire: ce divin Sauveur nous ayant bien fait paroiſtre en ſon adorable perſonne l'eſtime qu'il en faiſoit, par ſa venuë au monde, par toutes ſes actions, par toutes ſes oraiſons, ſes humiliations, & ſes ſouffrances, & enfin par le Sacrifice qu'il a conſommé en mourant ſur la Croix, & qu'il continuë à faire tous les jours ſur l'Autel juſques à la fin des ſiecles.

Par ces inſtructions, & par d'autres auſſi pleines de force & d'amour, elle leur apprenoit que toutes leurs actions ne devoient tendre qu'à eſtre des copies de cét adorable Prototype, & recevables dans l'union à celuy qui eſt la ſource de toute ſainteté. Que c'eſtoit le miroir ſur lequel elles ſe devoient ſans ceſſe regarder, pour reconnoiſtre & pour recevoir tout enſemble les beautez & les graces qui les rendroient aimables à leur Pere celeſte. Que c'eſtoit l'ouvrage du Saint Eſprit de former dans leurs ames ces vertus pour en faire ſon Temple. Et le deſſein de la ſacrée

Vierge par le tiltre de Mere qu'elle avoit, de produire en elles l'image de son fils,& de les lier par cette ressemblance à son parfait amour. Elle adjoustoit plusieurs choses semblables que l'onction de la grace luy fourniſſoit : Et s'il arrivoit à quelqu'une de tomber en quelque faute, apres une reprehension charitable, elle luy disoit quelques fois les larmes aux yeux, & la douleur en l'ame, *Ma chere Sœur, Nostre Seigneur a-il fait de la sorte? est-ce ce qu'il nous a enseigné, & ce qu'il a pratiqué?* En suite l'amour qu'elle avoit pour leur perfection estoit cause qu'elle s'étendoit de nouveau à leur parler des actions adorables de nostre Seigneur JESUS-CHRIST, de ses dispositions interieures au regard de son Pere,ou de sa sainte Mere,des Anges & des Saints,afin que penetrées de ces impressions, elles fussent aydées dans les occasions à se conformer,& à s'unir à luy avec plus de facilité, & de fidelité.

Elle leur rapportoit quelquefois les paroles de Nostre
Ioan. 8. Seigneur,qui disoit, *Ie ne fais rien que ce que je voy faire à mon Pere;* Et sur cela elle vouloit qu'elles appriſſent à faire la mesme chose au regard du Sauveur, qu'il faisoit au regard de son Pere, en se rendant ses imitatrices en leurs actions, comme il estoit imitateur de son Pere agissant sur la terre. Pour cela elle les enseignoit à attacher uniquement leur perfection aux pratiques de leur Institut ; d'en faire leur lecture, leur oraison,& toute leur estude ; les assurant que ce seroit par cette seule voye qu'elles recevroient l'esprit solide & veritable de leur vocation. Elle leur recommandoit de plus,de prendre garde particulierement à éviter une legereté d'esprit ordinaire en plusieurs qui se rempliſſent l'affection des desirs d'une perfection excellente, mais contraire à leur estat : & laiſſent pour cela bien souvent ce que Dieu demande d'elles,

dans les pratiques qu'elles ont entre les mains. Sur quoy elle avoit des lumieres si belles & si insinuantes, que l'on voyoit bien que la Sageſſe divine l'avoit enſeignée pour inſtruire les autres. Car la plus grande partie de ſes écrits ſont comme la moüelle de cét eſprit interieur avec lequel elle a écrit ſur pluſieurs points de ſes Conſtitutions, dont elle donnoit à ſes Novices un amour & une eſtime ſinguliere, pour leur faire acomplir dans les moindres choſes toutes les volontez de Dieu. Elle taſchoit de leur inſinuër par l'exemple des Anges, comme une action qui d'elle-meſme eſt petite, eſtant faite par l'ordre de la volonté divine, eſt auſſi digne de luy, & demande autant d'application que la plus relevée; & qu'elle valloit mieux pour elles que de viſiter les Hoſpitaux, faire de grandes aumoſnes, pratiquer les plus rigoureuſes penitences: leur remonſtrant toûjours que noſtre Seigneur & ſa tres-ſainte Mere en avoient ainſi uſé, leſquels leur Inſtitut ſe propoſe uniquement pour modelles, afin d'apprendre à celles qui le profeſſent à regarder les choſes & à les eſtimer, non par ce qu'elles ſont en elles meſme, ny par ce qu'elles paroiſſent aux yeux des hommes; mais par ce qu'elles ſont dans l'idée & dans l'eſtime de Dieu.

Suite des inſtructions qu'elle donnoit à ſes Novices pour les faire avancer en toutes les vertus.

CHAPITRE XI.

QUoy que le plus grand ſoin de cette ſage Mere fuſt de donner à ſes filles ces ſentimens, dans leſquels comme dans ſon abbregé conſiſte tout l'eſprit de cét Or-

dre : elle n'obmettoit pas pourtant de les instruire sur les autres vertus qui sont communes à toutes les Religions, & qui sont les moyés pour arriver à la vraye sainteté. Elle avoit une vigilance si exacte pour faire que ses Novices marchassent en esprit, & fissent toutes leurs actions par des motifs surnaturels de plaire à Dieu, & de le glorifier, qu'elle les en advertissoit continuellement, & reconnoissant leurs moindres manquemens, elle n'en laissoit passer aucun sans une charitable, mais severe correction. *Car jamais*, disoit-elle, *il ne faut favoriser la Nature, ny l'imperfection de qui que ce soit.* Et s'il arrivoit par rencontre qu'elle interrogeast quelqu'une de ses Sœurs, & luy demandast par quel esprit elle faisoit une chose : Cette fille surprise sans avoir pensé à s'appliquer à aucun bon desir, en demeuroit confuse ; mais comme elles ne sçavoient toutes ce que c'estoit que de cacher leurs imperfections, ou de dissimuler leurs fautes, elle luy respondoit ingenuëment en se jettant à terre, qu'elle n'avoit eu en particulier aucun bon motif. C'estoit pour lors que la Mere montroit son zelle, & la reprenoit fortement de negliger ainsi des actions dediées à Dieu selon leur Institut, & qui pouvoient beaucoup luy plaire & le glorifier, si elles estoient faites comme elles doivent estre, *Parce*, disoit-elle, *que Dieu ne regarde, & ne reçoit que ce que l'on fait pour son amour.* Elle luy reprochoit sur cela de n'estre encore que dans l'exterieur, & de ne servir Dieu que comme feroient des Manœuvres, ou des Esclaves sans y avoir pensé. *Encores*, disoit-elle, *ces gens là ont le motif d'avoir un peu d'argent au bout de la journée, & vous n'avez pas mesme celuy de gagner le Paradis, qui est bien moindre que celuy de pouvoir plaire à Dieu.* Ainsi par ces petites confusions, & par d'autres semblables, elle les rendoit soigneuses de marcher toû-

jours en esprit & verité devant luy.

Elle ne pouvoit non plus souffrir que dans des cœurs Religieux il y eust aucune reserve pour Dieu. Lors que quelque jeune Novice luy faisoit cette question, si en telle ou en telle chose il y avoit peché mortel, ou veniel, ou seulement de l'imperfection; toutes ces distinctions luy estoient insupportables: *Hé! Mon Dieu*, leur disoit-elle, *que cela est indigne d'une ame Religieuse! Quoy, ne suffit-il pas de voir & de sçavoir qu'une chose déplaist à Dieu, pour ne la jamais commettre? Sçachez donc qu'il n'y a rien de petit de ce qui peut plaire, ou déplaire à un si grand Seigneur. Il n'a pas examiné si pour nous sauver il suffisoit d'estre venu au monde, ou de s'estre fait homme: mais il s'est livré à une infinité de tourmens pour accomplir la volonté de Dieu son Pere, & obtenir nostre salut, & pour rendre, comme dit le Psalmiste, nostre Redemption abondante. Il ne faut donc pas aussi avoir un cœur retressi avec luy, ny regarder de si prés pour éviter seulement ce qui est peché; mais plustost il faut faire tout ce que l'on cognoist luy estre agreable, & accomplir à son exemple ce qu'il a dit en parlant de son Pere, Ie fais toûjours ce qui luy est agreable.* Ainsi en toutes les occasions elle proposoit nostre Seigneur pour l'exemple, & pour le motif de tout ce qu'elle demandoit.

Elle enseignoit admirablement bien ses filles à faire un Saint usage de tous les évenements fâcheux qui contrediſent nos desirs, & qui choquent les sens & la raison: Et elle vouloit qu'au lieu de se remplir de repugnances, de chagrins, ou de troubles, elles s'élevassent en esprit jusques à Dieu qui fait toutes choses, ou qui le permet pour le bien des ames qui le cherchent, ou qu'il a choisies. Elle leur apprenoit à faire en ces occasions mille petits sacrifices d'elles-mesmes, & mille actes de Penitence,

d'obeïſſance, d'humilité, & d'abnegation, leur faiſant dire par exemple à noſtre Seigneur : *Il eſt bien juſte, ô mon Dieu! puiſque j'ay tant de fois contredit vos ſaintes volontez pour accomplir la mienne, que maintenãt ma volonté ſoit aneantie pour ceder à la voſtre.* D'autres fois ſi l'on attendoit long-temps à une porte, & que quelque mouvement d'impatience vint ſurprendre le cœur, elle leur enſeignoit de le reprimer, en diſant ; *Mon Dieu, vous avez tant de fois frappé à la porte de mon cœur pour y entrer, & ie n'ay pas fait ſemblant de vous entendre : Ie veux donc maintenant ſouffrir ce retardement en eſprit de Penitence pour vous avoir ſi long-temps rejetté.* Si dans la veuë des deffauts d'autruy quelque choſe les choquoit, elle leur faiſoit dire, *Helas! mon Dieu, combien fais-je de choſes tous les iours qui offencent vos yeux divins, & vous me ſupportez?* Et ainſi dans une infinité de rencontres que l'on pourroit produire, & dont la pratique pourroit ſervir d'une oraiſon continuelle, elle ſe ſervoit des meſmes choſes qui abbatoient l'eſprit pour l'eſlever au deſſus de la Nature, & le porter à Dieu.

Elle les inſtruiſoit auſſi de faire leurs actions dans l'eſprit de chaque vertu, & de ſe donner à noſtre Seigneur au commencement de chacune pour la faire avec toute la perfection qu'il vouloit d'elles dans le moment preſent. Comme en entendant la Sainte Meſſe, en recitant l'Office divin, en converſant les unes avec les autres, en prenant leur repas, en ſervant aux malades, & en toutes les autres choſes, les faiſant ſelon qu'elles pourroient eſtre faites parfaitement, pour ſuivre tous les mouvements de la grace, qui les portoit à l'exemple de JESUS-CHRIST à remplir tous les deſſeins de Dieu, & le glorifier en ſe ſanctifiant.

Elle leur enſeignoit encores dans les ſolemnitez de

l'année d'honorer les Myſteres qui s'y celebrent, & de ſe preparer à participer à la grace de la Feſte, à frequenter dans cét eſprit les Sacremens avec fruict, & de s'en approcher avec la pureté requiſe. Et elle leur donnoit ſur cela des motifs excellens, principallement pour la ſainte Communion, que ſes Novices luy demandoient avec un grand ſoin les veilles de ces Feſtes, & à laquelle elle les preparoit avec une application égalle à ſa ferveur.

Cette bonne Maiſtreſſe qui ne negligeoit rien, leur apprenoit à lire les Livres ſpirituels, non par curioſité, ny par amour propre ; mais pour le ſeul deſir d'en profiter: & elle les avertiſſoit de mortifier à l'abbord l'appetit de ſçavoir, & ſe donner à l'eſprit de Dieu qui parle par les Livres, afin de bien entendre ſes ſaintes volontez pour les mettre en pratique, ſe ſouvenant que les Bien-heureux ne ſont pas ceux qui écoutent ; mais ceux qui font la parole de Dieu. Elle leur faiſoit ſouvent lire pour cela le Livre des Conſtitutiõs, & les autres qui ſont propres de leur Inſtitut, & leur en expliquant le ſens & l'eſprit interieur, elle leur parloit avec tant de lumiere & de ſuavité, que ſes Novices eſtoient toutes embraſées d'amour pour leur vocation, & pour l'excellence de leur eſtat, qu'elles eſtimoient plus que toutes les fortunes du monde, & qu'elles reſſentoient meilleur pour elles que tout autre qui ſoit dans l'Egliſe de Dieu. De maniere que par ces ſaintes Conferences elle allumoit un zelle ſi ardant de garder parfaitement leurs Reigles, & un deſir ſi fort d'y perſeverer, que de là venoient les craintes exceſſives, & les larmes qu'elles verſoient pour l'apprehenſion qu'elles avoient quelque fois ſans ſujet de perdre un ſi grand bien Car s'il arrivoit que pour les mortifier, on leur en fit quelques fois des menaces, elles eſtoient preſques inconſolables, & il falloit que la Supe-

rieure le deffendiſt de crainte de les trop affliger.

Cette meſme Directrice avoit un merveilleux diſcernement des eſprits, pour bien juger de celles qui eſtoient propres à la Religion, & à leur Inſtitut: & l'experience a fait voir en pluſieurs ſujets qu'elle ne ſe trompoit pas dans le rapport qu'elle faiſoit pour leur reception. Car il n'y avoit ny reſpect ny conſideration humaine qui euſt pû la fléchir pour ſe rendre favorable à un ſujet qui n'euſt pas eſté propre, parce qu'elle n'envisageoit que le ſeul bien ſpirituel de la Communauté, & connoiſſoit quelle eſtoit l'importance de ces Receptions, puiſque tout le bien & le mal des maiſons Religieuſes dépend des bons ou des mauvais ſujets.

Elle formoit pour cela ſes Novices à une ſi grande ſimplicité de cœur, au regard de leurs Superieures, qu'elles le portoient en leurs mains. Elle leur enſeignoit que c'eſtoit le tres ſeur & tres-puiſſant moyen pour arriver à la perfection: Et elle diſoit quelquefois, Qu'elle aimoit mieux une perſonne moins parfaite avec cette ſincerité, qu'une autre plus accomplie qui agiroit avec plus de reſerve, pour les grandes utilitez qu'elle avoit experimentées en cette maniere fidelle de ſe découvrir dans la Religion. Elle leur rapportoit ſur cela ce qui luy eſtoit arrivé dans le temps de ſon Noviciat, où ayant eu un grand deſir d'eſtre ſemblable à Dieu, ſelon ce que noſtre Seigneur
Matth. 5. nous dit en l'Evangile: *Soyez parfaits, comme voſtre Pere celeſte eſt parfait.* Quoy que ce ne fuſt, comme il luy ſembloit, que par un mouvement d'amour, & par un deſir d'imiter ſes perfections infinies, neantmoins le demon s'en ſervit pour la troubler, luy faiſant acroire qu'elle avoit fait le peché du diable, en voulant s'égaller à Dieu. Dans cette affliction elle recourut à ſa Mere Maiſtreſſe

qui

qui dissipa aussi-tost ses tenebres & ses tentations : car cette pratique d'humilité, & de soûmission au jugement d'autruy, disoit-elle, attire fortement les graces de nostre Seigneur, donne la paix à l'ame, elle previent la tromperie du jugement propre, destruit entierement les ruses du demon, qui lors qu'il est caché ravage tout l'interieur, & si-tost qu'il est découvert, comme un superbe qu'il est, il s'enfuit & n'ose plus paroistre.

Comme elle ne faisoit estat que d'une bonne ame, où Dieu pust habiter, elle portoit ses Novices à ne rien souffrir en elles qui leur causast du trouble, & qui alterast cette paix & cette union avec luy, qui leur devoit estre infiniment chere: puisque c'estoit pour ce sujet qu'elles estoient si retirées du monde, & qu'elles avoient choisi une si estroite closture. Pour les y exciter elle leur rapportoit ce qu'a dit le Sage, *Que la bonne conscience est un festin perpetuel, & que la tristesse déreglée sert de siege au demon.* Que pour bien regler sur cela leurs desirs, elles devoient n'aimer que Dieu, ny rien craindre que le peché; que c'estoit toute la science pour n'estre point troublées, & pour estre *comme la montagne de Syon*, qui selon le Psalmiste, *ne sera point émeuë dans les siecles des siecles.* *Prov.* 15. *Psalm.* 45.

Cette charitable Mere estoit si remplie de bonté, que si-tost qu'elle appercevoit une ame dans le trouble, elle se rendoit son Ange consolateur par toutes les manieres possibles de la secourir, de la divertir, & de l'ayder: & elle avoit un instinc & une grace si particuliere pour cela, que non seulement par elle-mesme, mais aussi par d'autres, tant du dedans que du dehors, elle procuroit tout le soulagement qu'elle pouvoit à celles qui estoient dans la peine. Et certes il est arrivé à plusieurs, particulierement à quelques Novices nouvellement entrées au Monastere,

qui ordinairement ſont plus ſujettes à la tentation qui les porte à vouloir ſortir, d'éprouver l'effet de ſes ſoins & de ſes charitez; mais beaucoup plus encores celuy de ſes prieres. Car un jour entr'autres il y en eut une qui l'alla trouver pour luy expoſer ſa peine & ſa tentation qui eſtoit tres-grande. Le premier remede qu'elle y apporta fut de prendre cette Sœur avec elle, & s'en aller enſemble devant le tres-ſaint Sacrement, pour l'offrir & la recommander à noſtre Seigneur. Elles dirent enſemble 5. *Pater* & 5. *Ave Maria*, les bras en Croix, & ce fut aſſez: Car ce remede fut ſi efficace, qu'auſſi-toſt cette Novice reprit ſa reſolution, & depuis elle a perſeveré juſques à la mort dans ſa vocation. Cela eſt encores arrivé à pluſieurs autres qui ont témoigné que quand il leur venoit des doutes, la ſeule preſence de cette vertueuſe Mere les faiſoit diſſiper. Sa façon meſme exterieure portoit à la ferveur & à la devotion. De maniere que pluſieurs de ſes Novices & des Religieuſes, s'approchoient d'elle tout exprés pour participer non ſeulement à ſes ſaintes penſées, mais encores à ſes ardantes affections, & il leur ſembloit que ſa proximité donnoit de la ferveur en la pourſuite de la vertu, & qu'à la regarder ſeulement agir & marcher avec ſa modeſtie & ſa gravité Religieuſe, on voyoit noſtre Seigneur en elle, & on reconnoiſſoit comme il agiſſoit ſur la terre, ce qui ſervoit quelque fois plus que n'euſt fait un Sermon. Elle imprimoit la preſence de Dieu par ſon maintien, & il y a eu quelqu'une de ſes Novices, ſi convaincuë de ſa bonne diſpoſition interieure qu'elle diſoit tout ſimplement, *Mon Dieu, ie vous offre l'action que ie fais, ſelon les motifs & les intentions de noſtre bonne Mere.* Jugeant bien qu'elles n'en pouvoit avoir de meilleures que celles que cette ſainte ame avoit dans le fonds de ſon cœur.

Mais pour revenir à ſes inſtructions, comme rien ne la pouvoit contenter que Dieu ſeul, meſme dans les heures qui ſont données pour relaſcher & divertir l'eſprit, elle ne pouvoit parler que de luy; de maniere que ſes recreations eſtoient de veritables conferences ſpirituelles où elle enflammoit toûjours ſes Novices en l'amour de noſtre Seigneur, & de la vertu; & elles en ſortoient toutes embraſées de ferveur: à quoy elles s'excitoient l'une l'autre par des accords, ou des deffits, à qui ſeroit la plus humble, la plus obeïſſante, la plus mortifiée, & la plus unie à Dieu.

Cette Mere avoit ſur tout un zele & une grace ſinguliere pour les porter à deſtruire le vice, ou l'imperfection dominante dans elles. Elle leur faiſoit voir les tours & les détours de la Nature corrompuë, & de l'eſprit humain: elle leur découvroit les artifices du demon, qui nous prend toûjours par la partie où nous ſommes plus foibles: elle y adjouſtoit la force des couſtumes anciennes, qui ſont les filles, & les meres de toutes nos mauvaiſes inclinations, & qui par de foibles commencemens, quand ils ſont negligez, arrivent à des chuttes effroyables. Par ces raiſons elle donnoit une merveilleuſe averſion pour les moindres deffauts, & elle montroit ſi bien l'importance qu'il y a de ne rien laiſſer paſſer, principallement dans les commandemens, que chacune ſortoit animée *à combattre ſes ennemis*, comme parle David, *juſques à l'extremité, & à ne ſe repoſer point qu'ils ne fuſſent entierement deſtruits.* Dans ſes entretiens familiers auſſi bien que dans ſes conferences communes, elle employoit ſon experience & ſa generoſité à deſtruire le mal le plus enraciné, & le plus dominant. Et comme elle eſtoit née d'une race guerriere, elle diſoit avec ſon agréement & ſa ferveur ordinaire; *Pour moy ſi i'euſſe eſté ſoldat, le premier ennemy* *Pſalm.17.*

que i'euſſe voulu mettre à bas dans un combat, euſt eſté le chef, & ſi i'avois eu à tirer i'aurois toûjours tiré tout droit au Capitaine, comme David tira contre Goliath: car l'ayant abbatu, tous les autres, comme firent les Philiſtins, ſe mettroient auſſi toſt en fuite.

Un jour une de ſes Novices luy demandoit la raiſon pourquoy elle reſſentoit tant de difficulté à ſe ſurmonter en des choſes tres legeres, apres avoir franchy un pas auſſi difficile comme eſt celuy de quitter le monde. La Mere luy répondit: Qu'il ne s'en falloit pas eſtonner, & que quand il plaiſoit à noſtre Seigneur de faire cette grace à une ame, de l'attirer dans la Religion, il ſe comportoit avec elle comme fait un bon pere, qui voyant un paſſage fort difficile d'où ſon enfant qui eſt trop foible ne pourroit ſe retirer, le prend entre ſes bras, & fait ſeul tout le mauvais chemin; mais quand le danger eſt paſſé, & que le chemin eſt aſſez beau, il met ſon fils à terre, & le conduit doucement par la main pour luy apprendre à marcher: de ſorte que le pauvre enfant qui a paſſé ſans peine les grands dangers, travaille & ſe laiſſe ſouvent tomber en un beau chemin. *C'eſt ainſi*, diſoit elle, *que Dieu nous a priſes entre ſes bras pour nous faire franchir un pas le plus dangereux & le plus difficile, qui eſt la ſortie d'Egypte & du ſiecle, & puis il nous laiſſe marcher en nous tenant ſeulement par la main; c'eſt à dire, en nous aydant d'une grace ordinaire avec laquelle nous tombons ſouvent. Mais ayons recours à noſtre bon Pere, afin qu'il nous releve bien toſt. Nos chuttes ne nous nuiront point, & au lieu de cauſer noſtre perte, elles profiteront à nous tenir ſur nos gardes, & en nous humiliant par la veuë de nos foibleſſes, nous faire haſter plus promptement, & plus ſeurement noſtre courſe vers Dieu.*

Du ſoin particulier qu'elle avoit de porter ſes Novices au recueillement interieur, & à l'union avec noſtre Seigneur.

CHAPITRE XII.

ENtre tous les ſoins que cette devote & prudente Maiſtreſſe avoit pour ſes Novices, le plus continuel eſtoit de leur faire acquerir l'eſprit de recollection, ſe ſouvenant de ce que noſtre Seigneur a dit à ſes Diſciples, *Le Royaume de Dieu eſt dans vous meſme.* C'eſtoit pour nous apprendre que c'eſt de ce principe que vient tout le bien qui ſe trouve dans nos actions. Que ſi cét advis eſt commun pour tous les Chreſtiens, il eſt ſingulierement propre aux Religieux, & entre les Religieux, il ſemble eſſentiel à cét Inſtitut qui ne s'eſt ſi abſolument retiré du monde, que pour vaquer plus purement à Dieu. C'eſt pourquoy afin d'éviter toutes les choſes qui pouvoient cauſer du divertiſſement à ſes Novices, elle leur montroit comme ce mal eſt directement oppoſé à l'eſprit de leur Ordre, qui eſt tout-à fait ſeparé des choſes exterieures, pour s'adonner à la vie interieure, & à l'union intime avec Dieu. Elle leur racontoit comme pluſieurs perſonnes ſe ſont perduës par ce deffaut de recollection, qui n'eſt pas ſi petit que l'on pourroit penſer, parce qu'en ſe privant d'un moyen auſſi puiſſant & auſſi neceſſaire qu'eſt celuy-là, on s'expoſe à beaucoup de penſées & d'affections qui peuvent ſoüiller le cœur. C'eſt pourquoy elle demandoit ſouvent à quoy elles penſoient, ou dans quels ſentimens noſtre Seigneur les tenoit occupées. Ces devotes Novices luy répondoiét *Luc.* 17.

ſincerement, ſoit que leurs penſées fuſſent inutiles ou ſaintes, de la terre ou du Ciel : & elle prenoit ſujet là deſſus de leur faire un entretien ſpirituel, pour leur enſeigner la maniere d'acquerir ce recueillement interieur, & de ſuivre fidellement en toutes choſes l'attrait de la grace divine.

Elle vouloit auſſi connoiſtre comment elles paſſoient le temps de l'Oraiſon, & le fruict qu'elles tiroient des autres exercices ſpirituels. Sur quoy elle ne ſe contentoit pas qu'elles luy rapportaſſent ſeulement les bonnes penſées, & les deſirs qu'elles avoient. Elle vouloit les effects qui en reſtoient, pour ne perdre pas un temps ſi precieux. Que s'il arrivoit qu'elles y fuſſent ſterilles ou diſtraites, elle leur donnoit des moyens pour leur faciliter la pratique de l'Oraiſon, en quelques ſortes d'Eſtats qu'elles ſe trouvaſſent, & diſoit quelquefois que nous devions nous réjoüir dans noſtre pauvreté, de ce que les graces & les vertus ſont toutes en noſtre Seigneur, & non pas en nous, parce que nous en ſerions de mauvaiſes gardiennes ; mais les ayant toutes, il nous les donne liberalement quand nous les luy demandons humblement, ayant dit ſi amoureuſement, *Demandez, & vous recevrez.* Elle ſe ſervoit quelques fois de la comparaiſon d'une fontaine publique qui donne de l'eau à qui en va querir, & ſelon la grandeur ou la petiteſſe du vaſe qu'on y porte, on en rapporte plus ou moins. *Noſtre Seigneur*, diſoit-elle, *ſe comporte ainſi envers les ames, & leur donne ſelon leur confiance, & ſelon leurs deſirs. Plus on eſt liberal envers luy, plus il eſt prodigue envers nous : Et quand il nous donne un puiſſant mouvement pour quelque choſe, c'eſt un témoignage qu'il nous en veut donner l'effect. Car il veut que nous la luy demandions alors avec plus d'ardeur, afin de l'obtenir avec plus d'abondance, & la*

Ioan. 16.

garder avec plus de fermeté.

Elle leur montroit auſſi l'importance qu'il y a de ſe rendre fidelles à la grace dans les petites choſes, & d'en faire un grand eſtat, & elle parloit ſur cela d'une façon ſi preſſante, qu'elle faiſoit fremir celles qui l'entendoient. Car elle diſoit que quelques fois noſtre ſalut dépend d'un acte de fidelité en une choſe legere que Dieu vouloit de nous, & que le mépris de cette grace eſtoit ſi dangereux, que les grandes chuttes que l'on voit pluſieurs fois arriver, n'ont commencé que par de petits manquemens ; parce que quand nous mépriſons la grace, la grace ſe retire, & nous demeurons à nous-meſmes, qui eſt la plus méchante garde que nous puiſſions avoir, & c'eſt à quoy Dieu abandonne une ame ingratte, quand apres beaucoup de recherches & d'attentes, il s'eſt à la fin retiré.

Pour donner encores plus de terreur de cette verité, elle montroit qu'entre la perſonne du monde la plus ſainte, & la plus abandonnée, il n'y avoit que la grace receuë ou mépriſée qui faiſoit le diſcernement : que cette grace n'eſtoit point à nous, & que nous ne la pouvions ny avoir, ny meriter de nous-meſme. C'eſt pourquoy elle vouloit que l'on la traittaſt avec un grand reſpect ; que l'on en dépendiſt avec un attachement extrême, & que l'on taſchaſt de l'employer comme un talent precieux qui nous eſt confié, & duquel nous devons rendre un compte tres-exact. Elle adjouſtoit quelques-fois, afin d'animer ſes filles, que Dieu ſe plaiſt de voir que l'on luy demande inceſſamment ſes graces, cherchant comme ſource de toute bonté à ſe communiquer, lors principallement qu'il trouve des cœurs vuides des choſes de la terre. De maniere, leur diſoit-elle, *Que ſi nous ſommes dans l'indigence & dans la diſette des biens ſpirituels, il ne s'en faut prendre qu'à nous-*

meſmes: Comme celuy qui ferme la feneſtre par où le iour peut entrer dans ſa chambre, ne doit accuſer que ſoy-meſme s'il demeure dans les tenebres.

Elle vouloit de ſes Novices un dépoüillement general de toutes ſortes de choſes, ſoit de celles qui regardent le corps, ſoit de celles qui regardent l'eſprit; & elle leur enſeignoit le parfait abandon propre aux enfans de Dieu, qui s'appuyent ſur ſa divine Providence, ſans aucun ſoin d'eux-meſmes, comme faiſoit le Saint Enfant JESUS; & elle leur diſoit quelques-fois, que plus elles ſe priveroient d'elles-meſmes, & de toutes choſes, plus Dieu les rempliroit. S'il arrivoit à quelqu'une de témoigner de l'inclination particuliere pour quelque choſe, ou de s'attacher à ſon propre jugement & à ſa volonté, elle l'en reprenoit auſſi-toſt & luy diſoit, *Vous n'eſtes pas vrayement pauvres, & vous ne pouvez pas dire à noſtre Seigneur; Nous avons tout quitté pour vous, puiſque vous conſervez encores voſtre iugement, & voſtre volonté.* Et pour les accouſtumer à ce dépoüillement & à cette pauvreté d'eſprit, elle vouloit qu'elles éprouvaſſent de temps en temps quelques privations de ce qu'il leur eſtoit meſme neceſſaire, ſoit dans les habits, ſoit dans le vivre, ſoit dans le logement: & ſi dans leurs ouvrages elle y reconnoiſſoit quelque complaiſance & attache, & meſme dans l'apprehenſion qu'elles y en priſſent, elle les en privoit incontinent, & leur faiſoit faire toute autre choſe qui ne leur plaiſoit pas, afin de les accouſtumer à ne chercher, & à ne vouloir faire que la volonté de Dieu, avec toute la promptitude, & toute l'allegreſſe poſſible. Elle leur diſoit quelques-fois, *Mes cheres Sœurs, ſi vous avez tant de ſatisfaction à faire voſtre volonté, ſçachez qu'il y en a infiniment plus à faire la volonté de Dieu; parce qu'il eſt le vray bien & la vraye ioye de la terre & du Ciel.*

Ciel. C'eſt pourquoy faiſons-la, & oublions la noſtre.

Elle ne pouvoit ſouffrir non plus que leurs affections ſe portaſſent à aimer autre choſe que Dieu, & ſi entre quelques-unes elle voyoit de la ſympathie, ou de l'inclination naturelle, elle les ſeparoit l'une de l'autre, ſans leur permettre aucune communication particuliere; & meſme à ſon égard l'on ne pouvoit luy faire un plus grand déplaiſir que de luy dire que l'on l'aimoit. De ſorte que celles de ſes Novices qui luy témoignoient de l'attache & de l'affection, eſtoient toûjours les plus mortifiées, & au lieu de les ſouffrir auprés d'elle, elle les envoyoit au bout de la Châbre, diſant ſouvent, *Ie n'aime point celles qui m'aiment.* Elle haïſſoit ſur tout les paroles flatteuſes, & ne toleroit point de puerilitez & de foibleſſes enfantines. Elle vouloit voir ſes filles dans une modeſtie & une gravité Religieuſe, ſe traiter l'une l'autre avec reſpect, & ſelon la qualité d'Eſpouſes de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, & elle leur diſoit, que toutes les autres façons eſtoient ſeculieres, & reſſentoient le monde où l'on ne s'aime que d'une amitié purement naturelle, & bien ſouvent trompeuſe: mais que parmy les Eſpouſes de noſtre Seigneur, il ne falloit point parler d'autre amour que de celuy de Dieu, ou qui eſtoit pour Dieu, qui venoit de Dieu, & qui menoit à Dieu. *Noſtre cœur*, diſoit-elle, *eſt déja ſi petit, pourquoy le partager encores?* Et comme c'eſtoit ſa couſtume de propoſer toûjours noſtre Seigneur pour modelle, afin de les animer à ce parfait dépoüillement, elle leur montroit que noſtre Seigneur n'avoit jamais voulu eſtre attaché à aucune choſe, ſi ce n'eſtoit ſeulement à la Croix, & qu'il n'en a eſté détaché que pour eſtre apres eternellement uny avec Dieu ſon Pere.

Elle leur montroit auſſi comme la mortification des

ſens eſt neceſſaire à un parfait recueillement interieur, & pour acquerir l'eſprit d'Oraiſon. Elle les encourageoit de fermer les yeux à toutes choſes, leur diſant, Que puis qu'elles avoient tout quitté elles n'avoient plus rien à voir ny à pretendre en ce monde; & puiſque leurs yeux devoient avoir un jour le bon-heur de voir la ſainte Humanité de noſtre Seigneur, il ne falloit plus qu'elles fiſſent eſtat de voir les choſes periſſables de cette vie. Elle adjoûtoit quelqu'autre fois, Que puis qu'elles s'eſtoient conſacrées à ſon divin amour, & à celuy de ſa ſainte Mere, ce ſeroit bien-fait qu'elles offriſſent en ſacrifice un de leurs yeux au Fils, & l'autre à la Mere, & donnaſſent leur cœur qui eſt unique, à tous les deux enſemble, puis qu'ils ne ſe pouvoient ſeparer.

Ce ne ſeroit jamais fait s'il falloit rapporter en détail toutes les inſtructions qu'elle donnoit ſur toutes ſortes de ſujets ſemblables. Il y en auroit pour faire un gros volume, qui donneroit de l'édification & de la conſolation à ceux qui le verroient; mais comme nous ne les pouvons rapporter dans ſes propres termes, & que nous en amoindririons le merite en y mettant les noſtres, nous n'en dirons pas davantage. Le peu qui eſt reſté de ſes écrits rendra témoignage de cette verité: & nous concluërons par celle-cy qui les comprend toutes, que comme elle eſtoit une Regle vivante de tout ce qu'elle enſeignoit, elle inſtruiſoit ſes Novices autant & plus par ſes œuvres que par ſes paroles, & les unes & les autres jointes enſemble faiſoient de ſi fortes impreſſions dans leurs ames, que l'on leur voyoit en peu de temps faire de merveilleux progrés. Car on y voyoit reluire premierement un profond reſpect pour les Superieures, une obeïſſance aveugle à tout ce qui leur eſtoit ordonné. Il en eſtoit qui demeuroient im-

mobiles à ce à quoy elles estoient appliquées. Quelques-unes ont passé les nuicts entieres la bouche en terre, sans se lever, en suite de quelque reprehension qu'on leur avoit faite, lors que par mégarde on s'estoit oublié de les faire relever. Quelques-unes ont gardé le silence les sept & les huict jours, parce qu'on leur avoit dit sans dessein, Attendez pour parler qu'on vous interroge. D'autres se couchoient la nuict à platte terre, sans que l'on en scust rien, & se laissoient geler de froid, jusques à se causer des maux considerables, & le tout par un zele loüable à la verité, mais pourtant indiscret. D'autres par esprit de penitence s'exposoient au Soleil pour se laisser haller, afin de reparer le soin superflu qu'elles avoient pris dans le monde pour conserver leur teint. Quelques-unes, parce qu'il leur avoit esté dit innocemment, Allez vous promener, le firent tout le long d'une nuict. Et d'autres se coucherent sur des marches de pierre au milieu du Jardin, parce qu'on leur avoit dit, qu'elles s'y allassent reposer : & les unes & les autres demeuroient ainsi jusques à ce qu'une nouvelle obeïssance les vint relever. On a veu quelques-unes de ces ferventes filles pour se punir d'avoir rompu le silence, ou dit quelque parole indiscrette, ou qui eust pû fascher les autres, prendre à la bouche des baillons si pesants qu'elles s'en défiguroient le visage, & on n'avoit autre peine avec elles, sinon à empécher les excez où alloit leur ferveur. L'on ne parloit non plus des aises ou des commoditez du corps, que si elles n'en eussent point eu du tout. Et pour les appetits de la bouche, l'on ne pouvoit discerner leurs inclinations d'avec leurs repugnances, sinon qu'elles prenoient toûjours le plus mauvais, & laissoient le meilleur. Elles se contentoiét si bien de ce qu'on leur dónoit pour se vestir, aussi bien que pour vivre, que c'estoit

à l'envy à qui auroit les choſes les plus viles, & les plus incommodes. Durant les heures de recreation, on ne parloit ny des nouvelles du monde, ny des parens, ny des amis, mais toute la converſation eſtoit au Ciel, comme parle l'Apoſtre, & elles vivoient & converſoient en filles qui ont le corps ſur la terre, & l'ame dans le Ciel. *Phil. 3.*

Elles avoient ſur tout une ardeur inſatiable à l'exemple de leur Maiſtreſſe, d'eſtre jour & nuict, s'il euſt eſté poſſible, devant le tres-ſaint Sacrement de l'Autel, comme auſſi d'aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe ſi on leur euſt permis de les entendre toutes. Elles avoient une faim pareille pour la tres-ſainte Communion, & elles la recevoient ſi ſouvent, que cette divine Viande eſtoit devenuë preſque le pain quotidien de cette innocente trouppe: quelques fois les Superieures leur permettoient de la recevoir tous les jours durant des Octaves entieres, principallement durant celle du tres-ſaint Sacrement, & de la ſacrée Vierge. Elles le faiſoient avec une devotion égale au profit qu'on remarquoit en elles, & l'on voyoit aſſez que toute cette ardeur n'eſtoit qu'un rejalliſſement du feu que cette incomparable Maiſtreſſe allumoit dans leurs ames.

Dans le temps du Carnaval, ou en quelques Feſtes principalles, ou pour des neceſſitez publiques, la Mere Prieure donnoit quelques fois la liberté, tant aux Novices qu'aux Profeſſes, de faire des penitences extraordinaires, ſelon leur devotion. C'eſtoit alors leur donner leur plus grand ſouhait: car tout auſſi-toſt l'on voyoit comme les plus ingenieuſes en la mortification, en inventoient de nouvelles pleines de confuſion & de travail, comme de manger par terre dans des vaiſſeaux ſales, faire des Confeſſions publiques des fautes les plus humiliantes, porter de groſſes pierres au col qui les obligeoient à marcher

toutes courbées, & beaucoup d'autres plus rigoureuſes & plus douloureuſes, qu'il ſeroit trop long de rapporter icy. Il falloit que la Mere Prieure veillaſt ſoigneuſement pour moderer les excez, tant de la Mere que des Filles, & qu'elle fuſt ſur ſes gardes, pour ne leur point donner de lieu d'interpreter ſes paroles au delà de ſon intention. Elle a meſme eſté obligée pour cela d'interdire pluſieurs fois à la Mere Marie Agnes beaucoup de mortifications plus grandes, & plus fortes que celles que nous venons de dire: Mais pour ne les avoir pas accomplies en effect, ſon merite n'en a pas eſté moindre, noſtre Seigneur preferant l'obeïſſance au Sacrifice, & conſiderant la volonté plus que les Victimes.

Nous aurions bien encores d'autres choſes à dire ſur ce meſme ſujet, que nous n'avons fait qu'effleurer: Mais nous laiſſons à juger du reſte, par ce que nous avons dit. Afin de ſuivre cette Mere en un autre exercice, qui a eſté le gouvernement de toute la maiſon.

Comme elle fut Soûprieure, & gouverna le Monaſtere durant la maladie de la Superieure à qui elle ſucceda.

CHAPITRE XIII.

QUoy que dans toutes les charges, les vertus de la Mere Marie Agnes ayent excellemment paru, cependant reſervant d'en parler en particulier à la fin de ſa vie, nous ne traiterons icy que de ſa conduite dans ce nouvel employ, & ſingulierement de ſa maniere d'agir avec leur premiere Superieure la Reverende Mere Marie

Jeanne Magdeleine. Car ces deux grandes ſervantes de de Dieu furent jointes enſembles juſques à la mort, par l'union des cœurs, autant que par le rapport des Offices. La divine providence ayant choiſi l'une & l'autre pour ſe donner un ſecours reciproque, & en procurant le bien particulier de cette Communauté, donner un exemple à tout l'Ordre.

La Mere Marie Jeanne Magdeleine eſtoit extrémement infirme, & avoit neceſſairement beſoin d'une aſſiſtance telle qu'il y avoit ſujet de l'eſperer de la Mere Marie Agnes, ſur laquelle elle ſe repoſoit ſeurement de la plus grande partie de toute la maiſon. Cette charitable Mere correſpondoit ſi bien auſſi à cette attente, qu'elle ne s'épargnoit en aucune maniere. Elle ſe trouvoit par tout aux obſervances, afin de regler toutes choſes au nom de la Prieure, & connoiſſant le merite de celle dont elle tenoit la place, elle la ſoulageoit en tout voyant combien elle eſtoit neceſſaire pour l'eſtabliſſement: & pour l'accroiſſement de cette nouvelle Fondation. C'eſt pourquoy elle craignoit à tous moments de la perdre, à cauſe des violentes maladies, dont le plus ſouvent l'on n'attendoit que la mort. De maniere qu'elle fut fortement inſpirée de recourir à noſtre Seigneur, pour luy demander humblement une grace, qui eſtoit de conſerver la vie à la Reverende Mere Marie Jeanne Magdeleine tout au moins l'eſpace de douze ans. Noſtre Seigneur exauça ſi ponctuellement les prieres de ſon humble Servante, que cette premiere Superieure veſcut juſtement ce temps-là, & ne mourut que l'année 1635. dans la treiziéme année de la Fondation de ce Monaſtere. Sur quoy il eſt à remarquer qu'un peu de temps avant qu'elle expiraſt, la Mere Marie Agnes parlant à une Religieuſe qui eſtoit dans l'In-

firmerie, luy dit par un ſentiment de reconnoiſſance envers la bonté divine, que noſtre Seigneur luy avoit accordé la faveur qu'elle luy avoit demandée autrefois, de garder juſques alors la Reverende Mere. Et la Religieuſe voulant la porter à faire encores la meſme demande, elle luy répondit: *Helas! quelque deſir que j'en aye, ie n'oſerois le faire, n'ayant aucun préſentiment que cette demande ſoit agreable à Dieu, il faut que ie la laiſſe au bon plaiſir de celuy à qui elle eſt plus chere mille fois qu'à nous.*

Dans les autres maladies de cette ancienne Mere, le premier remede qu'y apportoit celle dont nous parlons, c'eſtoit toûjours la priere: elle y joignoit celles de toute la Communauté, qui avoit auſſi beaucoup de reſpect & d'amour pour ſa Superieure: de ſorte qu'on faiſoit lever les Religieuſes la nuict pour aller devant le tres-ſaint Sacrement, quand le mal eſtoit plus preſſant: & l'on peut dire avec verité que le plus ſouvent la malade n'eſtoit ſoulagée, ou guerie, que par l'Oraiſon de la Communauté, & principallement par celle de noſtre Mere Marie Agnes, qui s'y portoit avec plus de ferveur. Les effects en ont eſté ſi viſibles que le Medecin en eſt demeuré tres-ſouvent eſtonné. Car venant viſiter ſelon la couſtume pluſieurs fois la malade, apres l'avoir cruë du tout abandonnée, & n'y avoir trouvé aucun lieu d'eſperance, la voyant puis apres tout d'un coup revenir de la mort à la vie contre toutes les regles de ſon Art, il diſoit, Pour moy je croy que vous faites des miracles; car cette perſonne, ſelon noſtre ſcience, ne devroit plus eſtre en vie, & la voila qui ſemble revenir de la mort. Et ce qui eſt plus remarquable, c'eſt que la malade meſme l'a reconnu, & l'a pluſieurs fois advoüé, tant aux perſonnes de dehors, qu'à celles du dedans, diſant: *Ie ne ſçay pas pour quel ſujet Dieu me fait*

demeurer au monde ; mais i'ay bien reſſenty pluſieurs fois qu'étant toute preſte à expirer, une vertu ſecrette ſembloit me r'appeller. Ce qu'elle attribuoit aux prieres qu'on faiſoit pour elle, & principallement à celles de la Mere de qui elle eſtimoit davantage les merites.

Pour retourner à celle dont nous écrivons particulierement icy l'Hiſtoire, elle portoit à meſme temps trois charges, ſur leſquelles roulloit le bien de tout le Monaſtere: celle de Prieure, celle de Soûprieure, & celle de Maiſtreſſe des Novices. Neantmoins elle y ſatisfaiſoit avec tant de paix & de perfection, que tout le long du jour elle ſe trouvoit dans les obſervances communes, elle donnoit audiance aux Officieres de la maiſon, elle répondoit au parloir, elle écrivoit toutes les Lettres neceſſaires, & ne laiſſoit pas pour cela d'eſtre toûjours unie avec Dieu. Mais elle ſe rendoit ſur tout au Noviciat le plus exactement qu'il luy eſtoit poſſible ; & comme dans les dernieres années elle n'y pouvoit eſtre ſi aſſiduë qu'elle euſt ſouhaité, à cauſe qu'il falloit qu'elle fuſt preſente à beaucoup d'autres choſes qui regardoient le gouvernement general, cela luy cauſoit une grande douleur pour l'importance de cét Office, & luy fit ſouvent demander à deux genoux, & avec larmes, que l'on l'en déchargeaſt. Neantmoins apres ces humbles remontrances elle ſe ſoûmettoit à tout ce que l'obeïſſance vouloit d'elle : & tout le temps qui luy reſtoit, eſtoit pour aſſiſter devant le tres-ſaint Sacrement, d'où venoit ſon ſecours ; ou aupres de ſa chere malade, dont elle tiroit ſes plus ſages conſeils. Elle veilloit ſur ſes beſoins ſans s'en repoſer ſur l'Infirmiere, elle luy preſentoit elle-meſme ſes remedes, & la ſervoit avec une charité nompareille, dans les choſes les plus viles: Et apres les fatigues du jour, elle paſſoit ſouvent la nuict

la nuict à luy faire des Lectures ſpirituelles, ou à la divertir en luy parlant de Dieu. Elle luy rendoit compte de tout ce qui ſe paſſoit autant qu'il eſtoit neceſſaire, & elle recevoit d'elle les ordres pour tout ce qu'elle avoit à faire : & elle faiſoit toutes ces choſes avec un amour & un reſpect interieur, comme à la perſonne de JESUS-CHRIST meſme. Cela donnoit de l'admiration à toutes celles qui eſtoient preſentes. Et une Religieuſe a rapporté que voyant les rares vertus de l'une & de l'autre, elle paſſoit beaucoup d'heures eſtant retirée le ſoir en ſa Cellule, à benir Dieu des graces qu'il faiſoit paroiſtre en ces deux admirables Servantes de ſon Fils.

Cependant quand il plaiſoit à noſtre Seigneur d'accorder un peu de relaſche à la malade, elle faiſoit ſon poſſible pour ſoulager celle qui luy eſtoit donnée pour ſon ayde, & pour l'ordinaire elle a ſi bien ſouſtenu les principales obligations de ſa charge, qu'elle n'a ceſſé de prendre connoiſſance de toutes les neceſſitez ſpirituelles & corporelles de ſes Religieuſes, nonobſtant les infirmitez violentes qu'elle a long-temps ſouffertes. Elle faiſoit dans ſon Infirmerie des exhortations où toute la Communauté aſſiſtoit, quelques-fois elle demandoit compte de ſon Oraiſon à la Mere Marie Agnes, & de ſa Communion, pour inſtruire les autres. Cela mortifioit fort celle qui eſtoit obligée de parler de ſoy-meſme ; mais elle ne laiſſoit pas de répondre ſyncerement. Et pour l'ordinaire elle diſoit des choſes ſi rares & ſi touchantes, que toutes en demeuroient ſurpriſes. Une fois entr'autres qu'on l'interrogea de ſa Communion, elle répondit. Ma Reverende Mere, J'ay « conſideré que le S Eſprit a formé en la ſainte Vierge le « Corps de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. Ma pre- « miere affection a eſté ſur cela de me donner pour jamais «

» au S. Esprit, afin qu'il luy plaise me former à tout ce qu'il
» veut de moy, dans la certitude qu'il veut y mettre JESUS-
» CHRIST, puisque le mystere de l'Incarnation, & celuy
» du S. Sacrement ont un mesme effect & une mesme grace,
» pour verifier les paroles du Fils de Dieu qui dit, *Comme ie vis à cause de mon Pere, ainsi celuy qui me mange vivra à cause*
» *de moy.* J'ay fait en suite quelques colloques affectueux,
» au Pere, au Fils, & au S. Esprit, mais je ne les puis exprimer. J'ay prié la sainte Vierge qu'elle eust soin de l'Enfance de JESUS en mon ame, comme Dieu luy en donna le soin quand il fut conceu en ses flancs sacrez, &
» quand elle le portoit en ses bras. La seconde affection
» que j'ay euë a esté un desir d'adorer & d'imiter les premiers mouvements de l'ame de JESUS; mais je ne sçay
» comme cela s'est passé, non plus que l'attention que j'ay
» euë à la sainte Messe, & l'action de grace que j'ay faite;
» car mon esprit n'estoit pas en moy, mais en Dieu. Je n'ay
» point fait de reflexions, ou si j'en ay fait, elles ont esté
» fort rares & fort courtes. J'ay demandé aussi que com-
» me nous sommes un petit monde en abbregé, il plust au
» Createur de dilater en nous la connoissance de ce sacré
» mystere de l'Incarnation, qui est fait pour le salut de tout
» le monde. Elle poursuivit plusieurs autres choses semblables, qui nous éloigneroient trop de nostre sujet, si nous voulions nous estendre sur toutes.

La Mere Marie Jeanne Magdeleine dont nous parlions, avoit un don tres-excellent pour traiter des choses divines, & ce don estoit joint à une grace toute particuliere de toucher les cœurs. De sorte que la parole & la science de Dieu, qui pour lors estoient en si grande abondance dans ce Monastere, le rendoient florissant en toutes sortes de vertus. Mais si on peut dire qu'elles estoient en leur Re-

gne ſous le Gouvernement de ces deux admirables Superieures, on peut adjouſter auſſi qu'il n'y avoit aucune laſche connivence pour la moindre imperfection que ce fuſt. L'amour propre ne trouva jamais moins ſon compte que ſous elles; rien du monde n'eſtoit en conſideration que la plus grande gloire de Dieu, & rien n'avoit de prix que la plus parfaite vertu. Car on éprouvoit que cette Superieure, quoy qu'infirme de corps, eſtoit tres-vigoureuſe d'eſprit: & Dieu donnoit auſſi tant de benediction à ſon zele, & à l'application fidelle qu'elle avoit à tout ce qui regardoit le ſervice divin, qu'elle a plus fait toute malade qu'elle eſtoit pour le progrez ſpirituel & temporel de la maiſon, que beaucoup d'autres n'euſſent pû faire auec une parfaite ſanté.

Pour la Mere Marie Agnes qui concouroit d'un meſme eſprit à tous ſes bons deſſeins, quand elle voyoit quelqu'une de ſes Novices dans les peines & les tentations, elle la portoit à les aller declarer à la Mere Superieure, dont elle recevoit un grand ſoulagement. Et cette Superieure de ſon coſté, quand elles y alloient, leur diſoit: *Allez à voſtre Maiſtreſſe, & la faites parler: car elle eſt ſi pleine de lumiere & d'amour, qu'elle eſt tres-propre à les communiquer; profitez de ſon abondance, vous eſtes heureuſes de l'avoir.* Elle leur dit une fois apres une devote conference la veille de l'Aſſomption de Noſtre Dame, qu'elle s'eſtoit retenuë de parler de la Feſte plus long-temps, par la ſeule crainte que la grace à laquelle la Mere Marie Agnes eſtoit extrémement ſenſible, n'operaſt en elle quelques effets extraordinaires qu'elle ne puſt retenir au dedans de ſon cœur, & empeſcher qu'ils n'allaſſent juſques à des tranſports, & à des langueurs viſibles. Qu'elle prenoit tout le ſoin poſſible pour les cacher quand elle les reſſentoit; c'eſt pour-

quoy peu d'autres qu'elle en avoient connoissance, mais ils n'en estoient pas pour cela moins frequens.

L'estime que cette Superieure avoit pour la Mere Marie Agnes, ne luy permettoit pas de faire chose aucune sans la luy communiquer. Elle disoit quelquefois, qu'elle s'estimoit heureuse d'avoir le conseil de cette ame admirable, qu'elle croyoit avoir encores son innocence Baptismalle; & nonobstant toutes ces rares qualitez, elle ne laissa pas d'adjouster une fois en parlant d'elle, *Ie sçay bien qu'elle aura le Gouvernement apres moy, & ie suis seure qu'elle ne laissera pas déchoir la regularité. Mais à cause de sa grande ferveur, il seroit à craindre qu'elle n'excedast dans les Corrections & dans les Penitences, pour soy-mesme & pour les autres, ou qu'elle n'eust pas assez d'application pour les affaires temporelles, c'est ce qui m'oblige à la former doucement pour l'en rendre capable.* En effet, elle la mortifioit en toutes occasions, & la reprenoit aigrement dans tous les sujets qu'elle en pouvoit trouver, mais pour l'ordinaire ce n'étoit que pour des excés de ferveur & d'exactitude, ou pour trop de severité: car connoissant son zele, elle vouloit qu'elle eust plus de condescendance & de compassion des foiblesses de ses Sœurs. Nostre humble Mere écoutoit le tout à deux genoux, demandoit pardon avec autant d'humilité que si c'eust esté pour quelque faute griefve, & de la mesme façon qu'auroit fait la moindre des Novices, sans excuse, & sans replique, ny devant ny apres. Elle monstroit au contraire un visage joyeux, & aussi-tost qu'elle estoit absente, celle qui l'avoit reprise & traittée si severement, ne pouvoit s'empescher de parler d'elle avec ravissement à toutes celles qui estoient auprés d'elle.

Mais auparavant que de rapporter le decez de cette premiere Superieure, je rapporteray quelques témoignages

particuliers qu'elle a donnez de la Mere Marie Agnes qu'elle a connuë à fonds. Quelque Religieuſe luy parlant avec un grand eſtonnement des vertus heroïques, & des belles lumieres qu'elle avoit remarquées en elle. La Mere reſpondit, *Il eſt vray qu'elle eſt maintenant dans une grande abondance ; mais il viendra un temps que Dieu deſtruira tout cela, & qu'elle n'aura plus rien de ce qu'on admire.* Cela eſt arrivé viſiblement, ainſi qu'il paroiſtra dans la ſuite de ſa vie. Et pourſuivant la Mere adjouſta : *C'eſt une choſe aſſez ordinaire que quand Dieu veut favoriſer une ame de quelque grace ſpeciale, il la diſpoſe par de grandes Croix & tribulations. Ie l'ay veuë dans les afflictions d'eſprit, & dans les peines interieures qu'elle eut dans le temps de ſon Noviciat, dont Dieu la retira tout auſſi toſt apres ſa profeſſion ; Il faut advoüer qu'elle agiſſoit comme un Ange incarné, avec une fidelité admirable, c'eſt pourquoy noſtre Seigneur luy a fait en ſuite des graces bien extraordinaires.* Elle ne les expliqua pas davantage, mais elle donna bien à entendre qu'elles eſtoient au deſſus des paroles. Une autrefois la meſme Religieuſe ſuppliant la Reverende Mere de vouloir faire écrire à la Mere Marie Agnes, quelque choſe de ſes communications interieures avec Dieu, elle luy dit : *Ie le ferois tres-volontiers, mais ie la mortifierois trop. Car elle eſt ſi ennemie de tout ce qui la peut mettre en eſtime parmy les creatures, qu'elle ne pourroit rien dire, ny écrire s'il devoit eſtre veu.* Et continuant ce diſcours, elle adjouſta : *Il eſt vray que je n'ay jamais vû une ame ſi fidelle, & ſi attachée à Dieu : Et bien que vous ne voyiez pas en elle des effets exterieurs des graces extraordinaires, comme ſont les extaſes & les raviſſements, c'eſt qu'elle les apprehende & les refuſe, & qu'elle fait des prieres expres pour demander à noſtre Seigneur qu'il l'en preſerve, comme d'un mal ou d'un danger fort grand. Mais ie vous diray neantmoins qu'elle n'en eſt pas*

entierement exempte, & que ſes viſions ſont intellectuelles, & qu'elle a des connoiſſances de choſes ſi intimes & ſi ſublimes, que peu d'autres ſeroient capables de les entendre, & qu'elle meſme auroit de la peine à les expliquer. Puis pourſuivant encores, *C'eſt une ame*, dit-elle, *ſi penetrée de Dieu, & ſi remplie de ſon divin amour, que ſi je luy voulois permettre de faire tout le bien qu'elle ſouhaitte, & qu'elle me demande, vous verriez une Oraiſon perpetuelle, des auſteritez inoüyes, des jeuſnes au pain & à l'eau, & des mortifications toutes pareilles à celles qu'on rapporte en la vie des Saints qui ont le plus éclatté en ferveur: Mais je retiens ſon feu, & c'eſt une de ſes plus grandes peines; ie le fais neantmoins, parce que ie ſçay que ſon merite n'en ſera pas moindre devant Dieu, & que ſa conſervation nous doit eſtre chere pour le bien de cette maiſon: C'eſt pourquoy il ne faut pas la laiſſer ſe deſtruire ſoy-meſme.*

Juſques icy eſt le témoignage de la Reverende Mere Marie Jeanne Magdeleine, qui connoiſſoit fort bien celle dont nous parlons, & qui eſtoit comme elle tres-inſtruite dans les voyes de Dieu. Mais comme il n'eſt point d'union ſi eſtroite que la mort ne ſepare, noſtre Seigneur qui trouvoit l'une de ſes deux Meres digne du Paradis, & qui vouloit élever l'autre à un plus entier dégagement, permit que la premiere finit le reſte de ſes jours par une longue maladie d'hydropiſie, qui luy dura ſix mois, dans lequel l'autre s'appliqua ſur tout pour luy ayder à faire heureuſement cét important paſſage à l'eternité. Elle ſe donnoit des fatigues extraordinaires; elle veilloit quaſi toutes les nuicts, & ſe rendoit à toute heure aupres d'elle. Que s'il arrivoit qu'elle fuſt abſente quelque temps, la malade auſſi-toſt que ſon mal augmentoit la faiſoit appeller; car c'eſtoit toute ſa conſolation. Et une fois entr'autres comme elle luy faiſoit qnelques plaintes dans ſes grandes dou-

leurs, noſtre Mere Marie Agnes à deux genoux devant elle, reſpondit d'un cœur attendry de douleur : *Helas ! ma Reverende Mere, ie vous conſidere en cét eſtat comme le Fils de Dieu attaché ſur la Croix, & moy ie me tiens comme la ſainte Vierge à vos pieds, ie participe en eſprit à ce que vous ſouffrez en voſtre corps.* Et dans ces derniers momens les ſecours & les ſervices qu'elle luy rendoit, eſtoient avec une affection pareille à celle quelle euſt voulu rendre à noſtre Seigneur JESUS-CHRIST preſent, ſi elle euſt eu le bon-heur de ſe trouver ſur le Mont de Calvaire alors qu'il mouroit.

Enfin il plut à ce Dieu de bonté de deſtacher de la Croix cette pauvre Souffrante, le propre jour de la Pentecoſte entre ſept & huict heures du matin, le 27. de May, & un peu auparavant qu'elle paſſaſt la Mere Marie Agnes, qui eſtoit aupres d'elle, luy demanda, Si elle ne vouloit pas de bon cœur rendre ſon eſprit à Dieu, le jour auquel il nous avoit donné le ſien. Elle luy fit une réponſe fort humble, & fort devote, Qu'elle le deſiroit grandement, quoy que le ſien fuſt peu de choſe pour eſtre comparé à celuy de ſon Dieu. Et incontinent apres elle entra en l'agonie, ayant auparavant exhorté les Religieuſes à l'obſervance de leur Saint Inſtitut, & donné ſa Benediction à toute la Communauté, qui ſe mit en devoir de dire les Prieres des Agoniſans, auſquelles elle répondit, & de fois à autre elle leva les yeux, & invoqua les Saints auſquels elle avoit une particuliere devotion. Et elle expira incontinent apres que ces Prieres furent achevées.

Cette perte fut extrémement ſenſible à toute la Communauté, mais par deſſus toutes à la Mere Marie Agnes, qui en porta long-temps une grande triſteſſe. Et apres qu'on eut rendu à cette Illuſtre deffunte les derniers de-

voirs, on demanda la grace à noſtre Seigneur de faire élection en ſa place, d'une autre qui ne cedaſt point à la perfection qu'on avoit reconnuë en elle, & qui conſervaſt la maiſon dans celle où elle l'avoit miſe. C'eſt dequoy nous allons parler dans le Chapitre ſuivant.

Comme la Mere Marie Agnes fut éleuë de toute la Communauté pour Prieure, & comment elle commença ſon Gouvernement.

CHAPITRE XIV.

LEs Religieuſes ayant perdu cette premiere Superieure, qui dans l'eſpace d'environ treize ans avoit merveilleuſement avancé cette Communauté, tant pour le temporel, comme pour le ſpirituel, ne douterent pas que pour reparer cette perte, elles devoient jetter la veuë & s'attacher uniquement à la Mere Marie Agnes, dans l'attente ferme & aſſurée qu'elle continuëroit ce que la deffunte avoit heureuſement commencé. Elles l'élurent donc ſi unanimement qu'il ne luy manqua du tout que ſa voix. Elle eſtoit aagée de 32. ou de 33. ans, & nonobſtant toutes ſes repugnances elle fut obligée de ſe ſoûmettre humblement à la charge. Mais quand il fallut luy aller rendre l'obeïſſance, & luy baiſer la main ſelon la coûſtume, elle prit ſon ſiege qui eſtoit au milieu devant l'Autel du Chapitre, & ſe mit au deſſous avec un Crucifix entre ſes mains qu'elle interpoſa entr'elle & les Religieuſes, afin qu'au lieu de luy baiſer la main, elles baiſaſſent les pieds du Crucifix, reconnoiſſans noſtre Seigneur au lieu d'elle, & rendant à luy ſeul leurs reſpects & leurs obeïſſances.

ces. Apres que toutes eurent achevé cette ceremonie, elle se mit à genoux à son tour fondant en larmes, & remettant le Crucifix sur l'Autel, elle luy baisa les pieds d'une maniere qui toucha tous les cœurs, & en tira des larmes, & s'adressant à luy, comme pour luy décharger la douleur de son cœur, elle luy dit : *Monseigneur, je vous promets aussi le respect & l'obeïssance que ie vous dois, & i'invoque vostre divine assistance, pour m'acquiter fidellement de la charge que vous m'avez imposée, vous protestant qu'il n'y a rien au monde pour quoy i'aye plus d'horreur, & que i'apprehende davantage apres le peché, que la Superiorité.* Action qu'elle a dit depuis avoir crû estre obligée de faire, pour reprimer les revoltes qu'elle sentoit contre cette obeïssance qu'elle devoit à sa Communauté. En suite elle exhorta toutes les Religieuses d'estre fidelles aux promesses qu'elles avoient faites à Dieu, tant en leur Profession, qu'en l'action presente. Elle continua à leur dire plusieurs autres choses qui édifierent beaucoup toutes celles qui les entendirent.

Ce fut le premier Sacrifice que cette nouvelle Superieure offrit à nostre Seigneur, par lequel retenant l'affection qu'elle avoit d'estre toûjours sujette, & dans l'oubly de tout le monde, elle se voyoit establie sur les autres, & chargée de répondre pour elles. Cela luy fit ressentir qu'elle estoit obligée encore plus que jamais à se rendre exemplaire, dans toutes les pratiques Religieuses ; c'est pourquoy elle prenoit un soin particulier d'estre assiduë à toutes les actions de la Communauté, & principallement à l'Office divin, comme à la principalle & à la plus noble partie de son devoir. Elle estoit toûjours la premiere à toutes les fatigues, comme à porter le bois en la maison, & le fumier au Jardin, à laver la lessive, à ballier le Dortoir

& les Chambres ; & aux choſes ſemblables qu'elle diſoit eſtre ſes plus grandes delices : car elle faiſoit tout avec tant d'eſprit interieur qu'il eſtoit facile de juger que l'amour de Dieu luy faiſoit gouſter du plaiſir dans tout ce que les autres trouvent difficile. Son exemple auſſi eſtoit bien ſi puiſſant qu'il attiroit les autres à faire le meſme, ſans qu'il fuſt beſoin de le leur commander: & ſoit les Novices, ſoit les Profeſſes qui s'alloient joindre à elle pour l'ayder, toutes luy demandoient auſſi toſt quelque part au bon motif avec lequel elle faiſoit cette action. La charitable Mere leur en donnoit de tres excellens, qui les animoient au travail, & à la mortification, à l'imitation de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. A une Sœur qui portoit du bois, elle dit une fois. *Souvenez vous, ma Sœur, du Fils de Dieu qui a porté le bois de ſa Croix, & joignez vous au motif qu'il avoit de glorifier ſon Pere par cette charge ſi peſante.* Une autre fois à une autre qui luy demandoit un motif pour porter du fumier au Jardin, elle luy dit : *Honorez le Fils de Dieu qui a porté tous les pechez du monde, qui eſtoient pour luy une odeur plus infecte & plus inſupportable que n'eſt celle que vous portez. Souvenez-vous encore que nous ne ſommes nous-meſmes que fumier & pourriture.* Sa pieté meſme s'eſtendoit juſques aux Ouvriers & aux perſonnes qui entroient dans le Monaſtere, pour y apporter les proviſions de bled & de choſes neceſſaires : car lors qu'elle les voyoit accablez ſous leur faix, elle les encourageoit en leur diſant: *Mes bonnes gens, ſouvenez-vous de la penitence que Dieu a impoſée à l'homme apres ſon peché, quand il luy dit,* Tu mangeras ton pain à la ſueur de ton front ; *Prenez courage, & recevez de bon cœur cette penitence pour expier vos fautes.* Et ainſi par toutes ſortes de moyens elle taſchoit de porter Dieu par tout, & porter tout à Dieu. Mais elle n'exemptoit

perſonne de toutes ces pratiques d'humilité pour quelque conſideration que ce fuſt, ſi ce n'eſtoit pour celle de leur infirmité : car elle tenoit que les perſonnes eſtoient arrivées au plus haut point du veritable honneur, quand elles eſtoient dans la pratique de la plus grande humilité. Et elle adjouſtoit quelquefois pour raiſon de ſon peu d'indulgence en cela, Que l'on n'acqueroit les vertus que par les actes des vertus meſmes, & qu'elles ſe perdoient quand on en perdoit l'exercice.

Elle avoit un zele ſi ardant de faire avancer les Religieuſes à la perfection, qu'elle n'épargnoit ny ſes peines, ny ſes advis, ny ſes inſtructions. Elle executoit en meſme temps l'Office d'une vigilante Superieure, celuy d'une ſoigneuſe Maiſtreſſe des Novices, & celuy des Sœurs deſtinées au travail. Elle faiſoit fort ſouvent des Conferences ſpirituelles en public, ſur toutes les vertus, & ſur l'eſprit interieur des Reigles & des Conſtitutions, où toute la Communauté ſe trouvoit : & pour les particulieres avec chacune de ſes filles, c'eſtoit à toutes les heures & à tous les momens qu'elles en avoient beſoin, ou qu'elle en trouvoit le loiſir.

Elle reconnoiſſoit tant d'humilité en l'ouverture du cœur franc & ſincere au regard des Superieurs, qu'elle y excitoit chacune de ſes Sœurs, & diſoit d'une façon agreable aux unes & aux autres. *Hé bien, comment va noſtre interieur ? à quoy vous peut-on eſtre utile ? nous ne ſommes en charge que pour vous.* Les Religieuſes auſſi toutes perſuadées des avantages qu'il y a d'uſer de ce moyen, ne la laiſſoient guere en repos Elles recouroient à elle comme à leur bonne Mere, avec une confiance de veritables Filles, & elles en recevoient beaucoup de ſecours & de conſolation. Que ſi elle en connoiſſoit quelqu'une plus timide,

elle alloit à l'imitation du bon Pasteur la chercher la premiere d'une façon obligeante, & elle l'attiroit par des paroles qui luy ouvroient le cœur. Cette grande inclination qu'elle faisoit paroistre pour ce sujet, estoit principallement afin de fomenter la correspondance qui doit estre parfaite entre les Superieures & les Inferieures, qu'elle appelloit avec beaucoup de raison, l'ame & l'esprit de la Religion. C'estoit encores pour empescher le trop d'épanchement au dehors, sous pretexte de Conferences spirituelles, qui n'estant pas necessaires, apportent plus de dommage que de profit dans les Communautez. Enfin c'estoit pour former ses Filles à cette humble pratique de découvrir naïfvement leurs cœurs à leur Superieure : Car elle leur disoit, *Mes cheres Sœurs, si vous voulez estre parfaites Religieuses, soyez parfaites en l'obeïssance, & regardez Dieu en la personne de celles qui vous conduisent. Car si vous regardez la creature, elle vous répondra comme une creature. Mais si vous allez à elle comme à Dieu, vous y trouverez la consolation & le secours d'un Dieu, & agissant ainsi quelque Superieure que vous ayez, elle sera toûjours tres capable de vous ayder, & vous serez seures que celuy qui vous conduit par elle ne vous trompera iamais.*

Outre le zele du progrez spirituel des ames, elle avoit encores l'esprit si penetrant qu'elle a connu en diverses rencontres la disposition interieure de quelques-unes qui ne la luy avoient pas declarée. Une fois entr'autres une Religieuse fut si surprise de ce qu'elle luy avoit dit de son interieur, qu'elle ne cessoit de penser en elle-mesme par quelle voye elle avoit pû en avoir connoissance, la chose ne s'estant passée qu'entre Dieu & son ame, & elle fut si fort convaincuë que la Mere avoit veu ce qui estoit au fond de son cœur, qu'elle ne sçut du tout que luy répon-

dre. Le meſme eſt encores arrivé à pluſieurs autres perſonnes, tant du dehors que du dedans; c'eſt pourquoy pluſieurs de celles qui connoiſſoient ce don & cette grace dont elle eſtoit avantagée, apres en avoir fait l'experience, donnoient tant de croyance à ſon jugement, que quand elle les avertiſſoit de quelque choſe, elles prenoient un ſoin tres-exact de ſuivre ſes advis. Elles les luy demandoient auſſi dans les choſes douteuſes & importantes pour le bien de leurs ames, & pour leur ſalut. Quand elle ſçavoit quelqu'une de ſes Filles dans les peines & les tentations, apres luy avoir donné les remedes & les conſolations neceſſaires, ſans en voir tout l'effet qu'elle deſiroit, elle la prenoit avec elle & la menoit devant le tres-ſaint Sacrement pour faire des prieres & des neufvaines, à quoy elle joignoit des jeuſnes, & des diſciplines, & d'autres penitences rigoureuſes qu'elle faiſoit pour elle, afin de luy obtenir le calme neceſſaire à ſon ame, ou pour demander le changement de ſon cœur, ſi elle y reconnoiſſoit quelque oppoſition aux volontez de Dieu.

Elle convioit fort ſouvent les Religieuſes à faire les exercices ſpirituels des dix jours, & il y avoit preſſe à qui ſeroit du nombre de celles qu'elle y dirigeoit elle-meſme. C'eſtoit pour l'ordinaire avec un tres-grand fruict & conſolation, & quoy qu'elle fuſt fort portée à procurer par toutes ſortes de moyens l'avancement ſpirituel de chacune de ſes Sœurs, neantmoins elle n'approuvoit pas les communications au dehors ſans beaucoup de conſideration & de diſcernement. Elle en craignoit les ſuites & les mauvais effets, qui ſont la perte du temps, la diverſité des eſprits, la deſ-union des cœurs, l'éloignement des Superieurs, & l'engagement avec les eſtrangers. On a meſme jugé qu'elle a parû durant quelque temps un peu trop ri-

gide en ce point, & elle a refuſé dans les premieres années, ce qu'elle a meſmes offert dans les autres. Sa raiſon eſtoit, qu'il eſt facile à la foibleſſe humaine d'abuſer des choſes les meilleures, & qu'elle penſoit ſuivre en cela les ſentimens de leur Venerable Fondatrice la Mere Marie Victoire, qui diſoit à ſes Religieuſes, qu'en ce qui eſtoit de la conſcience il falloit avoir un grand reſpect & ſoûmiſſion aux Peres Confeſſeurs; mais que pour les advis particuliers il ne falloit pas les rapporter indifferemment: *Parce*, diſoit-elle, *qu'on donne les advis proportionnez aux perſonnes qui les demandent, & aux choſes qu'elles propoſent: & la diverſité des opinions peut cauſer de grandes diviſions dans les Communautez.*

Elle ne pouvoit gouſter ſur tout que l'on cherchaſt des explications ſur des points de Reigles & de Conſtitutions: car elle eſtimoit que c'eſtoit ouvrir la porte au relaſchement, & donner une marque évidente que l'on ſe porte à vouloir autre choſe que ce qu'on a promis. Son zele alloit juſques à ce point qu'elle vouloit que l'on les gardaſt à la lettre: *Et s'il y a*, diſoit-elle, *quelque difficulté dans la pratique, c'eſt en cela qu'eſt noſtre merite: Il ne faut pas chercher l'eſprit de l'Inſtitut hors de l'Inſtitut meſme: C'eſt aux Superieurs à qui il faut avoir recours pour iuger quels ſont ceux avec qui il faut communiquer, pour ne refuſer pas d'une part les advis ſalutaires, & pour ne donner pas lieu d'autre coſté à des pertes de temps, & à des attaches nuiſibles, à des partialitez, & à des innovations, quand les conſeils ne viennent pas des ſources où l'on doit les puiſer.* Comme elle eſtoit dans un parfait détachement de toutes choſes, elle animoit ſes Sœurs à ſe paſſer de tout pour ne poſſeder que Dieu ſeul. Elle leur diſoit, qu'il valloit mieux recourir à luy, comme à noſtre bon pere, qu'à ceux qui nous parlent

ſelon leur penſée, mais non pas toûjours de ſa part, ny ſelon ſon eſprit.

Tous ces bons enſeignemens faiſoient de ſi fortes impreſſions en celles qui ont eſté ſous ſa conduite, qu'elles vivoient contentes ſans rien deſirer davantage, & elles agiſſoient dans une ſi grande ſimplicité, au temps de ſon Gouvernement, que les Superieurs parlans de ce Monaſtere, diſoient, Que c'eſtoit une demeure de paix & d'union, où il n'y avoit rien à faire, ſinon qu'à benir Dieu, & demander la perſeverance du bien qu'ils y voyoient. Car il eſt veritable qu'outre l'eſtime & l'affection que les Religieuſes avoient pour elle, ſa ſeule preſence regloit tout par l'exemple de ſes vertus; comme par le merite de ſes prieres, elle attiroit ſur elles les benedictions du Ciel.

Elle faiſoit ſon fort à maintenir exactement l'eſprit de ce ſaint Inſtitut, qui eſt celuy de la retraite, & de la ſeparation du monde. Elle ne ſouffroit point qu'il entraſt dans le Monaſtere aucun écrit de nouvelles, ou que l'on y parlaſt des affaires du ſiecle, ſi ce n'eſtoit pour les recommander à Dieu. De maniere que les Religieuſes vivoient dans Paris comme dans une Thebaïde, ſans ſçavoir ce qui ſe paſſoit au monde. Elle meſme le pratiquoit ainſi; car elle évitoit autant qu'il luy eſtoit poſſible les converſations au parloir, & quand elle y eſtoit demandée elle s'en tiroit le pluſtoſt qu'elle pouvoit, apres avoir ſatisfait à ce qui eſtoit de la neceſſité, ou de la bien-ſeance. Mais ſi la cloche venoit à ſonner pour aller à l'Oraiſon, ou à l'Office divin, pour peu de temps qu'elle euſt eſté au Parloir, il n'y avoit aucun reſpect humain, quand c'euſt eſté celuy d'une Princeſſe, qui l'empeſchaſt de prendre congé avec tout le reſpect & la prudence requiſe. Car elle diſoit d'une façon obligeante: *Voila un plus grand Seigneur qui m'appelle, au-*

rez-vous pas agreable que ie m'en aille vous recommander à luy, & que ie luy parle de voſtre affaire ? Auſſi-toſt on la laiſſoit aller, & on demeuroit tres-édifié de ſon exactitude.

Toutes les perſonnes auſſi qui la connoiſſoient eſtoient fort convaincuës qu'elle ne prenoit pas une grande ſatisfaction dans l'entretien des creatures, & qu'elles luy faiſoient un ſingulier plaiſir de ne la pas tenir long-temps. De ſorte qu'une Dame de condition familiere amie du Monaſtere, luy diſoit une fois la venant viſiter, *Ma Mere, ie viens vous mortifier, mais il faut que vous l'enduriez.* Cependant leur entretien n'eſtoit que de Saints diſcours qui laiſſoient cette Dame dans une allegreſſe ſpirituelle, & dans une envie plus forte que jamais d'eſtre à Dieu. Pour la Mere elle ne vouloit ny contracter ny entretenir aucune amitié ou complaiſance mondaine, ny occuper ſon temps à écrire des lettres de complimens ou de nouvelles, afin d'avoir le temps de ſatisfaire à ſes exercices ſpirituels, & de ſe trouver aux Obſervances Regulieres. Que ſi elle eſtoit quelquefois retenuë au Parloir durant le temps de l'Oraiſon, auſſi-toſt qu'elle en eſtoit ſortie, elle demandoit permiſſion à la Mere Soûprieure, de prendre un autre temps pour y ſatisfaire, & ne rien perdre de ce qui luy eſtoit plus cher que tous les entretiens du monde. Il ſembloit, à la voir dans la tranquillité & dans la modeſtie d'une Novice qui n'auroit autre ſoin que celuy de ſoy meſme, qu'il n'y avoit aucune affaire dans toute la maiſon, juſques-là qu'une Religieuſe d'un de leur Monaſteres, refugiée pour lors en celuy de Paris, diſoit avec eſtonnement, *Pour moy ie croy que ſon bon Ange fait tout pour elle, pendant qu'elle prie Dieu : car dans cette Communauté, ſans qu'elle y paroiſſe, tout va auſſi bien que ſi elle eſtoit par tout.* Auſſi eſt-ce une generale creance qu'elle ſouſte-

noit

noit tout le Monaſtere par ſon Oraiſon, & que Dieu gouvernoit en ſa place, quand elle eſtoit occupée avec luy.

Elle inſpiroit aux Religieuſes ce meſme éloignement du Parloir, & ce détachement d'avec les perſonnes du dehors. Car elle leur diſoit, que puiſque par leur eſtat elles eſtoient obligées d'honorer la vie cachée du Fils de Dieu inconnu ſur la terre, & occupée ſeulement à aimer Dieu ſon Pere, elles devoient y vivre tout-à-fait retirées, & imiter les Saints Anacoretes qui vivoient au fonds des deſerts où ils n'avoient d'entretien qu'avec Dieu. Que tout au moins quand elles eſtoient obligées d'aller aux grilles pour recevoir les viſites de leurs parents, elles devoient prendre un ſoin ſingulier de les porter à Dieu, & de leur parler de l'excellence de l'eſtat Religieux, montrant comme bonnes Religieuſes, par le contentement d'eſprit qu'elles y trouvoient, & par le ſilence qu'elles gardoient pour tout le reſte, qu'elles eſtoient mortes au monde, & ne vivoient plus qu'au Ciel: que de ſçavoir des nouvelles, ce n'eſtoit pas deſormais une choſe plus propre pour elles, que pour ceux qui ſont dans le ſepulcre, de s'informer de ce qui ſe faite ncores ſur la terre.

Comme elle eſtoit ſi attachée à la contemplation, & que noſtre Seigneur l'avoit gratifiée d'une Oraiſon auſſi continuelle que nous la verrons dans la ſuite, elle ne pouvoit penſer qu'avec peine aux choſes exterieures. C'eſt pourquoy l'on eut égard dans les élections à luy donner pour Soûprieure une perſonne plus agiſſante qu'elle, afin de joindre Marthe avec Marie, & que gardant la meilleure part qu'elle avoit choiſie, elle puſt ſe repoſer du reſte ſur le miniſtere d'une autre. Elles vivoient toutes deux enſemble comme Sœurs, & dans une auſſi grande union que ſi elles n euſſent eu qu'un cœur & qu'un eſprit. Cette bon-

ne Soûprieure faiſoit quelquefois à la Mere des reproches pareils à ceux que Marthe faiſoit contre Marie, de ce qu'elle ne faiſoit que prier, & qu'elle luy laiſſoit tous les ſoins domeſtiques. Mais elle luy reſpondoit : *Ne ſçavez-vous pas, ma Mere, que ie ſuis reſponſable de tout? & que ie ſuis chargée des Ames de toutes nos Sœurs ? ignorez-vous que qui reſpond paye? Il faudroit donc, s'il eſtoit poſſible, que ie vacaſſe à tous les exercices, que i'accompliſſe tous les devoirs, & que ie reparaſſe tous les manquemens : il faudroit que i'entendiſſe tous les iours quarante Meſſes, & que ie fiſſe autant d'heures d'Oraiſon ;* (car c'eſtoit le nombre des Religieuſes qui eſtoient pour lors en la Communauté,) *Vous ne devez donc me reprocher autre choſe, ſinon que ie fais incomparablement moins que ie ne devrois.*

Elle ne laiſſoit pas nonobſtant cela quand il eſtoit neceſſaire, de quitter Dieu pour Dieu, & de s'appliquer aux devoirs qui eſtoient indiſpenſablement attachez à ſa charge. Mais c'eſtoit ſans trouble, ſans inquietude, & ſans empreſſement ; à la façon des Anges qui ſont auprés de nous, pour nous deffendre, ou pour nous conduire, ſans ſe ſeparer un moment pour cela de la preſence & de la veuë de noſtre Pere celeſte. Elle alloit meſme quelquefois de ſon propre mouvement conſulter ſa Soûprieure, s'il luy eſtoit arrivé quelque affaire impreveuë, ou luy communiquer les penſées qui luy eſtoient venuës en l'eſprit, pour le temporel ou le ſpirituel, pour le general ou le particulier, de la Cómunauté. Et ſi elle trouvoit les raiſons de ſa Soûprieure meilleures que les ſiennes, elle cedoit tout auſſitoſt, & s'il falloit executer les choſes propoſées, elle les appuyoit auſſi fortement qu'elle les avoit ſagement reſoluës. Mais parce que toutes les vertus qu'elle a fait paroiſtre en ſon Gouvernement, ne ſe peuvent renfermer en

ce ſeul Chapitre, nous continuerons d'en parler dans le ſuivant.

Suite de ſon Gouvernement, & ce qu'elle fit pour eſtre dechargée.

Chapitre XV.

LA ſage & vertueuſe Mere ſçavoit ſi parfaitement bien joindre enſemble la charge de Superieure & l'eſprit d'Inferieure, qu'elle ne faiſoit aucune choſe ſans une exacte dépendance des Superieurs majeurs, ou des perſonnes de conſcience qu'elle conſultoit en tout ce qui eſtoit neceſſaire: Comme elle rendoit auſſi compte à la Soûprieure & aux Meres Diſcretes, de tout ce qui arrivoit, & quand elle alloit au Parloir, elle leur rapportoit ce qu'on luy avoit dit, & ce qu'elle avoit répondu, ſans y vouloir quaſi jamais eſtre, ny parler qu'avec une des Aſſiſtantes. Elle montroit à quelques-unes d'elles les Lettres qu'elle écrivoit, & celles qu'elle recevoit: & demandoit permiſſion de ſe ſervir des moindres choſes dont elle uſoit. Elle rendoit compte de ſon interieur à la Soûprieure, & luy diſant ſa coulpe à deux genoux, elle la ſupplioit de luy permettre de faire des penitẽces extraordinaires. Elle agiſſoit ainſi pour toutes les pratiques propres d'une Inferieure, faiſant ces choſes non par aucun devoir, mais par une affection inſeparable qu'elle avoit à la ſubjection, & pour ſe maintenir dans l'eſprit de celuy qui eſtant le Maiſtre & le Seigneur de tous, s'eſt ſoûmis à ſa Mere, & à S. Joſeph, & accomplir la parole par laquelle il dit, *Que celuy qui eſt le plus grand parmy vous, ſe faſſe le plus petit.* Luc. 22.

Quand quelques-fois la Mere Soûprieure confuſe de ſon humilité, la vouloit moderer en luy diſant, Qu'il y avoit de l'excés: Cette feryente Superieure luy répondoit, comme noſtre Seigneur répondit à S. Jean ; *Laiſſez nous accomplir toute ſorte de Iuſtice. Ne faut-il faire que ce qu'on doit ? Ie ne penſe pas qu'on puiſſe faire des excez pour Dieu; mais ie ſçay bien que ſouvent on en fait contre Dieu Faut-il que pour eſtre Superieure ie ne ſois point Religieuſe ?* Elle prioit inſtamment non ſeulement la Mere Soûprieure, mais auſſi les Diſcrettes, de l'avertir de tous ſes manquemens, & elle déploroit quelques-fois comme un grand malheur de ſe voir privée plus qu'un autre du bon-heur de la reprehenſion, qu'elle eſtimoit la ſouveraine medecine de l'ame contre ſes imperfections. Elle diſoit d ordinaire que qui aime la vertu, aime conjointement d'eſtre reprriſe, & qu'elle faiſoit plus d'eſtat des perſonnes qui la recevoient de bonne part en faiſant quelques fautes, que de celles qui ne la recevoient pas bien, & qui pour tout le reſte avoient moins de deffauts. Que ſi par rencontre qui que ce fuſt l'euſt avertie de quelque choſe, elle témoignoit une reconnoiſſance ſi extraordinaire, qu'elle donnoit de la confuſion, & accuſoit les autres de manquer de charité, quand ou par reſpect pour elle, ou par faute de ſujet, elles ne la reprenoient pas. La baſſe eſtime qu'elle faiſoit de ſoy-meſme, la faiſoit agir dans cette dépendance avec ſes Officieres, & elle les faiſoit fort ſouvent aſſembler pour leur communiquer les moindres choſes qui luy ſurvenoient ſur les affaires de la maiſon. Elle leur propoſoit tout avec ſincerité, & ne concluoit rien ſans leur conſentement. De maniere qu'elles vivoient avec elle dans une merveilleuſe union & reſpect, comme elle de ſon coſté leur deferoit quaſi en toutes choſes, à la reſerve ſeulement

Matth. 3.

de celles qui pour ſembler avantageuſes au temporel de la maiſon, pouvoient eſtre prejudiciables à l'eſtroite cloſture, ou à l'exacte obſervance des Reigles. Car elle tenoit ferme en cela ſeulement, & répondoit à toutes les objections qu'on pouvoit apporter, que le plus grand bien de la Communauté eſtoit d'eſtre bonnes Religieuſes, & bien garder ſes Reigles, & qu'il falloit laiſſer à Dieu le ſoin de tout le reſte. Elle rapportoit ſur cela le paſſage de l'Evangile, qu'elle obſervoit parfaitement bien: *Cherchez le Royaume de Dieu & ſa Iuſtice, & tout le reſte vous ſera adjouſte*: ou bien ces paroles du Pſalmiſte; *Si Dieu n'édifie la maiſon, en vain ont travaillé ceux qui la veulent baſtir.* Luc. 12. Pſal. 126.

Mais comme il ſe trouve toûjours par tout quelque perſonnes plus zelées pour l'avancement temporel, on luy rapportoit quelques-fois les commoditez qui arrivoient à d'autres Communautez, ſoit en ſujets, ſoit en leurs revenus, ſoit en baſtimens. Elle écoutoit doucement tout cela, & au lieu de ſe piquer de jalouſie, ou d'entrer en tentation, elle répondoit en ſoûpirant les yeux levez au Ciel, [*Beati pauperes ſpiritu:*] *Pour moy ie ne veux rien que Dieu, & ſon Royaume: il ſçait ce qu'il nous faut, il eſt noſtre bon Pere.* Matth. 5. Si on luy repartoit: Mais vous voulez donc attendre des miracles. Elle diſoit: *Non, ie n'en attends point; l'on va ſi viſte au devant de la Providence, que noſtre Seigneur n'a garde d'en faire, on ne luy en donne pas le temps.* Il a neantmoins par ſa miſericorde beny le zele & la confiance de ſon humble Servante: car encores qu'elle ne ſe ſoit pas miſe en peine d'acquerir ny de ménager avec excez des biens, jamais l'on n'a manqué d'aucune des choſes neceſſaires dans le temps de ſon Gouvernement.

Comme la Mere Soûprieure & les Diſcretes, ſelon les Reigles de leurs Monaſteres, doivent prendre ſoin de la

ſanté de la Mere Prieure, s'il arrivoit que par le deſir de la conſerver elles vouluſſent luy faire prendre quelque ſoulagement, pour le vivre, pour le repos, ou pour autre choſe differente du commun, à moins qu'elle ne fuſt tout-à-fait convaincuë d'une veritable neceſſité, elle n'en uſoit point du tout, & elle reſiſtoit invinciblement à tout ce qui portoit l'image de la complaiſance & de la flatterie. Et ſi par adreſſe l'on taſchoit de luy donner au Refectoir quelque nourriture differente des autres, ſur le moindre ſoubçon qu'elle en avoit, elle la changeoit auſſi-toſt avec celle qui eſtoit auprés d'elle. De maniere qu'en cela ny en aucune autre choſe l'on ne pouvoit la ſurprendre, & la raiſon qu'elle apportoit, eſtoit que ſi elle ſouffroit cela on en feroit coûtume, & que c'eſtoit par ces petits commencemens que venoient les relaſches, & qu'à la fin on rendroit les Superieures des Monaſteres, comme des Abbeſſes, qui ont leur table & leurs meubles à part, & ont le rang & le tiltre de Dames. Elle ne diſpenſoit pas plus facilement les autres que ſoy-meſme des obſervances de la Reigle. Elle ne le faiſoit jamais ſans une cauſe tout-à-fait legitime, & n'avoit pour ce ſujet aucun reſpect humain; parce, diſoit-elle, que l'on n'a que le temps de cette vie pour bien faire, & que plus l'on donne au corps, & à ſon amour propre, plus il veut avoir. Dans le commencement de ſa charge, quand on luy alloit demander permiſſion ou diſpenſe de quelque choſe, l'apprehenſion qu'elle avoit de ſe rendre complice de quelque imperfection, luy faiſoit reſpondre : *Ie vous le permets ; Mais s'il y a quelque meſlange d'amour propre, ou quelqu'autre motif qui ne ſoit pas aſſez épuré, ie declare que ie n'y conſens point.* Ainſi elle laiſſoit à chacune le ſoin d'examiner ſa conſcience, ce qui n'eſtoit pas ſans donner aux plus ferventes beaucoup de

ſujets de ſcrupulle ; mais qui fermoit aux moins parfaites la porte de tout relaſchement.

Pour maintenir la diſcipline Religieuſe en ſa vigueur, elle appercevoit juſques aux moindres manquemens, & cõme elle eſtoit libre de tout reſpect humain, elle ne laiſſoit point paſſer les moindres fautes ſans penitẽce & ſans reprehenſion. Ce qu'elle faiſoit d'une maniere ſi touchante & ſi efficace, qu'elle donnoit autant d'amour pour la vertu, que de haine pour les deffauts. Car en reprenant le mal, elle enſeignoit le bien: Mais ſi-toſt qu'elle voyoit quelqu'une s'humilier à la veuë de ſes manquemens, cette vertu d'humilité avoit tant de charmes pour elle, qu'elle diſoit que les armes luy tomboient des mains, & qu'elle n'avoit plus de penitence à donner, ny de reprimandes à faire. Jamais elle n'en impoſoit aucune qui fuſt conſiderable, ſans en avoir l'advis d'autruy. Mais outre que les moindres imperfections la touchoient vivement, elle eſtimoit eſtre d'une ſi grande importance de ne point condeſcendre au mal, quelque petit qu'il fuſt, qu'elle a paſſé pour eſtre trop ſevere, & ce qui la rendoit telle, eſtoit premierement l'amour & le reſpect de Dieu ; en ſecond lieu, c'eſtoit la crainte de ſe rendre reſponſable du mal qu'elle auroit toleré ; & enfin c'eſtoit la connoiſſance que par ce moyen les Ordres & les Communautez ſe maintiennent dans leur premiere ferveur. Elle ſçavoit que la difference des maiſons bien reglées, d'avec celles qui ne le ſont pas, conſiſtoit en cela, que dans les unes & dans les autres on commet des fautes ; mais que dans les unes on les tolere, & dans les autres on les punit. Elle adjouſtoit de plus, Que ſi l'on eſtoit quelque temps ſans avertir & ſans reprendre, l'on verroit en peu de temps le mal faire un grand progrez, parce que le propre de la nature eſt de

tomber toûjours, & de demeurer en bas, ſi nous n'avons quelqu'un qui nous releve. Mais quoy qu'elle fuſt ſi peu favorable à la nature, elle ne laiſſoit pas d'eſtre tres-ſenſible à la charité de ſes Sœurs. Elle les aimoit toutes, & elle eſtoit aimée de toutes les perſonnes qui aimoient la vertu. Ce qui l'a neantmoins fait eſtimer trop ſevere de pluſieurs, a eſté qu'elle ſe propoſoit, ainſi que l'on verra ailleurs, deſuivre l'eſprit de Dieu envers toutes les creatures, les Saints, les Juſtes & les pecheurs. Et pour imiter ſa conduite, ſelon qu'elle ſe la figuroit, autant qu'elle eſtoit indulgente pour celles qu'elle voyoit ferventes, autant croyoit-elle devoir eſtre rigide pour celles qu'elle jugeoit laſches & imparfaites. Pour cela meſme & ſans aucun autre ſujet; ſinon que pour donner matiere d'exercer les vertus ſolides, & la mortification heroïque de ſoy-meſme, elle éprouvoit quelques-fois fortement ſes Religieuſes, & diſoit pour raiſon à celles qui y trouvoient à redire, que le couſteau s'enroüilleroit dans la gaine, ſi on ne le faiſoit ſervir, & l'ame ſe ralentiroit ſi on ne l'exerçoit.

Elle avoit entr'autres choſes un aſcendant merveilleux ſur les naturels durs & reveſches, afin de les ſoûmettre. Elle ne s'eſtonnoit, & ne ſe rebuttoit point pour des paroles mal digerées, qui pouvoient échapper dans le premier abord. Elle reduiſoit au devoir avec un zele, une addreſſe, & une patience indicible, & taſchoit d'imiter la conduite de Dieu, qui fait les choſes avec la force & la ſuavité. Jamais l'imperfection n'avoit l'avantage contr'elle, elle ne cedoit à quoy que ce fuſt pour maintenir la Juſtice & la ſainte Obſervance des Reigles; Mais comme ſa vie eſtoit exemplaire, chacune eſtoit facilement convaincuë du bien qu'elle luy vouloit perſuader, & apres avoir uſé de zele & de douceur, ſi c'eſtoit ſans fruict de la

part

part du ſujet, elle prenoit le deffaut ſur elle-meſme, & à l'imitation de noſtre Seigneur qui a porté les pechez d'autruy, elle reparoit en ſa perſonne par une rigoureuſe penitence les fautes qu'elle n'avoit pas faites. On l'a veuë pluſieurs fois avec une profonde humilité s'accuſer comme coupable des manquemens des autres, & proſternée à genoux en demander pardon à toute la Communauté. On l'a veuë prendre des diſciplines publiques pour cela, faire des jeuſnes au pain & à l'eau, & d'autres auſteritez, & des mortifications extrêmes tant en public qu'en particulier, & elle faiſoit cela avec tant de grace & d'humilité, qu'elle donnoit de la componction, & tiroit des larmes de toutes celles qui eſtoient preſentes, & meſmes de celles qui avoient failly, & qui eſtoient émeuës par cét exemple à faire les meſmes penitences, & à ſe corriger.

Cette vigilante Superieure n'avoit pas ſeulement le zele pour reparer les fautes, elle avoit auſſi la prevoyance pour en oſter toutes les occaſions. Sur tout elle prenoit à taſche d'empeſcher ou de rompre les amitiez particulieres entre les Religieuſes; & ſi elle appercevoit en quelques-unes des privautez, & des entretiens de choſes qui ne fuſſent pas communes avec les autres, elle les faiſoit ſeparer auſſitoſt, & repetoit fortement ce qui eſt trop veritable, que la ruine de la vraye charité ſont les amitiez partialles, & les intelligences ſecrettes.

Elle ne vouloit pas ſeulement ce deſtachement des unes & des autres, mais auſſi elle pretendoit encore les dépoüiller toutes de ce qui les attachoit à elles-meſmes. Car ſoit dans les habits, ſoit dans les Cellules, ſoit dans quelqu'autre choſe qui fuſt à leur uſage, lors qu'elle y voyoit de la complaiſance, quand ce n'uſt eſté qu'à une image, ou à un Chappelet, elle le faiſoit tout auſſi-toſt

quitter, & ne permettoit à aucune d'avoir que ce qui estoit purement neceſſaire, diſant dans les rencontres où elle craignoit quelque attache. *Mes cheres Sœurs, il faut peu de choſe pour occuper le cœur, autant que vous aimerez celà, autant aurez vous moins d'amour pour Dieu.* Elle vouloit meſme pour ſon regard que l'on agiſt ainſi, & elle ne pouvoit ſouffrir que l'on l'aimaſt d'un amour naturel. Mais comme les Religieuſes l'honoroient & la cheriſſoient grandement, elles taſchoient le plus qu'elles pouvoient de ſe mettre auprés d'elle pour la faire parler de Dieu, principallement aux heures de la recreation, qui n'eſtoiét que des entretiens ſpirituels pour elle. Mais il falloit prendre garde à ne pas témoigner qu'on euſt de l'affection pour y eſtre, ou pour l'entendre, autrement elle faiſoit changer de place à celles qui eſtoient les plus proches, & qui l'écoutoient avec plus d'attention.

Par ce meſme deſpoüillement elle n'eſtoit pas portée à permettre aux Religieuſes de s'occuper en des ouvrages qui puſſent fomenter leur inclination, ou attirer l'affection des autres, non pas meſme pour en faire des preſents à leurs propres parens. Quoy que la choſe fuſt de ſoy-même aſſez innocente. Elle la rejettoit & traittoit tout cela du nom de bagatelles, de crainte que ſes filles ne cõtractaſſent, & n'entretinſſent par là des amitiez trop humaines. Elle ne laiſſoit pas pourtant de ſatisfaire à toutes les civilitez qui ſont duës aux parens & aux amis. Mais c'eſtoit d'une maniere qui n'engageoit point les cœurs, & elle les faiſoit pluſtoſt par les mains des autres, que de celles qui eſtoient intereſſées. Il n'y avoit que pour les ornements, qui ſervent au tres-ſaint Sacrement qu'elle avoit une application qui alloit juſques à l'empreſſement. Car elle croyoit faire faveur aux Religieuſes de les y employer: elle

n'avoit pas meſme une extrême difficulté de les diſpenſer quelque temps de l'aſſiſtance du chœur, pour un ſujet auſſi Saint que celuy-là. Mais pour ce qui eſtoit de l'Oraiſon mentale, qu'elle eſtimoit l'élement & la nourriture des ames Religieuſes, elle n'en diſpenſoit jamais celles qui y pouvoient ou devoient aſſiſter. Au contraire, elle exhortoit inceſſamment par paroles & par exemples à s'y rendre aſſiduës & ferventes, comme à l'action dans laquelle les hommes imitent les Anges, & approchent davantage de Dieu.

Le plus ordinaire ouvrage de cette bonne Mere eſtoit de cette nature. Car elle ne pouvoit ſe reſoudre à employer ſes mains, ſon temps, & ſon eſprit, à d'autres choſes qu'à celles qui eſtoient pour le ſervice de Dieu. Et elle travailloit à ces choſes dans un ſentiment de pieté, à l'imitation de la tres-ſainte Vierge, qui a rendu un fidelle ſervice à ſon Fils l'eſpace de trente ans qu'il a veſcu avec elle, & elle taſchoit de porter toutes ſes Filles à faire en cét eſprit tout ce qu'elles avoient à faire, ſelon que leur devot Inſtitut le leur ordonne.

Il reſteroit beaucoup de choſes à dire de la charité de cette meſme Mere, tant au regard des malades, qu'à celuy des autres; de ſon humilité, de ſa patience, & de toutes les vertus qu'elle a fait paroiſtre dans le temps de ſon Gouvernement; mais je les laiſſe pour ne pas obmettre icy les efforts qu'elle fit pour obtenir que toutes les Religieuſes qui ont eſté ſous ſa conduite, parvinſſent au plus haut poinct de la perfection propre de leur eſtat. Car il eſt certain que celles qui ont eu ce bon-heur, ſe ſont fait diſtinguer par des marques toutes particulieres de la regularité qu'elles en ont appriſe: & font que pluſieurs regrettent encores avec raiſon un ſi ſaint Gouvernement,

en demandant à Dieu qu'il en conſerve toûjours & en ſubſtituë de pareils dans cét Ordre.

Ses trois premieres années finies, quand il fallut proceder à une nouvelle élection, ce fut offenſer toutes les Religieuſes, que de leur parler de jetter les yeux ſur une autre. Toutes les Religieuſes qui honoroient & cheriſſoient uniquement cette Mere, ne pouvoient ſe reſoudre de la laiſſer ſortir d'une charge qu'elle avoit ſi dignement remplie. Elles la vouloient abſolument retenir malgré elle. Et elles l'euſſent fait, ſi elle ne s'y fuſt oppoſée, avec tant d'addreſſe & de force, qu'elle les contraignit enfin de ceder à ſon humilité. Car comme toutes les Religieuſes de cette maiſon, l'avoient euë pour Maiſtreſſe pendant leur Noviciat, & comme toutes avoient des tendreſſes pour elle ſi grandes, qu'elles ne la pouvoient preſque perdre de veuë; c'eſtoit à qui luy rendroit les plus grands témoignages d'amitié : Mais cette ame fidelle ne prenant aucun plaiſir en toutes ces tendreſſes, qui luy cauſoient autant d'ennuy, que les eſclaves de l'amour propre y trouvent de ſatisfaction, craignoit que ſes cheres Filles par cette attache ne fuſſent retardées en l'amour qu'elles doivent uniquement à Dieu. C'eſt pourquoy elle apportoit une diligence nompareille à leur perſuader en ſes Conferences publiques & particulieres, que toute affection pour peu qu'elle ſoit engageante à quelque creature, & ſous quelque beau motif qu'on luy donne, eſt un grand obſtacle aux ames Religieuſes pour leur avancement, & que tandis qu'elles ont une Superieure pour qui elles ſentent des tendreſſes naturelles, elles ſont en danger de perdre tout le merite de leur obeïſſance, pour avoir plus obey à la creature à qui elles s'eſtudioient de plaire, qu'à Dieu qui eſt le ſeul qu'il falloit regarder. De plus apprehen-

dant que cette affection ne fuſt cauſe qu'elles la continuaſſent pluſieurs années de ſuite en cette charge, elle commença dés la ſeconde année de ſon premier triennal, à leur perſuader qu'il ne falloit jamais y retenir perſonne. Que cela n'eſtoit pas permis par la Reigle, qu'encores que l'on l'euſt fait dans les premiers tẽps de l'eſtabliſſement, ç'avoit eſté par une neceſſité indiſpenſable, à raiſon qu'aucune n'avoit l'aage convenable. Que l'on n'avoit pû faire alors cela ſans diſpence; mais lors qu'il s'en trouvoit en eſtat de ſucceder, il falloit demeurer aux termes de la Reigle, qui limite cét Office à trois ans. Elle alleguoit pour preuve de cela, l'exemple de la Venerable Mere Marie Victoire, qui ne fut continuée que ſix ans, & encores avec permiſſion de Rome.

Mais voyant qu'elle n'avançoit rien ſur l'eſprit des Religieuſes, que toutes ſes raiſons n'eſtoient pas capables de leur perſuader d'en élire un autre, & que quelque priere qu'elle en fiſt, elles ſe rendoient inexorables, & diſoient pour reſponce, Qu'en effet la Reigle obligeoit de choiſir celle que l'on jugeoit eſtre la plus capable; mais qu'elle ne deffendoit point de continuër celle que l'on ſçavoit inconteſtablement avoir le plus de merite. L'humilité de cette Mere, & le deſir ardant qu'elle avoit d'eſtre déchargée, luy fit trouver un moyen plus efficace, & qui ne luy pouvoit manquer. Ce fut de menacer les Religieuſes, que ſi elles l'éliſoient pour la deuxiéme fois, au lieu d'accepter la charge elle obtiendroit des Superieurs la permiſſion de s'en retourner en ſa maiſon de profeſſion. Ce qu'elle diſoit ſi fort ſelon ſa penſée, & avec tant de fermeté, que toutes les Religieuſes connurent bien que c'eſtoit tout de bon qu'elle parloit ainſi. En cette conjoncture, il falloit ſe reſoudre à la perdre entierement, ou à la dé-

charger du Gouvernement. De ces deux maux la Communauté se resolut de choisir le moindre, & à ne pas continuër sa Superieure, afin de la conserver au moins dans la maison. Et sur cela les Religieuses luy promirent enfin ce qu'elle demandoit, qui estoit de ne l'élire pas.

La bonne Mere ravie de ce qu'elle avoit obtenu ne se fia pas neantmoins tout-à-fait aux paroles. Elle voulut avoir une promesse par écrit; c'est pourquoy quelques mois avant la fin de son Triennal, elle fit assembler son Chapitre, & s'estant mise à genoux au milieu de toutes, » elle parla ainsi. Vous sçavez, mes cheres Meres & Sœurs, » qu'ayant esté amenée à la fondation de ce Monastere, dés » l'aage de vingt-un an, l'on me chargea de l'Office de » Maistresse des Novices, que i'ay exercé treize années. » Que l'on y adjousta celuy de Soûprieure, où vous avez » encores veu que les dernieres années du Gouvernement » de feu nostre Reverende Mere, à cause de ses continuelles » infirmitez tout le poids est tombé sur moy seule; j'ay toû- » jours esté appliquée pour les autres, & non pas pour moy- » même: Dieu sçait les dómages que j'en ay receus, & la rui- » ne que cela a causé à mon interieur; personne ne sçait de » quel poids sont les charges, si on ne les a portées, & je » vous asseure que pour la continuation de cette sorte de » Croix, il faut une grace & une vertu au dessus de la mien- » ne, afin de bien servir les autres, & ne se perdre pas soy- » mesme; c'est pourquoy je vous supplie pour l'amour de » nostre Seigneur JESUS-CHRIST, & par l'affection que » vous avez pour tout nostre Saint Institut, & par celle que » vous me témoignez, de m'accorder cette faveur que ie » sois au moins trois ans sans aucun de ces premiers Offices, » afin que je puisse vaquer à mon Dieu & à moy-mesme, » sans avoir plus rien à penser pour gouverner les autres.

Toutes la Religieuſes écoutant ces paroles fondoient en larmes, lors principalement qu'à ſes ſupplications elle « adjouſta en des termes preſſants & plus humbles: Tout au « moins laiſſez un peu repoſer voſtre pauvre ſervante; je « ne vous demande point d'autre grace, que celle que l'on « fait tous les jours à une beſte de charge à qui on donne du » repos quand elle eſt fatiguée; laiſſez-moy reprendre un » peu de force, & puis vous ferez de moy ce qu'il plaira à » Dieu, & ce que vous voudrez. Ces inſtantes prieres firent » que les Religieuſes enfin acquieſcerent à ce qu'elle vouloit, quoy que ce fuſt avec une ſenſible douleur, qu'elles témoignerent aſſez par leurs larmes & leurs ſoûpirs, & elles ny conſentirent que pour la ſatisfaire, & pour ſe la conſerver; c'eſt pourquoy elles luy en donnerent leur promeſſe par écrit.

Elle fut neantmoins éleuë Soûprieure, n'y ayant point de Religieuſes hors elle qui euſt l'aage convenable pour cét Office, & apres que l'élection fut faite, toutes l'allant trouver pour la congratuler de ſon contentement, elle leur répondoit. *Helas! ie ne vole encores que d'une aiſle, ma ioye n'eſt pas entiere, il faudroit que ie fuſſe entierement dégagée pour eſtre parfaitement contente.* Elle demeura l'eſpace de ſix ans ſans eſtre remiſe en l'Office de Prieure, & elle renouvella ſi fort toutes ſes ſupplications qu'on la déchargea encores de celuy de Soûprieure, & qu'on luy donna ſeulemẽt celuy de Diſcrette & de Maiſtreſſe des Novices, pour ſatisfaire à ſon humilité, & montrer le mépris qu'elle faiſoit des vaines préeminences de la Religion. Ses plus grandes inſtances ne furent pas neantmoins celles quelle fit à ſes Sœurs, pour eſtre delivrée de ce dont elle avoit tant d'averſion. Elle recourut à noſtre Seigneur & à ſa ſainte Mere, par de plus ardantes prieres, pour obtenir la

grace de mourir dans l'obeïſſance & dans la ſubjection, en quoy elle fut exaucée ſelon ſes deſirs les cinq dernieres années de ſa vie, comme nous verrons en ſon lieu en racontant les grands exercices, & les riches couronnes que Dieu a voulu donner à ſon humilité.

Ce qu'elle fit apres qu'elle fut déchargée, & comme eſtant eſleuë une autre fois, elle modera la ferveur de ſon zele.

Chapitre XVI.

SI le meilleur moyen pour apprendre à bien commander eſt de bien obeïr, on peut dire avec la meſme raiſon, que le meilleur moyen pour apprendre à obeïr, eſt d'avoir commandé. Perſonne ne ſçait mieux le temperament de prudence & de douceur qu'il faut apporter dans le commandement, que ceux qui ont porté parfaitement le joug de l'obeïſſance : & perſonne n'eſt plus parfaitement ſoûmis à l'obeïſſance, que ceux qui ont appris par leur experience la peine qu'il y a dans le commandement, quand on s'en veut acquiter ſelon ſa conſcience. La Mere dont nous parlons a fait l'experience de l'un & de l'autre, & a donné des exemples & des inſtructions ſalutaires dans ces deux eſtats.

Elle monſtra bien quand elle fut démiſe, que l'authorité luy eſtoit un eſtat violent, & que la ſubjection eſtoit ſa vraye inclination, & ſon propre element. C'eſtoit une choſe digne d'admiration de voir l'une des Fondatrices de la maiſon ſe tenir dans le dernier reſpect auprés de celles qui eſtoient Superieures, encores qu'elles euſſent eſté

ſes

ſes Novices. Car ſon principe eſtoit de ne regarder point la perſonne qui gouvernoit, mais celuy qui gouvernoit par elle. Elle ne ſe meſloit d'aucune choſe, à moins qu'on ne luy ordonnaſt de dire ſon advis: ce que l'on faiſoit toûjours, car on avoit grande eſtime de ſes Conſeils, & elle avoit tant d'humilité qu'elle ne les dõnoit jamais dans les choſes meſmes où elle avoit droit de parler, qu'elle n'en demandaſt encores la permiſſion. Comme elle eſtoit ſingulierement deſireuſe des humiliations & de la mortification, les Superieures pour luy faire plaiſir, luy en donnoient aſſez ſouvent matiere, & quand elle en témoignoit trop de joye (car c'eſtoit là un de ſes grands deffauts,) elles l'en reprenoient comme d'un effet de propre complaiſance, & auſſi-toſt elle baiſoit la terre, & demandoit pardon à genoux, avec des paroles ſi humbles qu'elle donnoit de la confuſion à celles qui vouloient l'exercer.

Toutes les Religieuſes qui avoient pour elle une eſtime & un reſpect nompareil demandoient permiſſion de conferer avec elle de leurs diſpoſitions interieures, ce qu'on leur permettoit facilement: Mais cette bonne Mere qui taſchoit toûjours à les porter au deſtachement, leur diſoit: *Allez, mes Sœurs, à vos Superieures, c'eſt à elles que Dieu donne la grace de conduire celles qu'il commet à leurs charges: il y a bien plus de vertu & de ſeureté d'y avoir recours, qu'à d'autres qu'on choiſit par ſa propre volonté.* Neantmoins apres les avoir excitées à ſuivre les voyes ordinaires de Dieu, elle ne laiſſoit pas de les recevoir charitablement & de les ſatisfaire: Et l'on voyoit ſouvẽt un ſaint debat entre cette humble Mere, & les Superieures à qui ſe defereroit le plus en ce ſujet. Car la Prieure luy donnoit tout pouvoir, comme à la principalle Mere de la maiſon, & elle s'en jugeant incapable remettoit tout au pouvoir de la Superieure. La

Maiſtreſſe luy envoyoit auſſi ſes Novices, la reconnoiſſant plus éclairée & plus capable qu'elle, pour les former ſelon l'eſprit de la Religion; & l'autre en uſant en cela comme au reſte, les renvoyoit toutes à leur Maiſtreſſe, pour les retenir dans la ſoûmiſſion. Ce n'eſtoit de toutes parts que des marques de defferance & de charité, en la belle maniere que S. Paul preſcrit entre les Saints, qui eſt de ſe prevenir par honneur, chacun regardant les autres comme ſes Superieurs, & ſe reputant ſoy-meſme comme ſujet de tous. Ce fut ainſi que cette bonne Mere, paſſa ſix années avec une indicible joye de ſon ame, ſe voyant délivrée de la charge de la maiſon en chef, mais non pas ſans continuër d'y rendre par ſes ſoins, & par ſes aſſiſtances, tous les ſecours ſalutaires qu'on pouvoit attendre de ſa prudence & de ſa pieté.

Il ſembloit que noſtre Seigneur prenoit plaiſir à la mortifier dans la choſe qu'elle apprehendoit le plus: car ayant fait tout ſon poſſible pour perſuader plus que jamais à ſes Sœurs, qu'elle eſtoit incapable de cét Office, & ayant pris à cœur de les faire ſouvenir des fautes qu'elle croyoit y avoir commiſes, & de la peine qu'elle pouvoit avoir donnée à quelques-unes, parce qu'on la jugeoit en effet plus rigide dans les commencemens de ſon Gouvernement, que cét Inſtitut, qui n'eſt fondé que ſur la douceur & la charité, ne ſembloit exiger; elle alla meſme juſques à ce point, que de dire à deſſein tout ce qu'il falloit pour oſter à toutes l'eſperance qu'elle fuſt pour s'adoucir en aucune façon. Mais il arriva malgré tous ſes efforts & toutes ſes addreſſes, qu'elle fut encore forcée de rentrer dans la meſme place, à moins que de reſiſter abſolument aux volontez de Dieu, au commandement de ſes Superieurs, & au conſentement de toute ſa communauté. Mais comme

ſa couſtume eſtoit de faire un ſaint uſage de tous les evenemens contraires à ſes inclinations, elle prit cette charge dans un eſprit de penitence & d'aneantiſſement, diſant quelquesfois à noſtre Seigneur par une plainte amoureuſe les paroles du Prophete (*Vt jumentum factus ſum apud te, &c.*) Et noſtre Seigneur de ſon coſté luy fit connoiſtre par ſon experience, que tant de refus & de reſiſtances qu'elle avoit apportées, ne luy avoient pas eſté agreables: car il luy fit eſprouver la ſouſtraction des lumieres, & des conſolations qu'elle avoit euës auparavant, & qu'elle n'avoit plus en ſi grande abondance. Il luy donnoit ſeulement ce qui luy eſtoit neceſſaire pour les autres, ſoit dans ſa charge de Prieure, ſoit dans celle de Maiſtreſſe; de maniere que quand les Religieuſes la vouloient faire parler des choſes divines, afin de participer à ſes lumieres & à ſes ſaintes ardeurs, elle leur diſoit quelquefois en ſoûpirant, s'appliquant ce paſſage de Job, lors qu'il parloit du temps de ſa proſperité, *Quand il plaiſoit à noſtre Seigneur que ie lavaſſe mes pieds dans le laict, & quand ie voyois ſortir des ruiſſeaux d'huille de la pierre, en ce temps-là ie vous aurois bien répondu d'une autre maniere que ie ne puis faire maintenant; car à preſent ie ſuis dans les iours de triſteſſe & de ſterilité.* Elle faiſoit quelquesfois pour le meſme ſujet comparaiſon d'elle-meſme avec le baſſin d'une fontaine, qui reçoit l'eau toute pure de ſa ſource, & la diſtribuë en meſme temps à pluſieurs canaux, ſans qu'il en retienne rien pour ſoy-meſme: Car en effet ce que Dieu luy donnoit pour lors n'eſtoit que pour les autres, & on l'a veuë quelquesfois dans cét eſtat de dereliction, qu'elle ouvroit la bouche pour parler ſans quaſi ſçavoir ce qu'elle vouloit dire, & neantmoins à ce que pluſieurs ont rapporté depuis, c'eſtoit des choſes merveilleuſes que tout ce qu'elle

Pſal. 72.

Iob. 29.

leur disoit, bien qu'elle n'en eust pour lors aucune experience sensible en soy-mesme, & n'y trouvast aucun goust de sa part: Au contraire elle ne trouvoit que des obscuritez & des amertumes, où celles qui l'écoutoient recevoient des lumieres & des ravissemens.

Elle passa de cette maniere les trois années de son second Gouvernement, apres lesquelles elle obtint encore, quoy qu'avec beaucoup de peine, aupres des plus ferventes de ses Sœurs, d'estre déchargée une seconde fois: Les plus zelées ne voulant point avoir d'autre Superieure qu'elle; les autres acquiesçant par compassion à son pieux desir; les autres jugeant qu'en effet elle estoit plus severe qu'il n'estoit à desirer pour le soulagement de celles qui avoient moins de force ou moins de courage qu'elle. Ce ne fut pas pourtant sans la mettre encores Soûprieure; de sorte qu'elle disoit agreablement qu'elle ne pouvoit
Psal. 115. chanter tout-à-fait avec le Prophete, *Seigneur, vous avez briſe mes liens, ie vous ſacrifieray une hoſtie de loüange*; puis qu'estant encore attachée par cét Office au soin de la maison, elle s'imaginoit qu'elle traisnoit une partie de sa chaisne, & n'estoit délivrée qu'à moitié.

On ne peut desavoüer à la verité qu'elle n'ait eu dans son commencement un grand penchant à la severité, tant en ce qui regardoit sa personne, qu'en ce qui touchoit la conduite des autres. L'horreur extréme qu'elle avoit pour toute sorte de mal, luy faisoit voir les plus petites imperfections comme de grands desordres, & l'ardant amour qu'elle portoit à Dieu, luy representoit toutes les actions de vertu qu'on pouvoit pratiquer pour sa gloire, comme des devoirs d'une obligation indispensable à des ames qui devoient estre ses parfaites épouses. Ainsi elle ne pouvoit ny souffrir aucun deffaut, ny obmettre aucun point

de la perfection en soy-mesme ny dans les autres, sans ressentir une douleur pareille à celle du Prophete, qui disoit, *Le zele de vostre maison m'a devoré*: ou bien à celle de S. Paul, qui demandoit, *Qui est ce qui est foible, sans que ie sois bruslé ?* Mais parce que ce zele a esté pour elle un sujet de beaucoup d'épreuves rigoureuses, aussi bien qu'un exercice de beaucoup de vertus heroïques, il n'est pas hors de propos de s'y arrester quelque peu davantage, & la justifier du seul blasme qu'on luy a pû donner. *Psalm.68.*

Il n'est pas extraordinaire que ceux qui ont esté les fondemens des Ordres Religieux ayent eu une exactitude extraordinaire, & qu'ils ne l'ayent portée dans les commencemens quelques fois plus loin qu'il n'estoit necessaire. La Loy ancienne fut la Loy de rigueur, la nouvelle a esté la Loy de la grace. L'Eglise primitive a eu des conduites que le temps present ne pourroit supporter, & qui n'estant pas necessaires, ont esté chãgées par le mesme esprit qui les avoit introduites. Tous les Ordres ont éprouvé le mesme cours que l'Eglise universelle, & nous nous estonnons de lire ce qu'ont fait ces anciens Anacoretes, au prix de ce que font aujourd'huy les Religieux les plus Saints & les plus austeres. S. Romuald Fondateur des Camaldules, fut traitté par un Saint Homme nommé Marin, qu'il avoit pris pour son Maistre en la vie solitaire, d'une façon qui passeroit pour barbare si on en usoit ainsi avec des Serviteurs de Dieu. Saint Bernard ne demandoit rien moins à ceux qu'il recevoit dans son Ordre, sinon qu'ils laissassent leur corps à la porte, pour apprendre à vivre comme s'ils n'en avoient plus. Luy-mesme à la mort demanda pardon au sien de l'avoir trop rigoureusement traité durant sa vie, luy promettant pour recompense qu'il alloit estre d'autant plus heureux dans le Ciel.

On ne peut quasi lire sans s'effrayer ce qui est écrit de Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de JESUS, dans les premieres années de sa vie. Il passoit les sept jours de suite sans boire & sans manger, il faisoit sept heures d'Oraison, couchoit sur la terre dure, prenoit trois fois la discipline par jour avec des chaisnes de fer, & conduisoit quasi par les mesmes voyes S. François Xavier, & ses autres compagnons durant leurs premiers exercices, appellant ce temps-là sa primitive Eglise, pour les consolations qu'il y trouvoit, & pour les rigueurs qu'il y avoit exercées. Apres ces exemples il ne faut pas estre surpris si nostre Mere Marie Agnes, poussée du mesme esprit, a esté portée d'abord à une rigueur que plusieurs ont jugé excessive. Il est aisé de déchoir, & on revient bien-tost d'une trop grande ferveur, à une moderation vertueuse & discrette. Ce sont ces beaux deffauts qu'on remarque dans les Saints, quand on n'en découvre point d'autres, & les grands desirs qu'ils ont eu de devenir trop Saints: En ce sens on peut bien dire que leurs vices seroient nos vertus, & il est bien salutaire que leur ferveur excessive serve d'un contrepoids à nostre grande lascheté. Ce qu'on peut asseurer de la Mere Marie Agnes, c'est qu'elle n'a jamais esté severe pour autruy, qu'elle ne l'ait infiniment esté davantage pour soy-mesme, & bien differente de ceux que nostre Seigneur reprend en l'Evangile, qui mettoient de pesans fardeaux sur les autres, sans qu'ils y vouluſſent toucher du bout du doigt, elle a toûjours beaucoup plus fait qu'elle ne conseilloit, ou qu'elle n'ordonnoit, ou qu'elle ne permettoit: Et si elle a fait paroistre quelquesfois de la rigueur, on a toûjours connu que ce n'estoit que par un pur motif de la gloire de Dieu, du bien general de la Communauté, & de l'avancement particulier des Ames

qu'elle vouloit porter à la plus haute perfection. Ce motif eſtoit le miel qui adouciſſoit tout ce qu'il y avoit d'aigre, ſoit dans les penitences qu'elle pratiquoit elle-meſme, ſoit dans les reprehenſions dont elle uſoit avec les autres; & apres tout elle ſçavoit ſi bien garder la douceur dans le cœur, tandis que la rigueur éclattoit au dehors, qu'elle eſtoit ſemblable à ces fruits dont l'eſcorce eſt rude & amere, mais qui cachent au deſſous un ſuc le plus doux, & le plus delicieux. Enfin ſi elle a eſté telle en ſes commencemens, comme on ne le peut diſſimuler, elle s'eſt bien moderée dans la ſuite, & dans ſon dernier Gouvernement qui fut de ſix ans, dont nous allons parler.

Trois choſes contribuerent à produire ce changement en ſa conduite, ſans en produire aucun en ſa vertu. La premiere furent les avertiſſemens qui luy furent donnez par les Superieurs, & par les Peres ſpirituels; car entre les bonnes qualitez qu'on a connuës en elle, rien n'a eſté tant admiré que la ſoûmiſſion qu'elle avoit à recevoir les avis qu'on luy donnoit, ſoit qu'ils vinſſent des Superieurs, ſoit qu'ils vinſſent des autres qui eſtoient capables de l'inſtruire, & meſme quelques-fois de ceux qui ne pouvoient paſſer pour ſes amis. La ſeconde fut la connoiſſance qu'elle acquit par elle-meſme traitant avec ſes Sœurs, écoutant leurs peines, & entrant dans les raiſons qu'elles luy apportoient, pour n'appeſantir pas le joug de la Religion ſur des ames, qui s'eſtant engagées dans une vie tout-à-fait retirée, n'avoient pas beſoin qu'on adjouſtaſt de nouvelles charges à celles qu'elles avoient volontairement priſes. Mais la derniere & la plus forte fut la privation des conſolations dont nous avons parlé; car elle éprouva la grande difference qu'il y a de courir, ou de voler dans les voyes de Dieu quand ſa grace nous porte, &

de marcher ou de ramper avec nos propres forces, aydez des secours non sensibles de Dieu, qui nous laisse porter nostre Croix, sans nous faire éprouver l'onction qui la rend agreable : Elle entendit alors ce qu'a dit le Saint
Hb. 5. Apostre, *Qu'il faut que le Superieur soit éprouvé en tout, pour compatir à toutes les infirmitez de ses inferieurs, & par ce qu'il souffre en soy-mesme, apprendre à soulager les autres.* Cela luy fit ouvrir les yeux pour connoistre les besoins de ses Filles & pour les soulager, tandis qu'elle prenoit pour elle une determination plus forte que jamais de s'abandonner absoluëment au bon plaisir de Dieu.

Il ne fut jamais rien de plus indulgent à ses Sœurs, que fut cette incomparable Superieure depuis ce temps-là, l'espace des six ans qu'elle fut dans la charge pour la derniere fois. Elle les prevenoit, elle les soulageoit, elle les consoloit en tout ce qu'elle pouvoit : Et cependant elle adoroit d'un grand cœur toutes les dispositions de nostre Seigneur sur elle, & s'abandonnoit à tout poûr le corps & pour l'ame, sans vouloir autre chose que l'accomplissement de sa divine volonté. Elle disoit souvent qu'il estoit le Seigneur & le Maistre, que c'estoit à luy de dire & de faire, & à elle d'oüir & d'obeïr : qu'elle devoit estre dans ses mains comme l'instrument est en celle d'un Artisan qui en fait ce qu'il veut ; ou l'argile en celle du Potier qui en forme un vase d'honneur, ou un vaisseau d'opprobre ; neantmoins cét abandon general ne luy ostoit pas l'affection de vivre toûjours dans la bassesse, & elle faisoit voir en toute rencontre son inclination insatiable pour la subjection. Dans ses Conferences spirituelles elle relevoit hautement le bon-heur dont joüit une ame Religieuse, qui n'a qu'à vacquer à sa perfection & à obeïr ; car elle ne pouvoit en ce rencontre retenir les sentimens de son

cœur,

cœur,& au milieu du discours,elle se mettoit à genoux devant toute la Communauté, disant les larmes aux yeux: *Helas! mes cheres Meres & Sœurs, n'aurez-vous point pitié de moy, qui suis en si grand danger de me perdre, estant si accoustumée à faire ma volonté, & à suivre mon propre iugement?* Elle adjoustoit, *Tout au moins, priez nostre Seigneur qu'il me face la grace que ie ne perde point la disposition d'une parfaite obeïssante, en commandant aux autres, ausquelles ie ne suis pas digne d'obeïr.* Mais quoy que toutes les difficultez dans la charge, & les refus qu'elle en avoit faits n'eussent esté que par un fonds d'humilité, & sur l'apprehension que la nature ne s'y attachast trop: Elle a neantmoins reconnu à ses dépens, & advoüé plusieurs fois, comme nous avons dit, qu'elle croyoit que le trop de resistance qu'elle y avoit apportée luy avoit causé les privations qu'elle avoit éprouvées depuis, & elle s'en accusoit elle-mesme comme d'un grand deffaut. Elle enenseignoit à toutes qu'il estoit plus parfait de s'abandonner entierement à Dieu, sans choix & sans refus, & sans user de tant de precautions pour se maintenir dans la perfection qu'on se figure; & que la vraye humilité consistoit à se soûmettre simplement, & se tenir fidellement en la place où Dieu nous vouloit, se confiant en sa divine Providence, qui s'est obligée de venir au secours d'une ame qui delaisse ses interests pour accomplir sa sainte volonté. Ce fut l'instruction qu'elle retira des élections qu'on fit d'elle plusieurs fois, aussi bien que la douceur pour ses Sœurs,qu'elle garda soigneusement apres sans rien diminuër de l'exacte observance des Regles, en imitant la sage conduite de celuy qui fait tout avec poids & avec mesure, & qui arrive d'un bout à l'autre avec force & avec suavité.

Il eſt vray qu'elle eſt demeurée depuis ce temps-là ſans charge & ſans employ, à cauſe qu'elle a eſté preſque toûjours ou infirme, ou malade, & comme durant l'eſpace de quarante ans elle n'eſt point ſortie de Paris pour aller faire ailleurs d'autres fondations, nous n'avons point d'autres remarques à faire de ſa direction que celles que nous avons rapportées. Mais parce qu'on ne peut mieux connoiſtre ſon eſprit que par les vertus qui ont eſté le principe de toutes ſes actions, & qui leur ont donné le prix & le merite: Il eſt à propos d'en faire le recueil, & de les repreſenter en leur ordre, avant que de parler de ſa derniere maladie, & de ſon heureuſe mort. Nous commencerons par les Theologales, & nous choiſirons apres entre les Moralles, celles où elle a davantage excellé.

Des principalles vertus de la Mere Marie Agnes, & premierement de ſa Foy vive.

CHAPITRE XVII.

IL eſt aſſez facile à voir dans le cours de cette Hiſtoire, qui n'eſt qu'un tiſſu des vertus de cette ſage Mere, combien ont eſté excellentes en elle par deſſus toutes les autres, celles que les Theologiens appellent Theologales: & particulierement quelle a eſté la vivacité de ſa Foy, la generoſité de ſon Eſperance, & l'ardeur de ſa Charité: & comme ces trois vertus ont eſté le fondement myſtique de tout ſon edifice ſpirituel, il ſera aiſé de juger à quel point elle en a élevé le comble, quand on aura connu à quel degré de perfection ces fondemens en ont eſté eſtablis dans ſon cœur.

L'on a remarqué dans les premiers Chapitres, comme cette Foy vive a paru en elle dés sa tendre jeuneſſe, & comme Dieu l'avoit prevenuë deſlors d'une lumiere éclatante ſur ſes myſteres, & ſur ſes veritez divines. Elle en parloit déja ſi hautement, qu'elle raviſſoit tous ceux qui l'entendoient, & qu'elle ſe diſtinguoit incomparablement d'avec toutes les autres qui ne comprennent que tres-peu dans ces choſes, & encores apres beaucoup de temps. Il eſt vray qu'avec cette prevention de graces & de lumieres, elle avoit un eſprit vif & penetrant, & ſur toutes les choſes que l'on luy propoſoit touchant ces meſmes matieres, elle concevoit & s'expliquoit ſi clairement & ſi ſolidement, qu'elle faiſoit bien paroiſtre que la nature en elle avoit eſté faite pour ſervir à la grace, & que dans ſon eſprit naturellement eſclairé, il y avoit interieurement un Maiſtre infiniment plus eſlevé, qui l'inſtruiſoit de ce que les hommes ne luy avoient encores pû enſeigner.

Le don ſi ſpecial d'intelligence ſur les choſes ſaintes & divines, ſe fait voir non ſeulement dans le cours de ſa vie, mais auſſi dans ce qui eſt reſté de ſes écrits. Quand les Religieuſes avoient quelque difficulté, ou bien deſiroient avoir quelque belle connoiſſance des choſes ſpirituelles, elles ne s'adreſſoient point à d'autres qu'à elle, pour eſtre éclairées dans leurs doutes, ou pour avoir l'explication de quelque paſſage qui leur eſtoit obſcur dans ce qu'elles entendoient rapporter de la ſainte Eſcriture, ou des matieres qui paſſoient leur portée. Elle leur reſpondoit ſi admirablement bien ſur les choſes les plus hautes, & ſur les myſteres de la tres-ſainte Trinité, de l'Incarnation, du S. Sacrement, & des autres articles de la Religion, que perſonne ne l'entendoit qui ne jugeaſt que ce qu'elle di-

ſoit paſſoit ſon eſprit naturel, & la capacité qu'elle euſt pû acquerir par beaucoup de lecture, & par de longues communications avec les plus ſçavans Docteurs.

De ce fonds de lumieres & de clartez, partoit l'eſtime infinie qu'elle avoit de Dieu, de ſa grandeur, de ſa puiſſance, de ſon merite, & du prix qu'il faut faire des choſes qui regardent ſa gloire : en ſorte que s'il ſe rencontroit quelque affaire où il y euſt à balancer, entre l'intereſt de Dieu, & celuy de la creature, elle diſoit auſſi-toſt, & plus d'effect que de paroles, avec le zele & la ferveur de S. Michel, *Qui eſt ſemblable à Dieu, pour en faire plus de cas, ou pour le luy comparer ?* Elle regardoit Dieu comme eſtant tout, & le reſte comme un neant, & dans ce ſentiment elle mépriſoit l'honneur, les biens, & les ſatisfactions de la terre, & ne vouloit autre choſe que le neant pour elle-meſme, & pour luy toutes choſes : qu'il fuſt tout en toutes, & que toutes ne fuſſent rien qu'en luy.

C'eſtoit par ce meſme don precieux de la Foy vive, que pour faire de petits miracles dés ſa premiere jeuneſſe, comme nous avons dit qu'il ſemble s'en eſtre fait, elle appliquoit de l'Eau beniſte, & le ſigne de la Croix, pour guerir les petits maux qu'elle avoit, & ceux qu'elle voyoit aux autres. Car on peut croire que Dieu a eu la bonté de montrer que cette innocence & cette ſimplicité luy eſtoient agreables, en produiſant promptement des effets qui ne pouvoient apparemment s'attribuer aux cauſes naturelles, mais qui le pouvoient tres-pieuſement à la Foy, & à la confiance que cette fervente Fille fondoit ſur les promeſſes qu'il a faites, d'accorder tout à ceux qui croiroient parfaitement en luy. Mais cette Foy ſi vive & ſi agiſſante s'eſt particulierement ſignalée quand elle s'en eſt ſervie, comme d'un bouclier impenetrable pour reſiſter aux

traits de tous les ennemis de son salut & de sa perfection, ou comme d'un glaive penetrant pour abbatre les pernicieux effects de la nature corrompuë, & ruiner les maximes du monde oppoſées à celles de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. Car c'eſt elle qui luy inſpiroit l'apprehenſion effroyable qu'elle avoit du peché, & le ſoin inconcevable d'éviter les moindres ombres de l'imperfection. C'eſt elle qui la faiſoit travailler fortement à eſtablir en celles qui eſtoient ſous ſa conduite, ce veritable & ſolide fondement de vertu, qui conſiſte à ne chercher que Dieu, à ne craindre que Dieu, & à ne ſervir qu'à Dieu. De ſorte que quand elle voyoit quelqu'une de ſes Filles qui ne perſiſtoit pas dans la ferveur où elle avoit commencé, elle luy diſoit en la reprenant amiablement: *Hé! quoy? Dieu n'eſt-il pas toûjours auſſi Saint & auſſi aimable, auſſi grand & auſſi puiſſant aujourd'huy qu'il eſtoit hier? & ne ſera-t'il pas eternellement auſſi digne d'eſtre glorifié & aimé, que lors que vous avez commencé de le ſervir? ô que cela eſt indigne d'une ame Religieuſe, de le ſervir ainſi par quartiers, & de changer ſelon les mutations de l'eſprit humain, ou bien lors qu'il nous careſſe & nous comble de ces douceurs! Sçachez*, leur diſoit-elle, *qu'il eſt auſſi digne d'amour dans les effets de ſa Iuſtice, qu'en ceux de ſa Miſericorde: car en l'une & en l'autre il eſt Dieu, & c'eſt ce ſeul nom qui nous doit obliger à l'adorer, à l'aimer, & à le ſervir par tout.* Apres cela elle leur montroit que la ſource principalle de nos maux, & de ce que nous ne reüſſiſſons pas dans la pluſpart de nos entrepriſes, vient de ce que nous ne nous eſtabliſſons pas aſſez ſolidement ſur ces veritez eternelles, de la grandeur, de la bonté, & de la puiſſance de Dieu. *Car ſi les ames s'y affermiſſoient fortement*, diſoit-elle, *en peu de temps, elles ſeroient au deſſus de tous les changemens, eſtant appuyées ſur celuy qui ne change iamais.*

Il eſt encore aiſé d'obſerver dans la maniere d'agir qu'elle a ſuivie toute ſa vie, que ſelon les paroles de Saint Paul, eſtant une ame vrayement juſte, elle vivoit de la Foy, & ſe nourriſſoit des actes de la Foy, & que non ſeulement elle agiſſoit par des motifs ſurnaturels en tout ce qu'elle entreprenoit, mais auſſi qu'elle operoit par deſſus le raiſonnement humain en toutes ſes conduites. Dieu ſeul en eſtoit le principe, le modelle, & la fin: & toutes ſes actions n'ont eſté la pluſpart qu'un continuel exercice de foy, tout ce qui eſt viſible n'ayant pas eſté ſuffiſant pour la faire tomber dans le moindre déreglement notable au prejudice des volontez de Dieu. Le meſme eſprit de Foy vive produiſoit en elle les ſouhaits ardants qu'elle avoit du martyre, & l'envie continuelle de mourir pour la cauſe de Dieu, pour le maintien de la Juſtice, & pour les veritez que l'Egliſe enſeigne: car elle ne vouloit point du tout d'autre raiſon pour les croire fidellement, ſinon parce que Dieu les avoit dites à ſon Egliſe: & quelques-fois dans ſes Inſtructions, ou Conferences ſpirituelles, lors qu'elle parloit des myſteres incomprehenſibles de Dieu, elle rapportoit l'exemple des Diſciples de ce Philoſophe, qui rendoient à leur Maiſtre une ſoûmiſſion ſi aveugle, que ſe diſant les uns aux autres, *Il l'a dit*, c'eſtoit aſſez pour n'en diſputer plus. Elle excitoit ſur cela ſes Filles à conſiderer que ſi on a rendu de ſemblables defferances à un homme, il eſt bien juſte à plus forte raiſon d'avoir pour Dieu un cœur docile & ſimple, pour ne vouloir rien examiner ſur ce qu'il nous a dit, ſinon que c'eſt luy qui l'a dit.

Elle ſe faiſoit un ſingulier plaiſir de prendre tous les jours quelque temps exprés, pour produire en la preſence de Dieu des actes de Foy ſur les principaux myſteres de la

Religion, & cela par une ſincere devotion, & un amour qu'elle avoit pour cette vertu divine. Elle portoit ſur ſoy en écrit, ou dans ſon Livre, le *Credo* qui ſe chante à la Meſſe, & elle diſoit qu'elle eſtoit ſi parfaitement convaincuë de toutes ces veritez, qu'il luy ſembloit qu'elle ne pourroit pas s'empécher de les croire, quelques raiſons qu'on luy puſt propoſer au contraire; quand meſme il luy ſembleroit qu'elle n'y puſt répondre ſelon tout ſon eſprit naturel, ou qu'il y euſt mille morts à ſouffrir pour leur confeſſion, s'arreſtant à ce propos, *Il faut croire de Dieu ce que nous n'en pouvons comprendre*, il ſuffit qu'il l'ait dit pour n'en avoir point de doute.

Lors que dans l'Office divin l'on diſoit le Symbole de S. Athanaſe à Prime, elle renouvelloit avec attention toute la preſence de ſon eſprit, & elle eſtoit ſi ravie de croire & de confeſſer toutes ces hautes veritez de la Grandeur, & de la Majeſté de Dieu, Trin, & Un, & Incarné: que c'eſtoit le ſujet de ſes tendres amours, & de ſes adorations continuelles. Elle prenoit en ſuite de cela ſi fort à cœur les intereſts de la ſainte Egliſe, & de prier pour ſon Exaltation, qu'elle diſoit qu'en cela conſiſtoit eſſentiellement l'union qu'une ame garde avec ſon chef, & ſon divin Eſpoux, qui eſt noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. Elle n'épargnoit auſſi pour ce ſujet, ny veilles, ny oraiſons, ny auſteritez, & elle avoit une affection ſi fort ſinguliere de prier non ſeulement pour les Prelats, mais auſſi pour tous ceux qui inſtruiſent les autres, & qui annoncent la parole de Dieu, ou qui deffendent par leurs travaux, & par leur ſang quand il en eſt beſoin la pureté de la Foy Catholique, qu'il n'eſtoit rien qu'elle ne vouluſt faire, ou ſouffrir pour un ſi beau ſujet. Elle renouvelloit pour cela la ferveur de ſon zele, dans le temps qu'on fait dans l'Egliſe

l'ordination des nouveaux Eccleſiaſtiques pour demander à Dieu de bons Miniſtres, comme une choſe de tres-grande importance pour ſa gloire, & pour le ſalut des Ames. Elle prioit encore tous les jours pour la converſion des pecheurs & des Heretiques ſeparez de l'Egliſe, & ce qui luy cauſoit une tres-grande douleur, eſtoit de voir ces pauvres ames dans l'aveuglement, & le danger de ſe perdre. Mais ſur tout celles qui luy touchoient le plus au cœur, c'eſtoient les perſonnes agonizantes, pour leſquelles elle n'eſpargnoit rien, ayant compris par cette veuë de Foy, l'importance de ce dernier paſſage qui conduit en un moment à l'eternité, où il ne s'agit de rien moins que d'un bien infiny, ou d'un mal infiny, à quoy elle ne ceſſoit de s'eſtonner que des hommes qui ſe diſent fidelles, penſent neantmoins ſi peu. La croyance vive & forte qu'elle avoit auſſi de la Realité de noſtre Seigneur dans le tres-ſaint Sacrement de l'Autel, eſtoit pareille, ou meſme plus touchante encores que celle qu'elle avoit pour tous les autres ſujets. Elle la faiſoit admirer tous les jours par l'aſſiduité qu'elle rendoit à ce divin myſtere, qui eſtoit toute ſa beatitude en la terre: & le devotieux reſpect & l'aneantiſſement d'eſprit qui paroiſſoit en ſon exterieur, montroit bien que ſon ame eſtoit toute abſorbée en Dieu, & penetrée de la Foy vive de ſon adorable preſence, tandis qu'elle eſtoit proſternée devant luy, & qu'elle continuoit à faire ſur la terre, ce que les Anges ne ceſſent jamais de faire dans le Ciel, Adorant avec toute l'étenduë de ſes affections ſur le Saint Autel, cette divine Hoſtie qui nous eſt demeurée pour gage de ſon amour, comme ils loüent & beniſſent eternellement ſur le Throſne de ſa gloire cét Agneau occis pour le ſalut du monde, depuis la naiſſance des ſiecles.

Pour

Pour achever ce Chapitre j'adjousteray seulement, qu'on pourra connoistre ce fonds admirable de sa Foy en beaucoup d'autres choses ; mais qu'il paroissoit singulierement en cette veuë continuelle de Dieu qu'elle avoit en la personne des Superieurs, à qui elle rendoit un respect & une soûmission nompareille, jusques au moindre signe de leurs intentions & de leurs volontez, se souvenant de ce que nostre Seigneur a dit en parlant d'eux, *Qui vous écoute il m'écoute, & qui vous mépriſe il me mépriſe* ; d'où elle apprenoit, & enseignoit aux autres, que cette obeïssance parfaite qu'elle rendoit à la creature, estoit fondée sur cette ferme Foy, qui découvre dans les choses ce qui n'y paroist pas, & qui dans les Superieurs tels qu'ils soient, reconnoist l'authorité de Dieu, & luy obeït par le mesme principe, qui fait qu'elle croit & adore sa presence sous l'apparence du pain dans le Sacrement, quelque Prestre que ce soit qui ait prononcé les paroles divines. *Luc.* 10.

De sa Confiance filiale en Dieu & en sa Providence.

Chapitre XVIII.

Si la Foy vive est la racine, l'Esperance est la fleur de de toute la Sainteté Chrestienne. Si l'une est la source, l'autre en est le ruisseau. La Foy de cette digne Mere ayant esté si remarquable, son esperance & sa confiance en Dieu ne l'ont pas moins esté. Car outre les effects qu'on peut en avoir remarquez en ce que nous avons rapporté, des graces qu'elle a obtenuës par ses prieres, & de l'assurance avec laquelle elle se reposoit en luy pour

tous ſes beſoins : ce qui nous reſte à dire icy le confirmera encores beaucoup davantage, & fera voir qu'elle a eſté vrayement une fille que la Providence a portée dans ſon ſein, & que la confiance en Dieu a conduite par la main.

Une fois comme elle eſtoit Prieure, & qu'elle parloit à un bon Religieux qui avoit pour elle une eſtime toute particuliere, il luy demanda ſimplement & familierement, quel eſtoit ſon attrait envers Dieu, & en quoy elle ſe trouvoit plus doucement & plus conſtamment occupée. Elle luy répondit franchement, que c'eſtoit d'agir avec luy dans un eſprit d'enfant, qui ne ſe met en ſoucy, ny en peine d'aucune choſe, qui attend tout de ſon pere, & qui s'appuye en tout ſur ſa bonté & ſur ſa providence. Qu'elle ſe ſentoit attirée aux meſmes affections, & aux meſmes tendreſſes qui ſont naturelles aux enfans au regard de leur pere, & qui leur laiſſent auſſi pour eux les meſmes reſpects & les meſmes amours. Ce bon Religieux qui eſtoit fort ſpirituel, luy repartit en ſuite : *Voila qui eſt bien, ie vous eſtime heureuſe de ce témoignage interieur que l'eſprit de Dieu donne au voſtre, d'eſtre du nombre de ſes enfans : Mais vous eſtes donc comme la fille aiſnée d'une maiſon, à qui le pere ou la mere a donné la charge & le ſoin de ſes cadettes.* Elle s'arreſta ſur ce mot, faiſant reflexion qu'il marquoit quelque avantage qu'elle ſembloit avoir ſur ſes Sœurs ; c'eſt pourquoy elle luy fit auſſi-toſt une réponſe fort humble, fort devote, & fort ſpirituelle, & puis elle luy demanda des pratiques pour ſe maintenir dans cét eſprit de petiteſſe, & de confiance auprés de Dieu, qu'elle regardoit toûjours comme ſon pere, & pour meriter auprés de luy la qualité d'enfant, dont elle ſe faiſoit un honneur qui paſſoit toutes les grandeurs du monde, & qui luy donnoit un repos que tous les accidens de la vie ne pouvoient alterer.

Elle faiſoit paroiſtre une allegreſſe toute extraordinaire de ce témoignage interieur qu'elle avoit d'eſtre du nombre des enfans de Dieu, & elle nourriſſoit en ſon cœur une confiance amoureuſe qui la portoit dans un total abandon d'elle-meſme, & de ſes intereſts, & la rendoit tout-à-fait libre des ſoins de cette vie, & des deſirs de la terre. L'on voyoit clairement dans toute ſa conduite, qu'elle ſuivoit fidellement cét attrait de la grace; car dans toutes ſortes d'evenemens faſcheux qui pouvoient arriver on la voyoit toûjours dans une égalité d'eſprit, ſoit dans les pertes temporelles de la maiſon, ſoit dans les maladies, ſoit dans les plaintes, ou dans les calomnies des perſonnes mal-intentionnées qui parloient à ſon deſavantage, ou à celuy de la Communauté, ſoit dans les delaiſſemens interieurs que Dieu luy faiſoit endurer: elle demeuroit tranquille, avec une entiere confiance en celuy qui ſçait tirer ſa gloire de nos maux. Et lors que quelques-unes l'excitoient à eſtre plus ſenſible pour le moins aux afflictions qui venoient du dehors, à parer à ces coups, ou à les repouſſer plus fortement, elle demeuroit inébranlable à toutes leurs raiſons, & diſoit dans une grande paix: *Mes cheres Sœurs, ſi Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous? Ne craignons point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, & ne peuvent rien faire contre l'ame. Dieu eſt noſtre bon pere, qui ſçaura mieux nous deffendre quand il en ſera temps, que nous ne le pouvons ſouhaiter: Laiſſons-les dire, & prions Dieu que nous ne les imitions pas.* Matt. 10.

Dans tous ces accidens faſcheux, & dans tous les beſoins ſpirituels ou temporels qui arrivoient, ſoit à elle, ſoit à ſes prochains, & pour leſquels on avoit couſtume de demander ſes prieres, elle ne prenoit point d'autres armes que celles de l'Oraiſon, & ſon recours à noſtre Seigneur

estoit avec une familiarité si respectueuse tout ensemble, & si tendre, qu'elle disoit librement aux unes & aux autres: *Allons à nostre pere*, car elle ne l'appelloit point autrement, *& il nous exaucera.* Que si elle en avoit souvent le nom en la bouche, elle en avoit bien plus le sentiment dans le cœur: Et on a veu par beaucoup d'effets extraordinaires, que ny la bouche ny le cœur n'ont point esté trompez. Car on a éprouvé dans les necessitez de la maison, & dans plusieurs affaires de leur amis, des secours de Dieu, que les circonstances où ils sont arrivez ont rendu tout-à-fait merveilleux.

Dans cét esprit d'enfant de Dieu, elle preferoit à toute autre priere, l'Oraison Dominicale, pour la grande devotion qu'elle y sentoit, & pour la confiance filiale qu'elle y trouvoit; elle la regardoit comme ayant esté dictée immediatement de la bouche de nostre Seigneur JESUS-CHRIST, sur les paroles de qui nous pouvons seurement compter & devons tout attendre: C'est pourquoy elle en avoit fait ses plus longues & ses plus ferventes meditations, & elle reconnoissoit que dans ces sept demandes qui la composent, toutes les choses que nous pouvons demander pour l'ame & pour le corps, pour le temps & pour l'eternité, pour éviter le mal & pour obtenir le bien, sont si admirablement exprimées & compriſes, qu'il ne faudroit au monde que les bien dire & les bien penetrer, pour estre parfaitement une ame d'oraison, & estre élevée à tous les degrez que les plus grands contemplatifs ont jamais enseignez.

Comme elle témoignoit un jour une allegresse plus grande que de coustume dans la conversation avec ses Sœurs, une Religieuse qui estoit saintement curieuse de sçavoir ce qui se passoit en son ame, luy demanda franche-

ment, quel eſtoit le motif qu'elle avoit pris pour faire la recreation. Elle luy répondit, *Le ſujet de ma ioye eſt de ſçavoir que ie ſuis la fille de Dieu noſtre pere commun, & d'avoir un pere ſi Saint, ſi grand, & ſi riche en bontez & en miſericordes; & de plus d'avoir l'eſperance de ioüir quelque iour de ſon heritage celeſte. Voila ma veritable ioye: En ayant une ſi grande & ſi bien eſtablie, y a t'il au monde quelque choſe qui me puiſſe affliger? Et ne voulez vous pas que ie diſe avec le Prophete Royal, Mon cœur & mon viſage ſe ſont réjoüis en mon Dieu?* Pſal. 83.

Il arriva une autre fois qu'ayant eu quelque indiſpoſition corporelle, l'Infirmiere l'avoit ſuppliée de ſe repoſer le lendemain. Mais comme elle vouloit faire la ſainte Communion, à cauſe que c'eſtoit pour elle un jour remarquable, elle en alla demander permiſſion à la Superieure, parce que ce n'eſtoit pas un jour permis à toutes par la Regle. La Mere Prieure luy dit pour ne la pas faſcher, qu'elle ne la feroit pas ce jour-là, s'il n'y avoit quelque Meſſe du grand matin: & pour lors il n'y avoit aucune apparence d'en avoir à l'heure qui luy eſtoit marquée. Cependant quoy que cette privation luy fuſt extrêmement ſenſible, elle ſe retira humblement, & ne répondit rien, mais ſelon ſa couſtume ordinaire elle éleva les yeux au Ciel en ſoûpirant, & dit à Dieu, *Mon pere.* Ce qui luy exprimoit en un mot tout ce qu'elle vouloit dire. Le matin enſuivant, un peu apres qu'elle fuſt levée, comme on ne penſoit à rien moins qu'à la faire communier, un bon Eccleſiaſtique qui n'avoit pas accouſtumé de venir en leur Maiſon, parut fort empreſſé de celebrer la ſainte Meſſe. On prepara l'Autel, il la dit, elle l'entendit, & y communia, ſans qu'on ſçache par quelle raiſon ſi extraordinaire cela arriva de la façon. Mais cét effet de la Pro-

vidence divine, qui fut remarqué de toute la maiſon, anima ſi fort la confiance de cette bonne fille envers ce Pere celeſte, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de benir ſa bonté, & avec une joye ſpirituelle inviter les unes & les autres à l'en remercier pour elle. Elle leur diſoit à toutes, *Regardez ce que c'eſt que d'avoir un bon pere, & comme il veille ſur tous les beſoins de ſes pauvres enfans.*

Comme fille de l'Egliſe elle appuyoit ſa confiance, non ſeulement ſur la bonté de Dieu, mais particulierement auſſi ſur les merites de ſon cher Fils noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, & ſur la fidelité des promeſſes qu'il nous a laiſſées, & ſceellées de ſon Sang: en ſorte qu'elle eſtoit inébranlable contre toutes les craintes, & rien n'eſtoit capable de luy faire commettre aucune laſcheté contre ſon exacte regularité, quoy que pour ce ſujet elle ait eu à ſouffrir beaucoup de contrarietez & de mépris, de plaintes, de reproches & de menaces: car il y a eu pluſieurs perſonnes, tant ſeculieres que Regulieres qui ne pouvoient ſouffrir ſes grands dégagements ſans murmures, & expliquer en mal un zele ſi fervent, & ſi deſ-intereſſé: & ſouvent ſur des apprehenſions imaginaires, & ſur la crainte que les choſes temporelles ne vinſſent à manquer à une Communauté naiſſante, on a blaſmé & condamné ſa confiance & ſa fidelité qui ne vouloit chercher aucun autre appuy. Mais elle eſtoit immobile à toutes ces ſuggeſtions, & elle répondoit genereuſement. *Vous autres cœurs de terre, vous faites iniure à Dieu de vous meffier de luy: Ne ſçavez vous pas bien qu'il s'eſt chargé de pourvoir à tous les beſoins de ceux ou de celles qui le ſerviront comme il faut? Pour moy ie le cautionneray bien, & maintiendray que tout periroit pluſtoſt que de le voir manquer à ſes promeſſes; Pourquoy donc vous mettre tant en peine de l'avenir, quand nous ne ſçavons ſi nous verrons le iour*

de demain? Nous avons un bon pere, qui est tout-riche & tout-puissant, & qui nous veut toute sorte de bien. Tant de providences humaines empéchent souvent la sienne. D'en vouloir avoir par d'autres voyes, c'est du bien mal acquis. Gardons bien nos Regles en toute leur integrité, & croyons que ce ne sera iamais que par faute de fidelité que le temporel viendra à deffaillir. Dieu feroit plustost des Miracles, & plustost les pierres se changeroient en pain, qu'il pust abandonner ceux qui esperent en luy; neantmoins dans ces choses que vous estimez si avantageuses, & que vous proposez, vous estes libres faites tout ce que vous voudrez, mais pour moy i'ay confiance en Dieu qu'il m'aydera toûjours, sans que ie m'en mette en soucy. Elle adjoustoit ces paroles selon les sentimens & l'esprit du Saint Prophete Daniel, *Quand il ne luy plairoit pas de le faire, si est-ce que de ma part ie ne voudrois iamais manquer pour ce suiet d'accomplir ses saintes volontez, dans l'observance de ma Regle, & en tout ce qu'il veut de moy.* Et ainsi avec des resolutions qu'elle puisoit dans la sainte Escriture, ou que l'esprit de Dieu luy mettoit dans la bouche, elle resistoit courageusement à toutes les considerations, & à tous les raisonnemens humains: & disoit apres le Prophete: *Ie dormiray & ie reposeray dans une parfaite assurance, parce que par une singuliere esperance, Seigneur, vous m'avez establie toute en vous.*

Dan. 5.

Psalm. 4.

De sa Charité ardante envers Dieu.

CHAPITRE XIX.

IL n'appartient qu'à Dieu seul qui penetre les cœurs, de mesurer la grandeur de l'amour avec lequel il est aimé de ses creatures. C'est ce qui me met dans l'impuissance

d'exprimer quelle a eſté l'ardeur du feu ſacré qui bruſloit dans l'ame de noſtre fervente mere; mais s'il en faut juger par quelques eſtincelles qu'elle n'a pû retenir, & qui ont éclatté au dehors, nous pouvons dire ſeurement que ſon charactere particulier eſtoit la ferveur de la charité, & que la vertu dominante en elle a eſté celle qui eſt la Reyne de toutes les vertus. On peut ſe ſouvenir comme dés ſon bas aage noſtre Seigneur l'a prevenuë de ſes faveurs, & comme il allumoit en ſon cœur ce beau feu qui a toûjours eſté en augmentant ſans diſcontinuër, la pureté de ſa vie & ſa tendreſſe pour la pieté, l'inclination pour la Religion, & principalemẽt pour l'Ordre qui eſt le plus retiré du monde, en ont eſté des preuves ſi viſibles, qu'elles ont donné lieu d'attendre tout ce qu'on a veu d'elle dans le reſte de ſa vie.

C'eſt cét amour divin qui apres l'avoir retirée du monde & ſeparée des creatures, luy donnoit un continuel deſir d'eſtre encore ſeparée de ſoy-meſme, & de ſon propre corps, pour eſtre ſelon le ſouhait du Saint Apoſtre unie avec JESUS-CHRIST, *Cupio diſſolvi & eſſe cum Chriſto*, appellant pour cela la mort ſa liberatrice qui luy donnoit la joüiſſance de la vraye liberté: car Dieu luy avoit donné un ſi grand cœur, & une capacité d'ame ſi extraordinaire, qu'elle tenoit de ſon principe, & qu'elle avoit quelque rapport à l'amour infiny de Dieu, qui ne dit jamais c'eſt aſſez. Ainſi cette ſainte ame ne ſe pouvoit ſatisfaire en penſant & en parlant de Dieu. Elle ne pouvoit non plus ſe contenir d'agir ou de ſouffrir pour luy. Elle eſtoit continuellement remplie & poſſedée de luy avec un avant gouſt de la vie celeſte, où plus les Saints le voyent, plus ils ſouhaittent de le voir. Cependant elle avoit cét avantage par deſſus les Bien-heureux, qu'eſtant en cette

Phil. 1.

vie

vie elle augmentoit toûjours en grace & en vertu; c'eſt pourquoy plus elle le gouſtoit, plus ſon deſir croiſſoit, & plus elle meritoit.

Elle ne pouvoit ſouffrir le moindre relaſchement, ny rien d'oyſif en ſoy-meſme. Elle vouloit que tout tendiſt inceſſamment & ardammét à Dieu, & quoy qu'elle ſe tint extrêmement ſur ſes gardes pour demeurer cachée, elle ne pouvoit s'empécher d'éclatter en des élans qui à toute heure faiſoient connoiſtre quelque choſe des grands aſſauts que le divin amour operoit au dedans. Sa bouche & ſa contenance trahiſſoient ſon cœur, ou pour mieux dire avec noſtre Seigneur, *De l'abondance du cœur la bouche parloit.* Tout ce qu'elle voyoit & tout ce qu'elle entendoit la portoit à Dieu d'une façon qui paſſoit tous les ſens. Elle ſpiritualiſoit les choſes les plus materielles, comme le boire, le manger, & le dormir qui eſtoient ſes plus grands ſupplices, & elle ne les ſouffroit que par la volonté de Dieu, & par l'exemple de noſtre Seigneur qui l'obligeoit à en uſer ainſi, & elle eſtoit ſi perſuadée que c'eſtoit tout l'inſtinct & le devoir d'une ame de ſouhaiter ſon Dieu, qu'elle croyoit que toutes les autres eſtoient embraſées du meſme feu qu'elle; de ſorte qu'ayant un jour trouvé dans le Livre des advis ſpirituels de ſa Communauté ce terme, *Excitez-vous au deſir de Communier.* Elle en fut extrêmement ſurpriſe ne pouvant comprendre à qui ces parolles ſe pouvoient addreſſer, parce qu'à ſon advis c'eſtoit faire tort à une ame fidelle de luy parler ainſi. Sur cela elle ſe mit à exprimer ſes ſentimens par pluſieurs comparaiſons tres preſſantes, que l'on peut voir plus au long dans les inſtructions qu'elle a dreſſées pour entendre fructueuſement la Sainte Meſſe, & qui ſeront exprimées en partie dans le Chapitre de ſa Devotion,

Matt. 12.

pour la satisfaction de plusieurs qui l'ont desiré.

Une autrefois faisant reflexion sur le Pseaume, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum: ita desiderat, &c.* Cét *ita* la surprit & la peina beaucoup, *Quelle comparaison*, disoit-elle, *qu'une ame qui a la connoissance de Dieu, de son merite, & de sa dignité, & qu'il a élevée à un estre surnaturel, souhaite Dieu ainsi qu'un cerf alteré desire la fontaine?* Dans cette veuë elle fut comme transportée d'une sainte colere de la misere humaine, à qui il semble que des creatures privées de raison doivent enseigner leur devoir. Et puis faisant reflexion sur la corruption qui est venuë du peché, elle s'humilia, advoüant qu'elle n'alloit pas mesme à Dieu si ardamment que cét animal couroit à la fontaine. Une autre fois comme quelqu'un luy parloit de ces oyseaux de chasse, qui aussi-tost qu'ils ont apperceu leur proye, vont fondre dessus avec une impetuosité extrême, elle se confondit estrangement de voir que ces animaux alloient plus viste où le seul instinct les portoit, que nous n'allons à Dieu qui est nostre centre & nostre fin derniere, quoy que la nature & la raison, & la grace nous y poussent sans cesse. Ainsi toutes les choses qu'elle voyoit ou entendoit, luy servoient de matiere pour se confondre de ne pas assez aimer son Dieu, ou d'aiguillons pour s'animer à l'aimer d'avantage.

Psal. 41.

Mais l'ardante dilection qui operoit en elle ce vehement desir de voir Dieu, & de luy estre parfaitement unie, la mettoit quasi comme la sainte Espouse dans une langueur continuelle, & elle souffroit un martyre d'amour pour ce sujet. Elle paroissoit parmy les autres, & dans la conversation comme une personne qui n'estoit point de ce monde, & qui n'estoit sur la terre que dans un estat violenté. La principalle partie d'elle-mesme estoit toûjours

en Dieu, l'on voyoit presque à tous momens que son cœur bondissoit vers le Ciel, ses yeux estoient levez en haut, ses mains les suivoient, & avec de profonds soûpirs & des paroles entrecoupées, elle faisoit des lamentations amoureuses à nostre Seigneur, pour se voir toûjours retenuë sur la terre, dans un lieu de bannissement, & avec des desirs qui sembloient la devoir opprimer, elle demandoit incessamment: *Ha! quand sera-ce, mon Dieu, quand sera ce, que vous me ferez cette misericorde? ne sera-ce point bien tost que ie vous pourray voir, & entrer pour demeurer à iamais dans vos sacrez Palais.* Ce luy eût esté une nouvelle agreable, si on luy eust dit, qu'elle mourroit dans ce jour mesme & dans ce moment. Car son cœur qui soûpiroit & palpitoit sans cesse, ne parloit d'autre chose que de joüir de Dieu; elle reïteroit quasi à chaque instant ces devotes exclamations, & ces paroles enflammées: *Mon Dieu, mon Dieu, ne vous verray-ie point bien-tost?* Une Religieuse touchée de sa douleur, luy dit une fois: Ma chere Mere, il faut attendre avec patience, à la fin ce jour tant desiré viendra. *Helas! mon Dieu*, dit-elle avec une angoisse de cœur, *qu'il est long à venir; Il y a des personnes auprés de qui il est necessaire d'employer de grands discours pour les faire resigner à la mort: mais Dieu sçait que pour moy il me faut une resignation bien plus grande pour vivre que pour mourir.* Quelques-fois elle invitoit la mort, l'appellant belle & chere, la porte & le passage qui conduit à la vie, & elle se rioit de celles qui l'apprehendoient, parce, disoit-elle, qu'elles ne la connoissent pas. Elle portoit envie aux personnes mourantes, & disoit en soûpirant sous le poids de son long exil: *Helas! elles s'en vont, & moy ie demeure toûjours sur la terre.*

Cette fervente Mere donnoit à celles qui la voyoient dans ces langueurs une compassion si tendre, & conjoin-

tement une joye ſi ſainte dans ſon abord & dans ſon entretien, qu'elle inſpiroit des penſées, & donnoit des ſentimens qui avec l'amour de Dieu, allumoient le deſir du Paradis, & le détachement de cette vie. Elle tenoit ſi peu à la terre, & eſtoit ſi fortement occupée dans le Ciel, qu'il ſembloit quelquesfois quand on avoit à traiter avec elle, que l'on parloit à une perſonne venuë de l'autre monde, & qui n'entendoit plus d'autre langage que celuy du Paradis. Quand elle eſtoit Prieure ou Soûprieure, & que l'on avoit beſoin de luy parler, pour recevoir ſes ordres, ou pour luy demander ſi elle trouvoit bon qu'on fiſt quelque choſe, ou qu'on ne la fiſt pas, il eſt arrivé pluſieurs fois qu'au lieu de répondre à ce qu'on luy propoſoit, elle parloit d'un ſujet tout different. Car ſon Eſpoux celeſte qui ſelon les termes du divin Cantique, l'avoit fait entrer en la cave de ſes vins precieux, la mettoit comme hors d'elle-meſme, & dans une yvreſſe ſpirituelle; en ſorte qu'il falloit luy repeter une ſeconde fois ce qu'on luy avoit dit, & en ſuite elle jettoit un profond ſoûpir, & diſoit avec des paroles interrompuës de ſanglots & de larmes, *Mon Dieu, ie ne veux rien que vous.* Et apres de doux, mais de fervens efforts, elle entroit dans des tranſports d'eſprit, où elle demeuroit quelques-fois ſi long-temps qu'il falloit attendre que ſes élans d'amour fuſſent paſſez, pour avoir une réponſe preciſe à ce qu'on luy avoit demandé. Tous les autres diſcours ou entretiens qu'on avoit avec elle eſtoiét preſque toûjours entremeſlez d'aſpirations, de colloques & de tranſports ſemblables, qui exprimoient parfaitement bien qu'elle ne vivoit que de Dieu, & en Dieu, dont elle eſtoit toûjours remplie, & en qui elle eſtoit entierement plongée.

On voyoit par ces geſtes & par ſes paroles le ſurémi-

nent amour qu'elle avoit pour la grandeur de Dieu, mais on remarquoit auſſi une tendreſſe toute extraordinaire pour la ſainte Humanité de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. Le ſeul aſpect d'une de ſes Images, & la ſimple expreſſion de ſon Nom adorable, le ſouvenir d'une de ſes paroles, ou de ſes actions, la mettoit dans des élevations & des tranſports merveilleux, il ſembloit que cét aſpect, & ce Nom, & ce ſouvenir, renouvelloit la douleur amoureuſe qu'elle ſentoit en ſon ame, pour ſe voir ſeparée de luy, ſon corps meſme en eſtoit agité: la rougeur paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle gemiſſoit comme font les malades qui ſouffrent des douleurs violentes, ſe plaignant ſans ceſſe de la longueur de ſon banniſſement. Elle rapportoit quelques-fois qu'elle avoit entendu dire, qu'il y avoit un Purgatoire, pour les ames qui n'avoient pas aſſez deſiré de voir Dieu: ce qu'elle trouvoit tres juſte, & diſoit qu'à ſon jugement ce n'eſtoit pas aſſez de cette peine, & qu'elle eſtimoit ce deffaut ſi grief, qu'il luy ſembloit meriter pluſtoſt le ſupplice d'un Enfer, que celuy d'un Purgatoire.

Elle s'eſtonnoit pour la meſme raiſon de ce qu'il avoit fallu donner à l'homme un commandement d'aimer Dieu, & elle peſoit fort ſur cette parole, dont elle ne pouvoit qu'à peine ſortir, *Vn commandement à l'homme pour aimer Dieu*! Et ſur cela par un ſaint tranſport elle diſoit: *Si ce n'eſtoit que c'eſt Dieu qui l'a fait, ie dirois que ç'a eſté faire à l'homme la plus grande injure qu'on luy pouvoit iamais faire, que de luy donner ce commandement, auſſi bien que de luy dire qu'il s'excite au deſir de voir Dieu. Car cét objet eſtant ſi raviſſant, quelle neceſſité y a-t'il de dire qu'il le faut deſirer; Pour moy ce me ſeroit une choſe bien plus impoſſible de m'empécher de l'aimer, & de le deſirer, eſtant éclairée de la foy, & me*

ſentant animée de ſa grace, & s'il avoit commandé le contraire ie ſerois la plus empeſchée du monde : car en cela ſeulement ie n'aurois iamais pû luy obeïr. En ſuite elle déploroit l'aveuglement & la ſtupidité des hommes, qui nonobſtant ce commandement le laiſſent, comme parle Jeremie, luy qui eſt la Fontaine d'eau vive, & vont chercher dans les creatures qui ſont des ciſternes crevaſſées, le bien veritable que Dieu ſeul eſt capable de donner.

Comme on faiſoit une fois la meditation ſur le premier Commandement de Dieu, qui oblige tous les hommes de l'aimer parfaitement, quelque Religieuſe voulant ſçavoir la diſpoſition de cette fervente Mere ſur ce ſujet, la luy demanda dans une conference ſpirituelle, & elle luy répondit avec une douleur ſenſible : *Pour ce qui eſt d'aimer Dieu parfaitement, ie n'oſerois dire que ie le fais : mais pour l'aimer uniquement & ſouverainement, il me ſemble qu'il eſt vray que ie le fais, & par ſa grace ie le reſſens ainſi.*

On luy demanda une autre fois pour quelle raiſon particuliere elle ſouhaitoit la mort avec des deſirs ſi ardants; elle dit, *Parce que Dieu nous creant tous par le ſeul motif de ſa gloire, avoit deſſein que nous fuſſions tous conſommez en luy : voila pourquoy noſtre unique deſir doit eſtre cette conſommation qui ne s'accomplit qu'en l'eſtat de la gloire. Car on l'offence continuellement icy, & on demeure toûjours ſeparée de luy, ce ſont,* diſoit-elle, *les ſujets qui me preſſent de ſouhaiter la mort, pour eſtre ainſi que le Fils de Dieu diſoit à ſon Pere un peu avant que de mourir, entierement conſommé en luy.*

Son amour autant ingenieux qu'il eſtoit ardant envers noſtre Seigneur, avoit fait un pacte avec ce divin Eſpoux, que toutes les fois qu'elle reſpireroit l'air qui maintient la vie, elle pretendoit faire autant d'actes d'amour, & qu'ainſi elle ſeroit toûjours recevant celuy qui remplit

toutes choſes, & retournant à celuy pour qui toutes choſes ſont faites. Par ce moyen elle taſchoit dés la terre de ſe faire un Paradis anticipé, & de ſe rendre la preſence de Dieu ſi familiere & ſi ſenſible, qu'elle ne peuſt gouſter les delices de la terre, ny prendre aucune ſatisfaction, & que ſes ſens & ſes penſées fuſſent toutes abyſmées dans les joyes de ſon Dieu. Cela paroiſſoit en toutes ſortes de rencontres; mais il parut un jour particulierement comme elle ſe promenoit au Jardin avec les Religieuſes, au temps de la recreation: Car il y en eut une qui pour la divertir luy dit, *Ma Mere, vous eſtes toûjours en Paradis, ie vous prie de grace, venez un peu avec nous en la terre, & voyez icy une choſe qui eſt fort agreable.* Cette fidelle amante qui eſtimoit que toutes les autres eſtoient comme elle navrées du ſaint amour, fit comme la ſainte Eſpouſe qui s'informoit des nouvelles de ſon bien-aimé, à toutes celles à qui elle pouvoit parler: Car ſans ſortir de ſa place, & ſans s'émouvoir davantage, elle répondit, *Si ie vais où vous me dites, y verray-je mon Dieu?* Elle diſoit le meſme à toutes les autres, quand elles luy faiſoient un grand recit d'avoir veu quelque choſe de rare & d'admirable, *Mon Dieu eſt-il en tout cela?* ou bien, *Y a-t'il rien de rare & d'admirable hors de luy?* De ſorte que ces Filles repliquant, *Mais noſtre bonne Mere, ne ſçavez-vous pas que l'homme vivant ne verra point Dieu?* Il ſuffiſoit que ce n'eſtoit point Dieu pour faire qu'elle n'en parlaſt pas davantage, & montraſt que ſans Dieu tout ne luy eſtoit rien.

Dans ce temps de la recreation elle ne pouvoit s'entretenir ſans ſe faire violence, des diſcours meſme indifferents, tant ſa plenitude de Dieu eſtoit grande, & ſon attrait preſſant, & lors qu'elle en voyoit quelques-unes ſe répandre tant ſoit peu dans d'autres ſujets, elle diſoit en

ſoûpirant, *Eſt-il des ames ſi faciles à contenter au monde? Y a-t'il autre choſe que Dieu dont on puiſſe meſme pour un moment ſe faire un veritable plaiſir?* S'il arrivoit que l'on tombaſt imperceptiblement ſur quelque entretien de choſes inutiles, elle interrompoit auſſi toſt le diſcours, & avec une dexterité merveilleuſe, elle prenoit occaſion ſur le meſme ſujet, de paſſer à des choſes d'édification & de devotion: de ſorte qu'elle tranſportoit l'eſprit de la terre au Ciel devant qu'on y priſt garde, & changeoit induſtrieuſement un diſcours agreable, en un autre beaucoup plus profitable, ſans que pour cela il devint ennuyeux. Que ſi par mégarde l'on parloit plus long-temps qu'elle n'euſt voulu des affaires du monde, elle diſoit ſur cela, *Laiſſons aux morts le ſoin d'enterrer leurs morts*: Et c'eſtoit aſſez pour en demeurer là. Son plus grand divertiſſement eſtoit de compoſer & de chanter quelques-fois des Cantiques ſpirituels, pour s'entretenir toûjours avec Dieu, meſme en ſe divertiſſant. Sur tout elle ſoulageoit ſon cœur en repetant quelques-fois la chanſon de la grande ſainte Tereſe, & dans les meſmes élans d'amour, ainſi qu'elle eſt écrite dans la vie de cette illuſtre Sainte, quand par le deſir d'aller voir ſon bien-aimé dans le Ciel, elle ſoûpiroit & appelloit la mort à ſon ayde, & la qualifioit du nom de ſa belle, de ſa chere, & de la plus agreable, & la plus obligeante de toutes ſes amies. Cette bonne Mere qui eſtoit ſi penetrée du deſir de voir Dieu, dit une fois confidemment, Qu'elle faiſoit ſon poſſible pour n'aller point en Purgatoire, non pas pour éviter les peines, ny pour avancer ſon bon-heur, mais parce que la violente ardeur de glorifier ſon Dieu, ne pouvoit ſouffrir ce retardement, & elle avoit pour cela tant de compaſſion des ames qui ſont détenuës dans ces tourmens, à cauſe du deſir qu'une ame ſeparée du

corps

corps a d'eſtre avec Dieu, qu'il n'eſtoit rien qu'elle ne vouluſt faire ou ſouffrir pour avancer leur ſortie, non tant pour les délivrer de ces feux, que pour procurer à Dieu la gloire & le plaiſir qu'elles luy donneront. Par ce motif elle prenoit un ſoin infatigable de faire toutes les ſatisfactions, & de gagner toutes les Indulgences qui ſont accordées par l'Egliſe, & de les appliquer par voye de ſuffrages aux Saints du Purgatoire. Elle faiſoit mettre de l'Eau beniſte en tous les lieux de la maiſon, & elle n'en prenoit point ſans un eſprit de pieté interieure, & ſans produire des actes de contrition, en uſant de ce remede inſtitué pour remettre les pechez veniels, & ſans eſtendre quelque partie de ſa contrition au ſecours des ames qui n'en peuvent plus avoir qui leur ſoit meritoire. Elle paſſoit quelques-fois les heures entieres dans cette affection de ſe plonger elle-meſme & ſes prochains, dans le Sang precieux de ſon divin Sauveur, en diſant ces affectueuſes paroles, JESUS *ſit nobis* JESUS; ce qu'elle pratiquoit principallement pour les ames les plus delaiſſées, ou qui avoiẽt davantage aimé noſtre Seigneur, ou ſa tres-ſainte Mere; de ſorte qu'on luy diſoit qu'elle ſurpaſſoit les avares du monde, dans le deſir inſatiable qu'elle avoit de gagner les biens du Ciel, tant pour ſoy que pour les autres. A quoy elle répondoit, *Qui eſt celuy qui ne doive eſtre bien vigilant trouvant dequoy accroiſtre ſes threſors, & devenir riche pour ſoy & pour d'autres avec ſi peu de peine.* Elle faiſoit ſouvent des complaintes ſur la nonchalance, & ſur l'aveuglement de ceux & de celles qui des meſmes moyens qui leur feroient éviter le Purgatoire, en font des ſujets pour y eſtre plus long-temps, & y ſouffrir davantage: ſi elles n'en font meſme quelques-fois des cauſes de leur damnation.

Dans ces élans d'amour & de ferveur, elle portoit une

ſainte envie à ceux qui ſe vont expoſer au martyre pour le ſalut des ames, dont elle ſentoit un violent deſir; en ſorte qu'elle ne pouvoit empécher qu'il n'en paruſt au dehors des marques bien viſibles. Un jour entre les autres, qui eſtoit la Feſte de S. Laurens, faiſant une conference ſpirituelle ſur le ſujet du Saint, elle s'eſtendit ſur la force invincible qu'il eut en ſes tourmens,& particulierement ſur le bon heur de mettre ſa vie pour le nom de JESUS. Sur cela elle fut ſi épriſe du deſir de luy eſtre ſemblable, qu'elle ne ſe pût moderer, & que par un tranſport d'eſprit elle fut obligée de ſortir promptement du lieu où elle eſtoit & de ſe retirer à l'écart, tant elle eſtoit embraſée du feu interieur qui bruſloit dans l'ame de ce Saint, dont celuy qui conſommoit le corps n'eſtoit qu'une petite & une foible Image. Elle demeura trois jours dans cét eſtat, comme hors d'elle-meſme, avec un viſage enflammé, & un cœur encores plus ardant: Elle diſoit à celles qu'elle rencontroit: *Mes cheres Meres & Sœurs, ſoyons des Martyres d'amour, puis que nous ne pouvons pas eſtre des Martyres d'effet.* C'eſtoit un deſir qu'elle eut toute ſa vie, & qu'elle porta juſques ſur le lict de la mort, comme il ſe verra dans la ſuite. Mais au deffaut du martyre ſanglant, elle en avoit un autre ſpirituel: car elle dit une fois à une Religieuſe comme elle eſtoit malade dans l'Infirmerie, que les trois inſtruments de ſon martyre, eſtoient la vie, le parler, & ſon lict. Le premier, à cauſe du deſir continuel qu'elle avoit de voir Dieu. Le ſecond, parce qu'elle eſtimoit toûjours y perdre quelque choſe de l'union avec Dieu. Et le dernier, parce qu'il donnoit quelque ſoulagemét à ſon corps qu'elle perſecutoit en tout comme ſon ennemy.

Mais la preuve la plus manifeſte & la plus aſſurée de ſon amour pour Dieu, eſtoit celle que noſtre Seigneur a

donné luy-meſme, quand il a dit, *Si vous m'aimez vous garderez ma parole.* Car c'eſt ce qu'elle a fait avec perfection dés les premieres années de ſa vie, & ſur tout depuis ſon entrée en la Religion, où aucune n'a eſté veuë qui l'aye ſurpaſſée dans toutes les obſervances Regulieres. Rien ne luy paroiſſoit petit, les moindres points de ſes Regles luy eſtoient precieux, & elle avoit un amour & un zele ſi particulier pour les Livres de l'Inſtitut, qu'elle les portoit comme ſa Loy, non ſeulement dans ſon cœur, mais auſſi dans ſes mains, toûjours preſte d'accomplir à la lettre tout ce qu'ils enſeignoient, & apprenant aux autres à les garder comme les Articles, & le Contract du ſacré Mariage qu'elles ont celebré avec noſtre Seigneur au jour de leur Profeſſion. Qui voudroit faire voir tous les effets que le divin amour a operez dans l'ame de cette fidelle amante, il devroit rapporter toutes les actions de ſa vie, dont cét amour divin eſtoit le premier mobile qui donnoit aux autres vertus toutes leurs fonctions, ce qu'elle a bien fait voir toutes les fois qu'élevant à Dieu ſon cœur, dégagé de l'amour de ſoy-meſme : elle luy diſoit, *Mon Seigneur, il y va de voſtre gloire que l'Eſpouſe reſſemble à ſon Eſpoux. Faites donc, s'il vous plaiſt, que voſtre eſprit divin me conduiſe, & que ie faſſe cette œuvre dans toute la perfection que vous le deſirez.* Auſſi eſtoit-ce cette conformité avec Dieu qui faiſoit la pente & le poids de ſon cœur. Car quand on luy demandoit ſi elle aimoit quelque perſonne, ou ſi elle vouloit quelque choſe en particulier: Elle répondoit, *Ie n'en ſçais rien: car ie les aime autant que Dieu les aime & point davantage, ie veux cela autant que Dieu le veut.* Elle aimoit pareillement les Saints de la meſme façon qu'ils ont aimé Dieu, ou qu'ils ont eſté aimez de luy, ou ſelon qu'ils l'aiment & qu'ils le glorifient maintenant

Ioan. 14.

dans le Ciel, & ſont aimez & honorez de luy. Pareillement elle vouloit les choſes autant que Dieu les a voluës de toute eternité, & qu'il les voudra toute l'eternité.

C'eſtoit encores cette ardante charité qui luy cauſoit la tendreſſe de conſcience qu'elle avoit pour tout ce qui luy paroiſſoit eſtre offence de Dieu; cela alloit bien juſques à ce point, qu'une Superieure luy ayant une fois ordonné de faire une choſe où elle appercevoit quelque deffaut, elle ſe trouva dans une grande perplexité, ſi elle feroit la choſe, ou ſi elle la laiſſeroit, & cette peine paſſa juſques à cét excés, qu'elle ſe trouva ſi ſaiſie qu'elle fut malade, & en penſa mourir. De ſorte qu'il fut neceſſaire que la Mere Prieure en eſtant advertie l'allaſt trouver au plûtoſt, & luy diſt qu'elle la diſpenſoit de faire ce qu'elle luy avoit ordonné: car par ce moyen elle fut en repos, & commença un peu à reſpirer, & fut entierement guerie quand elle ſe trouua hors de la neceſſité d'offencer Dieu, ou de deſobeyr. Elle demandoit quelquefois à noſtre Seigneur, de permettre plûtoſt qu'elle allaſt dans les Enfers, que de la laiſſer tomber dans les pechez qui le meritent. Et elle diſoit qu'elle n'apprehendoit l'Enfer qu'à cauſe que l'on y haïſſoit Dieu, & que pareillement elle ne ſe fut pas ſi fort animée, comme elle faiſoit pour aller en Paradis, ſi on n'y euſt pas aimé Dieu comme on fait.

D'autres fois elle deſiroit que la fin des ſiecles arrivaſt promptement, afin que Dieu fuſt plûtoſt connu & aimé de ſes creatures, & qu'il regnaſt ſouverainement en elles. C'eſtoient les eſtincelles du feu qui bruſloit dans ſon cœur, & qui toutes n'exprimoient autre choſe que l'effet de ſes amoureuſes paroles, qu'elle avoit toûjours au cœur, & ſouvent en la bouche, *Quid enim mihi eſt in cœlo? & à te quid volui ſuper terram? Deus cordis mei, & pars mea Deus*

Pſal. 72.

in æternum ! Qu'ay-je dans le Ciel à poſſeder que vous? qu'ay-je ſur la terre à eſperer que vous ? ô le Dieu de mon cœur, & la part de l'heritage que je pretends pour l'eternité !

De ſa charité pour le prochain.

Chapitre XX.

QUand la charité regne ſouverainement dans une ame, le principal effet qu'elle produit apres l'amour de Dieu, eſt l'amour du prochain. Ces deux amours ſont freres, l'un ſe porte à l'original, & l'autre à l'image. C'eſt pourquoy il ne ſe faut pas eſtonner, ſi celle qui eſtoit ſi remplie du premier, a exercé le ſecond avec tant de zele dans tous les moyens propres de ſon eſtat.

Par la lumiere qui luy faiſoit concevoir le merite de Dieu, elle euſt voulu avoir la puiſſance de luy ſoûmettre tous les cœurs, pour eſtre les eſclaves de ſon divin amour: Et ce qui luy cauſoit en meſme temps une tres-ſenſible douleur, eſtoit de conſiderer les avantages dont les ames ſe privent en perdant le threſor infiny de ce divin amour. Certe douleur eſtoit extréme en elle, & elle gemiſſoit tres-ſouvent, de voir le grand aveuglement de la pluſpart des hommes, pour les choſes de leur ſalut. Ce zele la preſſoit auſſi bien que le Saint Apoſtre ſi fortement, que pour y ſatisfaire, elle n'épargnoit ny veilles, ny penitences, ny Oraiſons, ſingulierement elle les employoit pour les perſonnes qui eſtoient proches du dernier paſſage : & lors qu'elle ſçavoit que quelqu'une eſtoit ſortie de cette vie dans l'apparence d'un mauvais eſtat, cela augmentoit

merveilleuſement ſa douleur. Une fois entr'autres ſur le recit d'un criminel qu'on menoit au ſupplice, & qui avoit fait refus de voir & d'adorer la Croix qu'on luy preſentoit, elle fondit toute en larmes, en ſorte qu'on ne la pouvoit appaiſer, & il fut neceſſaire de prier les Religieuſes de ne luy plus rapporter de ſemblables Hiſtoires, afin de ne la pas affliger juſques à l'excés, & ne la pas mettre au hazard de mourir.

Dans toutes les rencontres où elle eſtoit obligée de communiquer avec les perſonnes de dehors, elle taſchoit de leur inſinuer un deſir ardant de leur ſalut, & elle le faiſoit avec tant d'efficace, que pluſieurs ont advoüé qu'il leur ſembloit que Dieu parloit par elle, & qu'apres l'avoir entenduë, ils s'en retournoient touchez de componction, & reſolus de mettre en pratique ce qu'elles avoient appris dans ſon ſaint entretien. Mais comme la charité eſt communicative du bien qu'elle poſſede, cette charitable Mere embraſſoit de grãd cœur les intereſts de ſes prochains, & elle s'y portoit de la meſme façon que s'ils euſſent eſté les ſiens propres. Qui que ce fuſt qui luy demandaſt l'aſſiſtance de ſes prieres, jamais elle ne les refuſoit. Son abord eſtoit ſi gracieux, que chacun eſtoit bien venu auprés d'elle. L'on ne pouvoit meſme luy faire plus grand plaiſir que de luy donner le moyen de negocier avec Dieu: ce qui luy faiſoit dire quelques-fois : *I'aime ceux qui me mettent en beſogne, & qui me donnent de l'ouvrage à faire pour le Ciel, & plus que ceux qui ne font que me viſiter ou me loüer.* Jamais elle ne ſe trouvoit ſurchargée de prier pour autruy, mais pluſtoſt ſon cœur s'épanoüiſſoit de joye, & attiroit pluſieurs autres Religieuſes avec elle pour la ſeconder en ce ſaint exercice : car ſon humilité luy faiſoit eſtimer que ſes prieres n'eſtoient rien ſeules, & que pour eſtre bien receuës il

falloit qu'elles fussent unies avec celles des autres.

Quand elle en voyoit qui ne prenoient pas à cœur cette pratique, & qui n'avoient égard qu'à elles-mesmes, elle leur disoit agreablement que c'estoit une espece d'avarice spirituelle d'en user ainsi, & qu'il estoit bien meilleur de s'oublier un peu soy-mesme pour secourir les autres, puisqu'infailliblement, comme dit la parole de Dieu, ceux qui sauvent l'ame de leurs freres, sauvent conjointement la leur. De sorte que dans ce sentiment si épuré, elle attiroit ses filles à faire avec elle des neufvaines de prieres, & de Penitences, & de Communions extraordinaires pour divers besoins, & il fut fort souvent necessaire que les Superieures moderassent en cela sa ferveur; car elle estoit insatiable, & elle auroit passé les jours & les nuicts en de semblables exercices, si on luy eust permis. L'on peut dire avec sincerité que nostre Seigneur qui exauce les desirs des pauvres, & qui fait la volonté de ceux qui le craignent, la favorisoit de telle sorte que par sa grande bonté, l'Oraison de cette ame fervente a obtenu tres souvent des graces fort visibles, & fort extraordinaires, tant pour le spirituel, que pour le temporel. Cela s'est reconnu en plusieurs Dames de condition, qui se sont estimées heureuses d'avoir quelque part en son souvenir devant Dieu, & qui en ont éprouvé des effets. Il s'en est veu entr'autres de tres-considerables, qui estant affligées de leur sterilité, & qui hors d'esperãce d'avoir des enfans, ont eu recours à elle & obtenu par ses prieres cette Benediction de leur mariage. Ce que quelques-unes ont si bien reconnu qu'elles l'appelloient la mere de leurs propres enfans, & apres les civilitez ordinaires la venant visiter, elles luy disoient agreablement, Ma Mere, vostre fils ou vostre fille est en un tel estat, & elle mesme ne se deffendoit pas fort de leur don-

ner ce nom, traitant d'une façon cordialle, mais toûjours devote & ſpirituelle, avec tous ceux qui s'addreſſoient à elle.

Elle ne ſe mettoit pas ſeulement en devoir de ſecourir ceux ou celles qui demandoient ſon ayde. Elle ſe ſentoit émeuë quelques-fois à prier meſme pour d'autres qu'elle ne connoiſſoit pas : Et comme une Religieuſe luy témoignoit un jour avoir eu un mouvement pareil, elle luy dit, Que c'eſtoit un ſigne que Dieu vouloit faire une grace à quelqu'un, quand il inſpiroit à d'autres le deſir de la luy demander; c'eſt pourquoy elle l'exhorta à ſuivre l'inſpiration qui luy eſtoit donnée, & elle ſe joignit avec elle pour en obtenir l'effet, qui reüſſit apres. On luy recommanda une fois inſtamment quelque perſonne de condition qui vivoit ſcandaleuſement, & qui depuis vingt ans ne s'eſtoit point confeſſée: cette nouvelle luy fut fort douloureuſe, & elle prit à cœur le ſalut de cette ame; Elle rendit pour cela une aſſiduité plus grande qu'à l'ordinaire devant le tres-ſaint Sacrement: Elle fit mettre auſſi la Communauté en prieres, & apres la perſeverance qu'elle eut aſſez long-temps à frapper à la porte du Ciel, on luy vint dire que cette perſonne s'eſtoit confeſſée, & eſtoit morte apres avoir receu tous les Sacremens, & donné beaucoup d'eſperance de ſon ſalut.

Cette converſion n'a pas eſté l'unique qu'elle ait obtenuë. Dieu en a açcordé pluſieurs autres par l'entremiſe de ſes ſaintes prieres. L'une des plus apparentes & des plus éclatantes, a eſté en la perſonne d'un des plus grands Princes, & des plus illuſtres de la Cour, pour lequel la Princeſſe ſa chere épouſe qui avoit une eſtime toute particuliere de cette Mere, luy faiſoit tres-ſouvent l'honneur de luy écrire, & d'envoyer meſme quelque Princeſſe au Monaſtere

naſtere pour la ſupplier inſtamment de prendre à cœur le ſalut de ce Prince, elle le fit avec ſon zele & ſa ferveur ordinaire, & l'iſſuë a fait voir qu'il y a eu tout ſujet de croire que la bonté de Dieu luy accorda cette grace; car ce Prince apres avoir mené une vie déreglée, & dans les plus grands deſordres du mõde & du peché, s'eſt rendu tout-à-fait exemplaire en vertu, & apres avoir perſeveré dans une pieté Chreſtienne durant beaucoup d'années, a finy une vie vertueuſe par une heureuſe mort.

La charité de la Mere s'eſtendoit univerſellement ſur les vivans & ſur les mourants. Voicy une Lettre qu'elle écrivit à un homme de condition, amy du Monaſtere, lors qu'il eſtoit fort malade, & en danger de mort, pour l'exciter à une parfaite reſignation aux volontez de Dieu, & à ſe diſpoſer à faire ſaintement ce perilleux paſſage, je n'ay pas voulu l'obmettre, la trouvant de tres-grande édification.

MONSIEUR,

JESUS reſſuſcité nous faſſe participer à ſa nouvelle vie: « C'eſt le deſir qu'il me donne pour vous comme pour « moy-meſme, parce que vous honorant en luy comme je « fais, je ne voy rien de meilleur à vous ſouhaitter que la par- « ticipation de cette vie qui ſeule en merite le nom, & non « pas celle qui nous conduit à la mort. La fin de celle-cy « eſt bien plus ſouhaittable que ſa continuation, parce que « la ſuitte nous laiſſe dans le peril de perdre Dieu; & la fin « dans l'eſtat de ſa grace, nous aſſure de le trouver pour ne « le perdre jamais. Je croy, Monſieur, que ce ſont ces pen- « ſées qui vous rendent ſupportables vos grandes douleurs, « qui autrement vous jetteroient en l'impatience. Le Fils «

» de Dieu comme impeccable, ne craignoit pas de déplai-
» re à ſon pere, ſi eſt-ce que voyant l'heure de ſa Paſſion
» s'approcher, il s'en réjoüiſſoit, & encore que comme hom-
» me il craigniſt les douleurs, il s'offrit neantmoins con-
» ſtamment à les porter; & non ſeulement les voſtres, Mon-
» ſieur, qu'il diſcernoit en particulier, mais auſſi celles que
» tous les hommes avoient meritées par leurs pechez. Com-
» me Dieu infiny il fit paroiſtre ſa Charité infinie, que je
» ſupplie, Monſieur, de perfectionner la voſtre, & comme
» les douleurs ruinent la vie, qu'elles ruinent auſſi tout ce
» que la divine pureté pourroit trouver en vous qui luy fuſt
» contraire. Le mal ne doit pas eſtre apprehendé, puis qu'il
» nous rend conformes à JESUS-CHRIST; ny la mort
» puiſque nous devons tenir à bon-heur de paſſer par tout
» où ce bon Seigneur a paſſé: Et comme il a ſanctifié ce der-
» nier article, nous devons auſſi deſirer de nous ſanctifier
» en luy. Mais parce que nous ſommes privez de la vraye
» lumiere qui nous y diſpoſeroit, il faut que nous nous unif-
» ſions à l'Eſprit de JESUS mourant, & que nous nous
» appliquions les diſpoſitions de ſon Ame tres-ſainte, en ce
» qu'elle faiſoit en cét eſtat pour la gloire de ſon Pere, &
» pour la reparation des hommes. Il me ſemble, Monſieur,
» qu'il faut que comme enfans, ou comme aveugles, nous
» ſuivions ce Guide tres-éclairé JESUS-CHRIST, puis
» qu'en cette diſpoſition d'adherance à ce qu'il faiſoit pour
» lors, ſont contenuës les plus excellentes diſpoſitions
» qu'on puiſſe avoir pour mourir ſaintement. J'ay un grand
» deſir de communier pour cela, & que vous le faſſiez auſſi,
» afin de vous abandonner tout à noſtre Seigneur, & que
» luy meſme daigne vous recevoir pour agir en vous ſelon
» ſon bon plaiſir, uſant de voſtre ame & de ſes puiſſances,
» de voſtre corps & de ſes ſens, comme il uſoit des ſiens au

temps de sa sainte Mort. Pour tout cela, Monsieur, il n'est « besoin que d'une volonté universellement attachée à » nostre Seigneur JESUS-CHRIST qui nous veut con- « former à luy, & qui aime singulierement ceux qui pour- « suivent cette conformité. Rien ne peut estre plus intime « que ce que nous devons estre avec luy en cette derniere « heure, pour accomplir tous ses desseins dans le temps & « dans l'eternité. Je vous demande tres-humblement par- « don de vous parler de la sorte; mais n'ayant point de meil- « leur moyen de vous faire paroistre la Charité que Dieu « me donne pour vous, j'espere que vostre bonté ne l'aura « pas desagreable, & me croira ce que je suis en verité, «

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssante
Servante en nostre Seigneur, &c.

Cette bonne ame si zelée pour ses prochains, faisoit part non seulement de ses prieres & de ses advis, mais aussi de toutes ses actions aux autres; c'est pourquoy elle alloit par ce motif avec empressement assister à plusieurs Messes, quand elle se disoient en leur Eglise, & elle y voloit plûtost qu'elle n'y marchoit, pour offrir au Pere Eternel nostte adorable Mediateur. Elle alloit à la sainte Communion avec une ferveur nompareille, afin que dans l'union avec le Fils de Dieu, elle fust plus puissante pour obtenir du Pere ce qu'elle luy demandoit. Elle disoit quelques-fois, *Ie n'ay rien de plus puissant que cela pour ayder mes amis ; car ce n'est plus moy qui parle, c'est* JESUS-CHRIST *qui parle en moy pour eux.* Mais comme son cœur bien faisant ne disoit jamais, c'est assez, elle ne se contentoit pas de ce que nous venons de dire, & elle pro-

curoit en toute rencontre que cette bien-veillance paſſaſt juſques à des effets bien plus extraordinaires.

Eſtant Prieure elle demanda une fois à la Communauté ſon conſentement pour prendre la dixiéme partie des aumoſnes que l'on feroit au Monaſtere, afin d'en faire des charitez aux pauvres : & pour y animer davantage toutes ſes Sœurs elle leur diſoit, *Ne craignez point que nous manquions pour cela : Nous avons un bon pere qui ne nous delaiſſera jamais pour avoir fait la charité. Ce qu'on donne à Dieu on le met à uſure.* Auſſi ſes cheres Filles qui marchoient toutes ſur ſes pas, & qui ſuivoient ſon exemple, luy accorderent volontiers cette demande ; & cela ſe pratiqua l'eſpace de pluſieurs années pour les pauvres qui venoient à la porte : Outre cette dixme qui montoit à une ſomme aſſez conſiderable, elle ne faiſoit refuſer aucun de ceux à qui elle puſt faire donner de l'aſſiſtance, & ſelon les Feſtes & les myſteres de l'Egliſe elle adjouſtoit aux motifs generaux, des conſiderations particulieres qui relevoient de beaucoup le prix de ſes aumoſnes. Par exemple : Si c'eſtoit le Dimanche, elle faiſoit donner trois pieces d'argent à l'honneur de la tres-ſainte Trinité. Si c'eſtoit le Lundy, elle faiſoit donner pour le ſoulagement des ames de Purgatoire. Le Mardy, elle partageoit ce qu'elle donnoit à l'honneur des Anges, ſelon leurs Chœurs, ou ſelon leurs Hierarchies. Le Mercredy, elle faiſoit le meſme pour les Saints ou pour les neceſſitez generales & particulieres de ſa Communauté. Le Jeudy, elle faiſoit donner à manger à quelques pauvres, en memoire du dernier ſouper que le Sauveur fit avec ſes Diſciples la veille de ſa Paſſion. Le Vendredy, elle faiſoit diſtribuer cinq pieces de monnoye en memoire des cinq Playes de noſtre Seigneur. Le Samedy, elle partageoit en ſept ce peu qu'elle

pouvoit donner, afin d'honnorer par ce nombre les ſept Joyes de la ſainte Vierge. Sa Charité toûjours ingenieuſe adjouſtoit de nouvelles intentions, ſelon la devotion de l'Egliſe & la ſienne, dans les ſolemnitez qui ſe celebrent à l'honneur de noſtre Seigneur, de la Vierge, ou des Saints. Comme pour reconnoiſtre par la petiteſſe de ſon offrande, les largeſſes immenſes des dons que Dieu nous a faits dans divers myſteres, ou pour imiter quelques-unes des vertus qu'ont pratiquées les Saints. Mais jamais elle n'oublioit d'adjouſter quelques paroles d'inſtruction & de devotion pour ceux & celles à qui elle faiſoit l'aumoſne corporelle, qui pour l'ordinaire eſtoit du pain, de l'argent, du linge: Et il n'y avoit rien qui l'affligeaſt ſi ſenſiblement, que quand elle ſe trouvoit dans l'impuiſſance de donner aucune aſſiſtance à ceux ou à celles de qui elle ſçavoit les beſoins.

Mais ſa pieté ne s'arreſtant pas là, & paſſant bien loin au delà de ſa maiſon, elle a procuré pluſieurs fois auprés de la Reyne Mere du Roy Loüis XIV. qu'il pleuſt à ſa Majeſté de luy accorder la grace, durant le temps de la guerre, de faire donner du pain à quelques Monaſteres de ſon Ordre, qui pour lors eſtoient en tres-grande neceſſité. Ce que cette charitable Princeſſe fit, tout auſſi-toſt avec une bonté nompareille: Et cette bonne Mere a fait donner pluſieurs fois à de pauvres Egliſes de la campagne, des ornemens pour les Autels, outre les Corporaux & & les Purificatoires qu'on faiſoit dans ſa maiſon, & qu'elle faiſoit diſtribuër de temps en temps, ſelon le devoir de ſa Regle, avec le conſentement de ſa Communauté.

Ce fut par ce meſme motif qu'elle demanda aux Religieuſes dans le temps de la guerre, que pour faire l'aumoſne on vendiſt les perles & les diamans qu'on avoit

reſervez pour enrichir le Soleil où l'on expoſe le tres-Saint Sacrement : A quoy elles conſentirent toutes de grande affection, ſuivant la doctrine & l'exemple de Saint Auguſtin leur Pere, qui vendit les vaſes ſacrez pour aſſiſter les pauvres qui eſtoient les vrais Temples, & les membres vivans de noſtre Seigneur. En effet on en vendit pour lors pour plus de quatorze cens livres, & dés la premiere année il en fut donné en aumoſne cinq cens, le reſte fut mis en rente pour eſtre diſtribué ſelon les preſſantes neceſſitez, qui ne manquent pas de ſe trouver tous les jours,

Dans ce meſme temps les Religieuſes du Monaſtere de l'Annonciade Celeſte de Champlite furent contraintes de venir en France, & de ſe refugier dans Paris, à cauſe des armées qui eſtoient dans leur Ville. Auſſi-toſt qu'on eût appris leur arrivée, la Reverende Mere qui eſtoit pour lors Prieure, envoya demander permiſſion à Monſieur le Superieur, de leur offrir place en ſon Monaſtere, ce qu'il approuva tout auſſi-toſt, & loüa comme une choſe de grande édification, & en ſuite avec l'agréement de toute la Communauté, ces Meres furent receuës à bras & à cœurs ouverts, juſques au nombre de vingt-deux, & particulierement avec une tendreſſe nompareille de la charitable Mere Marie Agnes, qui prit un ſoin extraordinaire de les faire ſecourir de tout ce dont elles avoient beſoin, pour le ſpirituel & pour le temporel. Depuis ce temps-là elles alloient toutes enſemble au chœur, aux exercices ſpirituels, à l'ouvrage, aux recreations communes. Elles n'avoient qu'un meſme Refectoir, un meſme Chapelain, un meſme Confeſſeur, on donna ſeulement à ces nouvelles hoſteſſes un departement ſeparé, pour eſtre plus en leur liberté : Et comme la Mere Marie Agnes avoit eſté la

premiere à se dépoüiller de tout, jusques à coucher par terre pour les accommoder ; Toutes les autres Religieuses animées par son exemple vinrent à l'envie l'une de l'autre offrir leurs chambres & leurs licts, & tout ce qu'elles avoient, & demanderent de se reduire en de petits coins pour leur ceder leurs places. Elles prierent mesme qu'on leur retranchast quelque chose de leur nourriture ordinaire, pour la partager avec ses Sœurs refugiées chez elles, parce que le Monastere n'estoit pas en estat de fournir à de si grandes despences. Ces bonnes Meres aussi les confondoient par leurs reconnoissances, & n'ont cessé de publier par tout depuis, la paix, & l'union merveilleuse qui estoit en ce Monastere, jointe à la devotion, & à la pratique des solides vertus qu'elles voyoient en toutes les Religieuses, & sur tout en la Mere Marie Agnes, dont elles ont toûjours parlé depuis cela avec une admiration extraordinaire. C'estoit de part & d'autre une sainte liaison & une joye secrette qui faisoit éprouver la verité de ce que dit le Prophete, *Voila comme il est bon & agreable de voir les freres ou les sœurs dans une mesme maison :* car il sembloit qu'elles ne fissent toutes qu'une mesme Communauté, & ce que l'Escriture sainte dit des premiers Chrestiens se voyoit parmy elles, *Qu'il n'y avoit qu'un cœur & une ame dans toutes.* *Psal. 133.*

Elles receurent encores en ce temps-là dix ou douze Religieuses du Monastere d'Espinal en Lorraine, & celles-cy aussi bien que les autres furent logées & traittées avec toute la Charité possible, tant par la Mere Marie Agnes, que par les autres de la Communauté. De sorte que trois Communautez estoient dans une seule maison, & il parut si visiblement que nostre Seigneur eut tres-agreable cette hospitalité, & qu'il benit l'union de cette sainte trouppe,

qu'outre la grande édification que cela donna à tous ceux qui en eurent connoiſſance dans Paris, & la bonne odeur qui s'en répandit juſques dans les Provinces éloignées; Cét exemple inſpira pluſieurs perſonnes puiſſantes à leur faire des charitez conſiderables juſques à leur départ, qui ne fut qu'environ quinze ou ſeize ans apres, lors que la paix eſtant faite, celles qui eſtoient venuës s'en retournerent en leurs Convents, ſecouruës autant qu'il fut poſſible, par les aſſiſtances qu'on leur avoit procurées, & par celles que la Mere Marie Agnes avoit tirées de ſa Communauté, qui pour avoir eſté chargée pour lors au deſſus de ſes forces, ne s'en eſt pas trouvée à la fin, par la grace de Dieu, plus incommodée: au contraire, la Benediction de noſtre Seigneur qui rend au centuple ce qu'on donne pour luy, n'a jamais eſté plus viſible ſur elle, qu'elle y parut incontinent apres, dont on conſerve la memoire pour luy en rendre des actions de graces immortelles.

Cette bonne Mere ne r'enferma pas ſa grande Charité au dedans de ſon Monaſtere envers ſes Sœurs refugiées, mais elle l'eſtendit encore au dehors pour ſecourir pluſieurs autres perſonnes de condition qui eſtoient reduites à la mendicité par le renverſement que les guerres ameinent avec elles. Et pour ne pas manquer à la principalle aſſiſtance qu'elle leur deſiroit donner, elle les portoit par ſes exhortations à faire un ſaint uſage de leurs afflictions, en les prenant de la main de noſtre Seigneur qui les vouloit conduire à leur ſalut par le chemin aſſuré de la Croix. C'eſt ce qu'elle leur enſeignoit de parole, tandis que par les effets elle s'employoit à les ſoulager dans leurs peines, & à rendre leur fardeau plus leger. Mais cette Charité qui embraſſoit ainſi tout le monde, afin de luy faire du bien, ne permettoit pas de laiſſer les perſonnes de

la maiſon ſans leur faire éprouver les effets de ſes plus grandes tendreſſes. Car pour ne pas repeter ce que nous avons dit ailleurs; En ce qui regardoit les malades, elle vouloit qu'on n'épargnaſt rien, ſoit pour le vivre, ſoit pour les remedes, ſans diſtinction aucune des perſonnes. Elle ne vouloit point ſouffrir de particularitez, mais elle vouloit qu'on obſervaſt exactement tous les ordres du Medecin, ſe ſouvenant de ce qu'ont dit les Saints, que ceux qui joüiſſent de la ſanté peuvent bien ſe paſſer de peu de choſe; mais les malades ont beſoin de pluſieurs ſecours dans leurs infirmitez. Elle eſtoit ſelon que la Regle de ſon Ordre le commande expreſſement, leur recours & leur conſolation, autant par ſon inclination propre, comme par l'obligation de ſa charge. Par ſes charitables viſites elle portoit Dieu dans leurs cœurs, tandis qu'elle procuroit à leurs maux les ſoulagemens neceſſaires. Elle taſchoit meſme de les divertir par des entretiens agreables: & quelques-fois par des Cantiques ſpirituels qu'elle compoſoit à ce deſſein, elle les encourageoit à n'aſpirer qu'au Ciel, & à l'eternité. On s'eſtimoit heureuſe de mourir entre ſes bras; car elle rendoit à ſes malades tous les ſervices ordinaires, & elle en inventoit d'autres auſquels on n'auroit pas penſé. On l'a veuë pluſieurs fois dans le temps qu'elle eſtoit infirme elle-meſme, ſe tenir debout à la porte de la chambre d'une malade, pour empécher qu'en l'ouvrant on ne luy fiſt du bruit, ou qu'on luy apportaſt quelque incommodité: Mais pour ce qui eſtoit des ſecours ſpirituels, chacune demeuroit en repos, ſçachant qu'elle y veilloit jour & nuit; en ſorte qu'on peut dire à la conſolation de toutes, que pas-une n'eſt morte ſans eſtre munie de tous les Sacremens, & de tous les ſecours ſpirituels qui pouvoient ſervir à la conduire au Ciel,

Il eſt meſme arrivé à cette bonne Mere de dire par ſurpriſe,& ſans y faire reflexion, des choſes qui faiſoient juger qu'elle avoit eu, non ſeulemẽt des préſentimens du decés de quelques Religieuſes, mais des aſſeurances entieres quelques jours avant qu'elles expiraſſent. S'il y en avoit quelqu'une en dãger de mort,c'eſtoit alors qu'elle ne ſortoit point d'aupres d'elle, qu'elle l'entretenoit toûjours de ſaints diſcours,qu'elle luy faiſoit produire les actes des plus hautes vertus,& qu'elle la diſpoſoit & l'animoit à faire heureuſement le dernier paſſage qui eſt d'une ſi grande importance. Elle faiſoit pour cela des Oraiſons & des Penitences extraordinaires,elle la recommandoit à noſtre Seigneur avec la Communauté d'une ferveur nompareille ; & dans la derniere agonie, elle redoubloit encores ſes prieres, & formoit avec la malade les actes propres des mourans. Elle luy faiſoit faire des actes de Foy, & avec eſperance adorer une à une les Playes du Crucifix ; dont elle tenoit l'Image en ſa main. Elle faiſoit la recommantion de l'ame,& à tous ces devoirs de la ſouveraine Charité, elle paroiſſoit tellement infatigable, qu'on la veuë quelques-fois les ſept & les huit heures de ſuite leur parler de Dieu, ou le prier auprés d'elles ; & ne pouvoir ſe reſoudre à les laiſſer,pour prendre meſme ſes repas neceſſaires. Car cette ardante ſoif du ſalut des ames, à l'exemple du divin Sauveur, luy faiſoit oublier le ſoin de ſon corps, & trouver ſa plus douce nourriture en un exercice ſi plein de Charité, pour conclure avec noſtre Seigneur ſon Eſpoux, *Ma viande eſt que ie faſſe la volonté de mon Pere, & que j'acccompliſſe l'œuvre dont il m'a chargé.*

Ioan. 4.

De sa Devotion, & de son Oraison.

CHAPITRE XXII.

IE ne puis ny penser ny parler de cette admirable Mere sans admirer à mesme temps la multitude incroyable des graces qu'elle avoit receuës de Dieu, ce qui fait que ne pouvant discerner à laquelle on doit donner la preference, je diray qu'à mon sens le don singulier de pieté a esté le fondement de toute sa vie interieure, & le principe de tout le bien qui a paru en elle.

Je n'ignore pas que la devotion dans un sens plus estendu, se prend par les Theologiens & par les Peres spirituels, pour une disposition d'esprit, preste à faire promptement, constamment, & agreablement tout ce qui plaist à Dieu : qui sont les trois circonstances dans lesquelles, selon les mesmes Docteurs, consiste la perfection de chacune des vertus. En ce sens, pour parler de la devotion de cette Mere, il faudroit rapporter tout ce qu'elle a dit, & tout ce qu'elle a fait, & tout ce quelle a souffert, pour accomplir parfaitement les volontez de Dieu. Mais parce que ce seroit dire toute sa vie, je prends en cét endroit cette vertu de pieté & de devotion, pour une inclination qui porte l'ame à ce qui regarde les choses divines, & pour l'amour & le culte qu'elle peut luy rendre interieurement en s'attachant à luy, ou exterieurement en advançant son honneur & sa gloire. En l'un & en l'autre la Mere Marie Agnes a esté excellente, & il semble que cette inclination a esté son propre caractere, qui s'est fait distinguer en elle par dessus toutes les autres vertus. Nous

en rapporterons les preuves dans quelques differents Chapitres ne les pouvant toutes renfermer dans un seul.

Sa fidelité à la grace, qui doit paſſer pour la premiere, eſtoit incomparable. Ceux & celles qui ont connû ſa conſcience, ont advoüé n'avoir jamais veu une ame, ny plus ſoûmiſe, ny plus fidelle à ſon Dieu; & en effet, ſi on peut juger ſur les apparences, on n'a jamais remarqué en elle qu'elle ait manqué de vigilance & de force pour advancer dans les voyes de la grace, & elle a travaillé avec une eſtude ſi ſoigneuſe pour ne laiſſer rien échapper dans les moindres occaſions, que celles qui s'en appercevoient en demeuroient eſtonnées. Car il ſembloit qu'elle fuſt au deſſus des foibleſſes qui font tomber meſme les plus fermes, quoy qu'ils ſe relevent bien-toſt, ſelon la parole du Sage. Elle tout au contraire ſembloit aller toûjours d'un pas égal, ſans jamais ſe r'allentir de ſa premiere ferveur, qu'elle a ſouſtenuë juſques à ſon dernier moment: de ſorte que s'il y a eu du changement en elle, ç'a eſté celuy que
Prov. 4. le Sage remarque dans la voye des Juſtes, *De qui la lumiere va toûjours croiſſant juſques à ce qu'elle ſoit arrivée à ſon plein midy.*

Comme elle avoit un cœur tout-à-fait liberal envers Dieu, reciproquement Dieu eſtoit magnifique & prodigue envers elle. Il luy donnoit cette fecondité & cette ſublimité de lumieres ſur toutes ſortes de ſujets, avec une facilité de paroles & de comparaiſons ſi propres pour exprimer ſes conceptions, que le ſaint Eſprit faiſoit aiſément voir, qu'il s'eſtoit rendu ſon Docteur & ſon Maiſtre: car à la reſerve du nouveau Teſtament, de ſes regles, & de ſes conſtitutions, elle faiſoit fort peu d'autres lectures: ce qui n'empeſchoit pas pourtant qu'elle ne traitaſt ſi ſeurement & ſi ſolidement de toutes les choſes de la Foy, & des

myſteres les plus obſcurs, & les plus relevez de la Religion, que quelques Peres ſpirituels qui reconnoiſſoient avec admiration ce don de Dieu en elle, ne l'appelloient point autrement que *la Theologienne*, jugeant bien qu'elle avoit cette ſcience infuſe du Ciel, plûtoſt qu'acquiſe par ſon eſtude, ou enſeignée par les hommes; & qu'elle la puiſoit en l'Oraiſon, ou elle avoit comme nous avons dit, une occupation ſi douce & ſi forte, que les heures ne luy eſtoient que des momens, & que l'on ne pouvoit la raſſaſier du temps, qu'on luy donnoit pour traiter avec Dieu, ny l'arracher qu'avec une violence extrême de ce divin exercice.

La Mere Marie Jeanne Magdeleine eſtant Prieure eut apprehenſion que ces grandes applications n'apportaſſent un prejudice notable à ſa ſanté. Pour cela elle uſa de diverſes adreſſes, afin de voir ſi à la fin elle ne ſe relaſcheroit point: Et pour cét effet, elle s'aviſa de luy dire une fois; *Puiſque vous n'avez iamais aſſez de temps pour prier, je vous permets d'aller devant le S. Sacrement, & d'y demeurer tant que vous en aurez la devotion, ſans vous mettre en peine des obeïſſances communes qui viendront à ſonner.* Elle fut ravie de cette permiſſion, & elle demeura cinq ou ſix heures de ſuite, ſans faire reflexion ſur tout le temps qu'elle y avoit eſté: en ſorte que comme elle n'avoit rien pris depuis fort long-temps, il fut neceſſaire de la faire appeller pour manger: & comme une Ancienne luy dit, par l'ordre de la Mere Prieure: *Quoy donc, n'eſtes-vous point encores laſſe de prier?* Elle ſe mit humblement à genoux pour écouter cette reprimande, & puis elle répondit: *Hé! comment ſe pourroit-on laſſer d'eſtre avec Dieu? Ne ſçavez vous pas que ſa converſation n'a point d'amertume, & ne cauſe iamais d'ennuy?* Sap. 8. Sur quoy la Religieuſe feignant de luy vouloir reprocher

ce que Marthe reprochoit à Magdeleine, qu'elle laiſſoit tout à faire aux autres pour joüir de ſon repos avec Dieu, la Mere Marie Agnes qui s'apperceut de tous ces petits artifices dont on uſoit pour la conſervation de ſa ſanté, ſe mit en ſouſriant à luy dire, *Ne vous mettez point tant en peine de moy: car iamais Dieu n'a fait de mal à perſonne. Marthe ſe plaint toûjours de Marie, mais iamais Marie ne s'eſt plainte de Marthe.*

Dieu l'attiroit ſi puiſſamment à ſoy dans l'Oraiſon, qu'elle diſoit ne pouvoir vivre ſans le ſouſtien de cét exercice ſacré qui eſtoit le centre de ſon ame, & dans lequel elle trouvoit ſa vie comme dans ſon element. Quand elle ſe ſentoit plus mal, & qu'elle eſtoit plus travaillée d'une violente migraine, bien loin de quitter la priere, elle diſoit que c'étoit le chevet de ſa teſte, & qu'elle y trouvoit ſon lit de repos. Elle ſouhaitoit quelquefois d'eſtre dans le fonds des deſerts & n'emporter avec elle que ce ſeul mot écrit par tout, *Dieu eſt*; c'euſt eſté aſſez de matiere, diſoit-elle, pour l'ocuper tout le temps de ſa vie, ſans autre point ny ſujet d'Oraiſon: encores elle eſtimoit qu'elle n'en auroit jamais aſſez pour penſer à un objet ſi grand & ſi raviſſant & ſi infiny comme eſt Dieu. Elle eſtoit élevée ſi conſtamment à la contemplation des divines perfections, qu'elle n'avoit pas beſoin pour l'ordinaire d'aucune lecture, ny d'aucune preparation: Car toute ſorte de ſujets luy ſervoient de livre qui luy parloient de Dieu, & qui l'uniſſoient à luy par des tranſports ſi frequents & ſi doux, qu'il ne falloit qu'un geſte, une action, une parole, un ſoûpir, pour la tenir durant pluſieurs heures; & quelques fois durant pluſieurs jours dans un profond ſilence occupée avec Dieu.

Cependant quoy qu'elle euſt ces attraits avec une ſi

merveilleuſe abondance, elle ne vouloit pas pourtant tout-à-fait s'appuyer ſur eux quand elle alloit ſe preſenter devant Dieu, & elle diſoit qu'il eſtoit du devoir de le chercher en l'Oraiſon eſtant prevenuë de ſa grace, & qu'il falloit pratiquer toûjours cét acte de dépendance & d'humilité en liſant ſon ſujet, & en s'y appliquant, ſans s'y attacher avec ſervitude, comme ſi on vouloit donner des bornes, & preſcrire des regles à l'eſprit de Dieu. Elle ne manquoit pas d'uſer de cette prevoyance avant l'Oraiſon; mais auſſi-toſt qu'elle avoit ouvert le livre, & leu un bon mot qui luy donnoit au cœur, elle fermoit auſſi-toſt ſon livre, & demeuroit en la preſence de Dieu dans un eſprit de paix, d'aneantiſſement de ſoy-meſme, & de profonds reſpects devant cette Grandeur infinie, ſouvent proſternée, ſouvent à genoux, ſouvent debout; mais toûjours ſi recueillie, qu'elle ſembloit pluſtoſt eſtre ravie qu'agir par ſoy-meſme & par ſon eſprit. Elle s'approchoit de Dieu, entroit dans ſon immenſité, & ſe tenoit unie à ſon amour, comme un petit enfant ſe tient à ſon pere, ou comme un pauvre mendiant demeure à la porte d'un riche dont il attend les liberalitez. Elle diſoit quelquefois de la façon du monde la plus douce, & la plus agreable, qu'elle ne ſortoit gueres d'avec noſtre Seigneur qu'il ne luy euſt fait à la fin un bon viſage, comme un pere le fait à ſon fils qu'il veut encourager à mieux faire, ou qu'il ne luy euſt donné l'aumoſne, comme un riche la donne à un pauvre, en luy accordant ce qu'elle demandoit, & luy donnant encores ſouvent quelque choſe de meilleur que ce qu'elle luy demandoit.

Il ſeroit à deſirer pour la conſolation de pluſieurs perſónes qui ont de l'eſtime pour cette ame choiſie, qu'il fut poſſible de rapporter icy ce qui ſe paſſoit entre Dieu &

elle : Mais comme on ne peut, ny le connoiſtre ny l'exprimer au vray, j'en donneray ſeulement un exemple qui en peut faire juger. Il arriva un jour qu'eſtant dans un tranſport, & dans une occupation auſſi intime avec Dieu que nous venons de deſcrire, une Religieuſe la conjura de luy dire quelque choſe de ce qu'elle reſſentoit dans ſon interieur. Elle luy répondit avec un viſage baigné de larmes, les yeux levez au Ciel, & un ſoûpir ardant tiré du profond de ſon cœur : *Helas ! ma chere Sœur, & mon enfant, ie ne puis du tout ny l'expliquer, ny le comprendre. Ce ſont des choſes qui n'ont point de paroles : Il n'y a que Dieu ſeul qui connoiſſe ce qu'il eſt ſeul capable d'operer, quand il luy plaiſt, dans une pauvre creature.* Il luy arrivoit tres ſouvent d'eſtre ſi fortement penetrée de ces impreſſions divines, qu'elle ne ſe reconnoiſſoit plus que comme un inſtrument animé de Dieu, ou comme une pure capacité toute remplie de luy. Elle ſe trouvoit en ces operations extraordinaires dans un eſtat purement paſſif, & elle n'agiſſoit plus qu'autant qu'elle eſtoit meuë & pouſſée de Dieu : De cette ſorte elle paſſoit les trois & les quatre heures en l'Oraiſon, ſans ſçavoir ny ce qu'elle y avoit fait, ny le temps qu'elle y avoit eſté, & ſans faire autre choſe que de s'aneantir ſoy meſme & ſe confondre, s'élever, s'unir, & ſe transformer en Dieu.

Elle avoit écrit pluſieurs excellentes Meditations, par le commandement exprés de ſa Superieure la Mere Marie Jeanne Magdeleine, & ſi on avoit eu aſſez de prevoyance, ou employé aſſez de ſoin pour les garder, elles apprendroient quelque choſe de plus que ce que nous en diſons : Mais auſſi-toſt que celle qui les avoit faites par une pure obeiſſance, fut éleuë Superieure, la premiere choſe qu'elle fit fut de les brûler toutes. De ſorte que n'eſtant reſté

que

que le peu de remarques qu'on a recueillies, & quelques-uns de ſes écrits qu'on a pû tirer par ſurpriſe, ou qui ſont demeurez à celles de ſes Novices à qui elle les avoit communiquez pour leur inſtruction; je n'en puis rapporter que ce qu'on verra dans ce qui ſuit. Je commenceray par un échantillon de ſes ſublimes penſées, & de ſes tranſports extatiques ſur la grandeur de Dieu, & je l'abregeray meſme pour eſtre de trop grande eſtenduë. Entre autres choſes elle parle ainſi de la demeure de Dieu dans ſoy-meſme durant toute l'eternité.

O Dieu de Majeſté! ô eſtre de tout eſtre! quel eſt voſtre « Throſne? & où repoſez-vous de toute eternité? Pere qui « eſtes Dieu, principe ſans principe, quel eſt voſtre Throſ- « ne? C'eſt voſtre Fils unique qui eſt Dieu eternel comme « vous. Fils engendré de Dieu, & égal à voſtre Pere, quel « eſt voſtre Throſne? & où repoſez vous? c'eſt dans voſtre « Pere de qui vous eſtes produit, & en qui vous demeurez, « ſans en ſortir jamais. S. Eſprit, amour du Pere & du Fils, « où habitez-vous? quel eſt voſtre Throſne? C'eſt le Pere « & le Fils, deux perſonnes qui ne ſont pour vous qu'un ſeul « & unique principe. O Dieu, Throſne de Dieu, il n'y a rien « que vous qui ſoyez digne de vous, mon Dieu, mon tout! « Tout eſt en vous, & hors de vous tout n'eſt rien. De là ve- « nant ſur l'incomprehenſibilité de cét Eſtre ſouverain, elle pourſuit ainſi. Y a-t'il rien au monde que Dieu ſeul qui « puiſſe comprendre Dieu? Dieu eſt ſi grand, que rien ne « peut l'approcher, & bien moins l'égaler. Dieu, Pere, Fils, « & S. Eſprit, toûjours produiſant & toûjours produit: toû- « jours connoiſſant & aimant, toûjours connu & aimé, & « toûjours meſme Dieu: Parlez, ô grand Dieu! dites ce que « vous eſtes; il n'appartient qu'à Dieu de dire ce que c'eſt « que Dieu. Aimez-vous, ô grand Dieu! comme vous «

» vous connoiſſez, il n'appartient qu'à vous de vous con-
» noiſtre & aimer autant que vous en eſtes digne : car qu'en
» peuvent dire ou penſer toutes les creatures, puis qu'elles
» ne ſçavent, ny ce qu'elles penſent, ny ce qu'elles diſent,
» quand elles veulent ou concevoir ou exprimer quelque
» choſe de vous ? Cependant, ô grand Dieu ! toûjours on
» parlera de vous, & toûjours on vous ignorera. Mais c'eſt
» la gloire de toutes les creatures, & la mienne, d'avoir un
» Dieu ſi grand, qu'on ne le puiſſe ſuffiſament admirer ny
» loüer, ny aimer. Et puis deſcendant aux creatures elle con-
» tinuoit ainſi. Anges, adorez Dieu: Hommes, adorez Dieu;
» qu'à jamais toutes les creatures viennent s'aneantir de-
» vant luy, parce que Dieu eſt tout, & tout le reſte n'eſt
» rien.

En ſuite de cette élevation d'eſprit, ſur ce que Dieu eſt en luy-meſme, elle paſſe aux communications qu'il fait
» hors de ſoy, & pourſuit. Mais, ô Dieu ! ne repoſez-vous
» qu'en vous-meſme ? N'avez-vous point de Throſne hors
» de vous ? Oüy, vous repoſez ſubſtantiellement dans la ſa-
» crée Humanité de voſtre fils unique. Vous repoſez dans
» ſon ſacré corps comme dans le plus beau Temple qui ſoit
» hors de vous : Vous repoſez dans ſon ame comme dans le
» plus divin Sanctuaire où vous ſoyez aimé : Vous repoſez
» dans ſon eſprit comme dans le Tabernacle de voſtre divi-
» nité, vous l'animez, vous le ſanctifiez, vous le glorifiez,
» vous le deifiez. Vous repoſez en luy & avec luy dans le
» tres-Auguſte Sacrement de l'Autel, & avec le S. Eſprit en
» unité d'eſſence, de Majeſté, de puiſſance, & d'amour. Il eſt
» l'Autheur du Sacrement & le Sacrement meſme, & ce Sa-
» crement eſt l'inſtrument de toutes les operations que
» vous faites tous trois en unité de principe, pour commu-
» quer tous vos bien faits aux ames qui sõt dignes de vous.

Enfin deſcendant à la preſence, & aux operations des divines Perſonnes ſur les ames, dans l'eſtat de la gloire, de la grace, & de la nature, elle explique comme Dieu eſt dans la ſainte Vierge, qui eſt le Temple de la tres-ſainte Trinité: comme il eſt dans les Anges, diſtinguez ſelon leurs ordres & leurs Hierarchies: comme il eſt dans les Saints, ſelon la diverſité de leurs rangs & de leurs merites. Elle explique comme il les ſanctifie, comme il les éclaire, comme il les embraſe de ſon amour quand ils ſont dans la voye. Elle parle de ſon concours & de ſon action ſur toutes les creatures ſenſibles & inſenſibles, raiſonnables & deſpourveuës de raiſon: Et pour conclure toutes ſes hautes penſées par des raviſſemens d'amour, elle finit ainſi.

Vous venez, ô grand Dieu! pour vivre en nous, & operer en nous, afin que nous vivions & operions en vous, & pour vous, & par vous, que nous ſoyons un avec vous, comme vous eſtes un, Pere, Fils, & Saint Eſprit. O mon Dieu! je le veux dans voſtre volonté, dans laquelle j'unis & j'abyſme la mienne, pour n'avoir plus d'autre puiſſance que celle de vous obeïr, & n'eſtre plus qu'à vous. S'il me reſte quelque choſe dont je puiſſe diſpoſer, apres les Sacrifices faits par mes vœux Religieux, je vous le conſacre encores de nouveau; & pour vous le rendre agreable autant qu'il peut l'eſtre, je l'unis à l'offrande qui vous eſt faite de voſtre Fils unique JESUS. Mon Dieu, mon tout, ma vie, ma lumiere, & ma force, vous le pouvez, & vous le voulez: Que cela ſoit donc ſelon voſtre puiſſance, & ſelon voſtre bon plaiſir: Prenez poſſeſſion de tout ce que vous m'avez donné: Que tout rende hommage à la poſſeſſion que vous avez de l'ame de mon Seigneur JESUS, & comme elle n'y pouvoit ny vouloit reſiſter, qu'il en ſoit

» ainſi de moy, chetive & pauvre creature. Poſſedez tout
» mon eſprit, & ſoyez en ſa place pour regir mon interieur.
» Poſſedez mon ame, pour n'avoir plus d'action ny de ſenti-
» ments que par vous. Poſſedez mes ſens, & les puiſſances
» de mon corps, ma liberté, ma vie, ma mort, & tout ce que
» je ſuis & ſeray dans le temps & dans l'eternité. O grand
» Dieu infiny, ſans commencement & ſans fin, qui eſtes ce
» que vous eſtes, & qui n'eſtes connu d'aucune creature!
» Que je ne ſois plus qu'un vuide de moy-meſme, & une pu-
» re capacité de vous: que ce ne ſoit plus moy comme moy
» qui vous aime, qui vous loüe, & qui vous adore; mais vous
» en moy que j'adore dans ſon infinité, & dans ſon incom-
» prehenſibilité: J'adore en vous ce que je n'y voy pas, j'ai-
» me en vous ce que je ne comprens pas, je loüe & je benis
» tout ce qui eſt en vous. Je me donne totallement à vous.
» Voila ma derniere volonté: voila mon Teſtament, & le
» dernier ſoûpir dans lequel je veux rendre mon ame. Je ne
» diray plus deſormais, Faites de moy ce qu'il vous plaira.
» Non, ô grand Dieu! ce mot de moy ne ſera plus en ma
» bouche. Je n'ay plus rien à moy, tout ce que j'ay eſté eſt
» maintenant comme une goutte d'eau perduë en vous. O
» mer immenſe, ſans fonds & ſans rive! je n'ay plus rien à
» faire qu'à demeurer en vous. Mais, ô ſource de tout bien!
» Dieu incomprehenſible, immenſe, immuable, & eternel.
» Saint, Saint, Saint, & cent mille fois Saint, Dieu en tout,
» Dieu par tout, Dieu ſur tout. Soyez connu, aimé, & loüé
» de vous-meſme à jamais. Soyez à jamais honoré, adoré, &
» glorifié en Jesus-Christ Dieu-Homme: car Dieu ſera
» homme eternellement, & eternellement l'homme ſera
» Dieu. O neant! aſſujettis-toy à Dieu, tandis que tu le
» peux faire librement en ce monde; car ſi tu ne le fais pas
» par ton propre conſentement à ſa grace, il t'aſſujettira par

force à ſa juſtice en te condamnant au malheur eternel. « Voicy ton temps, mais le ſien viendra qui ne finira jamais, « & tu ne pourras reparer un des jours, ny un des momens « que tu perds maintenant. «

Nous pourrions rapporter beaucoup d'exemples ſemblables de ſes élevations ſur differents ſujets : Mais celuy-cy qui s'arreſte tout à Dieu meſme, ſuffira pour faire juger des autres, & garder quelques meſures dans de ſi beaux ſentimens. Il eſt arrivé pluſieurs fois qu'eſtant Maiſtreſſe des Novices, en leur expliquant le point de l'Oraiſon, elle demeuroit au milieu de ſon diſcours ſans pouvoir paſſer outre, pour faire entendre les hautes lumieres dont elle eſtoit ébloüie, ny les doux ſentimens qu'il plaiſoit à noſtre Seigneur luy communiquer ſur les matieres dont elle leur parloit. Cela luy eſtoit ſur tout ordinaire lors qu'elle traittoit de Dieu, dont elle eſtoit ſi penetrée, qu'il falloit que la parole ceſſaſt en ſa bouche, pour donner place à l'operation de l'eſprit qui animoit ſon cœur. Un jour que la Meditation eſtoit ſur le S. Sacrement de l'Autel, & ſur ces amoureuſes paroles, [*Hoc facite in meam commemorationem,*] *Faites cecy en memoire de moy.* Elle interrompit tout d'un coup le diſcours, apres s'eſtre arreſtée particulierement ſur le ſouvenir que les amis à leur départ ſouhaitent l'un de l'autre en ſe diſant reciproquement, *Souvenez-vous de moy.* Elle leur dit ſur cela, qu'elle ne pouvoit exprimer ce qu'elle concevoit de cét amoureux deſir qu'avoit le Fils de Dieu en ſe ſeparant de nous, & elle entra tout à l'heure dans un ſi profond recueillement, & un raviſſement ſi haut de l'amour que noſtre Seigneur avoit pour les hommes, & de celuy qu'il exige des hommes en cét adorable myſtere, que ſon ſilence fut plus eloquent que les paroles pour toucher le cœur de ſes Novi- *Luc. 22.*

ces, qui demeurerent estrangement estonnées de voir devant elles un effet si sensible de ce que leur Maistresse vouloit leur faire comprendre de cét amour inexplicable.

Une autre fois la veille de l'Assomption de la tres-sainte Vierge, apres avoir pour sujet de l'Oraison, dit des choses rares & merveilleuses de la Mere de Dieu, elle sortit du chœur avec une si grande viteſſe que quelques Religieuses jugerent que c'estoit pour cacher selon sa coustume quelque transport extraordinaire qui la déroboit à elle mesme, & qui l'élevoit violemment vers nostre Seigneur, ou vers sa sainte Mere. Elles ne se tromperent pas; car celles qui l'observoient davantage, sçavoient que ces assauts divins luy estoient assez communs, & qu'elle ne les cachoit qu'en se cachant elle-mesme par de semblables fuites.

D'autres fois quand elle meditoit sur la conversion de quelques Saints, & particulierement une fois qu'elle meditoit sur celle de sainte Magdeleine, ayant trouvé qu'aussi-tost qu'elle eust connu nostre Seigneur, elle quita tout, qu'elle l'alla chercher, & le suivit toûjours apres; cette fidelité toucha si vivement son ame; que faisant reflexion sur elle-mesme, & sur ses infidelitez, elle entra dans un si grand sentiment de douleur & de contrition, qu'elle s'estimoit infiniment pire que cette Penitente, *N'ayant pas eu*, disoit-elle, *une promptitude, ny une fidelité pareille à la sienne, pour la grace de ma vocation.* Elle rapportoit à chacune sur cela les deffauts qu'elle avoit reconnus en soy-mesme, & en s'humiliant elle adjoustoit, *Helas! ie n'ay pas fait comme elle.* Mais quoy que selon sa coustume elle s'en vouluſt accuser en la Confession, le Confesseur ne voulut point luy donner l'absolution sur cela, ny sur d'autres choses semblables qu'elle luy declaroit; il

l'excita seulement à s'en accuser devant Dieu, & à se contenter de cela, tandis qu'elle n'auroit point d'autre matiere pour le Sacrement. Cependant elle avoit l'ame si pure qu'elle n'en trouvoit pas pour l'ordinaire d'autres, & en se soûmettant humblement, elle luy disoit, *Ie m'en vais donc m'accuser de mes autres pechez, mais ils ne me semblent pas si griefs, & ils ne me touchent pas si puissamment que font mes ingratitudes.* S'il estoit arrivé qu'elle fust tombée tant soit peu plus considerablement en quelque deffaut, d'abord qu'elle venoit à l'Oraison elle ne pouvoit demeurer en repos, à cause que la presence de Dieu éclairoit jusques au fonds de son ame, pour luy faire appercevoir les plus petites taches, & il falloit quelques fois qu'elle s'en allast confesser tout à l'heure, ou du moins qu'elle allast s'en accuser à la Mere Prieure, autrement elle trouvoit la porte fermée au cœur & à l'oreille de nostre Seigneur, & elle adjoustoit que quand elle avoit fait quelques égaremens pareils, elle ne manquoit point d'en estre punie sur le champ par son misericordieux pere, & par son Juge rigoureux. Ce qu'elle tenoit pour une grace incroyable de Dieu, & pour un moyen incomparable à faire acquerir bien tost la pureté du cœur, que Dieu demande par dessus tout à une ame qui s'approche de luy. Comme elle faisoit une fois la Meditation sur la grandeur de Dieu, elle eut en l'esprit la pensée qu'on rapporte de ce Philosophe qui contemplant l'estenduë de la mer, apres l'avoir bien considerée, sans la pouvoir comprendre; se jetta dedans & s'abysma, en disant, *Puisque ie ne te puis comprendre, tu me comprendras.* Elle fit le mesme en sa maniere dans la contemplation de l'Estre de Dieu. Elle se jetta dedans cét Ocean de bontez & de grandeurs, & se sentit toute perduë & abysmée en luy; & ce sentiment qui luy

dura plusieurs jours, se renouvelloit en elle autant de fois qu'elle pensoit à Dieu, & qu'elle s'appliquoit à quelqu'une de ses perfections : ce qu'elle faisoit tres-souvent, comme la chose du monde pour laquelle son ame avoit davantage d'attrait.

Elle ne manquoit point tous les ans de faire les exercices spirituels des dix jours : Mais quand elle estoit Superieure, elle les faisoit deux fois l'année, disant qu'il suffisoit d'une fois pour une simple Religieuse, mais qu'une Superieure en avoit plus de besoin que les autres, pour attirer les secours de la grace de Dieu sur soy-mesme, & sur toute une Communauté. En tout temps universellement elle mettoit si parfaitement bien en pratique ces paroles
Luc. 18. de nostre Seigneur ; *Il faut toûjours prier & iamais ne cesser*, que quand elle estoit occupée à quelque chose exterieure, mesme des plus fortes, comme à laver la lessive, à plier le linge, à travailler au Jardin, ou à faire quelqu'autre exercice d'humilité, ou de peine, elle entremesloit incessamment des colloques avec la tres-sainte Trinité, avec la sainte Vierge, ou avec les Saints Anges Gardiens ; ou bien elle recitoit alternativement le Chappelet avec celles qui luy aydoient, & elle faisoit ces choses dans une aussi grande presence d'esprit, que si elle eust esté devant le S. Sacrement, ou à son Oratoire : Adjoustant, qu'il ne falloit pas que le travail empéchast la priere, puisque rien ne devoit separer pour un moment l'ame d'avec son Dieu. Mais quoy qu'elle fust si unie avec luy, l'on a remarqué neantmoins en elle une vigilance si attentive, & si appliquée à ses moindres obligations, que si elle estoit au chœur, ou à l'oraison, elle ne manquoit à aucune des ceremonies qui estoient à observer, comme de commencer ce qu'elle devoit dire, ou de faire signe de ce qu'il falloit faire : Et

re: Et quand elle voyoit quelqu'une qui par trop de recueillement obmettoit quelque choſe à quoy elle eſtoit obligée, elle luy diſoit doucement, *Ma chere Sœur, quand c'eſt Dieu qui occupe, iamais l'on ne manque à ce qu'il demande ; car on veille inceſſamment à tout ce qu'il veut de nous.* Cette preſence & cette plenitude de Dieu en elle, ſe faiſoit remarquer en toutes les occaſions où elle ſe rencontroit. Car quand elle eſtoit à l'Infirmerie, où elle taſchoit quelques-fois de recreer les malades, ſon eſprit eſtoit ſi bien avec Dieu, qu'eſtant une fois auprés de la Mere Marie Jeanne Magdeleine ſa Superieure, apres pluſieurs choſes dites par charité afin de divertir la malade, en ſortant de la chambre elle ſe tourna vers une Religieuſe qui eſtoit avec elle, & luy dit en ſe recueillant un peu en ſoy-meſme, *Vous avez entendu tout ce que nous venons de dire, ie vous aſſure que ie pourrois bien rendre compte de mon Oraiſon, & de ce qui c'eſt paſſé entre Dieu & mon ame durant tout ce temps-là.*

Les effets de ſa grande pieté paroiſſoient conſiderablement plus grands dans les heures meſmes de la recreation commune. Car quand on alloit au jardin l'Eſté, la premiere choſe qu'elle y faiſoit, c'eſtoit de rendre ſes hommages à quelques-unes des Images qui ſont en relief ſous le Cloiſtre, & de faire deuant elles quelques prieres. Elle alloit en ſuite cueillir des fleurs dont elle faiſoit un bouquet, qu'elle portoit au S. Enfant JESUS que la Sainte Vierge tenoit entre ſes bras, & principalement elle pratiquoit cette devotion le premier iour de May, auquel elle le choiſiſſoit de nouveau pour ſon celeſte Eſpoux. Elle s'uniſſoit en ce jour à quelque Religieuſe, pour dire toutes deux enſemble l'Office de la Sapience Eternelle, ſe ſouvenant du Bien-heureux Henry Suzo, qui la careſſoit ainſi

en ce jour-là, l'ayant auſſi priſe pour ſon Eſpouſe. D'autres fois elle envoyoit ces fleurs devant le S. Sacrement,
Cant. 2. diſant avec l'Eſpouſe dans ſes Cantiques, *Que ſon bien-aimé ſe plaiſt parmy les fleurs.* Et adjouſtant que ces fleurs de la terre ne ſont que les Images des graces & des vertus celeſtes qu'il recherche & qu'il met dans les cœurs. De cette maniere elle avoit en ſon cœur une écholle de Theologie myſtique qui luy faiſoit trouver Dieu en toutes choſes, & rapporter toutes choſes à Dieu. Apres avoir parlé de ſa devotion generale pour tout ce qui eſtoit de pieté, nous dirons quelque choſe de la particuliere qu'elle avoit pour des ſujets differens.

De ſa devotion particuliere pour le Saint Sacrement, & pour la Communion.

CHAPITRE XXIII.

PUiſque l'amour, ſelon S. Auguſtin, eſt le poids qui nous attire à ce que nous aimons, il eſt ſans doute que l'amour de Dieu en cét ame, eſtoit le poids qui l'attiroit à luy: & que ne pouvant ſur la terre trouver la ſainte Humanité dans laquelle il reſide ſubſtantiellement autre part, que dans le myſtere où il demeure avec nous juſques à la fin des ſiecles; c'eſtoit là qu'elle trouvoit le terme de ſes deſirs, & le centre de toutes ſes affections. Cette ardeur paroiſſoit merveilleuſement quand il s'agiſſoit de l'aller viſiter en l'Egliſe, d'aſſiſter au Sacrifice où il eſt tous les jours immolé, de demeurer preſente au chœur quand il eſtoit expoſé ſur l'Autel. Car elle prenoit un ſoin ſi Religieux de ne perdre aucun de ces bien-heureux momens,

que quand elle entendoit le ſon de la cloche qui marquoit qu'on alloit commencer une Meſſe, elle y volloit, elle n'y alloit pas. Elle demandoit permiſſion d'en entendre autant qu'on en diſoit : Et pour ne ſortir point du chœur tandis que ce Sacrement d'amour demeuroit expoſé ſur l'Autel, elle ſçavoit ſi bien ſe dégager de toutes les autres affaires, qu'il ſembloit qu'elle n'en avoit qu'une ſeule, qui eſtoit d'eſtre toûjours avec noſtre Seigneur.

Cette haute eſtime, & cét ardant amour pour cét adorable Myſtere, operoit en ſon ame un merveilleux deſir d'offrir à Dieu, par une affection de complaiſance, ſon Fils unique qui eſt la ſeule Offrande, & le ſeul Sacrifice qui puiſſe égaller ſa grandeur. Elle appelloit à ſon ſecours toutes les creatures du Ciel & de la terre, les Anges, les Hommes, les Eſtres raiſonnables, & les irraiſonnahles, pour le glorifier par cette victime qui l'honore infiniment, comme il eſt digne d'un honneur infiny. De plus elle taſchoit par une Foy vive ſur ce Sacrifice divin où eſt renouvellée la Mort du Fils de Dieu, d'y aſſiſter en effet avec les meſmes deſſeins, & les meſmes affections qu'avoit noſtre Seigneur JESUS-CHRIST quand il l'inſtitua, & qu'il conſerve encores quand il le fait renouveller, & qu'il y demeure preſent. Elle appliquoit ſelon ſes intentions pour les vivants & pour les morts, tous les merites de ſa Paſſion qu'il y a renfermez, & qu'il preſente inceſſamment à ſon Pere pour nous. Ayant compris qu'il n'y avoit aucune heure du jour ou de la nuit, ou dans quelque endroit du monde il n'y euſt des Preſtres & des Chrétiens qui offroient à Dieu ce meſme Sacrifice, qui eſt appellé pour cela, le Sacrifice univerſel & eternel, elle en ſentit une extrême joye dans ſon cœur, & elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour aſſiſter en eſprit à tous ces Sacrifi-

ces qui se font en tous les endroits de la terre, s'unissant pour cela à l'esprit de l'Eglise, & à celuy de tous ses fideles enfans : mais principalement aux ames saintes qui aiment Dieu avec plus d'ardeur, & par là luy rendent plus d'honneur, & obtiennent plus de graces pour elles, & pour les autres.

Elle loüoit fort le sentiment de l'Eminentissime Cardinal de Berulle, qui celebrant tous les jours la sainte Messe, comme quelque personne luy dit qu'elle s'estonnoit comment il pouvoit y estre si exact parmy de si grandes occupations: Ce pieux Cardinal répondit, *Ie vous assure, que si pour estre Pape il me falloit un seul iour obmettre de celebrer la sainte Messe, ie renoncerois bien volontiers à cette souveraine dignité, plûtost que de me priver une seule fois de la chose la plus sainte qui soit sur la terre.* La Mere adjoustoit à cela, que si elle eust esté en la place des Prêtres, au lieu de recevoir quelque retribution pour avoir dit la Messe, elle en auroit voulu donner à ceux qui luy auroient fait l'honneur de l'employer à un si divin ministere : Et en suite elle portoit une sainte envie aux personnes qui avoient le bon-heur d'y servir & d'y répondre, jugeant qu'ils faisoient l'Office que les Anges auroient choisi, & dont ils se seroient fait honneur s'ils estoient visibles sur la terre.

Elle n'avoit pas un desir moins ardant pour la Communion ; au contraire, ce desir l'emportoit infiniment sur tous les autres. Car elle sentoit une faim si pressante de ce Pain des Anges, qu'on ne pouvoit l'en rassasier : & quoy que durant plusieurs années elle eust la grace de le recevoir tous les jours, s'il luy eust esté permis elle eust voulu le recevoir encore à toutes les heures du jour. On reconnoissoit manifestement les effets de la parole de nostre

Seigneur JESUS-CHRIST, qui dit, *Celuy qui me mange aura encores faim*: Car l'eſpace d'un jour à l'autre ſembloit long à cette ame ſaintement famelique, & elle ſoûpiroit apres ces eaux ſacrées, comme un cerf alteré ſoûpire apres les ruiſſeaux des fontaines. Quand un jour eſtoit paſſé auquel elle avoit communié, elle demandoit avec larmes comme David; quand viendroit l'autre auquel elle pourroit s'unir de nouveau avec noſtre Seigneur. Elle diſoit quelques-fois qu'elle s'eſtonnoit comment pouvoient vivre les perſonnes qui ne communient point, ou qui communient rarement: & que pour elle d'en demeurer privée, ce luy ſeroit une peine plus grande mille fois que la mort, & qu'elle ſe pouvoit moins paſſer de ce rafraiſchiſſement & de cét aliment de ſon ame, que de la reſpiration & de la nourriture du corps, parce que c'eſtoit ſa vie, & le ſouſtien qui la preſervoit de tomber dans un eſtat mille fois pire que celuy de la mort. Enfin comme elle faiſoit toute ſon eſtude & tout ſon plaiſir de conformer en toutes choſes ſon eſprit à celuy de noſtre Seigneur, le deſir qu'il a fait paroiſtre de ſe communiquer à nous par ces paroles toutes pleines d'amour, *I'ay deſiré d'un deſir ardant de manger cette Paſque avec vous*, eſtoit celuy qui enflammoit auſſi le cœur de cette fidelle amante, & qui faiſoit reciproquement ſon inſtinct pour vouloir à toute heure le recevoir, dans les meſmes motifs par leſquels il s'eſt donné à nous, afin qu'il fuſt en elle par une entiere poſſeſſion, & que par une dépendance pareille elle fuſt entierement en luy. C'eſtoit le party qu'elle trouvoit le plus avantageux à prendre dans cette vie mortelle, en attendant celuy de luy eſtre parfaitement unie dans le Ciel.

Eccl. 44.

Luc. 22.

Je ne puis m'empeſcher de mettre icy d'excellents ſentiments qu'elle a eus ſur le deſir de Dieu, quoy qu'un peu

trop eſtendus pour avoir place dans une Hiſtoire: Mais ils me ſemblent trop devots & trop utiles à une ame Chrétienne pour eſtre entierement obmis. Ils ſont tirez des inſtructions qu'elle a faites pour entendre la ſainte Meſſe, & c'eſtoit ſur cét endroit du Livre intitulé, *Les Advis ſpirituels*, où il eſt dit à la Communion du Preſtre, *Nous nous exciterons au deſir de communier*: Ces paroles comme nous l'avons marqué ailleurs, la mettoient quaſi hors d'elle-meſme, & elle diſoit en ſoûpirant: *Helas! mon Dieu, ne ſeroit il pas bien plus neceſſaire de nous exciter à en ſupporter patiemment la privation, que de nous dire, Excitez-vous au deſir de recevoir voſtre vray bien?* Et pourſuivant une fois elle s'eſtendit fort au long ſur ce ſujet en la maniere qui s'enſuit.

» Mes cheres Sœurs, ce divin Sacrifice n'eſt pas comme
» les Anciens, ceux-là eſtoient des figures, & celuy-cy eſt la
» verité: ceux-là eſtoient des creatures, & celuy-cy eſt le
» Createur: Le feu materiel conſommoit les Sacrifices an-
» ciens, & icy la Charité dans le cœur de celuy qui le reçoit
» eſt le feu qui le doit conſommer: Ceux-là eſtoient con-
» ſommez en peu de temps, celuy-cy demeurera à jamais
» tout entier, & conſommera en ſoy-meſme ceux qui le re-
» cevront ſans eſtre conſumez. Les anciens n'eſtoient pas
» ſuffiſans pour ſatisfaire à la Juſtice de Dieu, mais celuy-cy
» eſtant d'une valeur infinie, ſatisfait pleinement pour tous
» les pechez, & remplit abondamment tous nos beſoins.
» C'eſt ce qui nous obligeroit, mes cheres Sœurs, de com-
» munier tous les jours, comme on faiſoit en la primitive
» Egliſe: car Dieu eſtant là preſent pour ſe communiquer à
» tous, tous y doivent venir pour le recevoir, au moins ſpiri-
» tuellement. Mais que c'eſt une choſe déplorable qu'il s'en
» trouve ſi peu qui s'y diſpoſent! & ſi peu qui reſſentent la

perte qu'ils font en ne recevant pas celuy en qui ſont tous « les biens de la gloire, de la grace, & de la nature. «

Je ne penſe pas, adjouſtoit-elle, que le Pere Eternel « tienne pour excuſez tous ceux qui n'ont point ce deſir « pour recevoir ſon Fils bien-aimé. Chacun eſt avide pour « obtenir ſon propre bien, on veut les richeſſes, les hon- « neurs, les ſciences, les graces, & les vertus, & on ne veut « pas Dieu en qui ſont les richeſſes, les honneurs, les ſcien- « ces, les graces, & les vertus. Si nous avions la Foy, rien en « cette vie ne nous ſeroit ſi difficile à ſupporter que la pri- « vation d'une ſeule Communion: Et ce n'eſt pas une bon- « ne excuſe de dire, *Ie n'oſe la recevoir:* Quoy? vous n'oſez « faire ce que Dieu veut, ce qu'il conſeille, ou ce qu'il com- « mande? C'en eſt encores une plus mauvaiſe de dire, *Ie ne* « *ſuis pas bien preparé*: A quoy donc vous devez-vous pre- « parer qu'à recevoir dignement voſtre Createur? ou du « moins le recevoir avec le moins d'indignité que vous « pourrez? Mais la plus inſupportable de toutes les excuſes, « eſt de dire, *Ie ne m'en ſens pas digne:* Quoy donc, penſez- « vous en pouvoir jamais eſtre digne? Si vous avez cette « preſomption, faites eſtat que vous en eſtes plus indigne « que Judas; car au moins il connut la grandeur de ſon « Maiſtre qu'il avoit ſi cruellement trahy. «

Continuant dans ſa penſée elle adjouſtoit. C'eſt ne point « connoiſtre Dieu que de ne le pas deſirer. Mais croire « qu'on puiſſe eſtre digne de le recevoir, c'eſt le connoiſtre « encore beaucoup moins, & eſtre plus indigne d'en appro- « cher. Les Anges qui le voyent, deſirent encore de le voir; « en le poſſedant, ils deſirent encores de le poſſeder. Mais « quoy qu'ils ſoient ſi purs, & ſi ſaints, ils ſe couvrent neant- « moins les yeux & le viſage, ne ſe reconnoiſſans pas dignes « de le regarder. Helas! nous ne ſommes pas des Anges; «

» c'eſt pourquoy n'ayant aucune connoiſſance de ce qu'il
» eſt, il ne faut pas s'eſtonner que nous n'en ayons auſſi au-
» cun deſir, & que nous ayons encore moins de ſoin de
» nous y preparer. Nous avons entendu dire qu'il y a un
» Purgatoire particulier pour les ames qui en ce monde
» n'ont pas aſſez deſiré de voir Dieu : Mais j'apprehende
» fort qu'il n'y ait un Enfer pour celles qui deſirent ſi peu
» de recevoir JESUS-CHRIST dans la Communion, ou
» qui ſe preparent ſi peu afin de le bien recevoir. Car je ne
» puis croire que l'ame ſoit en grace, quand elle n'en deſi-
» re pas l'Autheur, ny qu'elle perſevere en la grace, quand
» elle ſe prive de celuy ſans lequel elle ne la peut conſerver.
» Je ſçay que n'ayant aucun bien de nous meſme, nous ſom-
» mes incapables d'avoir un bon deſir de Dieu; mais de-
» mandons à noſtre Seigneur cette ſoif qu'il a eu pour nous
» en la Croix, & pour laquelle il a demandé à boire à la Sa-
» maritaine qui eſtoit pechereſſe comme nous ; au moins
» deſirons de deſirer participer à ce Sacrifice, & à ce Sacre-
» ment qu'il a inſtitué pour noſtre ſalut & pour noſtre ſan-
» ctification.

» Il me ſemble que le deſir que Dieu a de ſe donner à
» nous devroit ſuffire pour cela; mais ſi noſtre utilité nous
» touche plus ſenſiblement, nous ne pouvons la trouver
» plus grande en aucune autre choſe ; Car le S. Sacrement
» eſt un Threſor de biens infinis, expoſé à qui en veut uſer,
» afin que tous les neceſſiteux s'enrichiſſent par luy, que
» tous les malades ſe gueriſſent, que les pecheurs ſe conver-
» tiſſent parfaitement, & que les Juſtes ſe ſanctifient par
» luy. Adorons donc profondement la liberalité divine, &
» penſons que comme il eſt la bonté ſouveraine, il deſire
» non ſeulement communiquer ſes dons, mais encores ſoy-
» meſme. Aimons & embraſſons cette inclination de Dieu.

Offrons-luy

Offrons-luy noſtre ame, afin qu'il la rempliſſe, puis qu'il « l'a renduë capable de ſoy-meſme. Dilatons noſtre cœur « pour faire qu'il reçoive davantage de Dieu, & puis qu'en- « trant dans ſon Sepulcre, quoy que mort, il le ſanctifia, « eſtabliſſons en nous cette aſſurance certaine, qu'entrant « vivant dans noſtre ame, il la vivifiera, il la ſanctifiera, & il « la conſacrera pour la vie eternelle. «

Sur cela elle s'eſtend en un nombre infiny de comparaiſons priſes des malades, des pauvres, des enfans, des voyageurs, des aveugles, des affligez, des captifs, & de toutes ſortes de perſonnes, qui n'attendent pas qu'on les excite à chercher la ſanté, les richeſſes, leur ſupport, leur chemin, leur guide, leur conſolation, & leur liberté; mais qui y courent de toute leur force, & ne trouvent jamais de repos que quand ils y ſont arrivez. Et de toutes ces comparaiſons elle conclud & finit ainſi. Il y a une infinité d'au- « tres conſiderations qui nous devroient exciter à chercher « Dieu avec un extréme deſir, & à le recevoir avec un amour « indicible; mais à mon advis la meilleure de toutes eſt cel- « le que noſtre Seigneur dit en inſtituant le tres-ſaint Sa- « crement : *I'ay deſiré d'un grand deſir de manger cette Paſ-* « Luc. 22. *que avec vous.* Car il ne dit pas ſimplement *I'ay deſiré*, « mais il adjouſte, *d'un grand deſir*, comme s'il vouloit dire, « Mon deſir eſt plus grand que vous ne le pouvez conce- « voir. Excitez-vous donc pour en avoir un qui approche « du mien, & demandez-moy que j'embraſe vos cœurs de « glace, par le feu que je ſuis venu apporter ſur la terre, & « duquel je ne deſire rien tant que de vous voir em- « braſez. «

Mais il faut que j'adjouſte, diſoit-elle, une penſée que « Dieu me donne pour vous, c'eſt qu'il me ſemble qu'il ne « faudroit pas ſeulement deſirer de recevoir noſtre Sei- «

» gneur en nous; mais qu'il faudroit nous élever à luy, afin
» d'obtenir qu'il nous reçoive en soy, & que nostre Com-
» munion ne soit pas seulement un écoulement de Dieu
» en nous, mais aussi une élevation de nous en Dieu, avec
» plus d'efficacité que l'aimant n'est tiré par le fer, & la pail-
» le par l'ambre. Car quoy que Dieu veüille se donner par
» une inclination & une pante propre à sa bonté, il est juste
» que l'ame veüille aussi cét ascendant & cét heureux trans-
» port, & qu'elle y coopere avec toutes ses puissances, di-
Cant. 1. » sant avec l'Espouse : *Tirez nous apres vous, & nous cour-*
» *rons à l'odeur de vos celestes parfums.*

Enfin pour revenir à sa pieté durant la sainte Messe, & à son desir de la Communion, ie me contenteray d'adjouster quelques exemples des offrandes, des aspirations, & des actions de graces qu'elle faisoit & enseignoit à faire, tant pour l'un que pour l'autre de ces exercices, laissant le reste dans ses écrits, ou on pourroit reconnoistre combien en toutes choses elle estoit abondante en lumieres, & en affections pour Dieu.

Offrande de soy-mesme durant l'oblation de la sainte Messe.

LA premiere des dispositions qu'elle apportoit pour bien assister à la Messe, apres la Contrition & la Confession qu'on fait à Dieu, & les actes de Foy qu'on doit exercer avec le Prestre dans les commencemens, estoit l'Offrande de soy-mesme au temps de l'oblation, qui est l'une des trois parties essentielles du Sacrifice, & elle l'a exprimée en ces mots.

» Je vous adore, ô JESUS, mon Dieu, mon Sauveur, &
» mon tout! Je vous supplie pour vostre gloire de me consa-

crer à Dieu voſtre Pere avec vous, pour les meſmes deſ- "
ſeins que vous avez en ce Sacrifice, où je deſire de vous ac- "
compagner en toute voſtre divine offrande: Et comme je "
ne puis ſatisfaire à cette obligation par moy-meſme, je "
m'abandonne à vous, afin que comme l'Hoſtie ne ſera "
plus du pain, lors que vous ſerez caché ſous ſes eſpeces, "
ainſi je ne ſois plus auſſi moy-meſme, lors que vous m'au- "
rez trãsformée en vous, mais que vous ſoyez tout en moy, "
& que je ſois toute à vous, ſans pouvoir & ſans vouloir fai- "
re que ce que vous deſirez. Pour cét effet, je renonce & à "
tout ce que je ſuis, & à tout ce que je puis. Et comme vous "
eſtes, ô mon JESUS! le ſouverain Preſtre qui tranſſub- "
ſtantiez en vous les choſes qui ſont preſentées ſur l'Autel, "
je me mets en vos mains toutes-puiſſantes, comme l'Ho- "
ſtie viſible eſt entre les mains du Preſtre, afin que je ſois "
conſacrée & tranſſubſtantiée, ſi j'oſe le dire, ou transfor- "
mée en vous. Juſques icy eſt l'inſtruction qu'elle donnoit
& qu'elle pratiquoit pour bien faire l'oblation.

Actes d'Adoration durant l'élevation de l'Hoſtie.

LA principale & la plus digne partie du Sacrifice eſtant, comme les Theologiens l'enſeignent, la conſecration, parce que c'eſt par elle que s'opere myſtiquement la ſeparation du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST, exprimée par les paroles dans leſquelles conſiſte eſſentiellement le rapport de ce Sacrifice non ſanglant, avec le Sacrifice ſanglant qui fut viſiblement offert ſur le Calvaire: la pieté de cette Mere, comme celle de tous les Chreſtiens, s'eſtoit ſingulierement appliquée à trouver des moyens d'adorer & de faire adorer ce Seigneur de Majeſté dans le plus profond eſtat de ſes aneantiſſemens. Elle enſei-

gnoit donc à luy dire.

» Fils de Dieu, & Dieu eternel, égal à voſtre Pere, qui vi-
» vez & regnez avec luy & avec le S. Eſprit dans les ſiecles
» des ſiecles. Vous qui pour noſtre ſalut eſtes deſcendu du
» Ciel, & ayant pris un corps mortel avez voulu mourir ef-
» fectivement une fois ſur la Croix, & voulez encores mou-
» rir tous les jours en figure ſur nos Autels: Je vous adore,
» ô Dieu de Majeſté & d'amour, dans ces trois eſtats où
» vous eſtes, & où vous ſerez adorable durant toute l'eter-
» nité. Dans le ſein de Dieu voſtre Pere: Dans la Créche où
» vous avez pris naiſſance: Sur la Croix où vous avez offert
» voſtre Corps & voſtre Sang pour nous. Mais par deſſus
» tout je vous adore en ce myſtere, qui renferme & qui re-
» cueille en ſoy voſtre divinité, & voſtre humanité, & la
» memoire avec le merite & les effets de voſtre ſacrée
» Mort.

» Parce que, ô mon Dieu, mon Roy, & mon Sauveur! je
» ne puis vous rendre aſſez d'honneurs & d'adorations pour
» tous ces ſujets: J'appelle à mon ayde les Cieux, la terre, &
» meſme les Enfers, pour vous reconnoiſtre, & pour vous
» venir profondement adorer, en accompliſſant ce qu'a dit
» voſtre Apoſtre, qu'en voſtre Nom, & en voſtre preſence,
» JESUS Dieu & Homme, Createur & Sauveur des hom-
» mes, les Anges dans le Ciel, les hommes ſur la terre, & les
» demõs au fonds des Enfers flechiſſent le genoüil. Donnez
» voſtre Egliſe qui eſt voſtre Corps myſtique, la paix que
» vous luy avez acquiſe par voſtre Sang. Donnez aux ames
» la vie que vous leur avez meritée par voſtre Mort. Sancti-
» fiez & ſauvez voſtre peuple que vous avez racheté par vn
» ſi grand prix, & faites que nous vous voyons & adorions à
» jamais dans voſtre gloire, comme nous vous croyons &
» adorons ſous les voiles de ce Sacrement.

Preparation à la ſainte Communion.

ENtre les preparations qu'elle apportoit à la Communion, qui eſt la derniere partie du Sacrifice, & l'eſſence du Sacrement; La principale eſtoit la pureté de conſcience qu'elle taſchoit d'acquerir par la Confeſſion Sacramentelle, où Dieu pour nous laver de nos pechez nous applique les merites du Sang precieux de ſon Fils JESUS-CHRIST. Elle s'y plongeoit pour cela d'une affection nonpareille, & elle le regardoit au Jardin des Olives, afin de participer avec fruict à la douleur & à la confuſion qu'il reſſentoit en la preſence de ſon Pere Eternel: & la conſideration qui la penetroit d'une plus vive douleur, eſtoit d'avoir déplû à un Eſpoux ſi Saint, qui l'avoit tant aimé, & pour l'amour duquel ſes Eſpouſes doivent eſtre ſi pures & ſi saintes.

La ſeconde diſpoſition eſtoit de s'adreſſer à Dieu meſme, & luy dire humblement & confidemment, par forme de demande: Je ſçay, ô mon Dieu! que vous eſtes ſi grand « & ſi Saint, que tous mes efforts ne ſont rien pour m'ap- « procher dignement de vous; c'eſt pourquoy je me donne « à vous pour operer en moy tout ce que le Verbe fait chair « y veut trouver pour le Sacrement. Et comme ſon Humani- « té ſacrée eſtant vrayement unie à voſtre divine Perſonne, « a ſuivy inviolablement tous vos mouvemens divins; Faites « que je ſois ainſi conjointe avec vous, pour ne rien faire ja- « mais de ce que je veux, mais pour faire invariablement « tout ce que vous commandez, tout ce que vous conſeil- « lez, & tout ce que vous inſpirez, & le faire pour les fins, & « dans la maniere que vous le commandez, le conſeillez, & « l'inſpirez; c'eſt à dire, pour voſtre plus grande gloire, & « par la conduite de voſtre parfait amour. »

Aſpiration apres la ſainte Communion.

» APres la Communion elle faiſoit plus de cœur que de
» parole cette aſpiration. Je me donne à vous, mon
» Seigneur JESUS, pour eſtre miſe par vous dans tous les
» eſtats où je dois eſtre envers Dieu voſtre Pere, & envers
» vous-meſme, mon Dieu, mon Roy, & mon Eſpoux: En-
» vers la ſainte Vierge voſtre Mere, envers la partie de l'E-
» gliſe qui triomphe avec vous dans le Ciel; avec celle qui
» combat pour vous ſur la terre; avec celle qui eſt dans les
» ſouffrances pour ſe purifier; envers tous ceux à qui je ſuis
» redevable de quelque maniere qui me ſoit ordonnée par
» vous. Je veux eſtre plus à vous mille fois qu'à moy-meſ-
» me, adorant, aimant, loüant Dieu, & le remerciant de ce
» qu'il eſt, de ce que vous eſtes, & ſingulierement de ce qu'il
» a uny perſonnellement voſtre ſainte Humanité à ſon Ver-
» be Eternel; & que nous ayant donné ſon propre Fils, il
» nous a donné toutes choſes en luy.

» O mon Dieu, & mon Seigneur JESUS! je m'abandon-
» ne à vous, pour recevoir de voſtre plenitude tout ce que
» voſtre charité a deſſein de me donner. Je rends graces à
» voſtre Pere Eternel, & à vous, & au S. Eſprit, des Privile-
» ges faits à la ſainte Vierge, aux Anges, aux Saints, aux Ju-
» ſtes, & aux pecheurs; aux demons meſmes, & aux ames
» damnées qui ne vous en remercieront jamais, & meſme
» pour les biens que vous leur euſſiez faits, ſi vous ne les
» euſſiez trouvez oppoſez aux deſſeins de voſtre Providen-
» ce. Je vous ſupplie par vous-meſme, que voſtre S. Eſprit
» me dirige, pour ne ſouffrir jamais en moy d'autre volonté
» que la voſtre, & porter la mienne à tout ce qui ſera con-
» forme à la voſtre pour jamais.

« Vierge ſainte & immaculée, inſtruiſez-moy de ce que « jedois faire, & ſuppleez à tout ce que je manque de faire « dans la reception de voſtre adorable Fils. Impetrez-moy « la grace de le conſerver comme vous l'avez ſaintement « conſervé. Soyez mon Advocate, pour luy repreſenter mes « beſoins, & ceux de mes prochains. Prenez le pouvoir de « Maiſtreſſe pour me tenir aujourd'huy & toûjours dans « tous mes devoirs; mais par deſſus tout, ayez le cœur de « Mere, pour n'abandonner jamais voſtre pauvre ſervante, « qui n'eſt pas digne de porter le nom de voſtre fille, ſi- « non parce qu'elle eſt le prix du Sang de voſtre adorable « Fils. «

Le temps de la Communion & de l'action de graces ſe paſſoit en des aſpirations & des colloques ſemblables qui la tenoient ſouvent ſi abſorbée qu'il falloit la tirer deux & trois fois par ſes habits pour la faire revenir à elle ſi on avoit beſoin de luy parler, ou de luy faire entendre quelque choſe. Pour la meſme raiſon l'Egliſe eſtoit ſon rendez-vous ordinaire. Dans toutes les affaires, & les neceſſitez, elle y recouroit comme à ſon azyle; & ſi on avoit beſoin d'elle, on ne ſe mettoit point en peine de la chercher autre part: on la trouvoit toûjours là, & ſi les Superieures n'euſſent moderé ſa ferveur, elle y euſt paſſé les jours & les nuits entieres. Car cette vive Foy de la preſence adorable de noſtre Seigneur, & cét amour ardant d'eſtre toûjours proche de luy, avoient tant de charmes pour ſon ame, qu'elle ne croyoit pas qu'il y euſt un autre Paradis ſur la terre. Pluſieurs ont aſſuré que de voir ſeulement la modeſtie exterieure qu'elle y apportoit, cela leur donnoit une devotion tres-ſenſible, & quelqu'une a adjouſté, qu'ayant eu le bon-heur d'y veiller avec elle une nuit du Jeudy Saint, il luy ſembla voir un Seraphim em-

braſé, tant ſon viſage paroiſſoit lumineux, & tant ſon cœur éclattoit en des ſoûpirs enflammez qu'elle ne pouvoit retenir, non plus qu'une douce roſée de larmes qui couloient inceſſamment de ſes yeux: de ſorte que n'euſt eſté la difference du temps & du myſtere, au lieu du Mont des Olives, elle euſt crû eſtre ſur le Mont de Thabor où
Matt. 17. S. Pierre diſoit, [*Bonum eſt nos hic eſſe,*] *Il eſt bon d'eſtre icy, & de n'en ſortir jamais.*

Dans les belles Images qu'elle ſe formoit de noſtre Seigneur en ce myſtere, elle ſentoit une ſinguliere devotion, au cœur, aux yeux, & aux mains de ce divin Sauveur, comme aux plus nobles inſtruments de ſa divinité, & aux principales ſources de noſtre bon-heur. Sur tout elle eſtoit touchée d'une veneration ſinguliere pour l'action
Ioan. 17. qu'il faiſoit en levant ſes mains vers le Ciel, & diſant, *Pere Saint, Pere Iuſte, le monde ne vous a pas connu.* Elle honnoroit cette action divinement humaine, & taſchoit de l'imiter en proferant les meſmes paroles, avec l'eſprit & la reverence de celuy qui les a prononcées, afin de glorifier la Majeſté divine, & d'eſtre écoutée par l'union avec ce-
Heb. 5. luy de qui le Saint Apoſtre a dit, *Qu'il a eſté exaucé pour ſa grande reverence.* C'eſtoit l'eſtat d'Interceſſeur, de Sacrificateur, & de Glorificateur, où elle ſe le repreſentoit dans ce Sacrement, & dans ce Sacrifice, auquel ſelon le meſme Apoſtre, il continuë d'offrir à Dieu ſon Pere, des vœux, des prieres, ſes larmes & ſon Sang. Et c'eſt ce qui allumoit & qui entretenoit en elle la devotion dont nous avons parlé pour cét admirable Myſtere.

Sa devotion pour l'Office divin, & pour les Myſteres que l'Egliſe celebre durant l'année.

CHAPITRE XXIV.

LA pieté de cette Mere pour le divin Office, avoit du rapport à celle qu'elle portoit au Saint Sacrement, en la preſence duquel on rend à Dieu ce culte en l'Egliſe. Elle avoit une ſi haute eſtime de cét exercice Angelique, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir ſingulier de quitter pour cela toutes choſes. Au premier ſon de cloche, elle y alloit avec une allegreſſe & une promptitude telle que perſonne ne la pouvoit devancer. Elle y apportoit quant à l'exterieur un reſpect & une modeſtie ſi grande, qu'elle raviſſoit celles qui la voyoient, & elle avoit un ſoin ſi exact de n'y point commettre de fautes, & d'empécher qu'on n'y en commiſt aucunes, qu'ayant ordonné des penitences pour toutes celles qui ſe font par mégarde, s'il arrivoit qu'elle y tombaſt, ce qui eſtoit tres-rare, elle les accompliſſoit elle meſme la premiere, & plus ſeverement que les autres, ſoit pour leur donner l'exemple, ſoit pour les animer à le faire avec plus de vigilance, & plus d'affection.

Elle vouloit qu'il y euſt toûjours au chœur un nombre ſuffiſant de Religieuſes pour ſe bien acquiter de ce devoir, preferant cette obligation à toutes les autres affaires. Si dans le cours de l'Office l'on commettoit quelques fautes par inadvertence, elle redreſſoit tout par un ſigne, ou par une parole, qui faiſoit rentrer chacune en ſoy-meſme, diſant, *Helas! mes Sœurs, Dieu nous eſt preſent, & ſe peut-il faire que nous ſoyons eſloignez de luy?* Auſſi-toſt

l'attention se renouvelloit, & la ferveur s'augmentoit. S'il arrivoit que par une necessité indispensable elle fust absente du chœur, elle prenoit tant qu'il estoit possible une des Religieuses pour reciter l'Office avec elle: ce qu'elle procuroit que les autres fissent aussi, pour éviter les manquemens qui se commettent plus aisément quand on est seule, & pour acquerir le merite qui croist quand on unit avec d'autres ses prieres. Que si elle estoit obligée de le reciter toute seule, c'estoit alors que son recueillement singulier recompensoit abondamment le fruict qu'elle eust tiré de la societe d une autre, & elle prenoit tant de temps pour observer les pauses & les ceremonies qui se gardent dans la Communauté, qu'il fut necessaire que la Superieure la moderast en cecy comme en plusieurs autres choses, & luy reglast le temps qu'elle y mettroit. En quoy elle estoit si obeïssante, que quand l'heure assignée se passoit, elle posoit le doigt sur la place où elle estoit demeurée, pour aller demander permission d'achever ce qui luy restoit à dire.

Quant aux dispositions interieures avec lesquelles elle s'y appliquoit, il faudroit les lire dans son cœur pour les pouvoir expliquer. C'estoient des affections continuelles qu'elle puisoit dans le cœur de nostre Seigneur, selon les divers estats de sa vie, & les sentimens que Dieu luy en donnoit. Elle renouvelloit toûjours le desir de glorifier la tres sainte Trinité, comme elle se glorifie elle-mesme, lors qu'elle recitoit le *Gloria Patri, &c.* Et outre les motifs de loüanges, de demandes, & d'actions de graces, & autres qui sont specifiez en l'Oraison preparatoire pour le matin, elle envisageoit generalement tous les interests de la sainte Eglise, la sanctification des Prelats qui la doivent conduire, la pieté & la justice des Rois & des Juges

qui gouvernent les Sujets, l'augmentation des Juſtes qui ſont le bon-heur des Villes & des Royaumes, la converſion des pecheurs à la grace, & celle des Payens à la Foy. Elle recommandoit à Dieu particulierement la proſperité de cette Monarchie tres-Chreſtienne : Mais ce qui occupoit le plus ſon eſprit, à ce qu'elle a dit pluſieurs fois elle-meſme, c'eſtoit une Foy vive, & une penſée actuelle de la Majeſté de Dieu, qui daigne écouter nos requeſtes. De ſorte que ce fonds de lumiere ſouſtenoit la gravité, l'attention, & la devotion qui éclattoient dans tout ſon exterieur. Il y avoit encores une autre penſée qui luy donnoit quelques fois de la crainte ; c'eſtoit le ſouvenir de ce que dit Job, *Les Anges ne ſont pas purs en ſa preſence*, cette verité abiſmoit ſon eſprit dans une ſi profonde frayeur, qu'elle luy faiſoit dire, *Helas ! que ſera-ce de nous pauvres vermiſſeaux de terre qui vivons dans des corps de boüe, ſi ces nobles Intelligences ne ſont pas pures devant luy ?* *Iob.* 12.

Elle euſt bien ſouhaitté, ſi l'uſage euſt eſté ſelon la Regle, de ſe tenir toûjours debout durant l'Office, & elle s'animoit à cela par le ſouvenir de ce qu'elle avoit ſouffert autrefois tant de laſſitude en demeurant long-temps debout à la Cour devant des Princes mortels, qui comparez à Dieu ne ſont qu'un peu de pouſſiere. Par ce meſme reſpect elle ne vouloit point aller au parloir quand on aſſiſtoit à l'Office, & elle avoit commandé fort expreſſément aux Tourieres, de ne l'appeller jamais en ce temps là, s'il eſtoit poſſible. Ce qui parut une fois entr'autres, quand Madame la Ducheſſe d'Elbeuf, venuë pour la viſiter lors qu'on diſoit Veſpres, eut pour reſponſe une tres-humble priere que la Mere luy envoya, d'avoir agreable qu'elle achevaſt ſes Veſpres dans le chœur avec ſes Sœurs avant que de l'aller trouver : de quoy cette vertueuſe Princeſſe

demeura tres-edifiée voyant une Religieuse si fidelle à son devoir, & si dégagée des vains respects dont les autres se picquent si fort. Il y auroit beaucoup de pareils exemples à rapporter sur ce sujet; mais il est temps de passer aux sentimens interieurs qui occupoient son ame dans les Festes solemnelles, tandis que sa bouche s'employoit avec les autres à chanter les loüanges de Dieu.

Comme elle alloit tous les jours avançant dans le desir d'une union parfaite avec nostre Seigneur, ses paroles faisoient de si vives impressions sur elle, que ce qu'il a dit à
Matt. 7. tous les Chrestiens, *Soyez parfaits comme vostre Pere celeste est parfait*, estoit pour elle un commandement singulier, & elle aspiroit incessamment à cette haute idée qu'elle avoit euë dés le temps de son Noviciat, de s'approcher de Dieu par l'imitation de ses perfections. De maniere que de temps en temps Dieu l'attiroit par cette haute pensée, qui l'élevoit à vouloir honorer par voye de conformité, tantost sa Justice, tantost sa bonté, tantost sa patience, tantost son zele, tantost sa debonnaireté. Et un jour que contre son ordinaire elle avoit esté fort indulgente en quelque occasion d'exercer la severité : Une Religieuse qui en fut surprise luy demanda à quelle perfection divine elle estoit pour lors appliquée, elle luy respondit ingenuëment, *C'est à la Benignité de Dieu que je tasche de me conformer; Ie m'en apperçevois bien*, luy dit l'autre, *& cela m'a paru par la douceur de laquelle vous avez usé.* Elle ne se regloit pas sur les seules perfections infinies de la divinité. Elle mettoit sa plus agreable estude à se conformer à nostre Seigneur JESUS-CHRIST dans chaque Mystere, & dans chaque estat de sa vie, elle contoit sur cela comme sur la chose par laquelle elle pouvoit seurement luy plaire davantage. Elle taschoit d'entrer dans son esprit, & dans

celuy de l'Egliſe, qui celebre ces Feſtes pour en faire renaiſtre la memoire dans le cœur de tous les Chreſtiens. Son application principale eſtoit d'attirer ſes Filles à cette conformité en leur faiſant dans les plus grandes ſolemnitez d'excellentes exhortations pour les inſtruire des diſpoſitions qu'il falloit apporter, afin de participer à la grace de la Feſte. J'en rapporteray icy legerement quelque choſe : car qui voudroit tout dire, en feroit des volumes tous entiers.

Durant le temps de l'Advent, elle exhortoit ſes Filles à adorer le Fils de Dieu dans le ſein de la Vierge, comme dans le premier Cloiſtre Virginal où la tres-ſainte Trinité avoit eſté dignement glorifiée, & où il leur avoit merité le bon-heur d'eſtre retirées du monde & du peché, par un effect de ſa grace. Elle diſoit que cét eſtat de noſtre Seigneur eſtoit le veritable modelle de leur eſtroite cloſture, parce qu'elles devoient eſtre ignorées de tout le monde, comme luy-meſme n'y avoit point voulu eſtre connu. Elle adjouſtoit qu'il vouloit par là leur faire part des vertus qu'il avoit communiquées à ſon ame ſainte dans cette ſolitude : De ſorte que leurs occupations devoient eſtre d'imiter les ſaintes diſpoſitions de JESUS envers ſon Pere, envers ſa Mere, & envers ſes Eſleus. Sur quoy elle s'étendoit & expliquoit admirablement bien, comme ce temps eſtoit en effet le plus propre pour recevoir l'eſprit de leur Inſtitut, & que la ſolitude de JESUS dans le ſein de la Vierge, leur devoit rendre la leur infiniment aimable, puis qu'elle leur apprenoit à ſe priver comme luy de toutes les choſes creées, & comme luy, n'avoir que Dieu ſeul à connoiſtre & à aimer, en luy rendant de continuelles actions de graces, pour le decret eternel par lequel il a ſauvé le monde, & luy demandant par toutes les prieres

possibles, que la connoissance & l'amour de ce Mystere aille incessamment se dilatant par tout, pour le salut de ceux pour qui il a esté ordonné.

Depuis la Nativité de nostre Seigneur, jusques à la Purification de la sainte Vierge, les Religieuses avoient le tres-saint Sacrement exposé au derriere du Tabernacle répondant à un Oratoire, au dessous duquel estoit la representation de la Créche. C'estoit là que cette fervente Mere rendoit une assiduité continuelle, c'estoit son Jardin de delices, c'estoit le Palais de sa gloire, où elle se faisoit un plaisir & un honneur digne à son sens d'estre envié par les Anges, de contempler à son aise le divin Enfant Jesus, dont elle avoit en un mesme lieu, la Realité, avec la Figure; & tous les jours elle alloit avec ses Novices & plusieurs des Professes en Procession, chantant les Litanies de la sainte Enfance de Jesus, & à la fin un petit Salut au tres-saint Sacrement, ayant auparavant dans l'entretien expliqué les excellences de nostre Seigneur qui y sont exprimées. Elle en donnoit chaque jour trois versets pour le sujet de la Meditation, afin d'enflammer comme elle faisoit le cœur de toutes, du mesme feu que ce divin Sauveur estoit venu apporter sur la terre. Elle destinoit encores ces Processions pour d'excellents motifs, & pour l'ordinaire c'estoit en l'union de celle que les Anges, les Rois, & les Pasteurs, avoient faites à la Créche, pour y venir les premiers adorer nostre Seigneur.

Dans le temps du Carnaval sa devotion la portoit de declarer une guerre ouverte aux vaines joyes du monde, & pour cela de renouveller ses Oraisons, & ses Penitences. Elle ne se donnoit aucun quartier, pour venger sur elle-mesme les pechez qu'elle ne pouvoit empécher dans les autres. Elle avoit une extrême douleur de voir des ames

capables de Dieu ſe jetter dans des deſordres auſſi grands que ceux qu'on commet en ce temps-là, & pour les reparer elle s'aviſa une fois de chercher l'invention de faire un Carnaval ſpirituel, qui fut de partager toute ſa Communauté en de ſaints exercices pour tous ces jours-là, & de convenir qu'une partie feroit une fois la ſainte Communion, une autre fois elle feroit l'Oraiſon, la troiſiéme quelque Penitence nouvelle: Et celle qui avoit fait le jour precedent une de ces choſes, le jour ſuivant faiſoit l'autre: ce qui dura juſques au premier Dimanche de Careſme, qu'elle continua les meſmes pratiques par de nouveaux motifs. Car elle ſe donna toute au divin Eſprit pour eſtre conduite par luy au deſert avec noſtre Seigneur, & elle exhorta toutes ſes Sœurs d'y entrer avec luy & d'imiter ſa Solitude, ſes Jeuſnes, & ſon Oraiſon: entendant par ces trois choſes, la fuite des creatures, la mortification du corps, & l'union avec Dieu. Elle diſoit pour les y animer que noſtre Seigneur avoit quitté la demeure du Ciel en s'incarnant, la compagnie de ſa Mere entrant au deſert, & ſoy-meſme en allant à la mort. Tout cela embraſoit l'affection de ſes cheres Filles à ſe priver de bon cœur de toutes les creatures, ſe confiant que Dieu ſeul & noſtre Seigneur JESUS-CHRIST leur ſeroit toutes choſes, & qu'elles trouveroient tout en quittant tout pour luy. Elle leur faiſoit admirer l'humilité profonde de noſtre Seigneur, de s'eſtre aſſujetty juſques à eſtre tenté par le demon: Sa force à le repouſſer par les paroles de la ſainte Eſcriture: Sa gloire d'eſtre pour cela tout auſſitoſt ſervy par les Anges, & le tout pour nous donner exemple, ſelon S. Paul, qui dit, *Nous avons un Pontife, qui a pris toutes nos infirmitez, pour nous eſtre ſemblable en toutes choſes, excepté le peché.* *Heb. 7.*

Au temps de la Paſſion, elle redoubloit ſes ferveurs, ſes Penitences, & ſes Oraiſons : & particulierement tous les Vendredys du mois de Mars. On avoit coûtume ces jours-là de faire une Proceſſion en l'honneur de la Paſſion de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, chaque Religieuſe portant une Croix à la main ; on y alloit chantant des Litanies compoſées à cette fin, & l'on faiſoit ſept diverſes Stations, pour honorer celles de noſtre Seigneur. Elle avoit recueilly du nouveau Teſtament ce que les quatre Evangeliſtes en rapportent, & elle liſoit en chacune ce que noſtre Seigneur y avoit fait, ou dit, ou enduré. Pour rendre cette devotion autant de pratique que de conſideration, elle dépoüilloit ſon habit & en prenoit un de Penitence, ſans Voile, ſans Scapulaire, avec la ſimple robbe blanche, & pour ſe rendre encore plus ſemblable à ſon Sauveur, elle mettoit une Couronne d'eſpines ſur ſa teſte, & une groſſe corde au col, avec les mains liées. Elle portoit ſur les épaules une peſante Croix, & demandoit qu'on luy diſt des injures, & qu'on luy crachaſt au viſage, & à la fin elle prenoit une tres-rude diſcipline ſur elle-meſme, repreſentant autant qu'elle pouvoit ce qui eſtoit particulier à chaque Station, avec tant d'eſprit interieur, & tant de devotion qu'elle fondoit toute en larmes, & en tiroit des yeux de toutes les autres, diſant hautement, que c'eſtoient ces pechez qui avoient reduit le Fils de Dieu en un ſi pitoyable eſtat, que ce qu'elle en repreſentoit n'en eſtoit qu'une bien miſerable figure, & qu'elle ſe reconnoiſſoit plus coupable que les Iuifs, parce que ces perfides n'avoient pas receu les graces qu'elle avoit euës de la bonté de Dieu.

Dans le temps de la Reſurrection, & durant toute la quarantaine, l'objet de ſes occupations eſtoit noſtre Seigneur

gneur glorieux, & reſſuſcité. Le S. Sacrement eſtoit expoſé en Oratoire, & on faiſoit les meſmes choſes qu'au temps de ſa Naiſſance, à la fin toutes alloient chantant de tres-belles & devotes Litanies de la Reſurrection, qu'elle avoit compoſées elle-meſme avec l'approbation de ſes Superieurs, ſur cela elle exhortoit ſes Filles à bien peſer ces paroles de S. Paul, *Si vous eſtes reſſuſcitées avec* JESUS-CHRIST, *cherchez les choſes d'enhaut, où* JESUS *eſt aſſis à la droite du Pere.* Et ſur ces paroles elle avoit de grandes lumieres auſſi bien que ſur celles que le meſme Saint a dites : *Vous eſtes morts & voſtre vie eſt cachée en Dieu avec* JESUS-CHRIST, *afin que comme il eſt reſſuſcité des morts, vous marchiez avec luy en nouveauté de vie.* Elle leur faiſoit voir que la vie glorieuſe de noſtre Seigneur devoit eſtre en elles pour operer une vie celeſte, que c'eſtoit la grace de la Reſurrection, comme celle de leur vocation demande qu'elles ſoient celeſtes d'eſprit & de cœur, plus que d'habit & de nom.

Coloſſ. 3.

Rom. 6.

Depuis le jour de l'Aſcenſion de noſtre Seigneur, juſques à la venuë du S. Eſprit, elle eſtoit plus au Ciel qu'en la terre. Elle ſe ſentoit toute tranſportée d'amour dans des actions de graces envers le Pere Eternel, qui glorifioit ſi dignement ſon Fils, & de conjoüiſſance avec le Fils ſi hautement glorifié pour recompence des opprobres & des outrages qu'il avoit endurez. Cét amour mutuel du Pere envers ſon Fils, & du Fils envers le Pere, raviſſoit ſon eſprit, quand elle conſideroit comme le Pere prenoit un ſingulier plaiſir de faire éclatter d'une nouvelle gloire chacune des Playes de ſon Fils, & comme le Fils par chacune de ſes Playes glorieuſes, offroit en Sacrifice eternel à ſon Pere, ce qu'il avoit icy bas enduré pour luy Elle adjouſtoit. *Ie croy, mes cheres Sœurs, qu'il nous ſera permis*

adorant ce combat du Pere & du Fils, de chercher par le discernement de la Foy qui des deux a l'avantage, ou le Pere a glorifier son Fils, ou le Fils à glorifier son Pere. Et puis elle concluoit, *Que tous deux avoient le mesme avantage, parce que n'estant qu'un, ils avoient inseparablement l'un pour l'autre le mesme amour qui est leur S. Esprit.*

Je ne puis m'empécher de mettre icy un colloque à la tres-sainte Vierge, écrit de la main de cette devote Mere, sur la Feste de l'Ascension de nostre Seigneur JESUS-CHRIST. Elle luy parle ainsi.

„ Mais, ô Vierge des Vierges ! Lys entre les épines sur-
„ passant en beauté tout ce qui est en la terre, plus que les
„ lys n'excellent par dessus les épines. Tres-sainte Mere de
„ Dieu, que pourray-je penser de vous en ce Mystere? Vous
„ ne dites pas de bouche, *Magnificat anima mea Dominum;*
„ mais vostre ame sainte le magnifie bien mieux, & vostre
„ esprit se réjoüit plus en luy que jamais, non seulement
„ parce qu'il a regardé vostre bassesse, mais parce que vous
„ le regardez dans sa gloire. C'est vostre Dieu, c'est vostre
„ Fils orné de la splendeur divine, dont il s'estoit privé
„ quand il vous a faite sa Mere. O tres-sainte Mere ! vous
„ exprimastes en ce Cantique vos admirations, sur la gran-
„ deur, la bonté, & la puissance de Dieu. Mais en ce My-
„ stere rien ne peut exprimer la joye dont vous estes com-
„ blée par l'union que vous avez avec vostre Fils, & je l'ai-
„ me de tout l'amour que vous avez pour luy. Je l'offre au
„ Pere, & je m'en réjoüis avec le S. Esprit. J'admire & le
Esth.6. „ Fils & la Mere, & je dis, *Ainsi sont honorez ceux que Dieu*
„ *veut honorer.* Celuy qui s'est aneanti se faisant homme,
„ & celle qui s'est aneantie se professant son esclave. Reyne
„ des Anges, vous ne disiez pas alors qu'il avoit fait de gran-
„ des choses en vous ; mais vous estiez ravie de celles qui

eſtoient faites en luy, dont vous aviez une connoiſſance « tres-claire. Si vous euſſiez parlé, Sainte Vierge, qu'euſ- « ſiez-vous dit ? Mais ce que vous euſſiez dit, comment « l'euſſions nous pû comprendre ? O qui pourroit recueillir « un rejalliſſement de ſes admirables lumieres émanées de « Dieu ? Qui pourroit recevoir une eſtincelle de cét embra- « ſement d'amour, qui bruſloit dans le cœur de Marie ? « Qui pourroit reſſentir quelques-unes de ces joyes ineffa- « bles qui inondoient dans celle qui eſtoit la vraye Cité de « Dieu, & la Mere de toute veritable allegreſſe. «

Mais pour revenir aux Conferences que j'ay interrompuës, tous les dix jours d'apres l'Aſcenſion elle exhortoit ſes Filles à ſe conformer à l'eſprit de l'Egliſe, en ſe joignant à la ſainte Vierge, aux Saints Apoſtres, & aux femmes devotes retirées dans le Cenacle : Et elle leur donnoit de tres-belles pratiques, pour attirer en elles le S. Eſprit. Toutes les fois que l'Horloge ſonnoit, elle leur faiſoit dire toutes enſemble l'Antienne *O Rex glorie, &c.* ou bien *Veni ſancte Spiritus, &c.* ou d'autres Oraiſons jaculatoires tirées des Litanies du S. Eſprit. Elle témoignoit de ſi grandes ardeurs de recevoir ce don ſacré, qu'elle augmentoit pour cét effet ſes Oraiſons, ſes Penitences, & toutes ſes autres ſaintes pratiques, & excitoit ſes Filles à faire le meſme, leur diſant, *Autant que vous apporterez de diſpoſition à cette Feſte, autant vous recevrez de graces de celuy qui eſt le principe de toutes les graces.* Et pour les encourager plus fortement, elle leur rapportoit les paroles que noſtre Seigneur dit en l'Evangile, *Si vous qui eſtes mauvais donnez à vos enfans des choſes bonnes, combien pluſtoſt voſtre Pere celeſte donnera-t'il ſon Eſprit Saint à ceux qui le luy demanderont.* Avec de ſemblables penſées, elle embraſoit tous les cœurs à demander ce don ſacré, dont elle diſoit qu'une *Luc.* 11.

ame vertueuſe & Religieuſe peut moins ſe paſſer, que le corps ne peut ſe paſſer de l'ame de qui il reçoit la vie.

Elle faiſoit pour l'ordinaire les exercices ſpirituels des dix jours durant cette ſaincte Octave, & une fois elle les fit faire à toute la Communauté enſemble dans ce temps-là, avec un fruit & une conſolation merveilleuſe, ſans que pour cela aucune manquaſt de ſatisfaire à ſes Offices ou à ſes obſervances.

Tous les jours de l'Octave du S. Eſprit ſe paſſoient dans une invocation, ou dans une action de graces pour ce don infiny, & elle faiſoit des entretiens ſi touchans ſur les graces prodigieuſes qu'il a operées par ſa venuë dans les premiers Chreſtiens qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, qu'à la fin d'une Exhortation toutes les Religieuſes furent pouſſées par un ſubit mouvement à s'embraſſer entr'elles, & à renouveller par des marques impreveuës l'amitié que le S. Eſprit a miſe dans les cœurs, & qu'il y veut conſerver par ſa grace, juſques à ce qu'il nous ait tous reünis avec ſoy dans la gloire.

Cependant l'Auguſte Trinité eſtoit apres tout l'objet de ſa devotion la plus haute, & de ſes plus ardantes affections. Cette incomprehenſible grandeur, & cette Majeſté infinie de Dieu l'abiſmoient égallement de reſpect & d'amour: Et on ne peut dire laquelle des deux puiſſances de ſon ame s'y trouvoit davantage occupée, l'entendement, ou la volonté. Ses écrits font voir ſur cela les lumieres, & les attraits raviſſans qu'elle avoit envers les trois divines Perſonnes: car on l'entendoit ſouvent ſoûpirer & gemir vers le Ciel par le deſir violent d'y arriver bientoſt, afin, diſoit-elle, de chanter à jamais avec les Bienheureux un eternel *Gloria Patri, & Filio, & Spiritui ſancto.* C'eſt pourquoy elle celebroit ce jour avec une pre-

paration qui distinguoit cette Feste d'avec toutes les autres, & l'écrit qu'on a d'elle, & dont nous avons rapporté un échantillon suffit pour faire connoistre combien son esprit estoit éclairé, & son cœur embrasé pour ce divin objet.

Elle a fait plusieurs Conferences & Meditations sur la Feste & sur le Mystere du S. Sacrement, comme aussi sur les solemnitez de la sainte Vierge, & sur d'autres sujets où la sainte Eglise demande à ses enfans des dispositions particulieres. Ce que nous en avons rapporté en divers endroits suffit pour en juger; mais ce que nous adjousterons dans le Chapitre suivant le fera encores mieux connoistre.

De ses devotions particulieres pour des sujets differents.

Chapitre XXV.

MOn dessein n'est pas de m'estendre sur sa devotion envers la Mere de Dieu: car il est facile de voir combien elle estoit tendre, forte, & élevée dans elle. Son attrait & son instinct estoit de se considerer dans une dépendance absoluë & amoureuse sous cette Auguste Reyne & cette charitable mere, à qui elle avoit esté consacrée avant que de naistre, & de qui elle avoit receu le nom quand elle fut regenerée dans les eaux du Bapteſme. Dans ses petites peines dés son enfance elle avoit eu recours à elle, comme à sa Souveraine Tutrice & Protectrice, la priant avec larmes de la prendre pour sa fille & pour sa sujette. L'on a pû lire dés le premier Chapitre de sa vie,

le culte qu'elle luy rendoit chaque jour, avec une exactitude & une application qui estoit beaucoup au dessus de son âge ; mais comme croissant en années elle creut aussi en connoissance, la regle de son amour fut l'amour mesme que Dieu a porté à cette sainte Vierge. Elle l'aimoit autant que Dieu l'avoit aimée preferablement à toute creature, & elle taschoit de se conformer aux dispositions que nostre Seigneur avoit euës pour elle, principallement dans son Incarnation, & dans son Enfance. Elle vouloit rendre à cette divine Mere en l'union de ce Fils adorable, tout les devoirs de soûmission, de dépendence, & d'amour, dont une creature peut estre capable.

Elle a fait des Conferences merveilleuses sur les excellences & les grandeurs de cette mesme Vierge, pour rendre graces à Dieu de tous les privileges dont il l'avoit ornée. Elle assistoit quelques-fois devant le S. Sacrement, dans cette pensée, que ce Mystere est la plus belle Relique que nous puissions avoir d'elle, & que le service le plus agreable que nous puissions rendre à cette incomparable Mere, estoit d'aimer & d'honorer cét adorable Fils, en souvenance & en veneration de ce qu'il est le Fils d'une si sainte Mere, que quand il ne seroit pas son Dieu, il meriteroit pour l'amour d'elle d'estre honoré par tout ce qui est au Ciel & en la terre. Elle a composé des Meditations presque sur toutes ses Festes, avec des Colloques & des Oraisons aux trois divines Personnes, sur les prerogatives qu'elles ont communiquées à celle que les Saints Peres appellent le Temple & le Sanctuaire de l'adorable Trinité. Je les obmets de peur d'exceder les bornes que je me suis prescrites.

Et pour dire un mot de sa devotion envers son Ange Gardien. Elle avoit une familiarité si respectueuse avec

luy, qu'elle luy recommandoit tous ſes petits deſſeins, & elle luy confioit tout ce qu'elle ne vouloit point oublier. Elle reconnoiſſoit tres-ſouvent avec humilité les faveurs ſignalées qu'elle en recevoit, & ne pouvoit aſſez faire éclater ſa joye, d'avoir un conducteur ſi fidelle, un protecteur ſi puiſſant, & un Advocat ſi charitable auprés de Dieu. Cela la portoit non ſeulemeut à ſolemniſer tous les ans ſa Feſte avec une preparation extraordinaire, mais de plus à remercier continuellement la bonté de Dieu, pour tous les privileges de nature, de grace, & de gloire, qu'il en avoit receus. Elle eſtendoit ſa devotion ſur tous les autres Anges en general, mais elle en reſervoit une toute ſinguliere pour le grand S. Michel, fondée ſur le zele qu'il marque en ſon nom, & qui le diſtingue entre tous les Eſprits celeſtes, pour avoir porté plus hautement qu'aucun autre les intereſts de Dieu, & deſtruit tout ce qui a oſé s'élever contre luy: car cette ame toute Angelique, qui avoit du rapport avec cét Archange, prenoit hautement en toutes choſes le parti de Dien, & ne donnoit aucun quartier à quoy que ce fuſt qui luy parût oppoſé. Elle vouloit qu'il fuſt uniquement & ſouverainement aimé, adoré, & redouté par tout. De maniere qu'en cette Feſte elle s'enflammoit d'une ardeur nouvelle pour rendre à ce Prince des Anges, d'autant plus d'honneur, qu'il en avoit davantage rendu à Dieu. Elle luy demandoit auſſi pluſieurs graces, ſoit pour elle, ſoit pour ſes amis, pour toute l'Egliſe, & particulierement pour la France, & pour la perſonne ſacrée du Roy, qui comme fils aiſné de l'Egliſe peut tant augmenter, & maintenir le Royaume de Dieu.

Outre ces devotions elle ſentoit un attrait tout particulier, pour s'unir à faire avec ſes Sœurs des Proceſſions pour diverſes fins dans le cours de l'année: Et outre celles

de la Nativité de noſtre Seigneur juſques à la Purification, & celles de la Reſurrection juſqu'à l'Aſcenſion : Celles de la Feſte du S. Sacrement & de ſon Octave, eſtoient pour elle comme pour toute l'Egliſe, avec un appareil & une ſolemnité toute extraordinaire. Mais outre tout cela, dans les affaires publiques de l'Eſtat, ou de la ſainte Egliſe, ſon cœur s'embraſoit plus que jamais d'un grand feu, pour contribuër à obtenir ce qu'on demandoit pour la gloire de Dieu. Ce fut ce qu'elle fit bien paroiſtre durant les guerres de la Rochelle, & de l'Iſle de Ré, contre les Heretiques. Car pour ce ſujet le Roy Loüis XIII. de tres-glorieuſe memoire, avant que de partir pour y aller en perſonne l'an 1627. par un effect de ſa rare pieté, envoya dans pluſieurs Monaſteres de Paris, entre leſquels fut celuy de l'Annonciade Celeſte, faire recommander à Dieu ſoigneuſement le bon ſuccés de ſes Armes. A quoy il fit joindre une aumoſne conſiderable, pour attirer les ſecours du Ciel ſur les deſſeins qu'il avoit faits pour une ſi ſainte & ſi memorable conqueſte. L'ordre fut donné à la Mere Marie Agnes, comme aux autres de la Communauté, de faire pour cela des prieres & des Communions, & les autres prattiques qu'on employe dans les Religions en de ſemblables rencontres. Mais ce qui fut ſingulier, & en quoy elle ſe ſignala par deſſus toutes, fut une choſe dont elle s'adviſa, & que je ne feindray point de mettre icy comme elle a eſté faite.

Cette Mere, comme nous avons dit, eſtoit née de parens qui eſtoient gens de guerre, & qui avoient eu commandement dans des armées. Elle eſtoit pour lors dans ſon Monaſtere Soûprieure, & Maiſtreſſe des Novices. Il luy vint dans la penſée, afin de donner à ſes Sœurs du courage pour faire des choſes extraordinaires, de feindre qu'elle

qu'elle vouloit faire une ſainte milice, & des levées ſpirituelles de ſoldats qui vouluſſent s'enrooller à combattre vaillamment pour les intereſts de noſtre Seigneur. Pour cela, elle s'aviſa un jour de venir avec ſon air agreable & engageant, au lieu où toutes faiſoient pour lors la recreation, & là eſtendant les bras elle s'écria d'une voix gaye, & d'une maniere qui reſſentoit la guerre; Qui eſt ce qui ſe declare de vouloir faire quelque choſe pour Dieu? Et nous nous joindrons enſemble, afin d'entreprendre quelque choſe pour ſon honneur. A ce ſignal chacune s'offrit, & à l'envy ſous cette parabole prit parti pour former un eſcadron preſt à entrer en bataille, & par les vœux, par les penitences, & par toute ſorte d'autres devotions contribuër tout ce qu'elles pourroient pour une ſi ſainte intention. C'eſtoit à qui paſſeroit le plus d'heures, & qui veilleroit le plus de nuits devant le Saint Sacrement qui eſtoit expoſé pour cela du coſté de leur chœur: c'eſtoit là le lieu de refuge & le Propitiatoire où elles alloient demander à Dieu ſa benediction ſur les Armées du Roy. C'eſtoit à qui demanderoit à faire plus de jeuſnes pour cela, à porter plus ſouvent la haire, & à faire d'autres auſteritez, en ſecret ou en public. Pluſieurs faiſoient des Proceſſions les pieds nuds, la corde au col, à une Chappelle de la ſainte Vierge, & y prenoient de rigoureuſes diſciplines. Mais la Mere Marie Agnes qui eſtoit par tout la premiere, & qui donnoit l'exemple & le mouvement à toutes ces bonnes actions, trouvoit mille inventions nouvelles, pour fléchir le Ciel & attirer ſon ſecours pour une ſi ſainte entrepriſe. Elle compoſa meſme une Oraiſon exprés, que l'on verra incontinent, & il eſt à croire ſeurement que tant de prieres, & tant d'œuvres de pieté qui ſe pratiquoient dans toute l'Egliſe, & dans tous les Monaſteres, & en particu-

lier dans cette Maiſon, par une ame entre les autres auſſi agreable à Dieu comme eſtoit la Mere Marie Agnes, toucherent enfin le Pere des miſericordes & meriterent qu'à la fin de l'année, cette Iſle & cette Ville furent reduites à l'obeïſſance du Roy, & que ce Monarque entra victorieux le jour de la Touſſaints l'anné 1628. dans la capitalle des rebelles à Dieu, & à ſon authorité.

Mais noſtre Seigneur non content de réjoüir ce grand Roy & tous ces fideles Sujets, par le ſuccés d'une ſi glorieuſe conqueſte, eut encore la bonté de donner cette cõſolation à la Mere Marie Agnes de le luy faire declarer par un ſien ſerviteur: ce qui eſt expliqué fort au long dans le Livre des Annales de ce Monaſtere, ſur tout combien ces pieuſes pratiques luy avoient eſté agreables, & avoiẽt contribué à ce ſaint effet. Ce vertueux perſonnage nommé Monſieur de la Foreſt, Advocat au Parlement, eſtoit un homme qui faiſoit profeſſion d'une pieté ſignalée, connu & eſtimé dans Paris comme tel, & par beaucoup d'hommes tres-pieux & tres-doctes de ce temps-là, & tenu pour eſtre fort éclairé de Dieu, & recevoir ſouvent de luy des graces tres-extraordinaires. Comme de ſon coſté il preſentoit auſſi à Dieu de tres-ferventes prieres pour la meſme fin, il eut connoiſſance dans ſon Oraiſon, de ce qui ſe faiſoit dans cette Communauté, & l'ayant raconté à ſon Confeſſeur, qui eſtoit le Reverend Pere de Commans, Minime, pour lors Maiſtre des Novices de leur Convent de la Place Royalle, & depuis employé dans les premiers Offices de ſon Ordre: Apres que ce ſage Directeur eut examiné ſoigneuſement toutes choſes, ils concerterent enſemble d'en venir faire le rapport à la Mere Prieure, pour eſtre plus aſſeurez par elle de ce qui s'eſtoit pratiqué dans ſa Maiſon. La Mere Marie Agnes qui eſtoit avec elle, &

qui ne s'attribuoit rien de tout ce bon ſuccés, luy demanda auſſi-toſt ſa permiſſion pour le faire ſçavoir à toutes ſes Sœurs, afin de les animer à continuër leurs devotions avec plus de ferveur. Ce fut pour cela qu'elle compoſa la priere ſuivante, que je n'ay pas crû devoir laiſſer, parce qu'elle eſt une tres-fidelle expreſſion des ſentimens de ſon cœur.

Priere compoſée pour demander à Dieu la reduction de la Rochelle, & de l'Iſle de Ré, durant qu'on y faiſoit la guerre.

JE vous adore, ô Dieu tout Saint, tout bon, & tout puiſſant, vous qui vous faiſiez appeller en l'ancienne Loy le « Dieu des batailles, & des vengeances : Vous qui eſtes toûjours le meſme, à qui les temps n'adjouſtent rien, & « n'oſtent rien : Je vous conjure, ô mon Dieu ! de ſecourir « ceux qui combattent pour vous, & je vous en conjure par « toutes les victoires que voſtre Fils, mon Seigneur JESUS-CHRIST a remportées ſur le monde, ſur le diable, & ſur « le peché. Je vous demande, ô grand Dieu ! que premierement vous aſſujettiſſiez ſous voſtre Royaume les ames « des Soldats qui combattent, & que les faiſant renoncer « pour jamais au peché, vous les rendiez dignes de combattre pour vous, & pour voſtre Egliſe. Que ce ſoit vous « qui combattiez en eux, & vous qui vainquiez par eux : en « ſorte que pas-un ne s'attribuë ce que vous aurez fait, mais « que chacun cherche la gloire de voſtre Saint Nom. Seigneur JESUS qui vous nommiez le fort vainqueur, & le « conquerant du monde, ſurmontez vos ennemis, en « donnant à vos ſerviteurs la force de les reduire ſous voſtre « ſouveraine puiſſance. C'eſt la grace que je demande à « voſtre Pere en voſtre Nom, & à vous-meſme, par la verité «

» de vos paroles, & par tout ce qui peut estre pour sa gloire
» & pour la vostre.

» Vierge sainte & immaculée, Mere de mon Dieu, &
» comme telle toute-puissante aupres de vostre Fils : Soyez
» nostre Advocate, & celle de ses soldats. Faites que tous
» ceux qui se disent estre à vostre Fils & à vous, le soient en
» effet, leur impetrant la grace de sortir de leurs pechez, &
» de rentrer, & de vivre desormais en l'amitié de Dieu.

» Archange Saint Michel qui ne souffrez point que rien
» se compare avec Dieu, aydez-les à repousser ses ennemis.
» S. Gabriel qui portez en vostre nom la force de Dieu, se-
» courez-les par la puissance de celuy que vous estes venu
» annoncer au monde. Saint Raphaël qui estes appellé la
» medecine de Dieu, gueriſſez les playes de leurs ames, &
» comme vous avez conduit heureusement Tobie, faites
» qu'apres avoir surmonté les ennemis de Dieu & de leur
» salut, ils arrivent enfin à la patrie celeste.

Elle adjoustoit beaucoup d'autres choses qu'il seroit trop long de vouloir icy rapporter, mais parce que nous avons parlé de ces Processions, & dit la devotion qu'elle trouvoit à en faire pour divers sujets, il n'est pas mal à propos d'apprendre quelques-unes des pieuses intentions qu'elle enseignoit pour les pratiquer saintement & fructueusement : Voicy comme elle les explique dans quelques unes de ses instructions.

» Nostre Mere la sainte Eglise, ordonnant des Proces-
» sions pour diverses fins, fait en cela comme les meres qui
» apprennent à leurs petits enfans à faire plusieurs actions
» dont ils n'entendent pas les raisons : mais quand ils sont
» devenus grands, elles ont soin de les leur declarer. Ainsi
» le S. Esprit qui est conducteur de l'Eglise, nous enseigne
» par elle à faire diverses Processions durant l'année : Mais

ſi le peuple eſtoit interrogé pourquoy il les fait ? il ré- «
pondroit communément que c'eſt afin d'obeïr à l'Egli- «
ſe. Cette raiſon n'eſt pas mauvaiſe : mais c'eſt celle d'un «
enfant qui n'eſt pas encore aſſez inſtruit. «

Il me ſemble donc que pour en tirer l'origine de plus «
haut, nous devons conſiderer que ces Proceſſions pren- «
nent leur naiſſance dans Dieu, & que c'eſt juſques-là que «
nous devons nous eſlever. Car dautant que la production «
du Verbe, & celle du S. Eſprit, qui ſont les plus excellen- «
tes communications de Dieu en ſoy-meſme, ſont appel- «
lées Proceſſions divines. La terre imite le Ciel, ou à parler «
plus proprement, l'Egliſe veut imiter Dieu en ſes Pro- «
ceſſions. Il eſt vray qu'en Dieu il n'y a point de change- «
ment d'un lieu en un autre : mais il y a diſtinction de per- «
ſonnes dans l'unité d'eſſence. Ainſi il ſemble que nos Pro- «
ceſſions ſe font en multitude de perſonnes, & doivent «
eſtre en unité d'eſprit : & ſi nous paſſons d'un lieu en un «
autre, c'eſt pour honorer celuy qui eſt par tout, ſans avoir «
aucun changement. D'où il me ſemble que noſtre pre- «
miere intention en cét exercice doit eſtre d'honorer ce «
que la ſainte Trinité fait en ſoy-meſme de toute eter- «
nité. «

Mais apres celle-là, nous devons honorer les Proceſ-
ſions que noſtre Seigneur JESUS-CHRIST a faites ſur la terre depuis ſon Incarnation. Car pour prendre les choſes en leur ſource, les noſtres ſont inſtituées afin d'adorer celle qu'il fit en venant au monde pour s'unir à noſtre nature, & aller en elle chercher les ames pour les ramener à Dieu, auquel il les preſenta en la derniere Station qu'il fit quand il monta au Ciel. Ainſi en s'uniſſant à noſtre humanité, il a rendu à Dieu tout ce qui s'eſtoit deſtourné de luy par le peché. Et comme l'homme à qui toutes les crea-

tures estoient sujettes s'estant revolté contre son Createur, revoltoit avec luy toutes les creatures: Ainsi nostre Seigneur qui est le second Adam, les ayant toutes reünies dans sa personne, les a toutes renduës sujettes à son Pere en s'assujettissant à luy. Et c'est ce que S. Paul explique par
1. Cor. 3. ces parolles: *Tout est à l'homme, l'homme est à* JESUS-CHRIST, *& JESUS-CHRIST est à Dieu.* Comme s'il vouloit dire, Toutes les choses creées sont en l'homme, tous les hommes sont en JESUS-CHRIST, & par une suite necessaire JESUS-CHRIST revenant à son Pere, toutes les choses creées sont revenuës à Dieu avec luy.

Voila ce me semble en general les intentions avec lesquelles l'on doit assister aux Processions. Mais selon les temps l'on peut y en adjouster d'autres. Comme en l'Advent on doit honorer celles du Fils de Dieu encores enfermé dans le sein de sa Mere, quand il visita S. Jean Baptiste, & on doit s'occuper à contempler la charité, l'humilité, & les autres vertus qu'il exerça, quand il fut porté en Bethleem pour naistre dans l'estable sur le foin & sur la paille. Il faut aussi contempler la patience, la pauvreté, la solitude qu'il y fait paroistre.

Depuis la Purification, tout doit estre pour honorer celles par lesquelles il fut porté au Temple, transporté en Egypte, & ramené dans la compagnie de la sainte Vierge, & de S. Joseph. Jusques au Careſme, elles doivent estre pour rendre hommage à tous les voyages que JESUS a faits durant les trente ans de sa vie cachée.

En Careſme, il faut le suivre dans celles qu'il fit durant tout le temps de sa Passion, allant du Cenacle au Jardin des Olives, au Palais d'Anne, de Caïphe, de Pilate, & d'Herodes; Et enfin sur le Mont de Calvaire, & de là

dans les Lymbes, pour en retirer les Saints de l'ancien Teſtament.

Apres Paſques, il faut ſe réjoüir avec luy de celles qu'il fit eſtant reſſuſcité : viſitant ſa Mere, revenant ſur le Calvaire pour ſe monſtrer à Magdeleine, allant en Emaüs, revenant dans le Cenacle, allant ſur la mer de Tiberiade, paſſant dans la Galilée, revenant ſur le Mont des Olives.

Dans l'Octave de la Pentecoſte, il faut mediter celles que fait le Saint Eſprit, qui n'eſt pas ſeulement deſcendu une fois ſur les Apoſtres & ſur les Diſciples, mais qui deſcend encores autant de fois qu'il ſe communique de nouveau à une ame pour la ſanctifier, qu'il luy donne quelque nouvel accroiſſement de grace, ou qu'il opere en elle quelque effet ſurnaturel.

En la Feſte de la Sainte Trinité, il faut contempler cette Auguſte & heureuſe Unité d'eſſence, diſtincte en trois Perſonnes, qui ſont le principe, le milieu, & la fin, & compoſent le cercle adorable de la divinité. Il faut admirer comme elle ouvre ſon ſein pour faire ſortir tous les Eſtres comme leur premier principe, & pour les y recevoir comme leur derniere fin.

La Feſte & l'Octave du S. Sacrement doit eſtre occupée pour venir trouver, & pour ſuivre noſtre Roy & noſtre Eſpoux au lieu où il repoſe, & nous faire un Paradis de luy rendre ſur la terre les hommages & les honneurs que les Anges luy rendent dans le Ciel. Depuis ce temps-là toutes celles que l'on fait juſques à l'Advent, doivent honorer celles que noſtre Seigneur fit dãs les années de ſa vie publique. Et quoy qu'on doive toûjours ſe joindre aux intentions que les Superieurs ordonnent, tout cecy neantmoins eſt marqué pour fournir des entretiens propres à l'eſprit, qui ſeroit inexcuſable s'il ſouffroit de l'inu-

tilité dans des actions d'une si grande sainteté.

L'on doit pareillement s'unir à la Sainte Vierge, & honorer celles qu'elle a faites avant la mort de son cher Fils, le portant ou le suivant dans tous ses voyages durant sa vie & apres sa mort, le conduisant à la sepulture avec les saintes Dames, ou visitant les saints lieux qu'il avoit signalez par ses plus remarquables mysteres; ou enfin montant avec elle au jour de son Assomption. Nous la devons prier qu'elle nous y attire, pour y demeurer à jamais avec elle & avec son fils.

C'estoient là les motifs ordinaires que cette pieuse Mere mettoit en pratique, & qu'elle enseignoit à ses Filles. Et quand les Superieures qui prenoient garde à moderer ses ferveurs, donnoient quelquesfois l'essort à son esprit, craignant de resister trop à l'attrait de la grace, elle en faisoit qui duroient alors plusieurs heures tout de suite: Et l'experience a fait remarquer que nostre Seigneur a fort souvent accordé à ces sortes de devotions, qui se font en commun, & avec ceremonie des faveurs qu'on n'eust pas obtenuës par des prieres faites separément, pour montrer combien il aime l'union des cœurs, & combien il se plaist aux actes mesme exterieurs de la Religion, verifiant en l'un ce qu'il a enseigné luy-mesme, *Quand deux ou trois seront assemblez en mon Nom, je seray au milieu d'eux.* Et en l'autre ce qu'adjouste un Autheur ancien de l'Eglise parlant des Processions: *Nous nous assemblons en commun, & unissons nos forces; nous formons comme un escadron, & un corps d'armée devant les Autels pour livrer un espece d'assaut contre le Ciel, & faire à Dieu par nos prieres, une violence qui luy est bien agreable.* Nous en pourrions marquer icy un bel exemple que plusieurs qui vivent encores & les Registres gardez en ce Monastere assurent estre arrivé au

Matt. 18.

Tertull.

temps

temps qu'on celebroit la Naiſſance de noſtre Seigneur, lors qu'on faiſoit de ſemblables Proceſſions à la Créche, n'eſtoit que les choſes n'ayant pas eſté juſques icy reconnuës dans les formes preſcrites par l'Egliſe, on ne veut pas contrevenir aux Ordonnances juſtement eſtablies, & ne pouvant fonder une creance legitime ſur des témoignages qui n'ont aucune autre authorité que celle qu'on voudra leur donner, on ſe contente d'en laiſſer à Dieu le jugement, & à ceux qui s'en voudront inſtruire davantage.

Mais pour finir ce chapitre de ſa devotion, j'advoüe que cette vertu eſtoit quaſi en elle devenuë naturelle, tant elle eſtoit ſolidement infuſe dans ſon cœur, & tant elle ſe produiſoit viſiblement en toutes ſes actions. Elle luy faiſoit aimer Dieu, & tout ce qui eſt de Dieu, & tout ce qui porte à Dieu. Elle la faiſoit, comme parle l'Apoſtre, vivre de foy, marcher en eſperance, & s'unir à Dieu par une parfaite charité. Elle luy inſpiroit des lumieres admirables ſur les myſteres les plus hauts de la Theologie, elle luy donnoit ſon reſpect le plus profond pour la perſonne adorable du Pere, ſon plus doux attrait pour celle du S. Eſprit, ſon tendre & ſon panchant eſtoit pour celle du Verbe, & pour l'Humanité par laquelle il s'eſt allié avec nous. Elle y joignoit toutes les autres choſes autant qu'elles avoient de rapport à Dieu, qui ſeul eſt le principe, l'objet, & le comble de toute la vraye devotion, luy faiſant manifeſtement reſſentir la verité de ce qu'a dit le Sauveur, *Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons en luy, & ferons noſtre demeure en luy.* Car dans ces devots écrits, la plus grande partie ne contient que des aſpirations, des tranſports, & des colloques affectueux envers les trois divines perſonnes; qui montrent

quelle estoit en son cœur l'abondance de cette pure source, dont la plenitude se répandoit au dehors par tant d'admirables ruisseaux.

De son Humilité, & premierement de la basse opinion qu'elle avoit de soy-mesme.

Chapitre XXVI.

QUoy que l'on ne pust voir cette Mere en quelque action que ce fust, sans que toutes les vertus semblassent estre de concert avec elle, ce chapitre neantmoins ne contiendra que les marques de son humilité; car cette vertu avoit pris un si grand ascendant dans son cœur qu'elle s'efforçoit de ne laisser échapper aucune occasion d'y faire tous les jours quelques progrés considerables; sçachant combien elle est agreable à Dieu, & profitable aux ames. Pour cela elle demandoit instamment à nostre Seigneur par des prieres qu'elles faisoit exprés de ne luy point donner de ces graces éclatantes qui attirent l'estime & l'admiration du monde, comme sont les extases, les visions, & les ravissemens; mais seulement de luy accorder une sincere humilité de cœur, qu'elle estimoit estre une vertu bien plus rare & bien plus salutaire. Aussi adjoustoit-elle qu'elle se trouvoit en bien moins de personnes, comme estant la vraye marque des éleus, & le fondement de la vraye sainteté.

Comme elle sçavoit que peu de chose la fait perdre, & qu'ordinairement nostre Seigneur punit l'orgueil caché par quelques chutes apparentes, la crainte filiale qu'elle avoit de plaire à cét aimable Juge, & le desir de complai-

re en tout à cét eſpoux ſevere, luy donnoit une apprehenſion continuelle de tomber dans les moindres deffauts, ayant dans ſon cœur vivement imprimées ces paroles de noſtre Seigneur, qu'elle ſe diſoit à elle-meſme & aux autres inceſſamment, *Sans moy vous ne pouvez rien faire.* Cela luy donnoit quelques fois de la joye de ſe voir dans une dépendance ſi abſoluë qu'elle eſtoit obligée de recourir à tout moment à luy, & qu'elle ne s'en pouvoit paſſer pour aucune action que ce fuſt: Et elle a dit pluſieurs fois qu'elle avoit éprouvé, que quand elle uſoit de precautions & de diligences humaines, ſoit pour les choſes qui la regardoient, ſoit pour toutes les autres affaires, quoy qu'à deſſein de s'en mieux acquitter, c'eſtoit communément alors que Dieu rompoit toutes ſes meſures, & qu'elle ſe trouvoit plus pauvre & plus dénuée que jamais. Cette experience eſtoit cauſe qu'elle ſe comportoit auprés de noſtre Seigneur comme fait un petit enfant auprés de ſa mere, quand il ne peut encores ny marcher, ny agir ſans elle. Son ſentiment eſtoit que ſi noſtre Seigneur ne la tenoit auec le meſme ſoin, elle tomberoit à tous momens, & pour preuve de ce principe interieur d'humilité, voicy ce qu'on a trouvé écrit de ſa main, qui fera voir cette deffiance d'elle-meſme, & cette dépendance de Dieu. *Ioan. 15.*

Je me dois ſi entierement abandonner à Dieu, qu'il ait « le meſme pouvoir ſur mon corps, ſur mon ame, ſur ma vie, « & ſur ma liberté, qu'il avoit quand j'eſtois encores dans le « neant, & quand en m'en tirant il a pû faire de moy abſolu- « mét tout ce qu'il luy a plû: Et puis que je ne puis eſtre que « ce qu'il a daigné me faire, & que je ne ſubſiſte qu'autant « qu'il luy plaiſt que je ſubſiſte, il aura ſur moy une entiere « puiſſance, puiſque je n'ay pas moins de beſoin de luy pour « demeurer en ſa grace, que j'en ay pour demeurer dans «

» l'Eſtre. La terre ſera donc toûjours ſous la main du Po-
» tier, & le neant ſera eſſentiellement ſoûmis au Createur.
» Car encores qu'un vaiſſeau de terre puiſſe garder la figu-
» re qu'il a receuë une fois, ſans que l'Ouvrier continuë de
» la luy imprimer; comme je ſuis plus freſle que luy, je ne
» ſçaurois ſubſiſter ſans que mon Dieu agiſſe continuelle-
» ment pour me ſouſtenir dans l'Eſtre qu'il m'a donné. Que
» ſi je ne puis ſubſiſter, ny agir ſans luy, beaucoup moins
» puis-je ſatisfaire à tant de juſtes obligations qui me ſont
» impoſées par luy. C'eſt pourquoy une continuelle humi-
» lité m'eſt neceſſaire, & une continuelle dépendence de
» Dieu, avec un attachement intime à noſtre Seigneur JE-
» SUS-CHRIST, qui comme chef influë en ſes membres
» ce dont ils ont beſoin : Et d'autant qu'ils luy ſont plus
» unis, ils reçoivent de plus continuelles aſſiſtances de
» luy.

» Le meſme ſe doit entendre avec proportion de la tres-
» ſainte Vierge, & des Saints; c'eſt pourquoy il ſe faut met-
» tre chaque jour en leur Communion, & ſe reveſtir ſur
» tout de l'eſprit de la ſainte Vierge, qui ne répondit point à
» l'Ange, je feray ce que vous dites, mais avec une profon-
» de connoiſſance de Dieu, & de ſon neant, jointe à une
Luc. 1. » veuë tres-haute de la puiſſance divine, Elle dit, *Soit fait*
» *en moy ſelon voſtre parole.* Il faut donc eſtre avec elle, &
» comme elle ſans balancer; tout-à-fait abandonnée à
» Dieu, attendant que ce qu'il veut s'accompliſſe, & en
» nous, & par tout. Ainſi elle n'entreprenoit rien ſans re-
courir à luy, & ne pourſuivoit aucune choſe ſans s'atta-
cher à luy, l'appellant toujours ſon pere, ſon Seigneur, &
ſon tout, avec des paroles ſi ſoûmiſes, & ſi affectueuſes,
qu'elle attendriſſoit de devotion celles qui les enten-
doient.

C'eſtoit de ce meſme fonds d'humilité que partoient les deſirs ardants qu'elle avoit de ſon abjection : car pour s'y animer encores plus', comme elle prenoit matiere de tout pour cela, elle diſoit qu'elle eſtoit venuë au monde en un jour qui n'eſt pas compté entre ceux de l'année, (c'eſt celuy du Biſſexte) que par la meſme raiſon elle ne devoit point auſſi eſtre comptée parmy les creatures, & qu'on ne devoit non plus penſer à elle que l'on penſe à ce qui n'eſt point. Elle ne deſiroit pas ſeulement d'eſtre inconnuë durant ſa vie, & delaiſſée dans ſa propre maiſon, elle a dit pluſieurs fois, qu'elle ſouhaittoit meſme que ſon corps fuſt bruſlé, & reduit en cendres aprer ſa mort, afin qu'il ne reſtaſt aucune choſe d'une ſi vile creature, & que l'on n'en parlaſt non plus, que de la pouſſiere qui eſt jettée au vent.

Elle faiſoit ſon fort de combattre par tout l'orgueil, comme l'ennemy capital de toutes les vertus, ainſi qu'elle diſoit à ſes Novices dans ſes inſtructions : adjouſtant que ſi l'on mettoit genereuſement ce Capitaine par terre, on viendroit aiſément à bout de tout le reſte de l'armée. C'eſt pourquoy elle fuyoit autant qu'il luy eſtoit poſſible, l'honneur & la reputation, elle n'affectoit d'eſtre aimée ou conſiderée de perſonne : Ce qui a eſté d'autant plus heroïque en elle, qu'elle eſtoit avantagée de beaucoup de rares qualitez, & qu'ayant voulu quitter le monde où elle pouvoit paroiſtre avec beaucoup d'éclat, elle choiſit la Religion la plus cachée qu'elle puſt s'imaginer: Et dans la Religion meſme, elle eſtoit ſi ardante à chercher les humiliations & les confuſions, que c'eſtoit un jour de Feſte & de triomphe pour elle, quand il ſe rencontroit quelque occaſion de s'avilir, & de s'aneantir. Elle prenoit à cœur de deſrober à la connoiſſance de toutes ſes Sœurs, les actions

loüables qu'elle faiſoit, & de ne laiſſer paroiſtre que celles qui la pouvoient rendre meſpriſable, mettant parfaitement bien en pratique ce qui eſt dit du Juſte, Qu'il eſt le premier accuſateur de ſoy-meſme. Car dans tout ce qu'elle faiſoit, comme elle n'enviſageoit que des deffauts, elle ne vouloit pas auſſi qu'on y viſt autre choſe, & elle eſtoit la premiere à reprendre ce qu'elle avoit dit, ou ce qu'elle avoit fait, en donnant à connoiſtre aux autres le mal qu'elle y découvroit, encores qu'il n'y en euſt point: Et ſi quelques-fois elle ſe ſentoit ſurpriſe de quelque mouvement contraire à quelque vertu, quoy qu'elle l'étouffaſt avant qu'il paruſt, elle le publioit tout haut pour ſe faire rougir elle-meſme: ce qui rendoit neantmoins les autres plus confuſes à la veuë de ſon humilité, qu'elle ne le pouvoit eſtre des fautes qu'elle ſe vouloit imputer.

Elle avoit un gouſt merveilleux pour trouver de la douçeur dans les plus faſcheuſes contradictions, quand elles n'eſtoient faites qu'à ſa perſonne, & elle aimoit avec une incroyable tendreſſe ceux & celles qui la faiſoient ſouffrir. C'eſtoit à eux qu'elle donnoit la meilleure part en ſes plus ferventes prieres: Et ſi on luy diſoit lors qu'elle eſtoit Prieure, qu'il falloit garder d'autres meſures qu'elle n'en obſervoit, dans les calomnies qui regardoient la Communauté, elle ſe retranchoit toûjours pour elle dans le ſilence & dans la patience, diſant, *Faiſons comme noſtre bon Maiſtre qui prioit pour ceux qui le crucifioient, Dequoy nous mettons-nous en peine? Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous?* Elle prenoit de cette ſorte toutes les traverſes comme des dons & des preſens de la main de noſtre Seigneur, les appellant ſes faveurs, & diſant que ce ſont les perles & les roſes dont il compoſe la Couronne des Saints. Bien loin de témoigner du reſſentiment contre perſonne,

elle répondoit avec une ſenſible joye, *Ne faut il pas deſtruire l'eſprit d'orgueil iuſques à ſa racine, & fouler aux pieds ce ver de terre, & mettre au deſſous de tout le monde ce qui n'eſt rien qu'un neant, & pire qu'un neant puis qu'il a offenſé Dieu?* Les témoignages exterieurs qu'elle donnoit du bas ſentiment qu'elle avoit de ſoy-meſme, ne ſe faiſoient ny par feintiſe, ny par couſtume de bien-ſeance, ou de compliment. Car les perſonnes qui agiſſent ainſi ſont fort éloignées de croire le mal qu'elles diſent d'elles. C'eſtoit par le ſentiment interieur d'une vraye connoiſſance de ſoy-meſme qu'elle parloit de la ſorte: Et comme l'eſprit de Dieu repoſe ſur les humbles, il éclairoit cette grande ame, pour la faire penetrer juſques dans ſon neant, & en ſuite l'élever dans les plus hautes idées de la grandeur de Dieu, & l'enrichir des plus excellentes vertus, qui ne ſont jamais ſans l'humilité, comme jamais l'humilité ne ſe trouve ſans elles. Non ſeulement elle s'accuſoit, comme nous avons dit, des plus petits manquemens qu'elle appercevoit en ſes actions, mais il ne ſe paſſoit gueres de jours qu'elle ne le fiſt plus d'une fois, tant en public qu'en particulier, juſqu'à avoir donné par écrit ſes deffauts à la Lectrice de table eſtant Superieure, afin qu'elle les luſt tout haut, en ſuite dequoy elle demandoit pardon à toute la Communauté de tant de manquemens qu'elle avoit commis, & prenoit la diſcipline pour en faire la reparation. Enfin comme elle avoit eſté Maiſtreſſe des Novices, ou Superieure de toutes, elle s'attribuoit tous les deffauts que les autres commettoient, & ſi l'on en reprenoit quelques-unes, elle ſe mettoit auſſi-toſt à genoux, diſant, *C'eſt moy qui en ſuis la cauſe, car ce ſont les effects de ma mauvaiſe conduite, & dans pluſieurs années d'icy on verra encores mes manquemens.* Puis ſe tournant vers la Sœur qui

estoit repriſe, elle luy diſoit, *Ne regardez pas les mauvais exemples que ie vous ay donnez, mais faites ce que noſtre Seigneur a dit en parlant des Directeurs auſſi meſchans que moy: Faites ce qu'ils diſent, mais non pas ce qu'ils font.*

Toutes ces ſaintes pratiques ne rempliſſoient pas encores les ardants deſirs qu'elle avoit de ſon avilliſſement. Elle en vint juſqu'à ce point, qu'eſtant Maiſtreſſe des Novices, elle ordonna une fois à quelqu'une de luy faire des confuſions publiques, de luy dire des injures, juſques à luy cracher au viſage, & quand elle ſeroit au Refectoir devant toute la Communauté de luy mettre une corde au col, luy diſant, Deſcendez de là, Superbe, vous n'eſtes pas digne d'eſtre aſſiſe avec les Eſpouſes de noſtre Seigneur: & enfin la lier au pied de la table à la derniere place des Sœurs Converſes. Cela ſe fit, elle y demeura juſques à ce qu'on la vint délier, & prit ſa refection ſous la table dans une poſture fort contrainte; mais ce fut pour elle un feſtin delicieux de ſe trouver en cét eſtat, & c'eſtoit par d'inſtantes prieres qu'elle obtenoit de ſemblables faveurs.

Il eſt vray que la Mere Marie Jeanne Magdeleine qui eſtoit Prieure taſchoit bien pour l'ordinaire de moderer les excés de ces deſirs: & elle luy deffendit abſolument de ne plus ordonner de ſemblables choſes à ſes Novices, qni avoient de leur coſté une repugnance inſurmontable à luy obeïr en cela. Mais un jour que cette Mere Prieure fut obligée d'aller au Convent de S. Denys pour en ramener une Religieuſe infirme, Profeſſe de la Maiſon de Paris, celle-cy qui eſtoit Soûprieure, ne fit pas comme le meſchant ſerviteur de l'Evangile qui prend occaſion de l'abſence de ſon Maiſtre pour pecher impunément, pour maltraiter les autres ſerviteurs, & ſe jetter dans toute ſorte de

Luc. 12.

deſordres

desordres & des desreglemens: Car bien au contraire, se voyant pour lors la Maistresse,& en pouvoir de tout faire, elle donna lessort à sa ferveur, & prit la liberté de faire ce qu'elle sçavoit bien qu'on ne luy eust pas permis. Elle fit au Refectoir une Confession publique de ses fautes, avec les paroles du monde les plus humiliantes, & dans un habit le plus penitent qu'elle put s'imaginer. Elle demanda pardon à genoux à toutes,& pour le comble elle prit en suite afin de les reparer une discipline devant toute la Communauté, avec une extrême rigueur, adjoustant encores à tout cela d'autres mortifications qu'elle avoit inventées, qui edifierent à la verité, & qui estonnerent beaucoup celles qui estoient presentes, mais qui ne furent pas égallement approuvées ny loüées de toutes, parce que c'estoient bien plus les effects d'un zele & d'une ferveur excessive,que des actions mesurées dans les regles de la discretion.

Cela mesme ne fut pas aussi pour elle sans un nouveau sujet de confusion & de mortification.Car quand la Mere Prieure estant de retour le soir, eut esté advertie de ce que sa Soûprieure avoit fait durant son absence: Elle la reprit severement & la mortifia de nouveau tres-serieusement d'avoir suivy en tout cela sa propre volonté qu'elle blasmoit d'imprudence & de presomption,plûtost que l'obeïssance de sa Superieure, & les Coustumes de la Religion. Et cette ame excellente qui recevoit si parfaitement bien les autres reprehensions, receut celle-cy avec une simplicité & humilité qui ravit la Prieure & toute la Communauté, beaucoup davantage que n'avoit fait toute la penitence qu'elle avoit faite: aussi ne reprenoit-on en elle que de semblables deffauts, ou si on luy en imputoit d'autres, & quelques-fois avec des paroles d'exageration, c'estoit

pour l'exercer dans les vertus ſolides & heroïques. Mais ſoit qu'il y euſt quelque apparence, ou qu'il n'y en euſt point du tout, ce qu'elle faiſoit, c'eſtoit d'écouter tout à deux genoux, dans un profond ſilence, ſans apporter aucune excuſe, ny donner aucun ſigne de reſſentiment. Tout ce qu'elle diſoit à celles qui la reprenoient eſtoit, *I'en ſuis faſchée, j'en demande bien humblement pardon*; *Priez pour moy que ie m'amende.* Et pour lors elle faiſoit paroiſtre plus de bien-veillance que devant aux perſonnes qui l'avoient accuſée, & qui luy avoient procuré cette mortification. Elle diſoit qu'elle n'eſtimoit point que jamais perſonne la peuſt offencer, quelque mal qu'on luy peuſt faire, puiſque toutes ſortes de deſplaiſirs luy eſtoient tres-juſtement dûs, quand elle n'auroit déplû à Dieu qu'une ſeule fois en ſa vie, *Combien davantage*, diſoit-elle, *ay-je merité toutes ſortes de ſupplices, l'ayant offencé tant de fois?*

Elle avoit une conſolation particuliere à prendre, comme elle faiſoit ſouvent, ſon repas à terre, ſous la table, & ſous les pieds des autres; à ballier les degrez par où elles paſſoient, à les ſervir au Refectoir, à ayder à la cuiſine, à laver & nettoyer les choſes qui ſervoient aux uſages les plus vils du Monaſtere. Quand elle eſtoit Prieure, encores que ce ne fuſt pas la couſtume, elle pratiquoit ces actions, comme celles ou elle gouſtoit plus de delices, & elle s'y portoit avec la meſme affection à la fin de ſa vie, qu'au premier temps de ſon Novitiat. Lors qu'elle venoit avec les autres, elle ſe rangeoit ordinairement avec les Sœurs Converſes, & ſe mettoit en la derniere place, pour honorer les aneantiſſemens du Fils de Dieu, & accomplir le commandement qu'il donne de chercher le plus bas lieu par tout. S'il arrivoit par mégarde qu'on la heurtaſt, ou qu'on marchaſt ſur elle, il ſembloit qu'elle

fuſt inſenſible, car elle ne s'en remuoit pas; mais elle ſe faiſoit un plaiſir de penſer qu'on la fouloit aux pieds comme la pouſſiere & la boüe.

Cette humilité qu'elle gardoit parmy ſes Sœurs, eſtoit bien ſi fortement imprimée dans ſon cœur, qu'elle ne pouvoit traiter avec les perſonnes du dehors, ſans en donner des marques, dont ceux qui converſoient avec elle eſtoient ravis d'eſtonnement. Un jour que Monſieur Abelly à preſent ancien Eveſque de Rhodez, faiſoit la viſite en leur Monaſtere, & qu'apres avoir parlé ſeparément à toutes ſelon la couſtume, le rang de la Mere Marie Agnes eſtant venu pour cela, il luy dit à l'abord, *Hé bien, ma Mere, noſtre Seigneur vous a miſe icy pour eſtre le fondement de cette Maiſon.* Elle luy reſpondit ſans differer, *Helas! il eſt vray, mais i'ay fait comme Adam: car le deſſein de Dieu eſtoit qu'il fuſt le fondement de toutes les creatures raiſonnables pour les conduire à Dieu: mais par ſon infidelité il a cauſé leur ruine. I'ay fait de meſme, Monſieur, au lieu de m'acquiter de mon devoir, ie ſuis cauſe de tout le mal qui eſt dans cette Maiſon.* Elle continua par de ſemblables paroles à ſe mépriſer elle-meſme: Mais il ne ſe trouva autre choſe à faire en toute cette viſite, qu'à moderer quelques excez de la ferveur & de l'exactitude que cette vertueuſe Mere avoit introduite dans le temps de ſon Gouvernement.

Un autre jour lors qu'elle eſtoit au Parloir, une perſonne de condition luy ayant dit par divertiſſement, que ces grilles & ces rideaux qui la cachoient à ceux qui la venoient viſiter, luy déplaiſoient extrêmement, & que c'eſtoit grand dommage d'enſevelir une perſonne qui paroiſſoit avoir tant de merite. Elle repartit à ſon ordinaire avec eſprit, mais d'une maniere ferme, *Ie vous aſſure qu'on ne pouvoit mieux faire que de me tenir au rang des ballieu-*

res d'une chambre qu'on met d'ordinaire derriere la porte afin de les cacher. Elle répondoit du meſme air à toutes les choſes que l'on pouvoit dire à ſon avantage : car elle avoit un fonds d'humilité qui luy fourniſſoit des reparties toutes preſtes, & jamais elle n'eſtoit empéchée quand il falloit s'humilier, ou ſe deffendre contre la vanité, parce que l'un eſtoit ſon element, & l'autre eſtoit ſon capital ennemy.

Elle avoit une averſion extréme pour les charges, comme nous l'avons remarqué, & elle les fuyoit avec plus d'ardeur, que les ambitieux du monde ne les recherchent. Elle diſoit que ſi quelque choſe euſt eſté capable de l'empécher d'entrer en la Religion, c'euſt eſté de ſçavoir qu'elle y euſt jamais dû eſtre Superieure. Ce que Monſieur de Contes, Doyen de Noſtre Dame de Paris, leur tres-digne Superieur, a ſi bien reconnu avec toutes les autres vertus de cette bonne Mere, que ſe trouvant un jour dans une compagnie avec des perſonnes de qualité, qui diſoient par divertiſſement qu'elles ne connoiſſoient au monde que deux Superieures qui n'affectoient point de commander aux autres. Il leur répondit, *Et moy i'en connois une troiſiéme, qui eſt la Mere Marie Agnes, & qui en eſt aſſurément autant ou plus éloignée que les deux que vous connoiſſez: c'eſt une ame rare & de grande vertu, qui ne ſouhaitte rien tant que d'eſtre cachée, & qui ne fuit rien plus que d'eſtre connuë & employée.* Et cela en effect eſtoit ſi veritable, qu'il n'eſt rien qu'elle n'ait fait pour n'eſtre point dans les charges, rien qu'elle n'ait eſſayé pour eſtre depoſée; & cela n'a pas eſté pour une ſeule fois, mais en autant d'occaſions qu'il s'en eſt preſenté, juſques à faire murmurer ſes Sœurs contre ſa reſiſtance, laſſer la patience des Superieurs par ſon humilité, & attirer ſur ſoy les privations des graces ſenſibles dont nous avons parlé.

Mais quoy qu'elle fiſt pour ſe cacher aux yeux du monde, on en concevoit toûjours plus d'eſtime : car quand elle eſtoit demandée au Parloir, c'eſtoit aſſez de l'avoir entretenuë une fois pour s'en retourner remply d'admiration & d'edification, & il eſt arrivé à pluſieurs perſonnes ſignalées, que voyant ſon bel eſprit, & ſon ame qui avoit tant d'élevation, elles eurent de la curioſité pour ſçavoir ſa naiſſance, ne pouvant s'imaginer que de ſi rares advantages ſe trouvaſſent dans une fille qui ne fuſt pas d'une haute qualité. On luy en demanda quelque choſe par forme de diſcours, mais quelque adreſſe qu'on y puſt apporter, comme elle eſtoit vigilante à trouver par tout des ſujets de ſon humiliation, elle répondoit qu'elle eſtoit une fille de Village, que par grace on l'avoit receuë en la Religion. Quelques-uns ſe deffians de ſon adreſſe, prirent le ſoin de s'en éclaircir ailleurs, & découvroient bien-toſt ce qu'elle vouloit cacher : Pour les autres qui s'arreſtoient ſimplement au ſens des paroles, elle eſtoit ravie de paſſer en leur eſtime pour une Villageoiſe, dont elle s'eſtoit voulû donner la qualité, à cauſe qu'elle eſtoit née en effect dans une Maiſon de campagne, où Madame ſa mere faiſoit ſa demeure ordinaire, & qu'elle tenoit qu'on ne l'avoit receuë que par grace en la Religion, parce qu'elle ne penſoit pas avoir merité un ſi grand bien.

Quelques Peres ſpirituels venoient la viſiter pour avoir la conſolation de l'entendre parler des choſes de Dieu, & pluſieurs ont demandé de voir quelqu'une de ſes Meditations. Elle s'en deffendoit toûjours, & rejettoit bien loin tout ce qui pouvoit confirmer l'opinion qu'on avoit conceuë de ſa capacité ou de ſa pieté : en ſorte qu'on n'a jamais rien pû tirer d'elle que par ſurpriſe, ou ſous le pretexte de corriger les fautes qu'elle s'imaginoit eſtre en tout

ce qu'elle pouvoit faire. D'autres pour l'éprouver, luy propoſoient des queſtions ſur les choſes les plus difficiles de la Foy, & de la ſainte Eſcriture: Mais comme elle fuyoit infiniment l'ombre la plus petite de l'oſtentation, elle s'en dégageoit toûjours avec une merveilleuſe adreſſe, & par des reparties d'eſprit & de devotion, elle ſe garantiſſoit d'entrer en ce diſcours. Que ſi elle s'appercevoit que quelqu'un fuſt pour remporter de l'eſtime de ce qu'elle diſoit, elle prenoit le party tout oppoſé, & contrefaiſoit exprés l'innocente & l'idiote; juſques-là que l'Aſſiſtante qui eſtoit avec elle s'en troubloit & rougiſſoit de luy entendre dire des choſes ſi éloignées du bon ſens, & de ſon bel eſprit, tandis qu'elle ſe retiroit parfaitement contente d'avoir trompé la curioſité des gens qui eſtoient venus pour tendre des pieges à ſon humilité.

Il y eut une fois un Predicateur aſſez celebre qui vint exprés pour luy faire de pareilles queſtions, & entre pluſieurs il luy demanda, ſi la creature pouvoir émouvoir Dieu à faire quelque choſe. La Mere fit ce qu'elle pût pour ſe diſpenſer d'y répondre, luy diſant qu'il eſtoit Docteur, & que c'eſtoit à elle à apprendre de ſa bouche ce qu'elle en devoit croire. Mais comme il voulut abſolument ſçavoir ſon ſentiment, elle luy dit, *Mon Pere, ie liſois l'autre iour dans le nouveau Teſtament, l'Evangile de la mort du Lazare, où il eſt écrit qu'avant que de le reſſuſciter noſtre Seigneur fremit, & s'émeut ſoy-meſme. I'ay penſé là-deſſus que ce n'eſtoit ny les pleurs de ſainte Magdeleine, ny les prieres de ſainte Marthe, qui avoient principallement émeu noſtre Seigneur à faire ce miracle: mais que ce fut luy-meſme qui s'émeut par ſa propre miſericorde à faire cette faveur. De là i'ay conclu que c'eſt luy-meſme qui s'émeut à nous faire du bien, ny ayant rien en la creature qui l'y puiſſe obliger.* Elle répondit à d'au-

tres queſtions qui pour avoir paru trop relevées à celle qui l'aſſiſtoit au Parloir, ſe ſont échappées de ſa memoire, mais qui ne luy laiſſerent pas moins d'admiration de la parfaite modeſtie, que de l'eſprit éminent de la Mere.

En ce meſme temps un Religieux fort ſpirituel, qui eſtoit Maiſtre des Novices d'une celebre Communauté, par ce qu'il avoit entendu dire d'elle, luy demanda fort inſtamment la grace de communiquer quelques-fois avec elle ſur des choſes qui regardoient ſon employ, declarant qu'il luy vouloit rendre une entiere deferance. Ce fut une propoſition ſi eſtrangement éloignée de l'humilité de la Mere, qu'elle ne fit point d'autre réponſe, ſinon qu'il falloit laiſſer les choſes dans l'ordre où Dieu les avoit eſtablies: & que c'eſtoit à elle à eſtre toute ſa vie dirigée par luy; mais que n'eſtant pas capable de le ſervir en ce qu'il deſiroit, elle prendroit le ſoin de recommander humblement ſes beſoins ſpirituels à noſtre Seigneur. Elle ne laiſſoit pas pourtant de ſatisfaire charitablement à ceux & à celles qui s'adreſſoient à elle, où qu'on luy envoyoit pour cela: car ce bon Pere dont nous venons de parler, prenoit la confiance de luy envoyer quelques-fois ſes Novices, pour eſtre ſecourus dans leurs peines & affermis dans leur vocation. La Mere leur donnoit des conſeils ſi Saints & ſi propres pour eux, qu'ils retournoient tres-conſolez & tres-édifiez; avec autant de ſages avertiſſemens, pour leur faire eſtimer celuy à qui Dieu avoit commis le ſoin de leur direction, que de ſalutaires avis pour tendre par les regles qui leur eſtoient données à la perfection de leur eſtat.

Pour les meſmes raiſons pluſieurs Dames de condition prenoient en elle une croyance ſinguliere, & luy ouvroient ſincerement leurs cœurs. Elles gardoient Reli-

gieuſement ſes advis, & conſervoient ſes Lettres comme des choſes precieuſes, ou comme des Reliques. En effect elles eſtoient ſi remplies de ſages & de ſaintes inſtructions, que la lecture en ſeroit encores tres-utile, ſi on les avoit retenuës: Mais une de ces Dames eſtant morte, comme apres ſon decés on en trouva pluſieurs qu'elle avoit ſoigneuſement gardées, la Mere l'ayant ſceu, demanda avec tant d'inſtance qu'on les bruſlaſt toutes, que ſa priere eut ſon effect, & que ſon humilité a empéché le fruict qu'on pouvoit attendre de ſa charité.

De ſa parfaite pauvreté d'eſprit.

CHAPITRE XXVII.

CEux qui confondent enſemble la pauvreté d'eſprit & l'humilité de cœur, ne s'éloignent pas fort de la ſignification de l'une & de l'autre de ces deux admirables vertus: car ſi l'une dépoüille l'homme de l'amour qu'il a pour ſoy-meſme, l'autre luy oſte la recherche des choſes qui peuvent contenter cét amour; & ſi l'une eſt contraire à l'eſtime des choſes qui luy paroiſſent honnorables, l'autre eſt oppoſée au deſir de celles qui luy ſemblent agreables. Noſtre Seigneur les a miſes toutes deux quaſi en meſme rang dans l'Evangile, quand il a commandé pour premie-
Matt. 11. re leçon, qu'on appriſt de luy *qu'il eſtoit humble de cœur*, & quand il a promis la premiere de ſes Beatitudes à ceux *qui*
Matt. 5. *ſont pauvres d'eſprit.* Ainſi ces deux vertus ſe tiennent par tout une fidelle compagnie, & la Mere Marie Agnes qui avoit l'une en un tres-haut degré, n'a pas manqué auſſi d'avoir l'autre en une égale perfection.

La premiere ſource de cette Evangelique pauvreté d'eſprit en elle, eſtoit la merveilleuſe idée qu'elle avoit de la grandeur de Dieu, & des choſes celeſtes, & la forte impreſſion de l'excellence de ce premier Eſtre, qu'elle conſideroit comme l'origine de tout bien, qui ſeul peut ſuffire & ſatisfaire une ame qui eſt creée pour luy. Car cela faiſoit qu'elle ne regardoit toutes les choſes viſibles que d'un œil de dédain & de mépris, comme incapables d'aſſouvir jamais ſes deſir. Son cœur eſtoit ſi parfaitement dépoüillé de toutes les recherches de la terre, que l'on n'a jamais remarqué qu'elle fût ſuſceptible de la moindre tentation de convoitiſe, ou de deſir de choſe aucune que l'on ait pû luy preſenter. Eſtant Superieure quand elle appercevoit le moindre prejudice à l'obſervance de cette Regle, ou quelque choſe capable de cauſer de la diminution au recueillement ou au ſilence de la Religion, ſous quelque pretexte que ce fuſt des advantages que ſa Communauté s'en puſt promettre, ou que la faveur des grands & des riches du ſiecle puſt offrir d'elle-meſme. C'eſtoit dans ces rencontres qu'elle faiſoit voir ſon entier deſnuëment par le refus de tout ce qui euſt eu l'apparence de quelque intereſt, montrant ſans balancer aucunement que les plus petits des biens ſpirituels l'emportoient infiniment par deſſus les plus grands entre tous les temporels. Par la maxime qui dit, que ce qui eſt le dernier dans l'ordre Superieur, eſt plus que ce qui eſt le premier dans l'ordre Inferieur. Ce qu'elle declaroit aſſez librement quelques-fois quand elle diſoit, *Pour moy ie ne fais non plus d'eſtat de cent millions d'or, que ie fais de cent mouſcherons: & tout ce qui n'eſt point Dieu, quand il auroit toutes choſes avec ſoy, ſera pour moy comme s'il n'eſtoit point du tout.*

Ce meſpris de toutes les choſes periſſables la mettoit

dans une indifference égalle pour tout ce que naturellement on aime, & on eſtime en la vie, comme la ſanté, l'honneur, les commoditez, l'amitié des grands, les ſatisfactions, les loüanges, & la vie meſme. Toutes ces choſes eſtoient au deſſous d'elle. Sa confiance en Dieu la rendoit libre de toutes les foibleſſes aſſez ordinaires à pluſieurs perſonnes vertueuſes, qui apprehendent deſordonnément, quoy que ſous de bons pretextes, que les choſes de la terre ne viennent à leur manquer. Et à celles qui luy témoignoient du déplaiſir ſur les advantages qu'elle refuſoit, quand meſme ils luy eſtoient preſentez, elle diſoit, *Ne vous mettez pas tant en peine pour des choſes qui ſont le partage des enfans du ſiecle: vous ſerez aſſez riches quand vous ſerez vertueuſes & bien fidelles à Dieu.* Et quand on luy rapportoit que quelques Monaſteres eſtoient mieux baſtis, plus richement fondez ou ornez que n'eſtoit le ſien, au lieu d'en concevoir de la jalouſie, ou de s'en piquer en aucune ſorte: Elle élevoit ſon cœur à Dieu & diſoit amoureuſement, *Que vos tabernacles ſont aimables, ô Seigneur Dieu des vertus! mon ame les deſire & ne ſoûpire qu'apres eux,* ou bien d'autres fois avec un des compagnons de S. François, elle diſoit, *O mon bon Pere, faites-nous un Palais où il n'y ait ny pierre ny chaux, & qui ne ſoit ſujet ny au débris ny à la ruine.* Et entrant dans une affection nouvelle de la ſainte pauvreté, elle excitoit toutes celles qui eſtoient preſentes à deſirer ces demeures eternelles, repetant ſouvent ces paroles, *Trop avare eſt celuy à qui Dieu ne ſuffit. Oſtez-moy tout, pourveu que j'aye Dieu, j'ay tout ce que ie ſouhaite en cette vie & en l'autre.*

Pſal. 33.

Elle eſtoit dans un ſi parfait abandon à cette divine Providence, qu'elle luy remettoit abſolument le ſoin de tout ce qui regardoit ſa perſonne, & bien loin de deman-

der rien de ſuperflu pour elle, ſi on l'accommodoit meſme des choſes neceſſaires, elle les prenoit dans un eſprit d'humilité comme un pauvre à qui on donne l'aumoſne: que ſi on l'oublioit, elle eſtoit ravie de ſouffrir les meſ-aiſes & la privation des choſes commodes, & quelques-fois meſme des neceſſaires. Elle ſe faiſoit une joye & un honneur de porter des hardes rompuës, déchirées ou mal commodes, dont jamais elle ne ſe plaignoit, mais elle les baiſoit par devotion, & diſoit que les bons pauvres ſe contentent de tout, & n'examinent point ce qu'on leur donne, le recevant avec action de graces, comme une choſe qui ne leur eſt pas deuë. S'il arrivoit qu'elle euſt beſoin de quelque choſe dont elle ne ſe puſt paſſer abſolument, elle l'expoſoit avec des termes ſi humbles & ſi ſoûmis qu'elle donnoit de la confuſion à celles à qui elle expoſoit ſes beſoins. Ne faiſant jamais d'inſtances ſi on ne luy donnoit pas tout à l'heure, & n'ayant pour toute reſponſe autre choſe à dire, ſinon que *à rien, rien n'eſt dû.*

Quoy qu'il ſoit tres-facile à une ame qui poſſede ſi advantageuſement les richeſſes du Ciel, de mépriſer toutes les choſes de la terre, neantmoins comme nous ſommes icy bas dans la neceſſité d'uſer de ces ſecours naturels, cette neceſſité meſme luy ſervoit d'un motif de plus grande humilité, qui la portoit par une ſainte jalouſie à vouloir imiter ces purs eſprits, qui deſgagez entierement du corps, n'ont que Dieu ſeul pour toute leur occupation, ſans diſtraction & ſans diviſion aucune. Elle taſchoit autant qu'il eſtoit en ſon pouvoir de reduire tout à cét un neceſſaire, qui compréd toutes choſes: car s'il falloit dormir, manger, ſe veſtir, elle vouloit que tout fuſt dans la ſimple neceſſité, & au moins de frais qu'il ſe pouvoit, diſant toûjours qu'*à rien, rien n'eſt dû*, & qu'elle eſtoit trop

bien & trop à ſon aiſe. Elle ſe retranchoit le plus qu'elle pouvoit des choſes ordinaires, & ne vouloit pas meſme avoir à ſon uſage ce qui ſe donne communément aux autres, par exemple, un ſiege pour ſe repoſer dans ſa Cellule, mais elle ſe tenoit ordinairement ſur le bas de ſon Prie-Dieu, qui eſtoit une poſture aſſez incommode pour elle. Sa chambre eſtoit dénuée de tout ce qui pouvoit l'accommoder, elle n'y vouloit pas meſme avoir une lampe pour éclairer hors des temps où il eſtoit tout-à-fait neceſſaire, comme quand il falloit ou lire, ou écrire, ou faire quelque choſe qui demandoit de l'application. Elle ſe levoit & ſe couchoit ſans lumiere, & les choſes encores plus petites qui ſont d'un uſage commun, comme un balay, & autres choſes ſemblables, elle ne les vouloit avoir que d'emprunt. Quand elle écrivoit c'eſtoit ſur ſes genoux, ſans porte-feüille ny ſouſtien, & ſans les autres commoditez qu'elle pouvoit licitement avoir. A peine gardoit-elle un Diurnal avec le Breviaire, craignant que ce ne fuſt trop d'avoir tous les deux enſemble. Elle ſe ſervoit d'un Livre d'emprunt pour ſa lecture de l'Oraiſon, & pour ſon Livre ſpirituel elle n'avoit d'ordinaire que le nouveau Teſtament, & les Livres de l'Inſtitut. Son Chappelet eſtoit ſimple avec quelques medailles. Elle ne vouloit point d'Images enluminées ou exquiſes afin de marquer ſon Breviaire: Un petit papier, diſoit-elle, ſuffit: car elle inculquoit ſouvent que ſous pretexte de pieté, la pauvreté ſe diminuë & l'amour propre s'augmente. Son Reliquaire eſtoit accommodé fort pauvrement, quoy qu'elle y euſt beaucoup de devotion, & quand on luy preſentoit quelque choſe de plus precieux, elle répondoit, Que les plus riches ſont ceux qui ont le moins, & qui ne deſirent rien. Quoy qu'elle fuſt dans ce deſtachement total, elle ne laiſſoit pas quel-

quesfois d'aller encore trouver la Mere Superieure, & se mettant à genoux devant elle, luy dire, Qu'elle apprehendoit d'avoir de l'inclination pour quelque chose, afin qu'on la luy ostast. Elle disoit par fois qu'elle n'avoit plus qu'une seule chose, dont elle eust bien voulu encores se dépoüiller. C'estoit sa voix pour opiner & pour déterminer sur toutes les affaires de la Communauté, parce qu'ayant perdu cette liberté, elle pourroit dire je n'ay plus rien à ma disposition.

L'amour qu'elle avoit pour la sainte pauvreté, alla bien si avant que non contente de la maintenir dans toute l'exactitude prescrite par les constitutions de son Ordre où elle est tres-estroitte, elle a voulu encores y adjouster tout ce qu'elle avoit sceu estre de plus humiliant, ou de plus mortifiant dans les autres Instituts. Pour cela il n'a point tenu à elle lors qu'elle estoit Prieure, qu'on n'ait introduit l'usage de ne manger & de ne boire que dans des vaisseaux de terre, de ne se vestir que d'estoffes encores plus viles & plus rudes que celles dont on se sert, de coucher & de se nourrir plus pauvrement & plus austerement que les Statuts de son Ordre ne le prescrivent. Mais sa ferveur excessive en cela comme en beaucoup d'autres choses, trouva de fortes digues dans la resistance des Superieurs, qui par la raison & par l'experience connoissoient qu'il n'est point au monde de prejudice plus dangereux aux Monasteres qui vivent dans l'observance de leurs Regles, que les innovations qu'on veut faire entrer sous pretexte d'une perfection nouvelle, & qui n'estant pas originaires à un Institut, n'y apportent que de la confusion & de la destruction : Ainsi les choses sont demeurées dans le mesme estat. Cependant ce qu'elle pouvoit faire c'estoit d'estre si religieuse à conserver toutes les choses du Monastere,

qu'elle les regardoit comme des biens de noſtre Seigneur, & qu'elle aſſignoit des Penitences à celles qui par negligence en auroient laiſſé perdre quelque choſe, apportant pour raiſon que ces biens appartenans à noſtre Seigneur, & eſtans deſtinez au ſoulagement de ſes pauvres enfans, qui avoiét tout quitté pour luy, meritoient bien d'eſtre conſiderez comme des choſes conſacrées, & qu'il y avoit une eſpece d'irreligion à ne les pas ſoigneuſement garder. Elle apportoit le meſme zele, & encores un plus grand, pour mettre toutes les Religieuſes dans une deſapropriation parfaite des choſes mêmes qui ſont pour leurs uſages, les oſtant ou les changeant deſlors qu'elle y deſcouvroit quelque commencement d'attache, & leur diſant ſouvent, *Que la Religieuſe qui aime autre choſe que Dieu, n'eſt pas digne de Dieu.* Et avec S. Bernard, *Que le Religieux qui aime un neant, ne merite pas d'eſtre plus eſtimé qu'un neant.*

Cependant quoy qu'elle fuſt exacte en cette vertu, & & qu'elle en vint juſques au point de ramaſſer les moindres choſes qui paroiſſoient meſpriſables aux autres, il eſt ſeur qu'elle ne le faiſoit point par un eſprit d'avarice, ou de ménage ſordide, qui eſt l'effet d'une ame baſſe & rampante, mais c'eſtoit par un pur amour de la ſainte Pauvreté, qui eſt la vraye generoſité d'une ame Religieuſe: Car elle avoit le cœur grand, l'ame noble, & les ſentimens naturellement élevez, & elle eſtoit ſi liberalle à fournir à toutes les Religieuſes ſaines & malades, tout ce dont elles avoient beſoin, & faire donner pour l'entretien, tant de la Sacriſtie, que des autres Offices, tout ce qui eſtoit neceſſaire, que bien loin de ſouffrir que rien manquaſt durant le temps qu'elle a eſté Superieure, elle a eſtendu ſes charitez ſur les pauvres du dehors, & ſur les Monaſteres de ſon Ordre dans les lieux éloignez, adjouſtant pour raiſon,

Que les Filles d'un Dieu ne devoient manquer de rien par la faute de ceux ou de celles à qui le Pere Celeſte les a laiſſées en garde, & qu'elles devoient avoir aſſez pour faire meſme du bien aux autres qu'elles verroient eſtre dans la neceſſité.

Elle ne manquoit non plus à la civilité, ny à la reconnoiſſance qui eſt deuë aux bien-facteurs, & aux amis de la maiſon: car elle montroit un grand reſſentiment de toutes les aſſiſtances ſpirituelles ou temporelles qu'on recevoit d'eux. Mais ſi elle ſe ſentoit obligée à leur faire quelques preſents, elle vouloit qu'ils reſſentiſſent toûjours la ſainte Pauvreté, & elle les faiſoit au nom de toute la Communauté, & non jamais au ſien propre, ny ſans le conſentement de toutes celles qui en devoient avoir connoiſſance. Cependant parce que c'eſtoit ordinairement peu de choſe & de peu de valeur, ſon naturel genereux en ſouffroit à la verité de la confuſion, mais ſon affection pour cette ſainte vertu de Pauvreté, luy faiſoit porter de bon cœur cette humiliation & relever ſon preſent, en diſant, Les pauvres doivent donner en pauvres, & dans l'Evangile le preſent de la vefve plut à noſtre Seigneur davantage que celuy des riches, parce qu'elle donna avec plus d'amour.

On a obſervé encore que par ce meſme eſprit de pauvreté, quand elle ſervoit au Refectoir à la premiere table, elle ramaſſoit ſecrettement quelques reſtes de pain qu'elle portoit à ſa place, le trouvant, diſoit-elle, beaucoup meilleur que tout autre, à cauſe que les reſtes ſont ordinairement le partage des pauvres: Elle prenoit un ſingulier plaiſir d'en uſer ainſi, & de toutes les autres choſes qui ſervoient à ſon uſage. Il arriva lors qu'elle eſtoit Superieure qu'on luy donna une fois par mégarde une robbe ſi

courte qu'elle ne luy alloit qu'environ à my-jambe, elle y prit garde, & elle ne laiſſa pas d'aller ainſi veſtuë à toutes les actions de la Communauté, ſans en demander une autre: car elle faiſoit gloire de s'accommoder comme font les pauvres de ce qu'on luy vouloit donner, & on n'a jamais remarqué qu'elle ait recherché dans ſes habits, ou dans ſon linge, aucune vanité, ny agréement, ny complaiſance aucune pour ſa perſonne, ny qu'elle ait jamais dit, Il me faut cela, ſinon une fois ſeulement en ſa vie, lors qu'eſtant Prieure, & ayant à donner l'Habit, ou à recevoir la Profeſſion d'une Religieuſe, elle repreſenta qu'il luy ſembloit que quelque choſe qu'elle portoit n'eſtoit pas dans la bien-ſeance pour cette ceremonie. Encores fut-ce par une petite inadvertance qu'elle le declara: car y ayant fait reflexion preſque en meſme temps, elle ne ſe pardonna pas cette faute, ainſi qu'elle la nommoit, & ne la laiſſa pas tomber à terre. Elle en eut au contraire une ſi grande contrition, qu'elle s'en accuſa publiquement, avec de grandes exagerations, diſant, *I'ay faitcette action d'orgueil & de preſomption, ie vous la declare, afin que vous n'en faſſiez pas de ſemblables, & que vous m'aydiez, à en obtenir le pardon.*

Elle eſtoit ſi éloignée de vouloir diſpoſer d'aucune choſe ſans le conſentement de ſa Communauté, qu'une perſonne aſſez conſiderable, & qui eſtoit amie du Monaſtere, eſtant venuë de loin pour la viſiter par un fort mauvais temps, la Mere fut en doute ſi elle pouvoit licitement luy offrir quelque choſe devant qu'elle s'en retournaſt chez elle, parce qu'il falloit par neceſſité qu'elle arreſtaſt long-temps en la maiſon avant que d'en pouvoir ſortir. La Mere quoy que Superieure n'oſa jamais le faire de ſa propre authorité. Et quand la Soûprieure & les Anciennes l'eurent

l'eurent appris, elles luy dirent, Que d'y avoir manqué c'euſt eſté aſſurément une choſe qui n'euſt pû eſtre approuvée de perſonnes, elle leur reſpondit, *Il eſt vray ie le croy bien ; mais i'ay mieux aimé en tout rencontre manquer à la civilité, qu'à la pauvreté : & faillir envers nos amis, que m'exposer à tranſgreſſer ma Regle, en diſpoſant de ce qui n'eſt pas plus à moy, qu'à la derniere de toute la maiſon.*

On pourroit rapporter pluſieurs autres exemples de l'amour qu'elle avoit pour cette vertu : Mais je veux finir ce Chapitre en diſant ſeulement que dans les occaſions où la nature & le reſpect humain ſembloient mieux trouver leur compte, & avoir plus de pretextes pour s'éloigner tant ſoit peu de l'exacte obſervance qu'elle y vouloit apporter ; c'eſtoit alors qu'elle ſe declaroit plus hautement contre tous ſes propres ſentimens, & qu'elle prenoit le party de ſouſtenir plus fortement cette vertu, afin de témoigner d'autant plus religieuſement à Dieu la fidelité inviolable de ſon cœur : Car elle produiſoit pour lors des actes heroïques, de ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner, ſi ayant un dépoüillement ſi parfait, & ſi univerſel de toutes les choſes creées, noſtre Seigneur l'a remplie avec tant de profuſion des dons ſurnaturels, & de luy-meſme qui eſtoit ſon unique treſor : car il eſtoit en ſon cœur, & ſon cœur eſtoit en luy, & par une Foy vive, & une ardante Charité elle diſoit avec S. François, *Mon Dieu, & mon tout* : ou bien avec David, *Deus cordis mei, & pars mea Deus in æternum* : Et pour cela meſme elle prenoit une ſi grande compaſſion des perſonnes attachées aux biens de ce monde, qu'elle appelloit des amuſemens d'enfans, qu'elle ne pouvoit aſſez s'eſtonner comme des ames faites pour le Ciel les pouvoit regarder, & comment elles ſe vouloient perdre en les recherchant avec tant d'ardeur. *Pſal. 72.*

De ſa pureté Angelique, & de ſa grande mortification.

CHAPITRE XXVIII.

SI on doit loüer cette Mere pour tout ce qui precede, on la doit admirer pour ſa pureté virginalle, parce que ſi les autres vertus l'ont élevée par deſſus la condition humaine, celle-cy ſelon le témoignage meſme de de noſtre Seigneur l'a miſe au rang des Anges. Nous avons un tres-ſolide fondement, pour juger & pour dire qu'elle a eſté un Ange ſelon le corps & ſelon l'eſprit. Toutes les perſonnes qui ont eu le bon-heur de la connoiſtre, ſçavent comme elle a dés le commencement receu de noſtre Seigneur un don ſpecial de pureté, par une grace ſinguliere qui la preſerva meſme des moindres atteintes du vice contraire. C'eſt le jugement qu'en ont porté toutes les perſonnes à qui elle s'eſt davantage confiée, & les marques qu'elle en a elle-meſme données, quand elle a raconté la maniere dont elle s'eſt gouvernée dans le monde & à la Cour. Nous en rapporterons quelques-unes qui feront voir qu'elle a eſté doüée dés ſon enfance d'une ſageſſe & d'une modeſtie pluſtoſt Angelique qu'humaine, & qu'elle a pluſtoſt ignoré le mal qu'elle ne l'a ſurmonté.

Outre ce qu'elle a declaré à quelque confidente eſtant encores dans le Siecle, qu'elle n'avoit jamais pû aimer ny ſentir aucune inclination pour quelque homme que ce fuſt, pour quelque ſujet, ou pour quelque raiſon qu'on luy puſt apporter: Eſtant Religieuſe elle a dit à ſes Superieures & à d'autres, que par la miſericorde de Dieu elle n'a-

voit jamais eu à s'accuſer en Confeſſion d'aucune choſe qui fuſt contraire à cette vertu. Elle raconta ſeulement qu'une fois eſtant encores dans le monde, comme elle ſe trouvoit à l'Egliſe priant Dieu, il luy paſſa par l'eſprit une penſée de quelque objet qui luy avoit eſté agreable à la Cour : Mais que faiſant reflexion tout à l'heure ſur cette penſée, elle dit en elle-meſme : Il me ſemble avoir entendu qu'on penſe volontiers aux choſes que l'on aime, en ce que je penſe n'y auroit-il point quelque mal ? & n'y a-t'il point de danger que j'y penſe, puiſque ſi j'y penſe c'eſt un ſigne que je l'aime ſans y prendre garde ? Sur le champ elle éleva ſon cœur à noſtre Seigneur ſon Eſpoux, & luy dit : *Vous ſçavez, ô Ieſus mon Seigneur, que ç'a toûjours eſté ma reſolution, de n'aimer jamais autre que vous ; Ie perſiſte dans cette meſme volonté juſques au dernier ſoûpir de ma vie.* Et en ſuite elle reïtera toutes les proteſtations qu'elle luy avoit faites, le ſuppliant de garder ſon cœur pour luy ſeul, & le preſerver des attaintes de tout autre amour que du ſien. Cette idée n'avoit effectivement rien en ſoy qui puſt cauſer aucun prejudice à la pureté parfaite ; mais ce fut pour cette ame virginale un grand ſujet de merite, & un nouveau lien qui l'affermit en la fidelité qu'elle vouloit toûjours conſerver à ſon celeſte Eſpoux. Une autre fois eſtant Maiſtreſſe des Novices, ſur une queſtion qu'on luy fit de quelque choſe qui donnoit du ſcrupule à quelqu'une de ces ames innocentes, touchant le vice contraire : Elle répondit, *Ie ne ſuis pas aſſez ſçavante ſur cela pour vous répondre : Mais j'aime mieux mon ignorance ſur ce ſujet, que toutes les ſciences du monde.* Auſſi toute l'inſtruction qu'elle donnoit à ces Filles ſur ce point, eſtoit de vivre dans le corps comme n'en ayant point, & de fuïr ce vice comme Dieu fit commandement à Loth & à ſa femme de fuïr hors

de Sodome; c'eſt à dire, ſans vouloir ſeulement tourner les yeux pour regarder cette miſerable Cité, de peur que le ſeul aſpect ne laiſſaſt quelque idée qui ſoüillaſt les yeux ou l'eſprit de ceux ou de celles qu'il vouloit preſerver de ce malheureux embraſement.

Il y eut un jour un Predicateur qui dans un Sermon où toute la Communauté aſſiſtoit, traita un peu plus amplement de cette vertu de pureté, & dit plus de choſes qu'il ne paroiſſoit eſtre neceſſaire en parlant à des oreilles auſſi innocentes que celles qui l'écoutoient. Car apres s'eſtre fort eſtendu pour relever l'éclat de cette qualité qui égale les hommes aux Anges, il voulut auſſi en faire voir la delicateſſe, & pour cela entr'autres choſes il montra qu'il falloit fort peu pour intereſſer beaucoup ce don ſi precieux & ſi rare qu'une penſée, une inclination, une complaiſance, un regard, un ſouris donné ou receu avec agréement, un mot trop tendre, une lecture curieuſe, un tableau trop libre, que tout cela terniſſoit la fleur de la virginité, ainſi qu'une haleine jettée contre une belle glace de miroir la gaſte, & un rayon du Soleil trop ardant fait fleſtrir une belle fleur. Il adjouſta ſur cela, que celles qui veulent conſerver leur integrité pour l'amour de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, luy doivent cette fidelité, de fuir tout ce qui la peut endommager tant ſoit peu, puis que nous voyons que les hommes prennent tant de plaiſir qu'on leur preſente des fruicts qui n'ayent point eſté maniez, ny touchez, ny fleurez de perſonne; *Mais, ô*, diſoit-il, *que le nombre de ces glaces ſi pures, & de ces fleurs ſi excellentes eſt petit*! Apres quoy il s'eſtendit fort longtemps & fort en détail ſur tout ce ſujet. Dans la converſation ſuivante, comme les Religieuſes eſtoient à l'entour de la Mere, & s'entretenoient du Sermon, une d'entr'elles dit,

Helas ! qui ſera donc de ce nombre bien-heureux que le Predicateur a reduit à ſi peu de perſonnes ? Pour moy je me perſuade qu'à l'entendre il faudroit avoir eſté portée en la Religion dés le Berceau : Une autre répondit, *Il ne faut pourtant pas croire qu'il n'y en ait quelques unes qui par une grace ſpeciale ont eſté ainſi conſervées dans le monde ; Et pour moy ie ne doute nullement que noſtre Mere Marie Agnes ne ſoit de ce nombre.* Elles la preſſerent avec tant d'innocence, & tant de confiance ſur cela, que ne pouvant échapper à leurs inſtances, elle fut contrainte pour ſe deffendre d'avoüer que Dieu luy avoit fait cette ſignalée faveur, qu'il ne luy eſtoit jamais rien arrivé en ſa vie qu'elle euſt eſté obligée de ſoûmettre à la Confeſſion. Et comme une autre Sœur prenant la parole eut dit : *Mais comment eſt-ce que cela ſe peut en vivant à la Cour, où il ſe rencontre tant de choſes capables de ternir la glace du miroir ? Il eſt vray,* répondit-elle, *mais il faut que ie vous advoüe qu'avant que de m'y envoyer, ma deffunte mere m'avoit donné de ſi bons preſervatifs, par ces pieuſes inſtructions, que par la miſericorde de Dieu, ie ne me ſuis jamais oubliée de ce qu'elle m'a dit, ce qui a fait que ie n'ay rien éprouvé des dommages qu'on y apprehende avec trop de raiſon.* Cela donna un nouveau ſujet pour faire admirer à toutes une protection de Dieu ſi viſible ſur cette ame éleuë, & une conſervation ſi conſtante d'un bien pour lequel tant de Saintes ont enduré de tres-rigoureux martyres. Les premiers Chapitres de ſa Vie peuvent fournir une grande confirmation à cette creance qu'on avoit d'elle, en faiſant voir en meſme temps, comme il eſt dit de ſainte Cecile, la merveilleuſe jalouſie que l'Ange du Seigneur, & le Seigneur meſme avoit pour cette fidelle Eſpouſe, & le grand ſoin qu'elle apportoit de ſa part à la garde de cét incomparable threſor. Car quelque horrible averſion

qu'elle euſt naturellement pour le vice qui luy eſt oppoſé, & quelque inébranlable confiance qu'elle ſentiſt en l'aſſiſtance de la grace pour l'éviter, elle s'eſt appliquée neantmoins avec tant de vigilance à fuïr les moindres ombres non ſeulement du peché, mais de la plus petite imperfection qui puiſſe arriver en ce ſujet, qu'elle a évité les occaſions les plus éloignées des fautes les plus legeres, & ne s'eſt non plus miſe en peine de complaire que de déplaire aux Princes ou aux Seigneurs qui ne vouloient avoir que quelques entretiens avec elle, ſous pretexte d'honneur ou de civilité. Il eſt aiſé de ſe perſuader de là que ce ſoin a eſté la diſpoſition la plus juſte pour recevoir de Dieu les graces qu'elle a euës ſi abondamment de la devotion, dautant que l'Eſpoux celeſte qui ſe repaiſt parmy les lys, prit deſlors poſſeſſion de ſon cœur, & luy communiqua puiſſamment les attraits de ſon divin amour, ne ſe voyant gueres de jeune fille qui en la fleur de ſon aage ait eſté plus propre pour le monde, & ait eſté plus recherchée de luy, & qui neantmoins par un effect tout contraire, ait eſté plus ſeparée des creatures, & plus unie à noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. Elle prenoit deſlors tant de plaiſir avec luy que tout le reſte ne luy donnoit que du dégouſt. Et ce qui a fait voir que ſa pureté eſtoit un don du Ciel, & non point un bien fait de la Nature, c'eſt qu'elle avoit un eſprit gay & vif, plein de feu, & que toûjours dans la converſation elle diſoit quelque parole enjoüée. Que de plus elle eſtoit doüée de beaucoup d'agréement & de beauté corporelle, qu'elle avoit de la naiſſance, & de la qualité qui la diſtinguoit d'avec celles qui euſſent pû avoir comme elle les autres advantages: Ce qui la faiſoit rechercher de bien des gens de la premiere qualité, qui s'attachoient à elle, & qui l'euſſent aiſément en-

traisnée dans la vanité, & puis apres dans le vice, si de bonne heure elle n'eust esté prevenuë par celuy qui l'avoit liée à soy par un plus saint amour.

Ces preuves suffiroient pour montrer quelle a esté la grande pureté de cette ame Angelique ; mais comme j'en puis donner encores un autre témoignage, je pense ne le devoir pas obmettre, puis qu'il vient d'elle-mesme lors qu'elle estoit dans un aage déja plus avancé. Un Religieux fort spirituel, & qui avoit un don particulier de connoistre les conduites de Dieu sur les ames, frequentoit le Monastere où estoit cette Mere, & y estoit tres-affectionné. On permettoit pour cela aux Religieuses de traiter assez librement avec luy des besoins de leurs ames. La Mere qui l'estimoit fort luy declaroit ses dispositions interieures, & luy demandoit des advis pour sa conduite spirituelle. Un jour apres qu'elle luy eut dit d'excellens sentimens qu'elle avoit eus, il s'advisa par la suite du discours apres avoir parlé des dispositions de son ame, de luy demander, *Et pour celle du corps n'y trouvez vous point de resistance ?* Elle luy répondit avec son esprit libre & dégagé de toute inquietude, *Non, Dieu mercy*, dit-elle, *il me semble que pour mon corps il est une assez bonne beste, & j'en fais assez ce que je veux* : voulant dire qu'il obeïssoit sans resistance à la loy de l'esprit. Aussi peut on croire que la subjection parfaite qu'elle rendoit à Dieu & à ses Superieurs, luy avoient merité cette grace, que son corps fust aussi soûmis à son esprit, que son esprit estoit soûmis à Dieu : Car le mesme Pere qui avoit une connoissance fort particuliere d'elle, & qui n'en parloit qu'avec des parolles pleines de veneration, eut une fois le mouvement ou l'inspiration de demander à la Mere Prieure quelque chose qui eust servy à cette Mere, pour la donner à une personne qui estoit

violemment tentée du vice contraire à la chaſteté. La Mere Prieure fut inſpirée d'envoyer querir une ceinture de crain fort rude dont cette chaſte Eſpouſe de noſtre Seigneur s'eſtoit ſouvent ſervie pour ſe mortifier, & celuy qui accorde ſouvent les graces ſelon la Foy qu'on a, ſçait quel fut le bon effect que cette confiance au merite de la Mere opera. Pour nous, ne l'ayant pas appris diſtinctement de la perſonne qui a rapporté tout le reſte, nous ne le dirons pas, & nous nous contenterons d'avoir marqué cecy pour une preuve de la haute opinion que ce bon Pere avoit de la pureté de cette ſervante de Dieu, qu'il croyoit pouvoir obtenir une grace pareille pour une autre qu'il connoiſſoit en avoir un ſi grand beſoin.

De cét amour de la pureté virginalle naiſſoit conjointement le deſir d'une parfaite mortification d'elle-meſme en toutes choſes: à quoy elle ſe rendoit ſi fidelle, qu'elle ne laiſſoit échapper aucune occaſion, ſans renoncer à toutes les aiſes du corps, & à toutes les ſatisfactions des ſens, & ſans rendre par tout des combats tres-rigoureux contre tout ce que la nature corrompuë deſire.

Elle ne paſſoit gueres de jours ſans faire quelque penitence publique de celles qui ſe pratiquent communément dans ſon ordre, ſi ce n'eſtoit ſeulement depuis Paſques juſques à la Pentecoſte, auquel temps l'Egliſe plus communément en fait ceſſer l'uſage, & elle vouloit comme fille de l'Egliſe ſe conformer en tout à ſon eſprit. Mais pour les penitences particulieres & ſecrettes, elle en faiſoit tres-ſouvent, & en tout temps ſans que l'on s'en apperceut, croyant avec ſainte Tereſe, que le ſerviteur de Dieu ne doit paſſer aucun jour ſans ſouffrances, & que le Diſciple de JESUS-CHRIST ne doit donner aucune tréve à ſon corps. NOUS avons parlé ailleurs des Haires & des

des Cilices dont elle uſoit tres-ſouvent, ſur tout eſtant Superieure, & des Diſciplines qu'elles prenoit fort frequemment juſques au ſang, à l'écart dans des endroits les plus retirez de la maiſon où on voyoit le pavé teint & les murailles marquées apres qu'elle eſtoit ſortie, comme on a trouvé apres ſa mort & durant ſes maladies les inſtrumens dont elle ſe ſervoit pour cela encores tous rouges de ſon ſang. Nous y pourrions adjouſter les jeuſnes qu'elle a faits quelques-fois au pain & à l'eau, & qu'elle a voulu faire bien plus ſouvent pour des neceſſitez communes & particulieres. Ce qui ſe trouve de plus extraordinaire & de plus remarquable, c'eſt qu'elle ne vouloit prendre aucun relaſche quand elle pouvoit, & quand meſme il ſembloit qu'elle le devoit prendre. Lors qu'elle eſtoit indiſpoſée, ou qu'elle avoit beſoin de remedes pour prevenir un plus grand mal : C'eſtoit ſa couſtume de prendre avant cela le temps de porter la Haire, ou le Cilice, & de faire les autres auſteritez que la Regle permet ou ordonne, & que les autres pratiquent dans la Communauté, parce qu'elle jugeoit bien qu'on ne luy laiſſeroit pas de quelques jours apres, la liberté d'exercer ſur ſoy ces rigueurs, elle le faiſoit par avance, afin de ne rien perdre des advantages qu'elle trouvoit en la mortification. Quand elle prenoit des medecines, elle les a fort ſouvent ſavourées lentement, afin de mortifier ſon gouſt tout à loiſir, & auſſi-toſt apres les avoir priſes elle s'en alloit au Chœur, & à toutes les autres obſervances communes, ſi on ne l'en empéchoit, & le plus ſouvent elle ſe diſpenſoit elle-meſme de prendre les jours de repos qu'on donne ordinairement aux autres apres qu'elles ont eſté dans de ſemblables remedes.

Sa mortification au Refectoir s'exerçoit tous les jours:

car elle avoit une couſtume inviolable de laiſſer de ce qu'on luy donnoit la partie que l'appetit & le gouſt deſiroient davantage; & cela eſtoit ſi bien reconnu, que quelques Religieuſes qui s'en appercevoient ordinairement, diſoient ingenieuſement que c'eſtoit le morceau du Sacrifice. Elle faiſoit ſi peu de reflexion ſur le manger, que quand on luy demandoit ſi quelque choſe eſtoit bonne ou mauvaiſe, elle répondoit, *Ie n'en ſçay rien. Ie prends ce qu'on me donne, comme un pauvre à qui tout eſt bon, ou comme un Pelerin qui paſſe ſans s'arreſter à rien.* De façon qu'on ne pouvoit ſçavoir ſes gouſts ou ſes dégouſts : car tout luy eſtoit indifferent. Elle vouloit ſeulement qu'on s'abſtint de tout ce qui peut échauffer le ſang, pour l'amour qu'elle portoit à la pureté du corps & de l'eſprit. Mais elle ne pouvoit ſouffrir que des perſonnes Religieuſes fiſſent des diſtinctions, & diſſent cecy eſt bon, cela ne l'eſt pas. Car elle portoit les autres, auſſi bien qu'elle, à prendre tout en eſprit de pauvreté & de neceſſité : adjoûtant, *Quand nous ſerons en noſtre Patrie*, voulant dire le Ciel, *nous aurons toutes choſes à ſouhait, & nous ſerons comme les enfans du logis à la table de ce Pere celeſte, qui ſera tout à toutes, & qui nous fera de ſa veuë, comme il fait à ſoy-meſme & à ſes Anges, un feſtin eternel.* Elle ſe lamentoit quelques-fois amerement de ſe voir ſubjette à rendre tant de ſervices à ſon corps, dont elle deſiroit à tous momens d'eſtre délivrée, & dans ſes élans ordinaires elle élevoit ſes yeux & ſon cœur vers le Ciel, en diſant, *O mon Dieu! quand ſera-ce donc que nous ſerons avec vous en Paradis, & que nous ſerons raſſaſiez de vous-meſme, par la veuë manifeſte de voſtre gloire, pour laquelle voſtre Prophete diſoit auſſi bien que nous:*
Pſal. 16. *Ie ſeray raſſaſié quand ſa gloire me ſera apparuë.*

Il n'a pas tenu à elle, ſelon le rapport de quelques Su-

perieures, qu'elle n'ait fait des jeusnes encores bien plus rigoureux, & des macerations plus cruelles que celles qu'elle avoit faites, & qu'elle eût exercées sur soy-mesme, si l'Obeïssance ne l'avoit retenuë. Mais de ce qui estoit en son pouvoir, bien loin d'en obmettre quelque chose, elle estoit ingenieuse à trouver des moyens pour y en adjoûter davantage, sçachant bien & enseignant aux autres que ce sacré lys de pureté est celuy des Cantiques, qui *Cant. 2.* fleurit & qui se conserve plus agreable & plus odoriferant parmy les épines & les ronces, que dans la molesse des prairies & des champs. Sur tout elle avoit un secret de mortification cachée qu'elle pratiquoit & qu'elle apprenoit aux autres, c'estoit de tenir continuellement son corps dans une posture contrainte, afin de le reduire toûjours dans la servitude de l'esprit, & l'on ne voyoit jamais, encore qu'elle fust malade, qu'elle prist le soin d'éviter plusieurs petites incommoditez qui arrivent inopinémẽt, & dont personne quasi ne s'apperçoit qu'apres qu'il n'y a plus de moyen de garentir ceux qui les ont souffertes.

La mortification de ses yeux estoit perpetuelle, & elle la faisoit voir en tout rencontre, principallement alors qu'elle n'estoit point en charge. Car s'il survenoit quelque chose d'agreable ou d'extraordinaire, il falloit que les Superiéures luy ordonnassent qu'elle la regardast, ou bien elle ne la voyoit point du tout. Son silence n'estoit pas moins exact, & l'on estoit estonné de voir qu'elle ne parloit mesme qu'à peine des choses necessaires, & ce qui est merveilleux est qu'elle agissoit à la fin de sa vie, comme dans les commencemens, quand elle estoit encore Novice, succinctement & tout bas, avec une demie parole elle achevoit si elle pouvoit son discours: Que s'ils estoient plus longs, ils estoient toûjours de Dieu ou de la

vertu. Elle n'estoit pas moins vigilante pour le faire Religieusement observer à celles qui luy estoient sujettes ; car elle l'appelloit le gardien fidelle de l'ame, & elle le cõsideroit comme le propre appannage & le fruict le plus doux & le plus asseuré de leur parfaite closture. Enfin elle n'accordoit au corps & à la nature que le moins qu'elle pouvoit, elle leur refusoit tout ce qui luy estoit possible, & saine & malade elle les chargeoit souvent de travaux qu'ils ne pouvoient porter : car mesme elle se retranchoit les petits divertissemens & les soulagemens qui se permettent, ou qui se donnent à celles qui sont infirmes ou malades, & elle s'imposoit une loy de ne parler point mesme si elle pouvoit de ses infirmitez, afin qu'on n'eust pas la pensée de la plaindre ou de la soulager : jusques là que le Medecin ayant plusieurs fois jugé à propos de la dispenser de dire son Breviaire, à cause de la violente migraine qu'elle souffroit, ou de quelques autres maux qu'elle avoit, elle s'y soûmettoit, quoy qu'avec beaucoup de peine ; mais pour ne pas donner entierement ce relasche à la nature, elle prioit les Convalescentes qui estoient à l'Infirmerie, de luy faire la charité de venir reciter leur Office auprés de son lict, afin que ne pouvant le dire elle-mesme, elle eust au moins le bon-heur de l'entendre, & de participer avec cette mortification pour elle-mesme, au merite qu'elle esperoit avoir dans les prieres d'autruy.

Ce ne seroit jamais fait, s'il falloit rapporter en détail toutes les industries qu'elle a trouvées pour se mortifier en tout : Mais nous pouvons bien estimer que ç'a esté par ce renoncemẽt universel à tout ce qui peut plaire au sens, & par cette haine si generallement declarée contre soy-mesme, qu'elle a conservé la grace d'une pureté si rare, pour se joindre plus estroittement à nostre Seigneur son

vray Espoux & son unique amour, qui est la Couronne des Vierges, & le bon-heur de ceux qui ayant les yeux & l'esprit des Anges, ne cesseront jamais de le contempler avec ravissement.

De sa parfaite Obeïssance.

CHAPITRE XXIX.

ON peut considerer cette ame admirable comme une imitatrice parfaite de toutes les vertus de nostre Seigneur : mais c'est neantmoins en l'obeïssance que nous pouvons dire qu'elle s'est renduë plus conforme à son divin Espoux, *qui a esté obeïssant iusques à la mort, & à la mort de la Croix.* Elle avoit une estime singuliere de cette vertu, comme de la plus essentielle à la Religion, & elle y joignoit un amour encores plus tendre & plus fort, pour accomplir en toutes choses la volonté de Dieu. C'estoit aussi une de ses aspirations plus ordinaires en élevant son cœur au Ciel, de demander à Dieu la grace de ne se separer jamais de sa volonté, mais de la suivre par tout, repetant souvent ce beau mot du Prophete, *Enseignez-moy, ô Seigneur! à faire vostre volonté, parce que vous estes mon Dieu.* Phil. 142. Elle l'appelloit la voye droite qui meine à la vie, & elle adjoustoit en ce sens : *Vostre Esprit Saint me conduira par le droit chemin qui meine à la vraye terre des vivans.*

Elle posoit pour fondement de tout cela, ce qui est en effect tres-veritable, que la divine volonté donne la valeur & l'excellence à toutes les actions de ses creatures: Et pour s'animer elle-mesme, & toutes les autres à la suivre dans la pratique, elle prenoit l'exemple des Anges

Gardiens qui ſe tiennent autant honorez, & ſont auſſi exacts en donnant leur protection au plus petit ou au plus meſchant homme du monde, qu'en l'employant pour les plus grands, ou pour les plus Saints des hommes, n'enviſageans que Dieu ſeul & ſa volonté ſouveraine dans le Commandement qu'il leur en a fait. Elle adjouſtoit que dans les actions qui d'elles-meſmes ne ſont rien, il y a moins à craindre que quelque choſe du noſtre ne s'y gliſſe, que dans celles qui ſont de plus grande conſequence, & qui ont plus de montre, parce que la nature ſe trouve par tout, & fait fonds ſur ſon œuvre, comme ſur quelque choſe qui eſt à elle : là où Dieu qui ne regarde pas l'action en elle-meſme, mais la ſoûmiſſion du cœur aux ordres de ſa divine volonté, ne conſidere point ce qui eſt de l'homme par ſon élection, mais ce qui eſt de Dieu par l'obeïſſance de l'homme. C'eſt pourquoy elle diſoit quelques-fois dans ſes Conferences : *Helas ! on nous appelle Servantes de Dieu, & on nous donne ce nom qui nous eſt bien glorieux : Mais nous trompons tout le monde, ſi nous n'accompliſſons pas parfaitement toutes ſes volontez : car c'eſt ce qui nous fait meriter ce beau tiltre, & vous ſçavez que tromper en ce point, c'eſt mentir à Dieu, & non pas aux hommes. Cependant y a-t'il un Chreſtien qui ignore que ſervir Dieu c'eſt regner.* En ſuite elle ſe mettoit à leur parler de l'excellence de la volonté de Dieu, & du progres que fait une ame qui la cherche, & qui la ſuit en toutes choſes, grandes & petites, & ſur cela elle les excitoit à n'avoir que luy ſeul dans la penſée, leur repreſentant que ſi elles regardoient la creature, elles agiroient en Servantes du monde, & non en Religieuſes; & ſi elles regardoient le Pere celeſte, elles agiroient en Filles vrayement Celeſtes, & en vrayes Filles de Dieu. Elle adjouſtoit qu'il ne falloit non plus rien faire par la crainte, ou par le

deſir de contenter aucun autre que Dieu : car autrement ceſſeroit trop ſe ravaller de cét eſtat de Filles du Ciel, & de Filles de Dieu, qu'eſtant creées pour luy & capables de luy, il falloit obeïr à l'imitation de noſtre Seigneur qui a eſté *obeïſſant iuſques à la mort* : Mais toûjours à Dieu ſon Pere, & pour l'amour de luy, & aux creatures bonnes & ſaintes, comme la ſainte Vierge & S. Joſeph, ou méchantes & cruelles comme Ceſar, Pilate & Herodes, Anne & Caïphe: toûjours en la veuë de Dieu ſon Pere, & pour l'amour de luy. *Philip. 2.*

Cette vraye Servante de noſtre Seigneur a pour cela meſme toute ſa vie conſideré ſa Regle comme un ſignal de cette volonté divine, c'eſt pourquoy il ne faut pas eſtre ſurpris ſi elle en faiſoit tant d'eſtat, qu'elle a eſté dans une obſervance inconcevable des points les plus petits, & ſi elle l'a accomplie, non ſeulement ſelon la lettre, mais auſſi ſelon l'eſprit qui y eſt enſeigné, parce *que la lettre*, qui eſt l'Obſervance exterieure, *tuë* ; *mais l'eſprit*, c'eſt à dire, l'intention & l'affection, *vivifie*. Le moindre ſigne de la cloche luy eſtoit comme une voix de Dieu qui luy faiſoit laiſſer quelque choſe que ce fuſt, & meſme la lettre à moitié écrite, ou la parole à moitié prononcée. Elle taſchoit de devancer les autres pour eſtre toûjours la premiere à tout ce qui eſtoit à faire, afin d'attirer ſur elle la Benediction que noſtre Seigneur promet aux diligents, & à ceux qui comme dit le Sage, veillent apres luy pour le chercher, & previennent le lever du Soleil pour le trouver. L'Obeïſſance eſtant auſſi d'autant plus meritoire qu'on s'y porte avec plus de promptitude, & qu'on a plus de repugnance à ſurmonter, en faiſant ce qu'elle commande : Cette vraye Obeïſſante s'eſt ſignalée en toutes ces circonſtances, ſoit dans ſes commencemens, ſoit dans tout le cours *2. Cor. 3.*

de sa vie: Mais comme ce Chapitre traite uniquement & à fonds de cette vertu, j'ay creu qu'il seroit à propos de faire voir premierement sa disposition interieure pour ses Superieures, & comme elle se comportoit en tout ce qui estoit ordonné, ou seulement approuvé de leur part. Car elle ne consideroit jamais que Dieu en elles, & toutes luy estoient égallement bonnes & aimables, & qui que ce fust, quand c'eust esté une de ses Novices, sans faire aucun discernement. Elle rendoit les mesme respects & obeïssances à toutes, sans examiner ny leur capacité, ny leurs talents naturels, ny mesme leur vertu. Il suffisoit qu'elles fussent Superieures, pour recevoir tout d'elles & l'accomplir, tout ainsi que s'il fust sorty de la bouche de Dieu.

Elle faisoit encore fond pour cela sur ce qu'une ame Religieuse avoit autant d'union avec nostre Seigneur, qu'elle en avoit avec ses Superieures, & que les fautes que l'on commettoit à leur égard ne devoient pas estre estimées petites, puis qu'il tient le mépris qu'on leur rend comme
Luc.10. fait à sa propre personne, ayant dit, *Qui vous obeït, il m'obeït, & qui vous mépriſe il me mépriſe.* Une fois entr'autres qu'on parloit de cette union qu'une Religieuse doit avoir avec ses Superieurs, & qu'on disoit qu'elle est fort difficile pour toute sorte de personnes, & pour toutes sortes de sujets, & en toutes rencontres: Elle montra au doigt une Sœur Converse, qui passoit pour la moins considerable du Convent, & dit, *S'il arrivoit que cette bonne Sœur fust éleuë pour ma Superieure, ce seroit en mesme temps mon* JESUS-CHRIST *sur la terre, & ie luy obeïrois aussi-tost comme à luy*: Et ce qu'elle disoit, on estoit bien persuadé qu'elle l'eust en effect pratiqué. Par cette veuë de Dieu elle agissoit avec elles dans la simplicité & dans la candeur d'un enfant qui porte son cœur sur ses lévres, & elle vouloit

loit que rien ne leur fuſt caché de ce qui ſe paſſoit en ſon ame. Elle ſe fuſt volontiers abyſmée de reſpect en leur preſence, & elle leur euſt parlé à deux genoux & proſternée par terre ſi on ne l'euſt empéchée. La cauſe de cette reverence eſtoit qu'elle avoit toûjours ces parolles dans ſon cœur, *Qui vous écoute, il m'écoute:* Et c'eſt pourquoy elle ne vouloit rien faire que par leur mouvement & leur conduite, & ſe tenoit dans un dépoüillement total d'elle-meſme & de ſa liberté, pour prendre toutes les formes qu'elles luy donneroient. C'eſt ce qu'elle exprime divinement bien en un papier écrit de ſa main, où elle parle ainſi.

Je me dois donc & je me veux laiſſer entre les mains de « mes Superieures, comme une cire molle, ou une table « d'attente, pour recevoir toutes les figures que Dieu me « veut donner par elles, & ne deſirer point d'autre mouve- « ment, ny d'autres veuës, ny d'autres pratiques, que celles « qui me ſeront ordonnées par elles. Ma penitence princi- « palle ſera non ſeulement la mortification, mais la mort « toute entiere de ma propre volonté, & de tous mes deſirs, « afin que Dieu ſeul regne uniquement en moy, & que ſa « volonté ſoit accomplie en moy comme elle l'eſt au Ciel, « & ſi j'oſe le dire, comme elle eſt accomplie dans luy-meſ- « me. Elle l'a auſſi toûjours ſi parfaitement executé, qu'el- le ne manquoit point tous les jours d'aller chercher la Superieure, pour luy demander à deux genoux ſa Benedi-ction: Et d'autres fois par le zele qu'elle avoit de ſon ad-vancement, elle alloit encore la trouver pour la ſupplier tres-inſtamment de ne luy ſouffrir aucune de ſes fautes; mais de la reprendre aigrement, & de la confondre publi-quement pour toutes les choſes dans leſquelles on trou-veroit qu'elle euſt manqué; ce qui à ſon ſens eſtoit ſi fre-

quent qu'il n'y avoit aucune occaſion où elle en fuſt exempte, quoy que les autres n'y viſſent que des ſujets de l'admirer, & non pas de la reprendre. Elle leur expoſoit ſes difficultez avec une pareille ſincerité, & faiſoit tant d'eſtat de leurs advis, qu'elle les mettoit auſſi-toſt en pratique, diſant, Que ſi un Ange venoit pour la reſoudre ſur quelque doute, & que ſa Superieure luy diſt le contraire, elle prendroit plûtoſt le party de ſuivre cette voye plus humble & plus ſeure, que celle qui ſeroit ſi extraordinaire; parce que Dieu nous ayant aſſujettis à nos Superieurs, & non aux Anges, il n'y auroit rien de plus aſſeuré pour nous en ce rencontre que d'obeïr à ceux-là, & de laiſſer les autres. Ces diſpoſitions de Foy, d'humilité, & de confiance en Dieu, faiſoient qu'elle n'affectoit aucune ſingularité pour ſa conduite, eſtant tout-à-fait vuide de cét eſprit d'orgueil qui porte les perſonnes qui en ſont entachées à faire tant de cas de ce qui leur eſt particulier, ou de ce qui vient d'elles-meſmes & de leur propre jugement, qu'elles eſtiment qu'il n'eſt au monde rien d'aſſez relevé pour les éclaircir dans leurs doutes, & pour les reſoudre dans leurs difficultez; pour ce ſujet, diſoit-elle, il faut chercher des Prelats, ou des Docteurs de la premiere qualité, ou des Devots de la plus haute reputation, afin de les venir écouter, & traiter avec elles: ſouvent ſans profit, mais non pas ſans beaucoup de vanité, d'amour propre, & de perte de temps. Que ſi cela vient à manquer, ſoit par la difficulté de leur fournir ceux qu'elles demandent, ſoit pour éprouver l'eſprit qui les porte à faire ces recherches, ſoit pour deſtruire leur vanité, ou leur curioſité, auſſi-toſt on trouve des ames toutes déconcertées dans leurs bonnes reſolutions, des cœurs abbatus & troublez, qui ſe jettent dans le découragement, ou dans le

murmure. Elle concluoit tres-ſeurement que toutes ces conduites ne ſont point de Dieu, adjouſtant que la ſincere humilité de cœur, & la veritable ſoûmiſſion d'eſprit eſtoit la diſpoſition la plus propre pour attirer infailliblement les benedictions de noſtre Seigneur, de qui l'eſprit, comme dit le Prophete, ſe repoſe ſur les humbles : & les eaux du Ciel ne s'arreſtent pas ſur les hautes montagnes, qui ſont le ſymbole des orgueilleux, mais coulent en abondance dans les plus baſſes vallées, qui ſont la figure des humbles.

Les Superieures la ſçachant ainſi diſpoſée, ne ſe mettoient pas fort en peine d'exercer ſon obeïſſance ; mais plûtoſt elles la propoſoient aux autres pour leur ſervir d'exemple, & ne ſe tenoient occupées qu'à moderer les excés où elle ſe portoit en ſa ponctualité trop grande : car elle prenoit tout au pied de la lettre, comme nous avons dit, & il falloit uſer d'une merveilleuſe circonſpection en ce qu'on luy diſoit, parce qu'elle n'y donnoit aucune interpretation, & qu'elle portoit toutes choſes à la derniere rigueur. S'il arrivoit que la Mere Superieure en ordonnaſt quelqu'une en general, quoy qu'elle fuſt pour lors Soû-Prieure, elle eſtoit toûjours la premiere à la faire, ſur tout ſi ce qui eſtoit ordonné ſe trouvoit eſtre quelque choſe de bas & de laborieux : & elle diſoit que c'eſtoit offenſer une Religieuſe, de luy dire quand elle demandoit quelque permiſſion, *Faites ce que vous voudrez* ; parce que c'eſtoit à ſon ſens luy donner une diſpence tacite d'obeïr. Que ſi on la traitoit quelques-fois de cette ſorte par le grand reſpect qu'on avoit pour elle, cela l'affligeoit fort & la rendoit la plus empéchée du monde, n'oſant, diſoit-elle, ſe fier en rien à ſon jugement, ny ſuivre ſon propre choix, de crainte qu'il ne fuſt pas conforme à la volonté

de Dieu, & à celle de ſes Superieurs, par le ſeul mouvement deſquels elle vouloit agir. Cela parut bien lors qu'eſtant une fois ſur le point de recevoir la ſainte Communion, & que l'Eccleſiaſtique qui avoit dit la Meſſe, fut venu juſques à la petite feneſtre pour la luy donner, il arriva que la Mere Prieure qui n'eſtoit pas preſente au Chœur, la fit appeller par un coup de cloche, ne ſçachant pas qu'elle eſtoit dans le moment de faire cette ſacrée action. Auſſi-toſt qu'elle entendit ce ſigne, elle ſe leva de la place où elle eſtoit, & ſans tarder, alla voir ce que ſa Superieure vouloit d'elle, croyant bien que celuy qu'elle alloit recevoir ne ſe tiendroit pas offencé, ſi elle ſe retiroit d'auprés de luy afin de luy obeïr, & qu'elle ne perdroit rien de ſa grace en le quittant pour luy-meſme. Il y eut une autre Religieuſe qui le receut à ſa place, mais cét acte d'obeïſſance fut d'autant plus admiré de toute la Communauté, qu'elle eſtoit mieux inſtruite & mieux perſuadée du deſir & de l'ardeur continuelle que cette ame celeſte avoit de recevoir inceſſamment cette viande du Ciel.

Son Obeïſſance n'a pû paroiſtre plus ordinairement, que quand les Superieures qui ne pouvoient trouver de deffauts à corriger en elle, l'éprouvoient en moderant ſes ferveurs, & ſes penitences exceſſives. Car c'eſtoit dans ces occaſions où l'on diſcernoit clairement que l'Eſprit de Dieu la conduiſoit, & non le ſien propre; dautant que quelque ardeur qu'elle euſt pour les rigueurs, & pour les auſteritez, & pour toute autre choſe ſemblable, on voyoit auſſi-toſt ſon deſtachement, & ſa ſoûmiſſion, qui ne luy laiſſoit aucune inquietude, ny aucun chagrin, pour tout le bien qu'elle ne faiſoit pas. Elle avoit une ſi grande habitude à obeïr, qu'elle ſe ſoûmettoit, comme dit l'Apoſtre,

à toute creature humaine pour l'amour de noſtre Seigneur : Et une fois qu'elle parloit au Reverend Pere Jacquinot, pour lors Provincial des Reverends Peres Jeſuites, il luy dit qu'elle allaſt querir quelque choſe, & adjouſta ſans y prendre garde, *Deſpechez vous le plus que vous pourrez.* Elle obeït ſi promptement à ce Pere, qu'elle ſe mit contre ſa gravité ordinaire, à courir par la maiſon; & quand elle fut de retour elle luy dit, qu'elle avoit eu beaucoup de confuſion ayant rencontré quelques Religieuſes par le chemin, qui ſans doute ſe ſeroient mal édifiées, & auroient penſé qu'elle euſt perdu l'eſprit. Ce Reverend Pere, quoy que ravy de cette obeïſſance, la reprit en luy diſant, qu'il falloit garder la moderation en toutes choſes: Et la Mere receut cét advis avec autant d'humilité & de ſoûmiſſion, qu'elle avoit eu de promptitude & de ſimplicité à accomplir ce qu'il luy avoit dit ſans y faire plus de reflexion. 1. Pet. 1.

Une autre action de ſon Obeïſſance, & ſur laquelle noſtre Seigneur verſa une grande Benediction, fut quand le meſme Reverend Pere Jacquinot, apres l'avoir entretenuë quelque temps, demanda la Mere Marie Jeanne Magdeleine qui eſtoit Superieure. On luy dit qu'elle eſtoit fort incommodée de la goutte, & qu'elle ne pouvoit du tout marcher. Il répondit, qu'on la pouvoit bien apporter dans une chaiſe, ce que l'on fit: Et lors qu'elle fut proche de la grille, il luy dit, *Ma Mere, ſi vous aviez des Filles qui euſſent bien de la Foy, elles n'auroient qu'à prier noſtre Seigneur, & benir la partie où vous avez mal, & vous ſeriez guarie promptement.* Sur cette propoſition elle fut inſpirée d'ordonner à la Mere Marie Agnes qui eſtoit avec elle au Parloir, de faire ce que le Pere avoit dit; à quoy la Servante de Dieu obeït tout ſimplement, & à la meſme heure les douleurs de la malade ceſſerent; en ſorte qu'elle ſe le-

va, & marcha ſans aucune peine. Apres quoy ayant fait ſortir la Mere Marie Agnes, elle aſſura le Pere qu'elle avoit déja éprouvé d'autres fois le pouvoir des prieres de cette ſainte Fille, & luy en raconta encores quelques autres effets. Mais outre le témoignage que le Pere a donné luy-meſme de cecy à quelque perſonne digne de Foy, la Mere Marie Jeanne Magdeleine le racontoit ſouvent, comme une grace que noſtre Seigneur avoit accordée à l'obeïſſance de celle dont nous parlons : Et ſi depuis cela elle n'a pas laiſſé d'avoir encores quelques atteintes de ce mal, elle a aſſeuré que ce ne fut que fort long-temps apres, qu'elle les ſouffrit moindres, & que la merveille de cette gueriſon ſi peu attenduë, ne luy en parut pas moins ſurprenante pour lors.

Le Confeſſeur de la Communauté, de qui elle vouloit dépendre abſolument pour ſa conduite quoy qu'elle fuſt Superieure, pour avoir toûjours le merite de l'obeïſſance parce qu'elle n'avoit point d'autre Superieur ſi proche que luy, l'advertit une fois que quand on luy écriroit des Lettres offençantes, comme des perſonnes mal intentionnées luy en écrivoient aſſez ſouvent pour lors, elle n'y fiſt point de réponſes ſans les luy avoir communiquées. Elle n'y manqua pas ; mais afin d'exercer ſa vertu, apres avoir entendu une fois ce qu'on diſoit contr'elle dans ces Lettres, il luy en fit recommencer juſques à deux & trois fois la lecture. Ce qu'elle fit toûjours d'un meſme ton, & d'un meſme air, comme ſi tout cela euſt eſté d'une autre que d'elle. Sur quoy cét Eccleſiaſtique qui eſtoit fort vertueux & fort judicieux a témoigné, comme ſur pluſieurs autres preuves qu'il en avoit, qu'à la verité cette ſoûmiſſion de jugement, & le plaiſir qu'elle avoit d'entendre dire du mal d'elle l'avoit toûjours ravy: mais ce qu'il avoit

eſtimé bien davantage, fut que cette Mere l'ayant un jour prié de revoir & de corriger des Meditations qu'elle avoit données à ſes Novices, & qui avoient paru aſſez conſiderables à quantité de perſonnes doctes & pieuſes, auſquelles il les avoit montrées, pour dire qu'il ſeroit tres à propos de les faire imprimer, comme il voulut luy cacher l'eſtime qu'il en faiſoit, il luy dit afin de la mortifier, qu'il les trouvoit plus propres à bruſler qu'à toute autre choſe. Quand la Mere eut entendu cela, elle le remercia tres-ſincerement de ſon bon advis, & eſtant ſortie d'aupres de luy, ſans differer davantage, alla les jetter toutes au feu, de quoy quand il l'eut appris, il fut à la verité tres-marry; mais il fut ravy au delà de tout ce qu'on peut dire de cette Humilité & de cette Obeïſſance, n'ayant eu aucun deſſein ny aucune penſée qu'elle en deuſt jamais venir juſques à l'execution, & pretendant ſeulement ſignifier, comme il l'a expliqué depuis, qu'elles eſtoient plus propres à brûler les cœurs de l'amour de Dieu, qu'à toute autre choſe; ce qui eſtoit tres-veritable en ſon ſens. J'aurois pluſieurs autres exemples à mettre en ce Chapitre, pour montrer comme elle a paſſé toute ſa vie dans une continuelle abnegation de ſa propre volonté, & une ſoûmiſſion pareille aux volontez d'autruy, pour ne ſe ſeparer jamais de celle de Dieu, en quoy conſiſte la perfection de toute l'obeïſſance. Mais ce que j'ay rapporté ſuffira pour faire qu'on ne s'eſtonne pas ſi elle s'eſt ſi generalement ſignalée en toutes les vertus, puiſque le S. Eſprit promet toute ſorte de victoires à l'ame obeïſſante, & que les Saints adjouſtent que c'eſt l'obeïſſance qui plante & qui nourrit dans les ames toutes les autres vertus.

De ſon zele extraordinaire pour maintenir la cloſture ; & des peines qu'elle a ſouffertes pour cela.

CHAPITRE XXX.

ON ſçait que les Ordres Religieux outre les trois vœux de Pauvreté, de Chaſteté, & d'Obeïſſance, qui ſont communs à tous,& dans leſquels conſiſte l'eſſence de la Religion comme dans les moyens generaux pour tendre à la perfection, en ont encores quelques particuliers propres à leur Inſtitut,qui les diſtingue d'avec les autres,& qui ſont des moyens particuliers à chacun d'eux pour arriver à la perfection particuliere propre de leur eſtat. Selon cette doctrine des Theologiens approuvée par l'Egliſe,l'Ordre de l'Annonciade Celeſte par ſes Conſtitutions confirmées du S.Siege,outre ces trois Vœux eſſentiels, en fait un quatriéme d'une cloſture plus eſtroite, plus rigoureuſe, & plus indiſpenſable que tous les autres Ordres de ſon ſexe. Et c'eſt le charactere propre de cét Inſtitut, ſon mur de deffenſe, ſon azyle aſſeuré, & la cauſe de ſon plus grand bon-heur.

Ce fut auſſi pour la conſervation de ce privilege & de ce rempart ſacré, que la Mere Marie Agnes a fait paroiſtre tant de zele, & a eu de ſi grandes perſecutions à ſouffrir, principallement dans le commencement de l'eſtabliſſemẽt de ſon Monaſtere à Paris & en France,qu'il ſembloit que le demon & le monde, & la raiſon humaine avoient conſpiré pour renverſer cette ſainte Obſervance. Elle n'alloit gueres au Parloir qu'il ne luy fuſt neceſſaire de preparer ſon courage au combat : & il eſtoit facile à la voir, de

connoiſtre

connoiſtre combien elle eſtoit remplie de l'eſprit de ſa vocation. Car toutes les perſonnes qui venoient la combattre ſur cela, apres l'avoir entenduë, s'en retournoient vaincuës par ſes raiſons, & ſe diſoient l'une à l'autre. *Voila un eſprit ferme, & une Fille qui n'eſt pas moins puiſſante en raiſons, que Zelée pour la Profeſſion.* Jamais ny les offres avantageuſes, ny les menaces eſtonnantes n'ont pû l'ébranler pour relaſcher quelque choſe en ce point; pour lequel en diverſes rencontres elle a témoigné qu'elle euſt eſté toute preſte à ſouffrir le Martyre, s'il en euſt eſté beſoin, afin de conſerver dans ſon integrité ce vœu ſingulier à ſon Ordre. Juſques-là qu'ayant une fois refuſé l'entrée du Monaſtere à une Princeſſe des plus qualifiées de la Cour, & qui s'en tint fort offenſée, on vint de la part du Prince ſon pere, menacer de rompre la porte du Convent, & de faire chaſſer de Paris & de France la Mere, s'il luy arrivoit une autre fois de commettre une pareille faute. Elle ſe recommanda à noſtre Seigneur avec une grande tranquillité d'eſprit, & une confiance pareille, & puis elle reſpondit à ceux qui venoient de la part du Prince. *Je croy que Monſeigneur eſt trop pieux & trop ſage pour vouloir ce que vous dites, & je m'aſſeure que quand il ſçaura nos obligations, bien loin de nous condamner, il ſera tres-aiſe que nous ſoyons plus ſoumiſes & plus obeïſſantes à Dieu, qu'à luy meſme. Ce que j'ay fait, je l'ay dû faire, & je ne puis à l'advenir faire autrement.* On creut que pour cette réponſe tout alloit eſtre perdu; & neantmoins par un effet bien contraire, tout le bruit s'appaiſa, & la maiſon demeura paiſiblement eſtablie dans l'obſervance exacte de ſon vœu.

La ſervante de Dieu, a refuſé l'entrée à d'autres grandes Dames qui avoient des permiſſions de Rome pour

cela. Car le ſujet principal eſtoit la crainte qu'elle avoit qu'avec ces Dames, l'eſprit du monde ne s'introduiſiſt dans la Religion, & n'apportaſt du prejudice à l'obſervance des Regles, qu'elle preferoit à tous les advantages de la terre. C'eſtoit dans ces rencontres qu'elle recevoit des injures, & des outrages par des gens qui ne ſçavoient pas eſtimer la vertu comme elle meritoit. On luy demandoit pourquoy elle eſtoit venuë en France amener des modes nouvelles, & des reformes differentes de tous les Monaſteres. On luy diſoit à elle meſme, que le ſien ſeroit bienheureux ſi jamais elle n'y eſtoit venuë, parce qu'elle eſtoit la principale cauſe qui empeſchoit tout l'entretien que les perſonnes du monde pouvoient avoir avec leurs parentes, & les filles de leur connoiſſance. On pourſuivoit à demander à quoy eſtoit bonne cette rigueur ennemie de toute honneſte converſation, comme ſi des Religieuſes avoient beſoin de ces affreuſes ſolitudes pour obſerver leurs Regles, & comme ſi d'autres n'eſtoient pas auſſi Regulieres & auſſi ferventes qu'elles, ſans toutes ces fantaiſies, & ces ſuperſtitions inventées de nouveau.

Outre les Princeſſes & les Dames qu'elle n'a jamais voulu reçevoir pour Penſionnaires, quelques grãds avantages temporels, que la Maiſon en euſt pû eſperer : elle en a auſſi refuſé l'entrée à des Abbeſſes de grande authorité, dont l'une entre les autres qui eſtoit venuë à Paris pour le ſujet des guerres, pretendit qu'on luy devoit accorder ce Privilege pour voir deux des ſes parentes qui eſtoient Religieuſes dans le Monaſtere, tant à cauſe du pouvoir de ſa Famille, que parce qu'elle avoit par eſcrit la permiſſion de Monſeigneur l'Archeveſque, qui en eſt le Superieur. La Mere

Marie Agnes qui estoit lors Prieure, repartit fort modestement: Qu'elle estoit tres-faschée de ce que cette Dame ne luy avoit pas fait sçavoir son dessein avant que de s'adresser à Monseigneur l'Archevesque, dautant qu'elle luy auroit fait entendre comme cela ne se pouvoit executer en aucune façon, & que cét éclaircissement l'auroit dispensée de la peine qu'elle avoit euë à obtenir une permission qui luy seroit inutile. Que son Institut obligeoit à une closture si inviolable par le vœu particulier qu'on en fait de n'accepter aucunes dispéces contraires, quand mesme elles seroient données par des Bulles de Rome, que jusques à maintenant on n'a jamais permis d'y entrer à aucune Dame, ny Abbesse, ny Princesse, ny autres, quoy que plusieurs l'ayent demandé avec de tres-grandes instances: ce privilege n'estant accordé uniquement qu'aux seules Fondatrices. La Dame Abbesse insistant sur cela, demanda, si on auroit bien la hardiesse de desobeïr à Monseigneur l'Archevesque? La Mere répondit, qu'elle & toute sa Communauté estoient les tres-humbles Sujettes de Monseigneur; mais qu'elle estoit seure que s'il eust eu la pensée de ce vœu presente en son esprit, quand on le pria d'accorder cette permission, il ne l'eust jamais donnee. C'est pourquoy elle la supplioit tres humblement de se satisfaire de ses raisons, & que de sa part elle les feroit entendre au plustost à Monseigneur l'Archevesque. Ce qu'elle fit incontinent apres, en luy écrivant une Lettre que j'ay bien voulu rapporter pour preuve de sa fermeté sur le sujet dont je parle.

MONSEIGNEUR,

Apres avoir tres-humblement supplié vostre paternel-

» le bonté d'accorder à toute noſtre Communauté ſa ſainte
» Benediction, je la ſupplie encores d'agreer pour l'amour
» de noſtre Seigneur, qu'en la plus profonde humilité qu'il
» m'eſt poſſible je vous expoſe, que le Vœu ſpecial de Clô-
» ture que nous faiſons dans noſtre Ordre, nous eſt auſſi
» eſſentiel que quelques Vœux particuliers ſont en quel-
» ques autres Ordres, comme aux Peres Chartreux celuy de
» ne manger jamais de chair, & aux Peres Capucins celuy
» de n'avoir jamais de rentes. C'eſt ce qui a eſté cauſe que
» Madame l'Abbeſſe qui nous a envoyé parler de voſtre
» part, n'a pas eu l'effet de la permiſſion qu'elle dit avoir ob-
» tenuë de Voſtre Grandeur. Ce que je vous ſupplie tres-
» humblement, Monſeigneur, de n'imputer pas en nous à
» un deffaut d'obeïſſance. Nous la conſerverons toûjours
» inviolable, en vous reconnoiſſant pour noſtre vray & le-
» gitime Superieur, que nous ſçavons avoir un grand deſir
» que ſes Sujettes ſoient fidelles à Dieu, & aux vœux qu'el-
» les luy ont faites. Le noſtre eſt cauſe que jamais ny Prin-
» ceſſe, ny Abbeſſe, ny autre Dame de quelque qualité
» qu'elle fuſt, n'eſt entrée en ce Monaſtere, que de voſtre
» grace vous avez conſervé en cette integrité, nonob-
» ſtant les Bulles du ſaint Siege, que quelques Princeſſes
» avoient obtenuës pour y avoir entrée. Nous eſperons
» de voſtre paternelle bonté que cette faveur nous ſera
» continuée pour l'avenir, & nous demandons cette miſe-
» ricorde avec toute la ſoûmiſſion & l'inſtance poſſible;
» dautant que l'éloignement des creatures, & le Vœu de
» n'eſtre jamais veuës de perſonne, & de ne voir jamais per-
» ſonne, eſt l'eſſence & le propre eſprit de noſtre Religion,
» duquel elle ne ſe peut démentir, pour peu que ce ſoit, ſans
» qu'elle ſe ruine du tout. C'eſt pourquoy, Monſeigneur,
» en toutes les autres choſes où il plaira à Voſtre Grandeur

d'exercer nos obeïſſances, il n'eſt rien que nous ne ſoyons « ravies de faire pour en dóner des preuves : Et nous tenons « pour tres-aſſeuré que ſi nos vœux euſſent eſté preſents à « voſtre memoire quand on vous a fait cette demande in- « diſpenſablement contraire à noſtre Inſtitut, Madame « l'Abbeſſe n'euſt pas obtenu cette permiſſion, ſi tant eſt « meſme qu'elle l'ait obtenuë. Mais il eſtoit de mon devoir « de rendre raiſon à Voſtre Grandeur du ſujet que j'ay eu de « ne luy pas accorder cette entrée, afin qu'en obſervant « nos Vœux inviolablement, nous ſoyons plus capables « d'obtenir de Dieu la conſervation de voſtre Perſonne ſa- « crée, & qu'en particulier je ſois plus digne pour moy de « me dire, «

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſante Fille & Servante,
Sœur MARIE AGNES, *&c.*

Une autre fois une perſonne de condition parlant à cette Mere, s'emporta d'une façon ſi eſtrange ſur le meſme ſujet de la Cloſture trop exacte & trop rigoureuſe à ſon gré, qu'elle en vint juſques à blaſmer d'une extrême imprudence, & faire des médiſances cruelles contre l'Inſtitutrice de cette Religion, diſant que cette retraitte eſtoit une de ces inventions qui ne ſervent qu'à faire offencer Dieu, que c'eſtoit une ſuperſtition & une hypocriſie qui alloit contre les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, en empéchant qu'on ne rende le reſpect qu'on doit à ſes parens, & faiſant que des Filles ainſi enfermées gemiſſent ſans pouvoir declarer leurs peines à perſonne,

Pour cela & pour d'autres raiſons, il menaça de faire porter ſes plaintes juſques à Rome, où il ſe vanta d'avoir aſſez de credit, pour faire condamner & ſupprimer ces abus. La bonne Mere demeura dans ſa tranquillité ordinaire, & repouſſa ces reproches par de judicieuſes réponſes, diſant tout bas à ſon Aſſiſtante, *Il luy faut pardonner, car il ne ſçait ce qu'il dit. Voyez comme les ſentimens des Saints ſont éloignez de ceux des gens du monde.* Et apres pluſieurs belles & pieuſes reparties qu'elle fit pour ſouſtenir l'honneur & l'eſtime de ſa ſage & de ſa ſainte Fondatrice, qui eſtoit ce qu'elle pretendoit particulierement, afin d'adoucir & de deſabuſer cét eſprit violent, elle luy dit pour derniere réponſe, *Ie croy, Monſieur, que ſi vous eſtes écouté en la Cour de Rome ſur vos plaintes, les Religieuſes auront la meſme grace pour faire entendre leurs deffenſes. Il eſt de voſtre intereſt que les choſes demeurent dans l'eſtat où elles ſont : car c'eſt le bon-heur des parens d'avoir des filles qui ſoient avantagées de puiſſans moyens, pour attirer les graces de Dieu ſur eux. Nous n'avons pas quitté le monde, pour nous en reſerver la veuë & l'entretien ; mais pour ne penſer qu'à Dieu, & le prier inceſſamment pour ceux que nous avons laiſſez dans les dangers, & dans les miſeres du ſiecle.* Et apres ces réponſes & quelques autres ſemblables, celuy qui avoit ſi violemment jetté ſon feu ſe retira fort adoucy, & loüa la ferveur & la force d'eſprit de celle qu'il avoit ſi indiſcrettement blaſmée.

Il y en a eu d'autres à la verité, qui eſtoient dans des diſpoſitions bien differentes de celle-cy. Car remplis de l'Eſprit de Dieu, & ſçachans eſtimer les choſes ſelon leur merite, ils confirmoient la Mere dans ſon zele, & dans ſa fermeté. Ils luy diſoient, *Ma bonne Mere, prenez courage, conſervez bien ce mur de deffenſe, ces dehors, & cette con-*

treſcarpé de voſtre Inſtitut. Gardez bien cette grace de fer, parce que ce ſera elle qui vous conſervera. Ce qu'elle taſchoit fort ſouvent auſſi d'imprimer dans l'eſprit de ſes Religieuſes, leur montrant l'importance, & les grands advantages qu'il y a d'eſtre tout-à-fait ſeparées du monde : Et ces filles en eſtoient ſi perſuadées, qu'elles ont juſques icy conſervé ſans aucun relaſchemẽt leur eſtroitte Cloſture, dans l'integrité que tout le monde ſçait. Mais pour confirmer comme cette Mere ſpiritualiſoit & ſanctifioit l'amour qu'elle en avoit, voicy quelque extrait d'une Lettre de ſa main écrite à un Reverend Pere à qui elle demandoit un Traité ſur ce point, où l'on verra comme toutes choſes luy fourniſſoient matiere pour s'élever & pour s'unir à Dieu. En voicy la teneur.

MON TRES-REVEREND PERE,

JESUS eſtabliſſe ſon Regne dans voſtre ame. Il y a « quelque temps que nous deſirons fort que voſtre charité « nous procure auprés de quelqu'un de vos Reverends Pe- « res, un Traité qui nous explique les advantages de noſtre « ſainte Cloſture: Nous montrant les honneurs qu'elle rend « à Dieu, à noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, à la tres- « ſainte Vierge, aux Anges, & aux Saints, avec qui elle nous « donne plus de moyen de nous entretenir. Qu'il y adjoûte, « s'il luy plaiſt, la neceſſité que nous avons de la garder in- « violablement, dans la force & dans l'integrité où nous l'a- « vons trouvée. Qu'il concluë par les profits qu'elle nous « apporte & à noſtre prochain, en nous donnant le temps « pour vaquer avec plus de recollection à prier Dieu pour « luy. La raiſon eſt que comme nous en faiſons un Vœu « particulier, nous y avons auſſi des obligations toutes «

» particulieres, que le Livre de nos Constitutions vous
» pourra faire voir: Et comme nous sommes instituées pour
» honorer le Mystere de l'Incarnation, & la demeure du
» Verbe dans la sainte Vierge; nostre vie doit avoir du rap-
» port à celle qu'il avoit en cét estat, tant pour les honneurs
qu'il a rendus à son Pere, que pour les biens qu'il a procu-
» rez aux ames par ce divin Mystere, & pour ceux que nous
» devons en l'imitant en recueillir pour nous-mesmes, & en
» obtenir pour nos prochains.

» Je souhaitterois bien, mon Reverend Pere, qu'il eust
» la bonté de nous montrer, que nostre sainte Closture est
» encores pour nous unir à ce Verbe enfermé dans son Hu-
» manité sacrée, laquelle peut estre dite le vray Cloistre de
» Dieu. Comme aussi pour honorer son Ascension dans
» le sein de son Pere, d'où il ayde les ames sans estre veu
» d'elles. Il y a plusieurs choses sur ce sujet que vous sçavez
» mieux que moy, & qui se pourront, s'il vous plaist, adjoû-
» ter, pour nous exciter à garder toûjours nostre Vœu dans
» sa perfection, nonobstant tous les discours du monde qui
» s'en scandalise, & qui fait souvent comme les Juifs, quand
» ils prenoient sujet de mépriser ce mesme Verbe, & de le
» persecuter pour ses saintes actions: Ainsi on nous mépriſe
» & on nous persecute à cause de nostre Closture qui nous
» est si advantageuse, si sagement approuvée de l'Eglise, & si
» visiblement inspirée de Dieu.

» Si vous le jugez à propos, mon Reverend Pere, qu'il
» nous montre aussi comme Dieu de toute eternité est & se-
» ra renfermé en soy-mesme, & quoy qu'il se soit commu-
» niqué en creant, en justifiant, & en glorifiant les ames, il
» est pourtant toûjours retiré dans soy-mesme, comme dans
» un Cloistre Auguste où il est inaccessible à toute creature.
» C'est pourquoy nostre sainte Closture nous oblige à
n'estre

n'eſtre qu'à luy ſeul, & veut que nos communications « avec le prochain ſoient ſi rares que nous puiſſions dire, « n'en avoir qu'avec Dieu. O mon Pere, que cela nous « eſt doux, facile & profitable ! Et que les mondains ſont « aveuglez de nous plaindre, comme ſi nous eſtions des pri- « ſonnieres & des captives, ils ne voyent pas que ce ſont eux « qui doivent eſtre plaints, eſtans comme ils ſont enchaiſ- « nez dans les pieges des Demons, du Monde, & de la Va- « nité, d'où ils ne ſortiront que pour entrer dans l'effroya- « ble priſon de l'enfer, où ils ſeront ſans fin miſerables, ſi « Dieu n'a pitié d'eux. O que cette Cloſture eſt differen- « te de la noſtre ! «

Enfin, quand Dieu ſe donne à l'ame au tres-Saint Sa « crement il eſt voilé des accidents du pain : & en toutes « communications où les ſens & la raiſon ne voyent & ne « connoiſſent rien, c'eſt toûjours où il fait mieux reſſentir « ce qu'il eſt. Ce ſont ces conſiderations & d'autres ſembla- « bles, qui nous doivent porter à priſer & à cherir noſtre « eſtat : Et ce ſont celles, mon Reverend Pere, que je ſup- « plie voſtre Charité de nous faire expliquer, afin de nous « en faire tirer plus de profit pour la gloire de noſtre Sei- « gneur, & pour noſtre ſanctification, à laquelle vous au- « rez d'autant plus de part, que vous aurez contribué à nous « en faire connoiſtre & cherir les moyens, &c. «

Ainſi cette ame, quoy que tres éclairée ne laiſſoit pas de chercher ailleurs de l'inſtruction, & elle n'eſtoit pas ſeulement zelée pour empécher les entrées des perſonnes du dehors, mais auſſi elle eſtoit inflexible pour ſe trouver elle-meſme à la porte du Monaſtere, ſur les ſupplications de pluſieurs Dames qui ſouhaittoient extrémement de l'y voir & de l'y embraſſer, ſe ſouvenant toûjours que les Couſtitutions de ſon Ordre exhortent generallement les

Religieuſes d'éviter pour jamais de voir & d'eſtre veuës, autant que cela pourra dépendre d'elles, ce qu'elle gardoit inviolablement.

Mais ce deſtachement general de toutes les perſonnes eſtrangeres ne luy ſuffiſoit pas, elle eut un plus grand Sacrifice à faire ſur ce ſujet: car comme ce n'eſtoit pas une choſe impoſſible pour elle, de voir encore une fois en ſa vie la Reverende Mere Claude Marie Dauvaine ſa chere Sœur, qu'elle avoit laiſſée au monde quand elle en ſortit pour ſuivre noſtre Seigneur, elle voulut encore pour ſon regard faire un acte heroïque de renoncement à la chair & au ſang, & ſe priver tout de nouveau pour l'amour de noſtre Seigneur, du moyen qu'elle avoit de la voir jamais; ce fut par un cinquiéme Vœu qu'elle en fit, ſelon qu'il eſt permis dans les Conſtitutions de cét Ordre à celles qui le ſouhaittent: car elle s'y engagea ſur un advis qu'on luy donna que cette bonne Mere qui eſtoit de la Viſitation, devoit arriver à Paris, pour aller eſtre Superieure en un des Monaſteres de ſon Ordre, & pouvoit en paſſant donner ce contentement à ſa ſœur. Il eſt pourtant à remarquer pour faire connoiſtre la ſympathie de ces deux ames, en la pratique des plus magnanimes vertus, que celle dont nous parlons, ne fit ce Vœu que du conſentement de l'autre, afin que le Sacrifice fuſt d'autant plus entier & plus plein, qu'il eſtoit commun à toutes les deux, & que l'une & l'autre eſtoient remplies de beaucoup de merites, & liées enſemble par les chaiſnes de la grace, beaucoup plus eſtroittement que par celles du ſang. Car elles donnerent à Dieu en ce rencontre ce qui leur reſtoit de plus cher & de plus agreable ſur la terre, en ſe privant pour ſon amour de la conſolation de ſe revoir l'une l'autre pour la derniere fois.

Des connoiſſances qu'elle eut avec les grands, & de la maniere dont elle en uſoit pour les porter à Dieu.

CHAPITRE XXXI.

DIeu de qui l'inclination ordinaire eſt de cacher au monde les ames qu'il a choiſies, & de les mettre, comme parle le Pſalmiſte, *à l'ombre de ſes aiſles*, ne les veut pas laiſſer pour cela inutiles. Il veut que ſemblables aux eſtoilles du Ciel elles ſoient toûjours attachées au Firmament, & qu'elles ne luiſent jamais aux yeux des hommes, ſinon dans le temps de la nuit. Mais il ne veut pas qu'elles ſoient moins fructueuſes au monde, que ces flambeaux du Ciel qui fertiliſent les campagnes, conduiſent les vaiſſeaux ſur la mer, & par leurs influences & leur vertu produiſent mille effets ſalutaires à la vie des hommes. Celle de qui nous écrivons les actions, quoy que zelée pour la retraite, comme nous avons dit, & ennemie de l'éclat & du faſte plus qu'on ne peut l'exprimer, n'a pas laiſſé neantmoins d'eſtre connuë & honorée par des perſonnes de la premiere qualité : comprenant ſous ce nom les Princes & les Princeſſes de ſon temps les plus conſiderables. Mais elle n'a fait ſervir toutes ces connoiſſances, que pour le ſervice de celuy qui les luy avoit données, & à qui il vouloit que la ſienne fuſt profitable. *Pſal. 90.*

La Reyne Marie de Medicis, Mere du Roy Loüis XIII. & ayeulle de noſtre grand Monarque aujourd'huy heureuſement regnant, avoit pluſieurs fois deſiré de la voir & de l'entretenir, ſur le recit qu'elle en avoit entendu

faire par beaucoup de perſonnes capables d'en juger, comme eſtoit entr'autres ſon Confeſſeur, le Reverend Pere Suffren, de la Compagnie de JESUS, de la ſainteté duquel toute la France eſt témoin. Elle vint pour cela quelques-fois en ce Monaſtere, & une entr'autres elle ouvrit ſon cœur à cette Mere, pour le décharger, diſoit-elle, des deſplaiſirs qu'elle ſouffroit de quelqu'un, qui ayant eſté élevé par elle à la haute puiſſance qu'il poſſedoit, s'en ſervoit, à ce qu'elle adjouſtoit, pour luy rendre tous les mauvais ſervices qu'elle penſoit en recevoir. Elle n'oublioit pas de dire en la façon du monde la plus touchante, & dans des termes dont on parle communément à la Cour, qu'il eſtoit ſa Creature, qu'elle l'avoit maintenu contre tous, qu'elle l'avoit comblé de biens & d'honneurs, & que pour recompenſe elle en recevoit des ingratitudes & des perſecutions. Elle eſtendit toutes ces choſes par des paroles qui eſtoient des marques de ſa douleur, & qu'il n'eſt point neceſſaire de rapporter icy. La Mere Marie Agnes ſans faire beaucoup de reflexion ſur toutes les choſes qu'elle venoit d'entendre, ne chercha point d'autres moyens pour calmer l'eſprit de cette grande Reyne, que les conſiderations qui ſont les plus propres à faire rentrer les Grands en eux meſmes, & ſoûmettre leurs volontez à celles de Dieu, qui eſt le Roy des Rois, & le Seigneur Souverain. Car ayant taſché d'abord d'adoucir la violence de ſon aigreur, par quelques termes reſpectueux qui reſſentoient la compaſſion & la complainte, elle luy répondit avec ſa franchiſe ordinaire, dans les meſmes termes dont elle s'eſtoit ſervie, *Il eſt vray, Madame, voſtre Majeſté croit avoir de grands ſujets de ſe plaindre, & ſes reſſentimens ne ſemblent pas ſelon ſa raiſon eſtre ſans beaucoup de Iuſtice. Mais, Madame, voſtre Majeſté n'a-t'elle iamais rien*

commis contre Dieu, qui eſt voſtre Createur, voſtre Bienfaicteur, voſtre Maiſtre, & voſtre Souverain? N'eſtes-vous pas ſa Creature & ſa Suiette? Ne vous a-t'il pas avantagée de beaucoup de biens & d'honneurs, vous faiſant Reyne d'un des plus grands Royaumes du monde? N'avez-vous point eſté ingrate envers luy de tant de faveurs que vous en avez receuës? Quelle comparaiſon y a-t'il de Dieu avec nous? Et des peines que merite un homme pour les maux qu'il nous a faits, avec des ſupplices eternels que nous avons meritez, quand nous avons offencé Dieu? N'eſt-il donc pas bien juſte maintenant que voſtre Majeſté prenne en patience les deſplaiſirs qu'elle penſe avoir receus, pour reparer ceux qu'elle a donnez au Roy du Ciel & de la terre, qui eſt ſon Createur, ſon Seigneur, & ſon Tout. La bonne Reyne écoutoit fort doucement ces paroles, & advoüa la larme à l'œil que tout ce que la Servante de Dieu luy diſoit eſtoit tres-veritable. Elle fut meſme ſi touchée de ces ſages & ſaintes Remonſtrances, qu'elle l'aſſeura qu'elle ſe ſentoit pour lors en une diſpoſition de donner à Dieu tous ſes déplaiſirs, & de pardonner de bon cœur à celuy dont elle ſe plaignoit ſi fort, au cas que les choſes euſſent eſté en eſtat, diſoit-elle, qu'elle euſt pû ſe perſuader qu'on en demeureroit là, & qu'on ne les voudroit pas porter plus avant. Et en s'en retournant elle dit aux Princeſſes qui eſtoient avec elle, des choſes qui témoignoient encore mieux la deference qu'elle avoit pour les Remonſtrances de cette pieuſe Mere, & le profit qu'elle faiſoit de ſon Saint & Religieux entretien.

Une autre fois cette meſme Reyne la voulut viſiter avant que de ſortir de Paris, & ſçavoir ſon ſentiment ſur le voyage qu'elle entreprenoit pour ne ſe pas éloigner du Roy; apres qu'elle l'eut priée pluſieurs fois de ne luy

point cacher les penſées que noſtre Seigneur luy donneroit pour elle, & luy parler avec toute liberté : La Mere luy dit avec tout le reſpect poſſible dans des ſentimens meſlés de pieté & de douceur: *Madame, il faut que voſtre Majeſté ſe diſpoſe à ſuivre le Fils de Dieu à la Croix, dautant qu'elle en aura beaucoup à ſupporter.* Elle luy dit d'autres choſes plus en détail, qui ſeront plus propres à eſtre rapportées parmy ſes predictions ou ſes preſſentimens, qu'en ce lieu où nous ne remarquõs que les effets de ſa pieté & de ſa charité. Cette bonne Reyne s'en alla en effet à Compiegne, & de là elle envoyoit ſouvent viſiter la Mere pour demander le ſecours de ſes ſaintes prieres ; & il ne venoit aucune Dame ou Seigneur à Paris, qu'elle ne l'obligeât d'aller au Monaſtere pour apprendre de ſes nouvelles, & pour parler à elle, ſans que jamais cette ame vrayement humble, ſe ſoit élevée de cette faveur: Et quelques lettres que cette grande Reyne luy ait fait l'honneur de luy écrire, & quelques aſſeurances de ſon eſtime & de ſon amitié qu'elle luy ait fait donner, jamais elle n'a rendu autre réponce, ſinon qu'elle prieroit Dieu pour ſa Majeſté, & que c'eſtoit tout ce qu'elle pouvoit attendre d'une pauvre Religieuſe comme elle.

Le bruit qui pour ce ſujet, & pour quelques autres ſemblables ſe répandit dans la Cour parmy les Princeſſes & les Dames, que la Mere avoit le don de Prophetie, en attira pluſieurs pour luy venir parler, & pour la conſulter ſur differentes affaires, eſperantes qu'elles apprendroient d'elle des choſes qu'elles ne pouvoient ſçavoir d'autre part. Mais cela luy déplaiſoit ſi fort, qu'avant meſme que de connoiſtre qu'on en vint juſques à ce point, d'avoir de ſemblables penſées d'elle, bien loin de donner quelques marques, ny au dedans ny au dehors du Monaſtere qui en

puſſent authoriſer la creance ; Elle affectoit d'en donner tout au contraire qui monſtraſſent combien ces diſcours populaires la choquoient, & combié à ſon ſens ils étoient ſans fondement , & ſans aucun ſujet d'établir dans le monde la fauſſe reputation qu'on luy donnoit. C'eſt pourquoy elle ne ſouffroit point dans la maiſon qu'on en parlaſt en aucune ſorte ; Et elle rompoit avec tous ceux & toutes celles du dehors qui penſoient s'entretenir avec elle ſur de ſemblables diſcours. Sa réponce eſtoit courte & preciſe ſur tout ce qui en approchoit. *Noſtre Seigneur n'a jamais fait eſtat de toutes les loüanges du monde : & il n'a pas beſoin pour eſtre honoré, qu'on en donne de vaines & de fauſſes à ſes ſerviteurs & à ſes ſervantes. L'orgueil a perdu les Anges, l'humilité eſt ce qui peut ſauver de pauvres creatures comme nous. Penſons à garder ſes Commandemens, & nos Regles, comme il faut. Nous ſommes aſſez ſçavantes ſi nous ſçavons par les lumieres de l'Evangile l'honorer, le craindre & l'aimer parfaitement, ſans en chercher d'autres qui ne ſervent qu'à jetter dans les eſprits l'erreur & la vanité.*

La Reyne Anne d'Auſtriche mere de noſtre incomparable Monarque Louys XIV. faiſoit auſſi aſſez ſouvent la meſme grace à la Mere, & à ce Monaſtere de l'honorer de ſes Royalles viſites. Lors que la Mere Marie Agnes n'eſtoit pas Superieure en chef, jamais elle ne ſe produiſoit & ne s'avançoit pour recevoir ſa Majeſté, ny pour la ſalüer, à moins qu'elle-meſme ne l'envoyaſt querir, & elle n'y demeuroit qu'autant de temps, qu'elle faiſoit paroiſtre avoir deſſein de luy parler. Elle eſtoit juſques là toujours retirée devant le ſaint Sacrement. Auſſi-toſt qu'elle trouvoit lieu de ſe dégager en laiſſant en ſa place la Mere Marie Jeanne Magdelaine qui étoit Superieure; Elle s'en retournoit à l'inſtant devant noſtre Seigneur, ſans s'arrê-

ter avec les ãutres Dames de la Cour, qui ne cherchoient autre choſe que la converſation de cette bonne Mere, dont on leur avoit donné une ſi haute opinion, qu'elle ſoûtenoit & augmentoit encore de beaucoup par les ſages & pieux entretiens qu'on avoit avec elle. Durant les années que cette incomparable Reyne demeura ſans avoir aucun fruict de ſon mariage, elle employa pour en obtenir, les vœux & les prieres de toutes les ames qu'elle crut eſtre plus agreables à celuy de qui dépendent les Roys, auſſi bien que leurs ſujets. La Mere Marie Agnes qui eſtoit toujous zelée pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Egliſe, & pour le bon-heur de la France, prit à cœur un ſouhait ſi ſaint & ſi juſte. Elle ſe joignit avec tous les fidelles pour impetrer l'accompliſſement des deſirs, tant de ſa Majeſté, que de tout le Royaume : Et elle dreſſa pour cela des Oraiſons extrememement devotes, qu'elle envoya à la Reyne, où elle faiſoit pluſieurs demandes à Dieu pour la perſonne du Roy ſon cher époux, pour la ſienne, pour celle de ſon futur Dauphin. Entre autres choſes elle demandoit, qu'il plût au ſouverain Roy du Ciel que cet Auguſte Enfant ne vint ſur la terre que pour faire Regner Jeſus-Chriſt dans toutes les Provinces de ſon obeïſſance, & dans les ames de tous ſes ſujets: qu'il fuſt luy-meſme une Image vivante de Jeſus-Chriſt ſur la terre ; qu'il fuſt le ſouſtien de l'Egliſe, le fleau des hereſies, la terreur des méchans, & l'appuy de tous les gens de bien. Cette pieuſe Reyne recevoit ces choſes avec beaucoup de reconnoiſſance, & les liſoit avec devotion : Car elle avoit pour cette Mere une veneration tres-particuliere, & eſtoit ſi fort perſuadée de ſon extraordinaire vertu, que quelque fois elle luy découvroit confidemment pluſieurs ſentiments de ſon cœur : & alors l'humilité de

té de la Mere n'empeſchoit pas la ſainte liberté qu'elle prenoit generallement avec toute ſorte de perſonnes, pour la gloire de Dieu : Car elle ne répondoit point à ſa Majeſté par des paroles flatteuſes, ny par des complimés qui reſſentent la Cour, mais elle l'affermiſſoit toujours dans la pourſuite des vertus Chreſtiennes, & dans le deſir d'une perfection digne de ſon ame Royale ; dans la ſoûmiſſion à la divine Providence, & dans la diſpoſition à ſouffrir tout ce qu'elle ordonneroit. Ce que cette admirable Princeſſe prenoit ſi agreablement, que l'en remerciant affectueuſement, elle demandoit pour cela meſme, le ſecours de ſes ſaintes prieres, & c'eſtoit le fruit & la fin de tous leurs pieux entretiens.

Il arriva que quelqu'une des Dames parla un jour à ſa Majeſté, de Mademoiſelle Dauvaine, qui pour lors n'étoit pas encores Religieuſe de la Viſitation, & la ſupplia d'ordonner qu'on la fiſt venir à Paris, pour eſtre dans le Monaſtere de l'Annonciade avec ſa ſœur aînée. La Reyne commanda auſſi-toſt à la Mere Marie Agnes d'eſcrire pour cela une lettre qu'elle vouloit ſigner de ſa main. La Mere commença d'eſcrire avec autant de joye, qu'elle avoit d'affection pour cette chere ſœur ; Mais quand elle eut eſcrit environ la moitié de la lettre, elle fut touchée d'une confuſion ſi preſſante, qn'elle alla ſur l'heure trouver ſa Majeſté, pour luy demander en grace, qu'elle ne l'obligeaſt pas à continuer, diſant que ces faveurs devoient eſtre pour d'autres que pour elle, parce qu'eſtant ſi peu de choſe, elle ne pouvoit ſouffrir, qu'il fuſt dit qu'une ſi grande Reyne eut penſé à elle ou aux ſiens. Par cette conſideration que cette lettre luy eſtoit honorable, elle ne l'acheva pas, ce qui ravit d'autant plus la Reyne & les Dames de ſa Cour, que ſans aucun doute, cette lettre eût

fait venir sa sœur avec elle. Mais la Providence de Dieu qui en avoit autrement ordonné, se servit de ce motif d'humilité, afin d'en tirer sa gloire, & faire que la Cadette des deux sœurs fust un riche ornement dans l'Ordre de la Visitation, sainte Marie comme l'aînée en estoit un tres-grand en celuy de l'Annonciade celeste.

Quand les Princesses & les Dames qui accompagnoient la Reyne vouloient l'obliger à lever le voile, elle s'en deffendoit le plus Religieusement qu'il luy estoit possible, & disoit pour divertir de ce dessein elles qui la pressoient: *Mes Dames, si j'estois comme l'Hostie quand elle est consacrée, je n'aurois aucune difficulté que vous me vissiez toutes, car je ne serois plus rien qu'un simple accident, sous lequel Jesus-Christ seroit caché: Mais estant une miserable creature si grossiere, si pleine de moy mesme, & qui n'ay rien de bon, je ne vaux pas la peine que personne arreste ses regards sur moy.*

Un jour que la Reyne sortoit pour s'en aller, & c'estoit en Hyver dans le temps où on honoroit au Monastere l'Enfance de nostre Seigneur, la Mere Marie Agnes portoit le flambeau devant sa Majesté, & comme elle estoit voilée, la Reyne luy demanda qui elle estoit. Elle répondit, Madame, c'est la tres-humble servante qui se joint avec saint Joseph. pour éclairer avec respect à vostre Majesté comme ce grand saint à la Créche éclairoit le saint Enfant Jesus. La pieuse Princesse fut fort edifiée de cette presence d'esprit que rien ne pouvoit divertir d'avec Dieu, & qui prenoit occasion de tout, pour y porter les pensées de ceux avec qui elle traittoit.

Il arriva quelques années aprés, qu'un Prince souverain pour qui elle avoit par devoir & par reconnoissance des considerations toutes particulieres, ayant esté nourrie à sa Cour, & receuë à la Religion dans le pays de son

obeïſſance, voulut l'honorer d'une de ſes viſites. Elle qui ſçavoit les obligations qu'elle avoit à la perſonne de ce Prince, & à la protection qu'il donnoit à ſon Ordre, n'eût point pourtant aſſez de complaiſance pour luy ouvrir la grille, alleguant pour ſon excuſe le vœu de l'étroite cloſture qu'elle avoit promis de garder. Et quoy que ce Prince perſiſtaſt au contraire, & ſe plaigniſt du peu de diſtinction qu'elle faiſoit de ſa perſonne d'avec celle de tout le monde ; elle ſe tint toujours avec tout le reſpect poſſible dans l'obſervance que ſon vœu luy ſembloit exiger d'elle : mais à travers les barreaux & les rideaux qui la cachoient, elle ne laiſſa pas de voir dans le cœur de ce Prince, un deſſein dont il ne s'eſtoit encore, à ce qu'il aſſeura depuis declaré à perſonne : du moins la Mere ne pouvoit en avoir aucune connoiſſance. Il eſtoit neantmoins pour produire de tres mauvais effets contre le repos de ce Prince, & contre celuy de ſon Eſtat. Ce fut pourquoy elle prit la liberté de luy en parler avec le reſpect, & l'affection qu'elle devoit toujours avoir pour luy & pour ſon peuple, & elle le conjura par les choſes du monde qui le pouvoient davantage toucher, de conſiderer les ſuites qui en pourroient arriver, avant que de s'y engager. Le Prince parut alors recevoir fort bien ſes raiſons, & eſtre bien édifié de ſon zéle & de ſa devotion. Mais ſon cœur n'eſtoit pas pour lors diſpoſé à ſuivre ſes ſalutaires remonſtrances : Et en verité les évenemens ont ſi fort confirmé ſes parolles, qu'il y a lieu de croire qu'elles avoient eſté dites par une inſpiration divine, plûtoſt que par la prevoyance d'une ſageſſe humaine. La charitable Mere ne ſe refroidit pas pour cela en l'ardeur de ſon zéle, & de ſa pieté. Dans toutes les viſſitudes qui arriverent en ſuite à ce Prince, elle eut toujours une application extraordinaire

pour sa conservation & pour le salut de son ame : Et au plus fort des infortunes qui l'ont suivy en beaucoup de pays, & d'estats, outre les prieres & les Communions, & les penitences qu'elle presentoit à Dieu pour luy, dans le temps qu'il a esté retenu dans des prisons differentes, elle se sentit une fois fortement poussée à luy écrire une lettre, qu'elle remplit des choses les plus devotes, & les plus efficaces, pour porter puissament son cœur à Dieu, & l'y attacher utilement durant toutes ses afflictions. Elle luy rappelloit la memoire de ses commencemens qui avoient esté parfaitement heureux : Elle luy parla des inclinations tres-loüables qu'il avoit fait parroistre en sa jeunesse : Elle luy representoit les graces singulieres dont Dieu l'avoit avãtagé, & la devotion en laquelle il avoit esté instruit envers la sainte Vierge : Elle l'exhortoit à prendre confiance en ce Dieu de bonté & de misericorde qui n'abandonne jamais ceux qui le reclament dans leur affliction : Elle adjoustoit tout ce qu'elle pouvoit de plus tendre pour le consoler dans ses disgraces, & de plus fort pour le porter parfaitement à s'attacher aux biens veritables qui ne perissent jamais. On n'est pas asseuré, si cette lettre luy fut renduë ; mais ce qui est bien certain, c'est qu'il n'a rien manqué du costé de la Mere, pour procurer à ce Prince la grace de faire un saint usage de ses peines, & se conformer à la divine volonté dãs toutes sortes d'estats. C'estoit la seule chose qui estoit de sa profession & de sa charité.

Madame la Princesse de Condé fut une des premieres qui voulut aussi lier une étroite amitié avec elle. Pour cela elle vint plusieurs fois la visiter, & un jour elle s'ouvrit à elle sur des choses qui sembloient estre de la derniere consequence pour le repos de sa vie, & pour l'asseurance de son salut. Elle luy declara un extreme déplaisir qu'elle

ſouffroit d'une perſonne dont elle diſoit ne pouvoir davantage ſupporter les mauvais traitemens; de ſorte qu'elle prenoit la reſolution de ſe retirer de la Cour, & de porter bien loin ſon chagrin & ſon mécontentement. La bonne Mere qui prenoit ſujet de tout pour aller à Dieu, & pour y mener les autres; ne laiſſa pas échapper cette occaſion ſans remontrer à la Princeſſe, premierement la grande difference qu'il y a des faveurs du monde d'avec celles du Ciel, & le grand tort qu'on a de ſe donner tant de tourments, pour faire ſa Cour au monde, & de prendre ſi peu de peine pour la faire à Dieu. En ſuite elle n'oublia pas de luy repreſenter les dangers des malheurs temporels & éternels qui ſont attachez au ſervice du monde, au lieu des biens infinis qui ſuivent infailliblement les ſerviteurs & les ſervantes de Dieu, dans la vie preſente & dans l'éternité. Elle conclud que les afflictions eſtoient les moyens dont Dieu ſe ſervoit pour nous dégouſter du monde, & les chemins qui nous conduiſent au Ciel. Elle dit ſur tout des choſes particulieres que l'évenement confirma bien dans la ſuite, mais qu'il n'eſt pas neceſſaire de rapporter en ce lieu. Le fruict de ces paroles fut de faire advoüer à la Princeſſe qu'elle n'avoit jamais rien entendu de plus vray ny de plus propre pour elle, & de faire de grands éloges de celle qui luy avoit donné de ſi ſalutaires advis, & de luy en rendre de grands remerciemens.

Mais le plus beau fruit de la haute eſtime qu'on avoit de cette Mere, & de la Benediction que Dieu donnoit à ſa tres-pieuſe conduite, fut Madame la Comteſſe de Rantzau, Mareſchalle de France, & maintenant dans l'Ordre de l'Annonciade Celeſte la tres-digne Mere Marie Elizabeth. Elle eſtoit pour lors mariée à Monſieur le Comte de Rantzau, Gouverneur de Dunkerque, & Mareſchal de

France, assez connu par sa valeur dans les Armées, pour les services qu'il a rendus à cette Couronne, & par les marques d'honneur qu'il a receuës des Roys Loüis XIII. & Loüis XIV. Mais il le fut encores davantage par son illustre conversion à la Foy Catholique, qu'il embrassa plusieurs années avant sa mort, par les remonstrances & les exhortations continuelles de Madame sa femme qui luy servit de guide, luy en montrant le chemin par ses paroles, comme par son exemple.

Ce Seigneur estoit de la premiere Maison de Dannemarc, élevé dans la Religion Lutherienne, en laquelle il estoit fort instruit & fort sçavant, & il n'y paroissoit pas moins fortement attaché. Son courage & sa reputation dans les Armées avoient fait durant les guerres passées qu'on l'avoit recherché pour estre dans les interests de la France, & s'y estant engagé il y soustint si heureusement sa reputation, que son merite luy acquit le rang auquel il fut élevé. Il avoit de rares qualitez naturelles, & des vertus morales qui mesme dans l'heresie le distinguoient fort entre ceux de sa profession. Il estoit pitoyable aux pauvres, & ferme à conserver la Justice à tous les affligez. Quand il a commandé les Armées, il n'a jamais permis qu'on fist aucune violence aux lieux Saints, ny aucun outrage aux personnes consacrées à Dieu. Depuis sa conversion il eut une singuliere veneration pour le tres-saint Sacrement, où les Lutheriens comme les Catholiques croyent fermement que JESUS-CHRIST est reellement present, contre les Calviniſtes, qui seuls ont osé dire qu'il n'y est qu'en figure, quoy que les Lutheriens tiennent que le pain y demeure, & que JESUS-CHRIST n'y est que dans l'usage, & au temps qu'on prend le Sacrement. Il eut aussi une devotion admirable pour la sainte Vierge, & on l'a

souvent veu dans le Camp visiter à cheval les Quartiers en disant son Chappelet. La Mareschalle qui estoit sa parente, & qui comme luy estoit Lutherienne, selon les coustumes du païs, & avec les dispenses requises par leurs Loix, l'avoit épousé quelques années auparavant qu'il vint en France. Mais ayant travaillé avec beaucoup d'application la premiere pour connoistre la verité, & l'ayant par la grace de Dieu, & par son bel esprit, & par une constante estude parfaitement bien connuë, elle travailla en suite incessamment pour retirer son mary de l'erreur qu'il avoit prise avec la naissance. Elle s'estoit renduë pour cela tres-sçavante dans tous les points de la Foy Orthodoxe contraires à la croyance des Protestans. Elle entendoit fort bien la langue Latine : elle lisoit les Autheurs de l'un & de l'autre party dans leurs propres ouvrages : elle conferoit assez souvent avec les plus sçavants : & par ses ferventes prieres, & par ses bons exemples, comme par ses solides raisons, elle gagna enfin le cœur du Mareschal pour le donner tout-à-fait à Dieu & à la verité.

Ce fut en ce temps-là qu'un bon Religieux, qui connoissoit fort particulierement la Reverende Mere Marie Agnes, fit rapport de sa rare vertu à cette Dame, qui conceut aussi tost pour elle une estime & une affection égalles. Elle entendoit avec grande satisfaction parler des dons que Dieu avoit mis en elle, & demeuroit encores plus édifiée quand elle apprenoit le soin qu'elle avoit de les tenir cachez. Quelque temps apres cette illustre Dame estant demeurée vefve, vint faire visite à la Mere dans son Monastere, & reconnut par son experience que ce qu'on luy avoit dit d'elle, n'estoit point au dessus de la verité, mais beaucoup au dessous de ce qu'elle y remarquoit. Car en effet elle y trouva un esprit si remply de courage & de fer-

veur, & un deſtachement ſi grand & ſi parfait de toutes les choſes de la terre, qu'ayant depuis long-temps formé le deſſein de ſe retirer du ſiecle, ſi jamais elle ſurvivoit à Monſieur ſon mary; par la veuë & par l'attrait de tant de graces, & de tant de vertus qu'elle admiroit dans la Mere, elle prefera ſa Communauté à beaucoup d'autres qui la ſouhaittoient avec une grande ardeur, & qui luy offroient pour la poſſeder tous les avantages poſſibles. A l'excluſion de tout cela elle ſe renferma dans ce Convent, non ſeulement pour l'eſtat ſingulier qu'elle faiſoit de la Superieure; mais auſſi pour la grande ſeparation du monde qu'elle voyoit en cét Ordre, & par l'exacte obſervance de la Regularité qu'elle ſçavoit y eſtre dans ſa parfaite rigueur, ſous la conduite d'une ſi vertueuſe Mere, & par l'obeïſſance de tant de pieuſes Filles qu'elle avoit toutes comme dés le Berceau, élevées à la Religion.

Madame de Rantzau y entra dans cét eſprit avec l'admiration de toute la Cour, & l'édification de tout Paris, qui vit une Dame de ſa qualité, de ſon aage, & de ſon courage, avec tous les avantages d'eſprit, de corps, & de naiſſance qu'elle avoit, s'enſevelir toute vivante pour ainſi parler, dans une Religion auſſi morte au monde qu'eſt celle-là: Et pour le tiltre de Fondatrice qui luy fut offert en conſideration du bien qu'elle apportoit à la Communauté, & de l'honneur qu'elle faiſoit à tout l'Ordre, elle ne demanda aucun autre Privilege, ſinon celuy de pouvoir parler aux Seigneurs Allemands qui arriveroient à Paris, & qui la viendroient viſiter: & cela pour avoir le moyen de traiter avec eux de leur converſion à la Religion Catholique. Les Superieurs & la Communauté, comme on ſe le peut aiſément figurer, luy accorderent de grand cœur ce Privilege, & dans le vray, elle en a uſé avec tant de pieté,

de pieté, tant de ſageſſe, & tant de fruit, qu'apres Monſieur ſon mary, qu'elle avoit converty eſtant encores dans le ſiecle, elle en a ramené à l'Egliſe pluſieurs autres de qualité, ſe ſervant quelques-fois du miniſtere des perſonnes qu'elle connoiſſoit en eſtre capables, comme entr'autres de Monſieur Pean, tres-pieux Eccleſiaſtique, & fort eſtimé dans Paris pour ſa ſcience, qui avoit utilement travaillé auprés de Monſieur le Mareſchal, & qui a depuis fait imprimer beaucoup d'ouurages ſur ces matieres; & du Reverend Pere de la Barre de la Compagnie de Jesus, qu'elle ſçavoit auſſi eſtre experimenté dans les Controverſes, & qui outre les ſolides raiſons, apportoit tant de douceur & de civilité auprés de ceux avec qui il traittoit, qu'un Seigneur de qualité s'en eſtant ſeparé, dit à la Mere de Rantzau, qu'il avoit eu toute ſa vie averſion de parler aux Eccleſiaſtiques & aux Religieux, & ſur tout aux Jeſuiſtes; mais qu'il avoit aiſément conſenti à converſer avec luy, qu'il avoit trouvé à ſon gré auſſi doux & auſſi honneſte à propoſer les choſes, que ſolide & ſçavant à donner des raiſons auſquelles il ne pouvoit reſiſter. Mais outre les ſecours que la Reverende Mere Marie Elizabeth, ainſi nommée dans la Religion & non plus la Mareſchalle de Rantzau, appelloit d'ailleurs, elle avoit en elle-meſme des dons naturels & ſurnaturels, ſi propres pour un ſi bon ſujet, que peu de perſonnes ſe ſont donnée la ſatisfaction de l'écouter avec attention, ſans ſe convertir, ou ſans eſtre diſpoſées à le faire, quand le temps auroit meury leur reſolution.

Elle a de la ſorte demeuré dix-ſept ans dans le Monaſtere de Paris, avec une obſervance de tout l'Inſtitut, & une édification de toutes les Religieuſes, auſſi parfaite & auſſi generale qu'on pouvoit l'attendre d'une vocation

auſſi extraordinaire qu'avoit eſté la ſienne, & elle a demeuré tout ce temps-là, partie ſous la conduite de la Mere Marie Agnes, partie gouvernant elle meſme le Monaſtere. Apres quoy elle s'eſt miſe en eſtat d'effectuer le pieux deſſein qu'elle avoit conſerté en ſon cœur, & declaré aux Superieurs dés ſon entrée en la Religion, qui eſtoit d'aller fonder une Maiſon de ſon Ordre dans le païs de ſa naiſſance, afin d'y acquerir des ames à Dieu, & les retirer de l'hereſie où elles ſont engagées. Ayant pris ſes meſures & ſes ſuretez pour cela, elle partit de Paris l'année 1666. avec tous les regrets imaginables de la Communauté, qui n'euſt pû ſe reſoudre à cette ſeparation, à moins d'un motif auſſi Saint qu'eſt celuy de la gloire Dieu, & du ſalut des ames, & avec la promeſſe qu'elle fit en partant, que ſi la fondation qu'elle entreprenoit ne reüſſiſſoit pas, comme en effet l'évenement en eſtoit fort douteux dans des terres de Seigneurs Proteſtans, elle reviendroit en ſa Maiſon de Paris, qui s'eſtimera toûjours tres-heureuſe de poſſeder en elle une perſonne qui y a beaucoup apporté d'ornement, & laiſſé beaucoup d'édification. On apprend qu'elle y continuë à faire dans le païs de Dannemarch où elle eſt, tout le bien qui eſt en ſon pouvoir, & à mettre en uſage tant les graces qu'elle a receuës de Dieu, que les inſtructions qu'elle a euës de la Mere qui l'a formée à la Religion. Dieu s'eſt quelques-fois ſervy d'une femme pour convertir des peuples & des Royaumes tous entiers. Il a converty tout l'Empire Romain par Sainte Helene: La France par Sainte Clotilde: L'Eſpagne par Ildegarde. Et qui ſçait les deſſeins qu'il veut faire reüſſir par tant de belles qualitez qu'il a miſes en celle dont nous parlons, & qui a tant fait & tant quitté pour ſe rendre digne d'eſtre employée par luy à de ſi ſaintes intentions? Mais revenons

à celle qui l'a acquise à la Religion.

Il s'en trouué diverſes autres perſonnes, & meſme des plus ſpirituelles, qui conſiderans les grands talents que la Mere Marie Agnes avoit pour conduire les ames dans les voyes les plus élevées de la Devotion, ont voulu ſe ſoûmettre à elle, & l'ont priée de leur donner des Reglemens pour leur vie. Elles n'ont pas manqué de luy alleguer ce qu'on allegue d'ordinaire, qu'il y alloit de la gloire de Dieu, & des bons exemples que des ames vertueuſes donneroient dans le monde, ſur tout quand elles ſont de la premiere qualité. On y adjouſtoit les advantages de la Communauté, l'appuy & le credit de l'Ordre qui eſtoit ſi peu connu en France: Sa propre juſtification contre les invectives qu'on auoit faites contr'elle. Mais toutes ces conſiderations ne luy ont jamais fait affecter ny d'eſtre connuë des Grands, ny de s'entretenir avec les perſonnes de la plus haute reputation meſme de pieté qui la ſont venuës aſſez ſouvent chercher en ſon Monaſtere, ſi ce n'étoient celles que Dieu luy envoyoit viſiblement: & encores n'eſtoit-ce que pour les choſes qui regardoient puremét ſon ſervice, & cela même ſans relâchement aucun de ſa retraite, & ſans occupation de ſon eſprit pour toutes les affaires du ſiecle. Quand elle entendoit des diſcours contraires à ſon eſtat, ou à ſes inclinations, qu'on la loüoit, ou qu'on la conſultoit ſur les choſes du monde, & qu'on témoignoit ſe trouver bien de ſes advis; elle faiſoit par un mouvement qui luy eſtoit aſſez ordinaire, le ſigne de la Croix ſur ſon cœur, eſtimant que tout cela ne venoit que par le ſifflement du premier de tous les ſuperbes, & par le tentateur qui vint pour ſeduire noſtre Seigneur juſques dans ſon deſert: Et elle répondoit à tout cela, *Malheur à l'ame qui deſire le iour de l'homme, & qui cherche à ſe pro-* Ierem. 17.

Matt. 25. *duire devant les hommes. Malheur à la vierge folle qui veut faire éclatter sa lampe au lieu d'y conserver l'huile en attendant son Espoux.* Ierem. 17. *Malheur à l'homme qui se confie en l'homme, & qui fonde son appuy sur un bras de chair. Soyons humbles & nous serons assez fortes. Servons Dieu & rien ne nous manquera.* A quoy elle adjoustoit cette sentence de nostre Matt. 16. Seigneur, *Que profite à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame? Et que nous profitera-t'il de l'avoir quitté, si nous ne trouvons Dieu, que nous faisons profession d'estre venuës chercher en abandonnant toutes choses pour luy?*

De sa douceur & de sa patience, & premierement dans les traverses qu'on luy a suscitées.

Chapitre XXXII.

APres les conformitez que cette Espouse choisie a euës avec son celeste Espoux dans tous les estats de la vie voyagere qu'il a menée sur la terre, il est temps de regarder les ressemblances qu'elle a euës dans les diverses souffrances qu'elle a éprouvées jusqu'à la fin de ses jours. Car on peut dire avec verité, qu'elle a esté l'une de celles à qui apres avoir fait gouster ses caresses, il a voulu faire part de son Calice, & de ses amertumes: Et qu'afin de la Sap. 3. purifier comme parle l'Escriture, dans la fournaise & dans le creuset de la tribulation, il l'a mise dãs les plus fascheuses épreuves, où une bonne ame comme la sienne semblast pouvoir tomber, & cela pour achever en elle un Sacrifice consommé sur l'Autel de la Croix. Pour cela il a permis qu'elle ait eu à souffrir d'elle-mesme, du dehors, & mesme du dedans de la maison. Qu'elle ait souffert en sa

reputation, dans le corps & dans l'eſprit. Qu'elle ait enduré du coſté du Demon, de la part du Monde, de ſes amis & de ſes ennemis, & de Dieu meſme, toutes ſortes d'afflictions. Et ce qui raviſſoit davantage ceux qui en eſtoient témoins, c'eſt qu'on a appris encores apres ſa mort par le rapport d'une ancienne Religieuſe, à qui elle avoit la confiance de declarer les ſentimens ſecrets de ſon cœur, que dans la multitude & dans l'excez de ſes douleurs, ſa plus grande douleur eſtoit de ne pouvoir ſouffrir encore davantage que tout ce qu'elle enduroit.

Quoy que des raiſons de prudence & de charité ne nous permettent pas d'étendre & d'expliquer en detail toutes les occaſions où ſa patience a eſté exercée; Il faut neanmoins par des motifs de juſtice & de verité advoüer qu'on ne doit pas tout-à-fait ſupprimer les illuſtres exemples qu'elle en a donnez en diverſes rencontres: parce qu'ils ont fait au ſentiment de ceux qui l'ont connuë, le plus bel ornement de ſa vie, le plus riche threſor de ſes merites, & le portrait le plus achevé de JESUS CHRIST ſouffrant juſques à la mort. Donc pour ſuivre les choſes dans l'ordre où elles ſont arrivées, avant que de parler des ſept dernieres années de ſa maladie, & des grandes peines interieures dans leſquelles ſon ame a eſté plongée: Nous prendrons de plus loin les principalles rencontres où elle a eſté exercée durant ſa vie, avant que de venir aux derniers combats qui luy ont enfin donné la couronne. Les choſes eſtant trop diverſes, & d'une trop longue étenduë pour eſtre miſes enſemble ſans confuſion, nous les diſtinguerons dans les chapitres ſuivans.

Nous avons dit comme dés le temps de ſon NOVICIAT noſtre Seigneur l'alloit preparant par les peines qu'elle ſouffrit durant deux ans & plus, aux grandes lumieres &

aux graces tres abondantes dont il la combla depuis. Elle fut plusieurs années dans toutes les douceurs celestes qui causoient en son cœur les transports, & les ravissemens dont nous avons parlé au commencement. Mais comme ce divin Maistre la vouloit conduire à une perfection plus établie & plus confirmée, il commença plus de douze ans avant sa mort, à la dépoüiller peu à peu de toutes les sensibilitez, & de tous ces effets agreables & delicieux, qu'il opere dans les ames à qui il veut faire comme
Psal. 33. dit le Psalmiste, *Gouster, & sçavoir combien le Seigneur est doux.* De sorte qu'encores qu'il fust toujours puissãment present operant en elle par sa grace, & que ce changement interieur ne produisist au dehors aucun effet remarquable; Ces lumieres pourtant & ces ardeurs n'estoient plus si savoureuses qu'auparavant. Elles estoient comme un feu caché sous la cendre, qui ne fait ny sentir sa chaleur ny éclater sa lumiere, quoy qu'il en garde neantmoins le principe & la cause: ou comme les semences durant l'hyver ensevelies sous la glace & sous la neige qui conservent leur vertu dans sa force, mais n'en font rien paroistre durant l'absence, ou l'esloignement du Soleil. Cela commença en partie à luy arriver durant son Noviciat: mais ce ne fut ny si fortement, ny si long-temps comme elle l'éprouva & le reconnut elle-mesme, en suite des resistances trop longues & trop frequentes qu'elle apporta pour n'accepter point les Charges qu'on luy vouloit donner pour le gouvernement de la maison. Car quoy que le motif ne fust autre que sa profonde humilité, & la creance qu'elle avoit de son extreme incapacité, cela neãmoins ne plut pas tant à nostre Seigneur, qu'il ne voulust bien luy faire connoistre, qu'elle se devoit plustost abandonner à sa sage Providence, qu'aux craintes & aux défiances

qu'elle avoit de ſoy-meſme. Cependant cela ne produiſit point de plus mauvais effets en elle, ſinon qu'il l'établit davantage dans la ſoûmiſſion qu'elle devoit avoir à toutes les volontez de Dieu, & en la confiance qu'elle devoit prendre en ſa paternelle conduite. Au contraire voyant que noſtre Seigneur ſe cachoit, elle s'efforçoit de le chercher avec d'autant plus de fidelité, qu'elle eſtimoit que c'eſtoit par ſa faute qu'il s'eſtoit éloigné d'elle. C'eſt pourquoy comme il la preparoit aux grandes privations, & aux extremes abandons qu'elle avoit à ſouffrir, & qu'il la vouloit conduire par cette voye de Croix tout le reſte de ſa vie, & ſelon les termes de la Mere Marie Jeanne Magdelaine, la mettre dans un état de conſommation, il permit que le Confeſſeur de la Cõmunauté, à qui elle s'étoit ſoûmiſe pour ſa conduite interieure, eut un mouvement tres particulier de l'exercer dans les choſes qui luy étoient les plus ſenſibles: cõme la de priver quelque fois de la ſainte Communion qu'elle avoit couſtume de recevoir tous les jours par devotion, trouvant en cela ſon ſupport & ſes delices. Mais comme il connoiſſoit l'excellente vertu de cette ame, & qu'il ſçavoit qu'elle eſtoit d'une trempe à porter toutes ſortes d'épreuves, il ne craignit point de ſe declarer contre elle en cela, & de luy dire qu'il faiſoit conſcience de luy donner ſi ſouvent à communier. A quoy ſans ſe troubler elle répondit, que s'il croyoit tant ſoit peu intereſſer ſa conſcience, elle le ſupplioit de ne le luy permettre jamais: parce qu'elle ne le vouloit que pour plaire à nôtre Seigneur à qui s'il penſoit que cela dépluſt, elle ſupporteroit cette privation ſans aucune reſiſtance toute ſa vie, quoy qu'elle luy fuſt extremement douloureuſe & prejudiciable. Iamais elle n'a fait parroiſtre aucun éloignement de ce Confeſſeur pour cela, ny deſapprou-

vé sa conduite, quoy qu'elle fust Superieure. Seulement lors qu'elle luy parloit, elle luy disoit humblement quelque fois. *Hé quoy! si un pauvre vous demandoit par aumosne un morceau de pain, luy refuseriez-vous? n'aurez-vous donc point pitié de moy qui meurs de faim, & ne me ferez-vous point l'aumosne, en me donnant le vray pain du Ciel, dont je sens que j'ay tant de besoin.*

Outre toutes ces épreuves, l'amour de Dieu qui la brûloit sans cesse, estoit une des principalles causes de ses autres peines. Car comme rien n'estoit capable d'affliger cette ame parfaitement mortifiée, que ce qui estoit contraire à Dieu, ce qui faisoit qu'elle eust de bon cœur donné mille vies pour empécher le moindre peché qu'elle abhorroit plus que mille Enfers : Elle estoit si sensiblement touchée de tout ce qui offençoit la divine Majesté, que quand elle entendoit parler des desordres du monde en general, ou en particulier ; elle en concevoit une douleur si vive & si forte, qu'elle fondoit aussi-tost en larmes, & sur tout lors qu'on luy disoit que quelques personnes de sa connoissance estoient tombées en quelques signalez desordres, ou en quelque danger de se perdre, ou qu'elles estoient en quelque mauvaise occasion dont elles ne se vouloiét pas retirer, ou que quelque autre resistoit à Dieu en luy preferant un point d'honneur, & un interest humain contre sa conscience. C'estoit dans ces rencontres qu'elle entroit dans une angoisse d'esprit qu'on ne peut exprimer, & souvent elle alloit à la mesme heure se jetter aux pieds de nostre Seigneur, & luy exposer ses peines, & là, prosternée en terre, elle s'offroit de bon cœur à estre humiliée, mortifiée, & aneantie s'il luy plaisoit, pour reparer les offences commises contre luy, & pour obtenir la conversion des ames aveuglées qui l'offen-

soient

ſoient avec ſi peu de crainte, & tant d'oubliance de leur propre ſalut. Elle invitoit les unes & les autres de ſes Sœurs pour ſe joindre à elle, & prier enſemble pour ce ſujet: & elle n'avoit point de repos qu'elle n'euſt, ou obtenu l'effet de ſes demandes, ou fait au moins toutes les choſes poſſibles pour l'obtenir. A cette douleur eſtoit adjouſtée celle de voir Dieu ſi peu connu, ſi peu aimé, & ſi peu recherché, par les ames meſmes ſur qui il répand ſes graces plus abondamment, de les voir aller ſi laſchement à ſon divin ſervice, & s'écarter viſiblement du chemin de leur perfection. Car comme ſon cœur eſtoit animé d'un zele ardant, & qu'elle alloit d'un pas extraordinaire à la ſainteté, les plus petites fautes luy ſembloient tres-griefves, & elle avoit un extréme deſir de faire avancer continuellemét celles dont elle avoit la charge. Elle ſouffroit d'autant plus qu'elle s'eſtimoit eſtre la cauſe de tous leurs manquemens, ſoit pour ne veiller pas aſſez ſur elles, ſoit pour ne leur donner pas aſſez de bons exemples, ſoit pour ne ſe comporter pas comme il eſtoit à propos pour leur conduite, ſoit pour n'eſtre pas digne que Dieu vouluſt par ſon moyen verſer ſur elles ſes ſaintes benedictions. Elle pleuroit, prioit & ſe maceroit de diſciplines, de cilices, de veilles, & faiſoit toutes les autres inventions que l'amour de Dieu luy ſuggeroit, pour reparer ou pour venger ces deffauts dont elle s'eſtimoit coupable.

Mais outre cette ſorte de peines ſecrettes, elle en a eu d'autres plus viſibles à ſouffrir, qui luy ont eſté ſuſcitées, & qu'elle a ſouffertes en effet long-temps pour maintenir la regularité, & les bonnes couſtumes qui avoient eſté introduites dés ſa venuë dans le Monaſtere. Car comme les meilleures choſes s'affoibliſſent par la miſere humaine, & qu'inſenſiblement on tombe dans le

relaſchement, ſi on ne ſe fait de continuelles violences. Cette vertueuſe Mere qui vouloit de tout ſon pouvoir imiter l'immutabilité de Dieu pour le bien & pour la plus haute vertu, eſtoit en un tel eſtat, que le moindre déchet qu'elle euſt veu eſtre arrivé par ſa faute, eſtoit capable de la faire mourir, ou de luy faire tout ſouffrir pour l'empeſcher. Or Dieu qui ne veut pas toujours l'effet de nos bons deſirs, quoy qu'il en recompenſe toûjours le motif & la cauſe, permit qu'elle endurât pluſieurs choſes fort contraires à ſes intentions, en ſuite d'une viſite qui fut le commencement & la ſource de ſes travaux interieurs & exterieurs : noſtre Seigneur l'ayant ainſi ordonné, afin de mettre ſa vertu dans la derniere épreuve, & achever ſa couronne, en nous laiſſant les exemples de la patience que nous allons rapporter.

L'origine fut que comme elle avoit obtenu de ſes Sœurs que l'on ne continuëroit point les Superieures ſix ans de ſuite, ſur la ſeule crainte qu'elle avoit d'eſtre à perpetuité retenuë dans la charge, ce qu'elle ne vouloit nullement : Il arriva dans cette viſite, qu'à l'inſtance de toute la Communauté cét ordre fut changé, & qu'elle fut contrainte de demeurer ſix ans dans cét employ, quelque effort qu'elle fiſt pour en eſtre délivrée ; les Religieuſes ne ſe pouvant reſoudre à luy accorder cette grace, ny à la depoſer jamais avant ſa mort, s'il ne leur en paroiſſoit une impuiſſance abſoluë à cauſe de ſes infirmitez. Cependant quoy que cette charge ne fuſt pas pour elle par ſoy meſme une petite Croix, elle luy en produiſit encore pluſieurs autres qui luy firent jetter beaucoup de larmes & de ſoûpirs, les jugeant prejudiciables au progrés ſpirituel de ſa Communauté, pour qui elle avoit un amour ſi ſincere, & ſi ardant. Mais apres tout il fallut qu'elle ſe reſignaſt ſans

reſerve entre les mains de Dieu, diſant, Qu'il eſtoit le Seigneur & le Maiſtre, & qu'il eſtoit bien juſte qu'il ſe joüaſt ainſi d'elle, & qu'il ne fiſt aucun eſtat de ſes deſirs. Pour preuve de ſa reſignation ſur ce ſujet, voicy l'extrait d'une Lettre qu'elle écrivit à ſa chere Sœur la Mere Claude Marie Dauvaine, Religieuſe de la Viſitation.

MA TRES-CHERE MERE, ET BONNE SOEUR,

L'Enfant JESUS que la ſainte Egliſe nous propoſe en ce temps, daigne nous communiquer l'abondance de ſes graces & de ſes vertus. Il y avoit long-temps que nous n'avions eu de vos nouvelles, dont nous eſtions en peine, auſſi bien que vous des noſtres. Vous ſçaurez donc par la preſente, ma chere Sœur, que je n'ay pas eſté trouvée digne de mourir, non plus que je ne merite pas de vivre. Pleuſt à Dieu! que je fuſſe telle que vous m'eſtimez. J'advoüe que je n'ay point d'excuſes ſi je ne le ſuis pas: car tout me porte au bien. C'eſt ſeulement que je ne me rends pas fidelle à la grace, quoy que je ne manque pas d'en avoir le deſir. Offrez-le à Dieu, ma chere Sœur, & le priez qu'il m'en donne l'effet. J'avois les meſmes penſées de vous que vous aviez de moy, que peut-eſtre la bonté de Dieu vous avoit tirée à luy, ou qu'il vous avoit délivrée de voſtre peſante charge. L'un & l'autre m'euſt eſté une grande conſolation: Car ceux qui ſont au Ciel ſont dans un eſtat bien plus heureux que ceux qui demeurent en la terre, & eſtre bonne & ſimple Religieuſe eſt quelque choſe de bien plus advãtageux que d'eſtre Superieure. Neantmoins, puiſque Dieu n'a fait ny l'un ny l'autre pour vous ny pour moy, il faut vivre pour l'honorer, & avoir charge en luy obeïſſant, juſques à ce que nous puiſſions parfaite-

» ment imiter le Sacrifice de ſa mort en la Croix. C'eſt tout
» noſtre bien, ma chere Sœur, que de nous conſacrer à ſa
» tres-ſainte volonté. Je ſouhaitterois bien que nous le fiſ-
» ſions à l'envy l'une de l'autre, & ſi vous l'agreez j'en fais
» un accord, lequel ſi vous acceptez, je vous demande une
» fois la ſemaine la ſainte Communion, pour celle qui s'y
» conformera le mieux. Nous prendrons la ſainte Vierge
» pour Advocate & pour modelle, puis qu'elle a ſuivy plus
» que tout autre les exemples de ſon cher fils; & pour nous
» en rafraiſchir la memoire nous dirons avec elle trois fois
» le jour, *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi ſecundùm verbum*
» *tuum.* Et avec noſtre Seigneur, *Non mea, ſed tua voluntas*
» *fiat.* Je vous demande pardon de vous dire des choſes que
» vous ſçavez & faites mieux que moy, je m'en réjoüis de
» tout mon cœur, avec un grand deſir de ſuivre voſtre exem-
» ple, & d'eſtre en luy & pour luy à jamais,

MA CHERE SOEUR,

Voſtre tres humble, &c.

Mais comme entre les ſouffrances, les plus ſenſibles ſont celles qui nous viennent des perſonnes qui nous ſont les plus cheres, noſtre Seigneur permit que le zele de cette devote Mere, quoy que Saint & plein de tant de charité & d'humilité, ne fut pas au gré de tout le monde. Quelques perſonnes par des jugemens contraires aux ſiens, & d'autres par des affections differentes des ſiennes, avoient improuvé ſa conduite, comme trop rigoureuſe & oppoſée à l'eſprit de ſon Ordre, qui n'a rien en plus grande recommandation que la douceur & la benignité. De cette diverſité de ſentimens naſquit d'abord l'éloignement des

volontez de quelques-unes qui ne pouvoient avoir de liaiſon avec elle, par la raiſon que les choſes oppoſées ne peuvent compatir enſemble ſans combat. On ne pouvoit écouter ſes advis qu'avec repugnance, ny voir ſes actions qu'avec quelque contrarieté. Les paroles ſuivoient les diſpoſitions du cœur, & on la blaſmoit de ce qui meritoit de la loüange, & de ce qu'on avoit autrefois admiré. Les murmures qui au commencement eſtoient ſecrets, éclatterent en des plaintes domeſtiques, & allerent juſques aux Superieurs, & meſme vinrent à la connoiſſance des eſtrangers, ſoit par des Novices qu'on avoit renvoyées pour n'eſtre pas jugées propres à la Religion, ou pour n'eſtre pas ſoûmiſes à des Reglemens auſſi Saints & auſſi parfaits qu'eſtoient ceux que la Mere avoit eſtablis, ſoit pour d'autres raiſons qu'on ne peut ſçavoir, ſinon parce que le diable eſt toûjours oppoſé à ce qui tend à la gloire de Dieu. La choſe paſſa ſi avant que quelques gens du monde qui penſoient procurer à leurs parentes, ſelon qu'ils ſe l'imaginoient, une vie plus douce & plus accommodante, entreprirent de traiter auprés des Superieurs, pour faire renvoyer hors de Paris cette Fondatrice, & la remettre en Lorraine au Convent de ſa Profeſſion. Pour ſe ſervir d'un moyen à le faire ſous quelque pretexte, ils alleguerent que n'eſtant pas née Françoiſe, il n'eſtoit pas juſte de l'appliquer davantage à gouverner dans la premiere Ville du Royaume, & qu'ayant accomply le deſſein pour lequel elle eſtoit venuë, qui eſtoit de fonder une Maiſon de ſon Ordre, elle s'en pouvoit retourner ſans honte, & qu'elle pourroit eſtre ſans aucun doute deſormais plus utile en d'autres lieux qu'en celuy où elle eſtoit. Qu'on pourroit prendre des deffiances d'elle qui nuiroiét au bien & au repos de la Communauté: Qu'elle pourroit

avec le temps estre engagée dans des affaires & dans des connoissances, dont la maison pourroit recevoir quelque mécontentement. On apportoit plusieurs autres considerations, dont les guerres avec la Lorraine fournissoient assez de matiere : mais l'envie que le Diable portoit à la vertu de la Mere estoit toujours le principal agent.

Ces projets neantmoins quoy que secrettement tramez, & par des gens qui se disoient estre amis du Monastere, ne furent point si cachez, qu'elle ne s'en apperceût, & n'en fust bien avertie. Les premieres des Religieuses qui en eurent connoissance, par la tendre amitié qu'elles luy portoient, & par l'estime inesbranlable qu'elles avoient pour elle, s'y opposerent de tout leur cœur, & firent tout ce qu'elles purent par prieres, & par raisons pour dissiper cet orage dés sa naissance. Dieu avoit ordonné pour donner plus de lustre à la vertu de cette Mere, & pour faire mieux éclatter la protection qu'il prenoit de sa communauté, que la chose allast plus avant: Et cette ame genereuse qui avoit autre fois demandé son retour en son pays, & en sa maison de Profession, & qui mesme s'en estoit declarée hautement à ses Sœurs, quand elles conspiroient toutes malgré elle à la continuer dans la charge de Superieure, eust pris avec beaucoup de joye ce parti de se voir renvoyée comme une personne inutille & dommageable, telle qu'elle s'estimoit, si de meilleures considerations par l'advis des personnes les plus spirituelles qu'elle consulta, & par l'inspiration de Dieu à qui elle s'adressa, comme elle faisoit en toutes les affaires importantes, ne luy eussent fait voir qu'il y avoit beaucoup plus d'abjection & de confusion pour elle à demeurer tout le reste de ses jours au lieu où elle estoit, que d'en sortir pour fuir les mespris, les contradictions, & la peine

qu'on luy preparoit,& qui estoit pour lors le partage que nostre Seigneur luy offroit de sa Croix. Elle demeura donc sur les presentiments que Dieu, ses amys, & son jugement luy donnerent des choses apparemment tres-fâcheuses qui luy devoient arriver, & elle attendit avec une resignation parfaite, ce que la providence Divine avoit ordonné d'elle, jusques à ce que celuy là mesme qui l'avoit mise en ce poste l'en retirast, sans qu'elle contribuast rien de sa part pour en sortir, non plus que pour y demeurer.

Mais le Celeste Ouvrier qui travailloit incessament pour achever en elle l'ouvrage de la patience & de la saintete parfaite, n'en demeura pas encore là: Et ce fut une chose surprenante de voir comme en un instant toutes les volontez & tous les jugements changerent pour elle, & comme elle fut delaissée par ceux là mesme qui l'avoient soustenuë jusques alors, & qui devoient apparemment encores la soustenir avec plus de justice & de fermeté. Il en arriva sans doute tout autrement: soit parce qu'ils n'avoient pas toutes les lumieres necessaires pour penetrer dans les choses qui devoient arriver: soit parce qu'ils ne pouvoient démesler celles qu'on leur embroüilloit sous divers pretextes: soit parce qu'ils craignoient d'aigrir le mal qui ne se déclaroit pas encore assez pour en venir à des remedes plus forts: soit parce qu'ils esperoient qu'en menageant les esprits avec la douceur & la prudence, le trouble se calmeroit de soy mesme, comme de soy mesme il s'estoit émû: soit en fin, ce qui est le plus asseuré, que sans le connoistre & sans y penser, ils se conformassent aux conduittes de Dieu, qui poursuivoit son œuvre par des voyes entierement contraires à leurs intentions, & à l'opinion qu'ils avoient conceuë de tout temps

pour la Mere, fondée sur son merite dont ils estoient tres-persuadez; Ils donnerent lieu à toutes les peines qu'elle a endurées depuis. Car quoy qu'on n'ait jamais rien trouvé à reprendre en elle, & qu'on n'ait jamais effectivement accusé que de ce zele trop ardant qu'elle avoit pour porter toutes choses au plus haut point de la perfection, en ne donnant aucun quartier ny à soy mesme ny aux autres pour souffrir le moindre relâchement du monde, dans les commencemens d'un Ordre Religieux, & dans l'establissement d'une de ses principalles Maisons dans un Royaume: Cependant Dieu permit depuis ce temps-là qu'elle fut regardée d'une maniere toute autre qu'elle n'avoit esté jusques alors, & qu'elle fut improuvée & condamnée par celles qui l'avoient admirée & loüée auparavant. Elle n'estoit plus cette nouvelle Fondatrice choisie de Dieu, & envoyée pour establir en France des Monasteres de son Ordre. Elle n'estoit plus cette douce, cette charitable, & cette admirable Mere, qui charmoit le cœur de toutes ses Filles, qui les portoit aussi amoureusement, que fortement à Dieu. Mais c'estoit un esprit scrupuleux & incommode, une humeur rigoureuse & violente, aheurtée à son sens, peut-estre sujette à des illusions, & à des visions qui la jettoient dans une conduitte toute à fait éloignée de son Institut, qui surpassoiẽt les forces ordinaires de celles de son sexe, & qui ne pouvoiẽt avoir tost ou tart que de fascheuses & de dangereuses suites. Ce fut neantmoins une chose merveilleuse, que tout ce changement qui se fit pour elle dans les autres, ne changea rien en elle mesme: car jamais elle ne parut plus tranquille & plus ferme que quand toutes ces choses s'éleverent pour renverser le repos de son ame qu'elle possedoit en sa patience aux termes de l'Escriture Sainte, & qu'elle soutenoit

tenoit invariablement par le témoignage de ſa parfaitte innocence & par la confiance filialle en la bonté paternelle de Dieu.

En effet, elle avoit eſté juſques alors dans l'éclat & dans la haute eſtime tant au dedans qu'au dehors de ſa Communauté, & ce fut pour cela que noſtre Seigneur voulut qu'elle ſouffriſt en ſa reputation, comme en la choſe du monde que, comme chacun ſçait, naturellement on cherit davantage. Pour ce ſujet il permit que pluſieurs perſonnes de dehors animées apparemment, & ſollicitées par d'autres, luy écrivirent des Lettres pleines d'invectives, de mediſances, & de calomnies, capables de noircir toute autre reputation moins eſtablie, & de troubler toute conſtance moins affermie que la ſienne. Ces meſmes perſonnes mal affectionnées en faiſoient les entretiens fort ordinaires avec leurs amis, qui pour peu qu'ils donnaſſent de creance à tous ces mauvais diſcours, diminuoient beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient conceuë de ſa vertu & de ſa prudence: Et ceux & celles qui les croioient tout à fait, en faiſoient à leur tour des portraits bien contraires à ce qu'on avoit crû de ſon humilité, de ſon abnegation, de ſa debonnaireté, de ſa patience, de ſa charité, & de ſa Sainteté. Enfin il arriva que quelque temps apres une perſonne qui luy eſtoit fort affectionnée l'eſtãt venuë viſiter, luy fit ſçavoir tous les diſcours qu'on tenoit d'elle dans les compagnies, & l'idée qu'on commençoit d'en avoir dans Paris, ou pluſieurs la vouloient faire paſſer pour une viſionnaire, & pour une illuminée, pour une violente, & pour une entreprenante, pour une trompée & pour une trompeuſe, & pour une hypocrite. Mais comme il y avoit long-temps qu'elle eſtoit morte à elle meſme, & à tous ſes intereſts, elle parut ſi peu ſenſi-

ble à tout ce qu'on luy put dire, qu'elle écouta tout avec autant de paix & de benignité, que ſi on eût dit ces choſes là de quelque autre, ou qu'elles euſſent eſté des loüanges pour elle, & non pas de ſanglants reproches. Et comme pluſieurs perſonnes luy conſeilloient de ne pas endurer ces calomnies, ſans les faire éclaircir pour ſa juſtification, & pour celle de ſon Ordre; elle n'écouta point ces advis, ny ces raiſonnemens, qu'elle eſtimoit trop conformes aux ſentimens de la nature, pour n'eſtre pas ſuſpects, & elle prit le party de ſuivre abſolument l'exemple de ſon Divin Sauveur, qui eſtant accuſé & condamné par les hommes, demeura dans le ſilence & dans la conformité aux ordres de Dieu ſon Pere, & eſtant attaché à la Croix, ſe rendit interceſſeur pour obtenir de luy le pardon à ſes plus cruels ennemis. Par cet eſprit elle ne dit autre choſe aux perſonnes qui la picquoient d'honneur & de Juſtice, pour demander reparation de ces injures, où au moins qu'elle raiſon on avoit pour y donner une ſi prompte creance, ſinon que, *je prie Dieu de tout mon cœur qu'il ne leur impute point toutes ces choſes à peché, & qu'il les comble d'autant de Benedictions comme ils ont voulu me charger de maledictions. Si je n'ay pas les deffauts qu'ils diſent, j'en ay de plus grands; & cela meſme que je ſuis exempte de ceux qu'on m'impoſe, eſt une grace de mon Dieu, qui m'aprend que j'y ſerois tombée, s'il ne m'avoit preſervée par ſa miſericorde*, elle ne s'en émut pas davantage, & demeura tres-ſatisfaite qu'on penſaſt & qu'on dit d'elle tout ce que l'on voudroit, ſçachant qu'on eſt tel en effet que l'on eſt devant Dieu.

Outre ces diſcours & ces Lettres, on fit porter des eſcrits dans pluſieurs lieux où elle eſtoit connuë, & dans ceux où elle n'avoit jamais eſté, afin de la rendre odieuſe par tout à meſme temps, & il y eut particulierement un

papier qui luy fut envoyé dont on à eu ſujet de craindre que l'on n'y euſt enfermé quelque poudre empeſtée, car la lecture qu'elle en fit luy cauſa des l'heure meſme un tremblement de teſte qui luy dura pluſieurs années. Elle eſtoit alors Prieure quand on le luy apporta, & comme par bon-heur elle ſervoit au Refectoir, elle fut obligée de faire diverſes pauſes en le liſant, ce qui en empeſcha, comme l'on croit, un plus grand & un plus dangereux effet. Elle a eu beaucoup d'autres ſujets de ſouffrances que nous avons obmiſes; noſtre intention n'eſtant que de dire ſeulement ce qui eſt neceſſaire pour faire voir la fermeté de ſon ame, & ſa patience invincible à l'eſpreuve de toutes ſortes de tentations du Diable, & du monde; & generallement de tous les effets pernicieux qu'inſpire la corruption du peché, dont on ne voit que trop d'exemples dans la vie des Saints. Car quoy que toutes les mauvaiſes volontez qu'on avoit, & tous les mauvais deſſeins qu'on formoit contr'elle ſoient venus à ſa connoiſſance, jamais on n'a remarqué aucune alteration en ſon eſprit, ny entendu aucune parolle de plainte contre qui que ce fuſt: mais pluſtoſt on a vû des témoignages d'affection ſignalée & conſtante, & un ſoin tout particulier de prier Dieu pour ceux & pour celles qui étoient cauſe de toutes ſes perſecutions, & de leur rendre ſans meſme qu'ils le ſcûſſent, ou qu'ils l'en priaſſent, tous les ſervices dont elle eſtoit capable. Pour cela elle avoit une pratique de reïterer tous les jours le Sacrifice de ſes inclinations, de ſes deſirs, de ſa reputation, & de ſa vie aux pieds de noſtre Seigneur, & comme elle bruſloit du deſir du Martyre ſanglant, elle eſtoit ravie de ſouffrir en ſa cloſture au moins quelque choſe pour le maintien de la vertu, pour le zele de la perfection, & pour l'honneur de Dieu, dece que tant

de Saintes ont effectivement enduré pour la conſervation de leur Foy, & de leur pureté.

L'Exemple en fut une fois fort ſignalé, lors que comme elle ne balançoit jamais, & n'écouſtoit aucune conſideration mondaine quand il s'agiſſoit de l'obſervance de ſes Regles, elle avoit mis dehors une Novice qui avoit eſté jugée par la Communauté n'eſtre pas propre à la Religion. On ne peut dire les emportements ou allerent les parents de cette Fille, ils s'en prirent à la Mere qui eſtoit Prieure, ils en vinrent aux injures & aux reproches, avec une colere ſi animée, que la mere de la Fille, qui ſelon le monde eſtoit bien au deſſous de la perſonne à qui elle parloit, outre les autres termes dont elle uſa, y méla ceux-cy, *O Lorraine, Lorraine, c'eſtoit bien à faire à vous à venir icy pour gouverner des Françoiſes, & faire de la maiſtreſſe dans une Maiſon, ou vous eſtes entrée ſous pretexte d'une fauſſe devotion, & dont on vous chaſſera bien-toſt apres qu'on vous aura connuë.* Elle continua du meſme eſprit & du meſme air à dire beaucoup d'autres parolles auſſi mal conſertées, & toutes ſelon que la violence d'une paſſion qui ne gardoit aucunes meſures, les luy mettoit en la bouche. La bonne Mere les entendit toutes avec une égalle douceur d'eſprit, & taſcha d'appaiſer cette femme par de judicieuſes & de tres-civiles raiſons. Mais ce fut inutillement pour lors, juſques à l'action qui mit le comble à la charité de la Mere, & qui ſelon l'Eſcriture amaſſa des charbons de feu ſur la teſte de cette violente perſonne. Ce fut qu'au premier jour de l'Année ſuivante, elle la diſtingua des autres, & la traitta d'amie toute particuliere de la Maiſon, en luy envoyant pour preſent aux Eſtrennes un couple de fort beaux Bouquets de fleurs artificielles qu'on fait dans le Monaſtere, & qu'on envoye par reconnoiſſance & par

reſpects aux meilleurs amis. Cela toucha ſi ſenſiblement cette femme, & la ravit ſi fort par l'admiration d'une ſi rare vertu, que depuis ce temps-là elle conceut une auſſi grande eſtime de la Mere, & la prit en une affection auſſi particuliere, qu'avoit eſté outrageant le mépris qu'elle en faiſoit, & violente la perſecution qu'elle ſe preparoit à luy ſuſciter. C'eſtoit de cette maniere que cette ame incomparable combattoit en toute occaſion par des biens-faits ceux ou celles qui luy vouloient du mal, & que ſa charité la portoit pluſtoſt à s'affliger de celuy qu'ils ſe faiſoient à eux-meſme, que de celuy qu'ils taſchoient à luy faire.

Continuation de ſa patience, & particulierement dans les maladies du corps.

CHAPITRE XXXIII.

MAis ces ſouffrances exterieures n'ont pas eſté ſans celles du corps & de l'eſprit: & celles-cy ont eſté d'autant plus grandes, que ce qui touche le corps eſt plus ſenſible que ce qui ſe paſſe au dehors, comme l'ame eſt encores infiniment plus intime que le corps. Nous parlerons en ce Chapitre des douleurs corporelles, par leſquelles Dieu a voulu ſignaler la patience de ſa Servante, pour la rendre ſemblable à celuy de qui le Prophete a dit, *Que depuis la plante des pieds iuſques au ſommet de la teſte, il n'y avoit aucune partie en luy qui fuſt exempte de douleur.* Et accomplir en elle ceque S. Paul aſſeuroit de ſoy-meſme: *Qu'il portoit toûjours la mortification de* JESUS-CHRIST *ſur ſon corps.* *Iſai. 1.* *2. Cor. 4.*

Les Penitences & les auſteritez qu'elle avoit exercées

depuis ſon Noviciat, mais particulierement au temps que la qualité de Superieure ou de Maiſtreſſe des Novices luy donnoient plus de liberté d'eſtre ſaintement cruelle ſur ſoy-meſme; & l'application continuelle de ſon eſprit à la meditatiõ des choſes celeſtes & divines, que l'Eſcriture
Eccl. 32. appelle une affliction fatigante de la chair, avoient tellement diminué ſes forces, qu'encores que ſa complexion fuſt naturellement fort bonne & fort ſaine, elles la rendirent neantmoins ſujette à beaucoup d'infirmitez, qu'elle cachoit à tout le monde, de peur qu'on l'obligeaſt d'y apporter quelque ſoulagement; & qu'elle ſe cachoit à ſoy-meſme, en ne les écoutant pas, ou les ſurmontant par la
2. Cor. 12. patience, qui fait ſelon la parolle de l'Apoſtre, que *la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité.* Cependant quelque impitoyable que cette vertu la rendiſt pour elle-meſme, la charité qu'elle eut pour les autres la fit enfin ſuccomber, & ceder à des maladies qui l'ont accompagnée juſques au tombeau. Le commencement en arriva par l'occaſion que nous rapporterons icy.

L'année 1656. il pleuſt à noſtre Seigneur en l'eſpace de quatorze ou de quinze jours appeller à ſoy ſix des Religieuſes du Monaſtere, par des fiévres malignes, avec des fluxions violentes, & autres maladies qui faiſoient connoiſtre aſſez clairement qu'il y avoit de la corruption & du peril à s'approcher de celles qui en eſtoient atteintes. Quoy que la Mere Marie Agnes ne fuſt pas pour lors Superieure, & qu'elle n'euſt point d'Office qui l'engageaſt par aucun devoir à les viſiter ſouvent, & à s'y tenir longtemps preſente; neantmoins la charité de ſon cœur maternel l'attachoit auprés d'elles pour leur rendre toutes ſortes de ſervices, & pour les entretenir de ſaints diſcours, & veiller particulierement ſur toutes, afin qu'aucune ne

mouruſt ſans recevoir à temps avec connoiſſance & devotion les Sacremens divins. Ce fut par cét exercice de pieté qu'elle tomba elle-meſme malade. Le mal ne tarda pas beaucoup à ſe declarer : il commença par une fiévre violente, & fut bien-toſt accompagné d'accidens faſcheux d'apoplexie, & de l'ethargie, & en vint en peu de temps à ce point, qu'elle fut reduite par l'ordre des Medecins à recevoir à ſon tour ſes Sacremens. Elle le fit auſſi avec toutes les diſpoſitions & les affections qu'une ame élevée & éclairée comme la ſienne les pouvoit recevoir. Les Medecins ne trouverent point à propos que ſes Sœurs y aſſiſtaſſent, ny allaſſent la viſiter, jugeans qu'il y avoit trop de danger. La ſeule Mere Infirmiere, & les autres qui par le devoir de leurs Offices y eſtoient engagées, eurent la conſolation & le bon-heur de la pouvoir ſervir : Ce qu'elles firent auſſi, & dont elles s'acquitterent plus par leur inclination propre, que par l'obligation que leur charge leur impoſoit. Mais ce qui augmentoit de beaucoup ſes douleurs eſtoit le tourment charitable qu'on eſtoit forcé à toute heure de luy faire ſouffrir pour la réveiller de ſa lethargie, ou pour empécher qu'elle n'y retombaſt: Ce qu'elle enduroit avec une ſoûmiſſion & une benignité qui touchoit le cœur de toutes celles qui la voyoient: Et autant de fois que ſon Infirmiere luy demandoit pardon de la violence dont elle eſtoit obligée d'uſer ſur elle, la malade de ſon coſté la confondoit par ſes humiliations, & par ſes reconnoiſſances, luy demandant pardon des peines qu'elle luy cauſoit, & des incommoditez qu'elle apportoit à toute ſa Communauté.

Les Religieuſes cependant ſçachant que ſon mal augmétoit tous les jours, & la mettoit en de plus grands dangers de mourir, augmenterent auſſi leurs prieres & leurs fer-

veurs, pour demander à Dieu sa conservation & sa parfaite gueriſon. Car elles la reſpectoient toutes communément comme leur veritable Mere, & elles la regardoient comme un gage de la benediction de Dieu ſur leur maiſon, & une ayde tres-puiſſante pour les faire continuellement avancer à la perfection. Pour cela elles joignoient leurs vœux à ceux de plûſieurs autres perſonnes qui la connoiſſoient, qui l'eſtimoient, & l'aimoient comme elles. Sur tout à ceux de ſa chere Sœur Claude Marie Dauvaine, Religieuſe de la Viſitation, qui receut cette nouvelle quand ſa Sœur eſtoit à l'extremité. Mais entre celles de ſa Communauté qui furent plus touchées de l'apprehenſion de cette perte qu'elles voyoient eſtre ſi proche, il y en eut une qui ſe crut fortement inſpirée d'aller de ce pas trouver la Mere Prieure, & la ſupplier avec larmes de tenter tout ce qui ſe pourroit pour conſerver une perſonne ſi precieuſe au bien de toute la Communauté. La Mere Prieure l'ayant ſur l'heure conſolée, & luy ayant promis de ne negliger aucun des remedes ny humains ny divins pour une choſe ſi juſte & ſi utile, alla parler tout au meſme moment à une bonne Sœur Converſe qui avoit eſté l'une des premieres Novices de la Mere Marie Agnes, & qui a toûjours veſcu depuis parmy ſes Sœurs dans une grande opinion de ſainteté, regardée d'elles comme un Ange du Ciel à cauſe de ſa merveilleuſe innocence, de ſon obeïſſance, de ſon humilité, de ſa mortification, & de ſon union avec Dieu en l'Oraiſon.

La Mere Prieure conformément à l'opinion qu'elle avoit auſſi bien que toutes les autres du merite extraordinaire de cette Sœur, luy dit: *Ma chere Sœur, allez demander à noſtre Seigneur qu'il luy plaiſe que noſtre Mere Marie Agnes ne meure point ſi toſt.* Cette bonne Sœur autant ſimple en l'obeïſſance,

l'obeïſſance, qu'aſſeurée de la bonté de Dieu, ſe trouva d'abord dans quelque perplexité, ſi noſtre Seigneur ne vouloit point attirer à ſoy la malade, la jugeant digne de ſon Paradis: ou s'il la voudroit encores laiſſer ſur la terre pour la faire augmenter en graces & en merites. Neantmoins ſans s'embaraſſer davantage de l'evenement, & ſe rendant ſans aucune replique à ce qui luy eſtoit commandé, elle pria qu'on luy donnaſt une Relique de la vraye Croix, qui eſt dans la Maiſon, & elle commença devant cette ſainte Relique à faire une neufvaine, ſuppliant noſtre Seigneur que ſi cette Mere pouvoit encore le glorifier ſur la terre, l'aimer davantage, & faire advancer en ſon amour les ames de ſes fidelles Eſpouſes, il luy pleuſt de la laiſſer en vie autant d'années que la ſainte Vierge y en avoit paſſé. Elle ne demanda que cela, & noſtre Seigneur exauça ſi ponctuellement ſes prieres, qu'en effect la malade commença deſlors un peu à reſpirer, mais non pas à guerir tout-à-fait, & elle ſubſiſta encore dans cét eſtat contre l'advis des Medecins l'eſpace de quelques années, qui jointes à celles qu'elle avoit déja veſcu, ont fait au juſte le nombre de celles que la pieuſe creance tient d'ordinaire que la bien-heureuſe Vierge a paſſées en ce monde.

Auſſi toſt que les Superieures trouverent lieu d'eſperer pour ſa vie, & qu'elles virent quelque commencement de convaleſcence, elles permirent aux Religieuſes de l'aller viſiter comme leur commune Mere, & quelqu'une d'entr'elles ſe hazardant à luy conſeiller de demander à noſtre Seigneur ſa parfaite ſanté: La malade qui n'avoit plus d'autres volontez que celles de Dieu, éleva ſon cœur & ſes yeux vers une Image de la ſainte Vierge qu'elle tenoit en ſes mains, & s'adreſſant à elle luy dit ces paroles dans

une resignation pareille à celle du grand S. Martin. *Sainte Vierge si vous connoissez que ie puisse estre encores utile à mes Sœurs, & servir à la sainte Observance de ma Regle, ie m'offre de demeurer icy, tant qu'il plaira à vostre Fils & à Vous, quand ce seroit jusques à la fin du monde, dans toutes les infirmitez & les douleurs que ie sens, & de plus grandes encores s'il luy plaist me les envoyer.* Il parut que nostre Seigneur voyant la parfaite resignation de son Espouse, & les desirs de ses cheres Filles, ne voulut pas pour lors l'appeller au lieu du repos éternel : car il la laissa encores, mais ce fut en verité afin qu'elle leur fust un exemple de patience, comme elle avoit esté celuy de tant d'autres vertus. En effet il sembloit qu'il ne l'avoit laissée sur la terre, que pour achever en elle, comme dit le Saint Apostre, *ce qui manquoit à la Passion de nostre Seigneur* JESUS-CHRIST, parce qu'encores qu'elle recouvrast un peu de santé, ce fut pour peu de temps, & par divers intervalles elle retomboit toûjours, & souvent plus dangereusement. Enfin tout cela ne fut que pour la preparer à souffrir de bien plus grandes douleurs, qu'elle éprouva dans l'esprit, aussi bien que dans le corps.

Coloss. 1.

Aussi tost qu'elle eut un peu repris ses forces, elle ne manqua pas de faire ses remercimens aux personnes qui l'avoient assistée de leurs saintes prieres, & témoigné prendre plus de part à ses maux. Elle écrivit pour ce sujet une Lettre entre plusieurs autres à sa chere Sœur la Reverende Mere Claude Marie Dauvaine, dont voicy la teneur.

MA TRES-CHERE MERE, ET BONNE SOEUR,

» JESUS soit vostre recompense eternelle, & celle de vostre

Reverende Mere Superieure, & de toute voſtre Communauté, pour tant de bontés que vous avez euës pour une perſonne qui en eſt tout à fait indigne. Les Jugements de Dieu, ma chere Sœur, ſont des abiſmes profonds. Je les adore & le remercie avec vous, de m'avoir rappellée à la vie, quoy que j'en ignore entierement les raiſons, hormis celle de mon amendement, pour lequel je vous ſupplie pour ſon amour de vouloir prier aſſiduëment. Car j'en ay bien plus grand beſoin que de vivre, & il y a beaucoup plus de charité d'aider une ame à aller au Ciel, que de la retenir en la terre. Il n'y a nul doute, chere Sœur, qu'il ne me faille plus de reſignation pour vivre que pour mourir, principalement quand je vois mes Sœurs retirées auprés de Dieu en grand nombre, & que je m'en vois bannie ne ſçachant pour combien de temps. Dieu ſoit beny de tout, & qu'il me donne la grace de reconnoiſtre les biens que j'ay receûs tant de voſtre Communauté que de la noſtre. Ce qui me donne de la conſolation, c'eſt qu'ayant tout fait pour l'amour de Dieu, il ne l'oubliera jamais, & ne le laiſſera pas ſans recompenſe. Or ſus, ma chere Sœur, diſons un *Laudate Dominum*, qui dure eternellement. Nos bons Anges le continuëront volontiers juſques à ce qu'ils nous ayent conduittes auprez de nôtre Commun Seigneur & Pere. Entre-aidons nous cependant à nous rendre dignes de cette grace; je vous la ſouhaitte avec la plenitude du Saint Eſprit, afin que noſtre Seigneur JESUS-CHRIST nous poſſede entierement, & nous uniſſe en luy dans le Ciel, ſi nous ſommes pour luy meſmes ſeparées en la terre. C'eſt en luy que je ſuis,

MA CHERE SOEUR,

Voſtre tres-humble, &c.

Depuis cette grande maladie sa vie ne fut plus qu'une vie de souffrance, d'infirmitez & de langueurs qui pouvoit faire qu'on dist d'elle apres le Prophete, *defecit in dolore vita mea & anni mei in gemitibus*, ma vie a pris fin dans la douleur, & mes années se sont terminées dans les gemissemens. Les Medecins qui la connoissoient de longue main, l'avertirent qu'elle mouroit d'Appoplexie ou de Paralisie, d'autant que cette fievre maligne avec ses accidens fascheux, luy laisserent le reste de ses jours de tres-dangereux effets. La Vertueuse Mere ayant entendu cette Sentence qu'elle regarda comme prononcée de la bouche de Dieu, ne fut point empeschée du choix qu'elle devoit faire de la resignation avec laquelle elle s'y devoit sousmettre. Elle embrassa humblement cette Croix, & recût avec des actions de graces le Calice que la propre main de nostre Seigneur luy donnoit, & élevant son cœur vers le Ciel, elle dit dans l'union avec le Seigneur son Espoux, *Fiat voluntas tua*, & elle repeta plusieurs fois, *non mea sed tua voluntas fiat*. Que vostre volonté & non pas la mienne s'accompliſſe. Apres cela elle s'abandonna sans aucune reserve à toutes les infirmitez, à toutes les douleurs, les souffrances & les miseres d'une vie languissante & mourante, qui tenoit déja beaucoup plus de la mort que de la vie. Et cela dans une disposition parfaitte d'un veritable Holocauste qui persevere à se consumer devant Dieu jusques à la fin du monde, si telle estoit sa volonté.

Psal. 30.

Matt. 26. *Luc.* 22.

Nonobstant toutes les deffaillances de la nature, ce fut une chose surprenante de voir la vigueur nonpareille qu'elle avoit pour l'exercice de toutes les vertus, dont elle avoit aquis de si longues & de si fortes habitudes. Elle obtint permission des Superieurs de faire tout le bien qui luy seroit possible, & d'assister autant qu'elle pourroit à

toutes les actions de la Communauté, voulant mourir si elle eût pû dans l'entiere obſervance de toutes ſes regles. Pour cela elle ne vouloit uſer d'aucune diſpence, ny d'aucun des ſoulagements que l'on donne d'ordinaire aux infirmes, que lors qu'elle y eſtoit contrainte par l'obeïſſance, ou que l'impuiſſance la reduiſoit à la neceſſité abſoluë de s'y aſſujettir. Les Superieures qui connoiſſoient ſon fonds de grace & de vertu craignant de reſiſter à Dieu condeſcendirent à pluſieurs de ſes loüables deſirs, & comme elle tiroit des forces de ſa foibleſſe quand il ſe preſentoit à ſon eſprit quelque choſe à faire pour le ſervice de Dieu, elle euſt pourſuivy juſques à la derniere extremité, ſi on n'euſt veillé ſur elle, & ſe fuſt laiſſée mourir plutoſt que de croire qu'elle dût demander du ſoulagement. Il falloit quelques fois que deux Religieuſes la ramenaſſent à l'infirmerie à cauſe des accidents d'Apoplexie qui l'attaquoient, & lors que l'on croyoit qu'elle fuſt morte, auſſi toſt qu'elle eſtoit revenuë, & qu'elle ſe ſentoit un peu mieux, elle alloit par tout, comme ſi ſon mal n'euſt eſté qu'une feinte ou une menace, ou comme s'il n'euſt pas eſté pour revenir bien-toſt aprés.

Elle avoit eu permiſſion de Communier plus ſouvent que de couſtume, à raiſon des divers accidents de ſa maladie, & parce que ſes infirmitez la privoient de l'aſſiduité au Chœur, comme auſſi de pluſieurs Communions, qu'elle ne pouvoit faire avec la Communauté, & qui eſtoient l'unique conſolation de ſon Ame. Ayant ſouhaitté le long de ſa vie d'avoir le bon-heur d'expirer bien-toſt apres la conſomption de cette divine nourriture, afin de n'eſtre pas ſeparée un momẽt de l'union avec ſon adorable Sauveur, elle avoit obtenu cette grace de le recevoir le plus ſouvent qu'elle pourroit, afin qu'il ſe trouvaſt par la plus

proche de sa fin, & que le dernier moment de sa vie se treuvast établi pour jamais dans la joüissance anticipée de ce souverain bon-heur. Ainsi prevoyant ce qui luy pouvoit arriver à toute heure, elle taschoit de prevenir le temps où elle ne pourroit plus agir selon les desirs de son cœur afin de le bien recevoir. Elle s'approchoit encores de cette Divine viande, pour obtenir malgré les infirmitez de son corps, la vertu de surmonter les ennemis de son Salut, qui luy livrerent en ce temps-là de grands combats, & elle assistoit pour ce sujet à plusieurs Messes, & à tous les autres exercices spirituels. De sorte qu'une Religieuse voyant son assiduité qui luy paroissoit excessive, luy dit une fois. *Mais ma bonne Mere, je crois que si vous pouviz, vous entendriez toutes les Messes qui se disent dans Paris.* Elle luy répondit, *ma chere Sœur, il faut faire promptement tout ce que nous pouvons, car nostre Seigneur dit qu'il viendra un temps auquel on ne pourra plus rien faire pour luy ny pour son salut.* C'estoient les pressentiments qu'elle avoit de son impuissance future, & elle y estoit si fortement appliquée, que si elle estoit obligée de demeurer à l'Infirmerie, elle n'y estoit point oysive, & n'y pouvant travailler autrement, elle visitoit les autres malades avec un livre spirituel à la main, pour leur dire ou pour leur lire quelque parolle d'edification & de consolation, ayant toujours pour toutes un cœur de Mere, & compatissant à l'infirmité de chacune avec des entrailles d'une parfaite charité.

Ioan. 9.

Elle avoit toute sa vie pris à cœur de participer le plus qu'il luy estoit possible aux adorables vertus du Saint Enfant JESUS, & principallement à son innocence, à sa simplicité, à sa douceur, & à sa dépendance. Elle estoit dans un total abandon d'elle mesme, non seulement à la

Divine providence, mais auſſi à la conduitte de ſes Superieurs, & des autres qui avoient ſoin d'elle. Jamais elle ne demanda aucune choſe pour ſes commoditez, & quand les Infirmieres luy demandoient comme elle ſe portoit elle leur reſpondoit. *Aſſez mal, je ne ſuis pas digne de la ſanté, la volonté de Dieu ſoit faite.* Elles luy diſoient quelquesfois, vous ne demandez rien, ne voulez vous point quelque choſe? elle reſpondoit, *ce qu'il plaira à Dieu vous inſpirer, tout ce qui vient de ſa main eſt bon, hors de là je ne demande & je ne deſire rien.* S'il arrivoit ſur cela que par megarde on oubliaſt, ou qu'on differaſt de pourvoir aux choſes dont elle avoit beſoin, elle attendoit avec patience ſans dire un ſeul mot de plainte, ny donner le moindre témoignage de chagrin. Mais ſeulement elle diſoit ce qui luy eſtoit aſſez ordinaire, *à rien, rien n'eſt dû*, & elle recevoit comme une pure aumoſne tout ce qu'on faiſoit pour ſa neceſſité. L'Infirmiere luy diſoit de temps en temps, *Vous devriez demander ce qui vous eſt utile: car vous les ſentez mieux que nous; mais ie penſe que vous voulez imiter le Saint Enfant* JESUS. Elle luy reſpondit une fois d'une façon riante & toute Angelique: *Il eſt vray; je le veux honorer en imitant l'abandon qu'il faiſoit de ſoy-meſme aux ſoins de ſa ſainte Mere, & de S. Ioſeph ſon pere putatif.* Et quand on vouloit qu'elle priſt quelque choſe où elle avoit de la difficulté, il ne falloit que luy dire, *Souvenez-vous du Saint Enfant* JESUS: Car auſſi-toſt on voyoit ſon eſprit ſoûmis à tout ce qu'on vouloit.

Mais ce qui la faiſoit davantage admirer en cét eſtat, c'eſtoit qu'on ne voyoit en elle aucun des deffauts communs aux enfans d'Adam; qui ſont d'ordinaire le rebut, l'ennuy, la triſteſſe, la cholere, & le chagrin, & les faſcheuſes humeurs dans une longue infirmité. La grace avoit ſi

parfaitement assujetty la nature, qu'encores que par intervalles l'humeur de l'apoplexie offusquast & abbatist son esprit, neantmoins par les habitudes acquises, elle agissoit toûjours d'une maniere vertueuse & sainte, & elle demeuroit dans la tranquillité aimable d'un enfant qui attend tout, qui reçoit tout, & qui agrée tout ce qu'on fait de luy. On remarquoit cela quand par mégarde, ou mesme par necessité on luy faisoit de sensibles douleurs dans les accidens de l'apoplexie, où l'on estoit obligé de la tourmenter & de l'écorcher quelques-fois pour la faire revenir. Jamais elle ne témoigna le moindre signe d'impatience, ny de chagrin contre qui que ce fust, & il sembloit que c'estoit à une autre qu'on fist ces tourmens, ou qu'elle eut un corps insensible à toutes ces sortes de douleurs, tant son ame estoit accoustumée à souffrir, & à faire toutes choses dans la perfection. Une fois entr'autres qu'elle estoit dans un estat où l'on croyoit qu'elle deust bien-tost passer, à cause d'une violente convulsion qui luy survint, une Religieuse qui ne sçavoit plus quel remede luy appliquer, & qui sçavoit aussi par experience ce qui faisoit les plus fortes impressions sur elle, s'advisa de luy crier à l'oreille, *Paradis, ma Mere, il faut aller en Paradis.* Ce mot la réveilla tout aussi-tost, & comme si elle fut revenuë d'un profond sommeil, elle cómença d'ouvrir les yeux, & de les tourner vers le Ciel, & avec une façon engageante à desirer le Paradis, elle témoigna par des gestes devots qu'elle estoit toute preste à partir. Le Medecin qui estoit present dit, *Voila qui est merveilleux, qu'il faille parler du Paradis à cette sainte Ame pour la faire revenir en ce monde.*

Elle estoit dans une telle impuissance, qu'il falloit la lever, l'habiller, & luy ayder à dire ses prieres, & à faire toutes

toutes choſes, comme on ayde à un petit enfant : Mais ſi elle venoit à prononcer quelque choſe, ce n'eſtoit jamais que des paroles d'édification, d'humilité, de reſignation, d'amour de Dieu, de patience, de benediction, & de choſes ſemblables. Que ſi on luy en demandoit quelqu'autre, ſes reſponſes eſtoient toûjours, *Ce qu'il plaira à Dieu. Si c'eſt la volonté de Dieu* : Son cœur eſtant ſi remply de cela, qu'elle n'y pouvoit donner place à aucune autre penſée. Lors que l'humeur de l'apoplexie ne l'accabloit pas ſi fort, & qu'elle avoit l'eſprit plus libre, l'on voyoit par des ſignes exterieurs, les actes qu'elles faiſoit au dedans du cœur, levant de fois à autres les yeux au Ciel, ſoûpirant tendrement, frappant ſa poitrine, baiſant ſon Crucifix. Mais ſur tout l'on voyoit la ſainte habitude qu'elle avoit acquiſe pour les pratiques de l'Inſtitut, & pour les prieres de la Regle. Car elle les faiſoit avec tant d'applicatiõ & de Devotion auſſi-toſt qu'elle eſtoit éveillée, qu'elle excitoit celles qui la voyoient à Benir Dieu avec elle. Lors que durant le jour elle eſtoit aſſiſe dans ſa chaiſe, & qu'elle entendoit le ſigne de la Cloche pour l'Office ou pour la Meſſe, l'on voyoit ce corps tout peſant & tout moribond qu'il eſtoit, vouloir ſe remuer, & faire des efforts pour y aller, & cette Ame qui y eſtoit encore, jetter de profonds ſoupirs qui témoignoient ſon regret, & faiſoient connoître qu'elle eſtoit plus ou elle aimoit, que ou elle animoit, & que ſi *la chair eſtoit infirme, l'eſprit*, comme dit noſtre Seigneur, *ne laiſſoit pas d'eſtre encore prompt & fervent*. La pieuſe mourante avoit entr'autres une Image de la tres-Sainte Vierge aux pieds de ſon lict, & elle la regardoit fixement & amoureuſement, & avec des ſoupirs enflammez elle faiſoit ſans ceſſe entre ſes mains des actes d'abandon, & de reſignation, luy recommandant ſon ame, *Mat. 26.*

& ſon Salut comme à ſa tres-bonne & tres-charitable Mere. Les Religieuſes qui eſtoient dans ſa chambre entendoient ſouvent ſes aſpirations vers noſtre Seigneur à qui elle diſoit quelquesfois. *Mon Dieu je mets tout mon amour toute ma joye & toute mon eſperance en vous, je me ſouſmets à tous vos vouloirs & pouvoirs. Faites tout ce qu'il vous plaira du corps & de l'ame de voſtre pauvre ſervante*: employant admirablement bien ces intervalles ou ſon eſprit eſtoit plus dégagé de l'humeur qui l'offuſquoit. Et une nuit entr'autres qu'elle ne pouvoit dormir, elle demanda permiſſion à cauſe du ſilence, de s'entretenir avec la bonne Sœur converſe qui avoit charge de coucher dans ſa chambre, laquelle à raporté qu'elle paſſa tout ce temps à parler de Dieu, & à dire les choſes du monde à ſon ſens les plus belles de ſes perfections infinies, & de l'obligation qu'ont tous les hommes à l'aimer, & en ſuitte à produire les plus beaux actes, les plus Devots, & les plus ſaints qui ſe puiſſent imaginer. En ſorte que toute la nuit ſembla courte a cette bonne Sœur, tant ces ſaints Colloques luy avoient ſemblé raviſſans, & engageans les ames les plus inſenſibles à aimer un Dieu ſi grand ſi bon ſi ſaint & en toutes les manieres ſi digne d'eſtre parfaittement aimé. Le matin venu la malade pria qu'on la levaſt pour aller viſiter une autre Religieuſe qui eſtoit proche de ſa chambre, & elle taſcha de la conſoler par de ſemblables diſcours avec autant de tranquillité & de Benignité que ſi elle n'euſt pas eſté elle meſme la plus malade, & la plus affligée. Elle fut encore aſſez long-temps aprez ſi penetrée d'un ſentiment de Dieu, qu'elle en parloit à toutes celles qui ſe rencontroient, les excitant fortement à l'amour de noſtre Seigneur. Mais apres que cette bonnace fut paſſée, elle rentra dans ſon aſſoupiſſement ordinaire,

& dans ſon impuiſſance de parler & d'agir exterieuremẽt, mais non pas de recevoir interieurement les effects de la protection ſpecialle de Dieu, & de donner par divers intervalles des marques viſibles des grands ſentiments qu'il verſoit dans ſon cœur au plus fort de ſes douleurs. Cependant toutes ces peines du corps n'eſtoient rien à l'égal de celles de ſon eſprit, & c'eſt d'elles que nous ferons un Chapitre à part.

Suitte de ſa patience dans les peines de l'eſprit, & dans les delaiſſements de Dieu.

Chapitre XXXIV.

QUand Dieu abandonna Job, le miroir de la patience, à toutes les violences du Demon qui devoit faire l'eſpreuve de ſa conſtance, l'Eſcriture a remarqué qu'au moins il reſerva l'ame de ce ſaint Homme. Soit qu'on entende par ce mot la vie, à laquelle il ne permettoit pas à ſon ennemy d'attenter. Soit qu'on entende la grace & le ſalut, duquel il ne vouloit pas que ce predeſtiné ſouffrît la perte parmy toutes ſes tentations. Mais pour les peines de l'eſprit auſſi bien que pour celles du corps, il ne faut pas douter que Job ne les ait toutes reſſenties, & c'eſt ce qui tiroit de ſa bouche les paroles de complainte qui ſembloient quaſi aller juſques au deſeſpoir. La Mere dont nous parlons a eſprouvé une conduitte de Dieu pareille en ce point à celle qu'il tint ſur cet homme incomparable. Outre les perſecutions que luy furent ſuſcitées, & outre les maladies du corps, elle eut beaucoup davantage à ſouffrir par les tentations du Diable, par les deſolations *Iob. 2.*

de l'ame, par les delaiſſemens de Dieu : le tout neantmoins ſans pecher, & ſans perdre la vie, que Dieu reſervoit pour la luy faire comme à ſon Fils, apres beaucoup de travaux achever ſur la Croix. Elle avoit eſprouvé comme nous avons raporté peu aprez ſon entrée en la Religion, la privation des lumieres & des conſolations qu'elle avoit abondamment gouſtées eſtant encores dans la vie du ſiecle, & cela joint à l'incertitude de ſon ſalut n'avoit ſervy qu'à la rendre plus humble & plus fervente. Elle paſſa en de plus triſtes privations pour les extrémes oppoſitions qu'elle avoit apportées aux charges qu'on luy vouloit donner, mais tout cela encore n'avoit eſté qu'une leçon pour luy apprendre à ſe laiſſer conduire à la Providence de Dieu, & deferer plus aux ſignes de la volonté Divine, qu'à la connoiſſance qu'elle avoit d'elle meſme. A la fin Dieu permit qu'au temps ou elle avoit plus de beſoin de ces conſolations, & de ces aſſiſtances, qui ſouſtiennent en mettant comme parle le Prophete, le courage & l'allegreſſe dans le cœur, elle tomba dans un eſtat ſi oppoſé, qu'il ſembloit que noſtre Seigneur s'eſtoit caché entierement pour elle, & avoit retiré de deſſus elle ſes ſoins, & ſon amour. Non ſeulement elle reſſentoit des delaiſſements tres-penibles & des repugnances horribles à toutes les choſes qui regardoient ſon ſervice, & l'acquieſſement à ſes divines volontez, mais encore toutes les peines qu'elle avoit endurées juſques alors contre la confiance en Dieu, & l'eſperance de ſon ſalut ; ſur l'inquietude de ſon eſtat, ſi elle eſtoit en grace, ou ſi elle eſtoit en peché ; ſur ſes doutes ſi elle avoit la Foy, ou ſi elle ne contrediſoit pas en ſon cœur à tous les Myſteres dont elle avoit neantmoins une ſi merveilleuſe intelligence, & qu'elle exprimoit avec des termes ſi purs & ſi juſtes. Toutes ces

Pſal. 4.

penſées ſe renouvellerent dans ſon eſprit, & y firent d'effroyables ravages.

Tous ces troubles comme un gros deformidables ennemis ſe preſentoient à elle, & le Diable prenant advantage de la foibleſſe ou les infirmitez du corps avoient plongé ſon ame, Dieu le permettant ainſi pour en tirer plus de gloire pour ſoy meſme, & plus de merite pour ſa fidelle ſervante, faiſoit ſes efforts pour luy perſuader qu'elle eſtoit ſeparée de Dieu & reprouvée, privée de ſa grace, & effacée du Livre de vie, ſans pouvoir jamais r'entrer en ſon amour, ny pour le temps ny pour l'Eternité. Que ſi la pauvre ame accablée de cette ſorte rappelloit quelques reſte de force & de courage, dans la pointe de ſon eſprit, pour ſe relever vers ſon Dieu à la faveur de quelque rayon d'eſperance qui commencoit à reluire, elle ne trouvoit que des rebuts, & voyoit toutes les approches fermées; comme ſi Dieu eut eſté ſourd à ſes prieres & aveugle à ſes larmes. Il ſembloit qu'il eſtoit devenu pour elle tel que Job ſe le figuroit quand il diſoit, *vous eſtes changé pour moy en un cruel. Mutatus es mihi in crudelem.* *Iob.* 30. 3
Son entendemẽt eſtoit plein d'obſcuritez & de tenebres, ſa volonté pleine d'ennuys & de degouſts, toute ſon ame, de terreurs, d'angoiſſes, de frayeurs, & de découragements. Mais nonobſtant tout cela, plus cet eſtat eſtoit penible & crucifiant, plus elle faiſoit paroiſtre ſa fidelité & ſa perſeverance, adorant vrayement Dieu en eſprit & en verité, puiſque le ſens ny la raiſon ny avoient aucune part, & que tout ce qu'elle operoit, eſtoit l'ouvrage de la Foy la plus pure, & de la plus déſintereſſée charité. *Luc.* 22. 44
Comme le Fils de Dieu dans ſes agonies, elle continuoit à prier & plus long temps & plus fervemment.

Elle perſeveroit en l'Oraiſon avec tant de fermeté & de

conſtance, que l'égalité de ſon eſprit toûjours ſemblable à ſoy-meſme, ne permettoit pas qu'on diſcernaſt ſi elle eſtoit dans l'abondance, ou dans la ſterilité des conſolations; dans les tenebres de la nuict, ou dans la clarté du jour: Et plus elle éprouvoit la ſouſtraction de la preſence ſenſible de Dieu, plus elle ſe rendoit aſſiduë aux actions par leſquelles il peut eſtre trouvé. Elle entendoit pluſieurs Meſſes, & s'attachoit à de ſaintes lectures; Elle pratiquoit des actions d'humilité, & de charité, & n'oublioit rien de tout ce qu'elle penſoit eſtre plus agreable à noſtre Seigneur. Elle travailloit davantage à la mortification d'elle-meſme, quand les conſolations interieures manquoient à ſon eſprit. Elle augmentoit ſes penitences, ſes jeuſnes, & ſes diſciplines: & comme dans ſes premieres ferveurs pour correſpondre à cét amour qui luy faiſoit gouſter les douceurs de ſa preſence, elle en prenoit ſouvent à l'écart de ſi ſanglantes, que les lieux où elle les faiſoit en demeuroient long-temps marquez, ainſi dans ces grands delaiſſemens elle en faiſoit encores d'auſſi rudes, pour attirer ſur ſoy la grace, & appaiſer la colere de Dieu, s'il eſtoit offenſé. Elle ne ceſſa ſes exercices que dans le temps de ſes infirmitez, où elle ne pouvoit plus agir, mais ſeulement paſtir. Et
Ioan. 9. alors elle diſoit: *Helas! mes cheres Sœurs, faiſons tout le bien qui nous eſt poſſible, tandis que nous en avons les forces: car la nuict vient où on ne peut plus rien faire. Dieu cependant ne ſe peut trouver ſans peine, ny ſe perdre ſans un extrême malheur.*

Elle s'animoit elle-meſme ſur cela par l'exemple de la tres ſainte Vierge, qui nonobſtant qu'elle fuſt ſi avantagée de graces & de prerogatives de pureté, & de ſainteté, l'avoit neantmoins perdu, & cherché avec tant de douleur & d'amertume, avant que de le trouver au Temple.

Et en ſuite elle deploroit la tepidité des ames qui ne s'en mettoient point en peine, & qui ne reſſentoient pas leur perte, quand elles en ſont privées par leur faute, ce qui ne ſe trouva point dans la ſainte Vierge. Elle reïteroit ſouvent ſes premieres reſolutions, que quand Dieu auroit determiné de la perdre pour jamais, elle s'efforceroit d'autant plus de l'aimer & le ſervir en cette vie, puis qu'elle ſeroit aſſez malheureuſe pour ne le pouvoir aimer ny ſervir en l'autre. C'eſtoit ce qui faiſoit un des ſujets de ſes plus grandes ſouffrances, fondé ſur l'eſtime ſinguliere qu'elle avoit de Dieu, & le grand deſir de ſe voir en eſtat de ne luy plus déplaire. De ſorte qu'elle diſoit quelques-fois en pleurant, ſur la crainte qu'elle avoit d'en eſtre ſeparée: *Helas! i'ay toûjours deſiré de mourir afin de voir Dieu & de le poſſeder, & il me ſemble que c'eſtoit pour l'amour de luy-meſme que i'avois ce grand deſir; mais maintenant i'advoüe que ie le deſire encores, non ſeulement pour cela, mais auſſi pour la crainte que i'ay de le perdre, & d'en eſtre privée pour iamais.* C'eſtoit ce qui luy rendoit la vie extrémement penible, & ce qui la faiſoit ſoûpirer ſans ceſſe apres la mort, & qui fourniſſoit continuellement une matiere nouvelle de ſes peines. Il pleut à noſtre Seigneur d'appeſantir encores ſur elle le fardeau de ſa Croix, en la dépoüillant non ſeulement des lumieres & des conſolations, mais encores en la privant de la vivacité de ſon eſprit naturel, de ſon heureuſe memoire, de la facilité merveilleuſe qu'elle avoit à comprendre les choſes de Dieu & à les exprimer, & enfin de l'uſage de ſes facultez interieures, & meſme des organes & des fonctions de ſon corps, luy laiſſant ſeulement le jugement pour connoiſtre ſon pitoyable eſtat, & la liberté pour aimer & accepter les ordres de la divine Providence ſur elle.

Ses afflictions estoient si universelles qu'une Religieuse, qui pour lors estoit sa Superieure, & à qui elle avoit recours en ses angoisses & en ses agonies, dit quelque temps apres sa mort, qu'elle avoit esté dans l'estat du monde le plus lamentable, parce qu'outre la terreur des Jugemens de Dieu, les troubles de sa conscience, & l'apprehension de se perdre sans ressource, elle avoit experimenté toutes les sortes de tentations que l'on rapporte des Saints Anachorettes dans leurs antres & dans leurs deserts: & que cette Ame Angelique qui avoit ignoré toute sa vie ce que c'estoit que du vice contraire à la vertu qu'elle avoit le plus cherie, en l'âge de soixante & quatre ans se trouvoit agitée de representations diaboliques dont jamais elle n'avoit eu les premieres idées. Ce qui luy faisoit jetter sans cesse des soûpirs & des larmes, croyant que tout fust perdu pour elle: Et comme elle avoit gousté Dieu, & qu'elle le desiroit encores plus ardamment que jamais dans le fonds de son ame, ce luy estoit un supplice insupportable de penser qu'elle en seroit à jamais separée, & ce pour des pechez qu'elle s'imaginoit commettre, tandis qu'elle les avoit plus en horreur que tous les tourmens de l'Enfer.

Dans cette conjoncture si penible & si abandonnée de tout secours, elle ne pouvoit se souffrir elle-mesme, non plus que le Saint homme Job, qui disoit, *Pourquoy m'avez vous rendu opposé à vous, & pourquoy suis je devenu pesant & fascheux à moy-mesme?* Mais elle n'adjousta pas comme luy dans ces extrêmes douleurs, *Que le iour de ma naissance perisse, & ne soit point compté dans le nombre des iours ny des mois.* Au contraire se tenant ferme à l'exemple de celuy qui a esté la mesme patience, & a dit, *Que vostre volonté se fasse & non la mienne*: Elle adjoustoit encores avec luy,

Iob. 7.

Iob. 3.

Luc. 22.

Si ce

Si ce Calice quelque amer qu'il ſoit ne peut paſſer ſans que ie le boive, qu'il vienne & qu'il dure iuſques à la fin du monde. Ce ſentiment qui la ſouſtenoit dans la plus haute partie de ſon ame, par un autre retour continuoit à l'affliger plus cruellement, en luy faiſant aimer Dieu par un amour d'eſtime & de preference à toutes choſes, & auſſi-toſt retombant ſur ſoy-meſme, il luy perſuadoit qu'elle ne l'aimoit pas, & qu'au contraire elle le haïſſoit. Dans ces lumieres tenebreuſes & affreuſes, elle ne découvroit rien en elle qui ne fût defectueux, criminel, impie, & deteſtable. Ses penſée ſes paroles, & ſes actions, luy paroiſſoient des mõſtres, & luy donnoient des dégouſts, & des frayeurs épouventables, parce qu'elle n'y pouvoit rien concevoir qui ne luy paruſt infiniment deſagreable à Dieu. Elle s'eſtimoit eſtre dans un eſtat commencé de damnation, & il luy ſembloit meſme qu'elle n'eſtoit plus qu'une oppoſition continuelle à Dieu & à ſa gloire, ce qui mettoit le comble à ſa douleur, & la tourmentoit d'une eſtrange maniere. Dans cette mer d'amertume où elle eſtoit plongée, tout ſon recours eſtoit d'aller trouver ſa Superieure : Et une fois entr'autres elle luy dit outrée d'une inexplicable douleur, *Ie ne ſçay ce que ie ſuis devant Dieu; mais ie penſe qu'il m'a delaiſſée tout-à fait, ne le pouvant plus trouver, quelques efforts que ie faſſe pour cela.* Cette penſée là faiſoit pleurer ſouvent à chaudes larmes, juſques au point que la Sœur Converſe qui couchoit en ſa chambre, entendant le bruit de ſes ſoûpirs eſtoit quelques-fois obligée de ſe lever durant la nuit pour luy aller dire quelque parole de conſolation. La pauvre affligée l'écoutoit avec une humilité profonde, s'uniſſant avec noſtre Seigneur au Jardin des Olives durant ſon agonie mortelle: Et la regardant comme ſon Ange Confortateur, elle luy en témoignoit beaucoup de reconnoiſ-

ſance. Une nuit entr'autres que cette bonne Sœur s'eſtoit levée pour aller ſçavoir ce que la Mere deſiroit, elle luy répondit ſelon ſa couſtume d'un cœur plein d'angoiſſes & d'amour, *Ie veux mon Dieu, & rien plus:* Elle s'arreſta là pour l'affluence des larmes qui luy eſtoufferent la voix.

Il pouvoit biẽ luy reſter encores quelque ſupport à eſperer des perſonnes qui l'avoient le plus eſtimée, ou qu'elle avoit davantage obligées autrefois; mais noſtre Seigneur qui vouloit l'épurer comme l'or juſques au dernier degré, permit encores que tout cela luy manqua dans le dernier de ſes beſoins; car tous ceux & toutes celles qui avoient eu plus d'affection & de veneration pour ſa vertu, & qui luy eſtoient les plus acquiſes, ſembloient l'oublier & la tenir dans l'indifference, & meſme dans le meſpris, ou
Pſal.30. comme parle l'Eſcriture, *comme déja morte dans leur cœur.* Tout cela neantmoins eſtoit ſans deſſein aucun de l'affliger, & ſans diminution de la haute eſtime qu'on conſervoit pour ſa rare vertu. Mais parce qu'elle vouloit toûjours plus faire qu'elle ne pouvoit, & qu'elle croyoit pouvoir davantage qu'on ne ſe perſuadoit, les meilleures de ſes amies la contrediſoient en toutes ſortes de rencontres, & la reprenoient meſme avec quelque ſorte d'aigreur. A tout cela cette humble Mere qui vouloit correſpondre à toute la grace & à toute la conduite de Dieu ſur elle, ſans y trouver aucun gouſt, croyoit eſtre obligée à ſe reduire en toutes choſes à tout ce qu'on vouloit, ſoit pour l'exterieur, ſoit pour l'interieur, à la façon d'une Novice de peu de jours, & la moins conſiderable de toute la Communauté. Ceux-là meſme qui avoient du pouvoir ſur elle, par le deſſein de contribuër à ſon repos, contribuoient auſſi bien que les autres à ſes peines & à ſes anneantiſſemens, luy ordonnant pour le bien de la paix, de garder en

tout le ſilence, & de ne plus penſer à rien qu'à ſa ſanté, ou à ſa perfection. Ce qu'on luy diſoit, parce que quand elle s'advançoit à vouloir faire quelque choſe de plus, par un effet de ſon ancien zele, ou par le deſir de rendre à ſes Sœurs quelque ſervice dont elle n'eſtoit plus capable, cela cauſoit des murmures, & luy attiroit quelque reprehenſion qui l'affligeoit comme ſi en effet elle eût commis quelque peché ſignalé. Elle recevoit neantmoins ces ordonnances & autres ſemblables qu'on luy faiſoit, avec beaucoup de reverence, & quoy qu'obligée durant quelque temps par l'Office de diſcrette qu'on luy avoit laiſſé par reſpect, & de Maiſtreſſe des Novices qu'elle exerçoit encore un peu auparavant, d'avoir ſoin des autres, & de dire ſes advis, elle ne le faiſoit pas: mais elle renouvelloit le Sacrifice qu'elle avoit fait pluſieurs fois en ſa vie, de mourir tout à fait à ſoy meſme avant que de mourir, ainſi qu'on l'a treuvé en un papier eſcrit de ſa main, où elle demande à Dieu le dépoüillemẽt total d'elle meſme, de ſon eſprit & de ſon jugement, & de toutes les choſes crées juſques aux plus ſaintes, & apres pluſieurs actes d'abnegation qui y ſont ſpecifiez, elle adjouſte celuy-cy.

Je crois devoir encores mourir au trop grand ſoin & « deſir que je reſſens du ſalut & de la perfection de mes « Sœurs, & que je dois les abandonner toutes à Dieu ſans « m'en plus occuper ſi fort que je fais. De ſorte qu'ayant « une fois ouvert la bouche pour en avertir charitablement une, ſur quelque petit manquement qu'elle commettoit ſans y prendre garde, cette bonne Mere vraiment humble & obeïſſante, s'en appercevant apres avoir dit la premiere ſyllabe, ne pourſuivit pas davantage, & en demeura là, tant elle ſe plaiſoit à ſe tenir dans l'eſtat d'humiliation, où Dieu la vouloit mettre ſans en ſortir ſous quel-

ques ſpecieux pretextes que ſa raiſon, ſon zele, ou le bien de la Communauté, ou l'amour de Dieu meſme luy puſſent ſuggerer au contraire. Il arrivoit auſſi fort ſouvent que celles de qui elle pouvoit recevoir du ſoulagement ou de l'appuy dans ſes peines, ne ſe trouvoient pas quelquesfois en pouvoir de l'écouter & de la ſecourir, de façon que cette vertueuſe affligée n'ayant aucun ſupport ny conſolation du Ciel ny de la terre, pouvoit s'approprier ce que dit le Prophete. *I'ay cherché qui me conſoleroit, & n'ay trouvé perſonne.* Mais quoy que toutes ces choſes luy fuſſent extrémement ſenſibles, elle demeuroit en la veuë de Dieu comme un Agneau ſous la main de celuy qui le tond ou qui le conduit à la mort, & elle n'ouvroit non plus que luy la bouche pour ſe plaindre, ou pour murmurer. Elle diſoit ſeulemẽt quelquefois ces paroles. *Humilions nous ſous la puiſſante main de Dieu*, quelques fois auec Job, le Seigneur nous avoit donné ces choſes, il nous les a oſtées, il a fait comme il luy a plû: ſon ſaint Nom ſoit beny. Elle ſe fortifioit ainſi par pluſieurs ſentimens tirez de la Sainte Eſcriture, & produiſoit des actes heroïques des plus excellentes vertus. Car dans toutes ſes détreſſes ſes confuſions & ſes amertumes de cœur, elle avoit toujours une ſerenité de viſage, & une façon douce & modeſte, qui inſpiroit la Devotion, ſans rien faire paroiſtre de ſes peines interieures, non plus que de celles qui luy venoient d'ailleurs. Pareille à un aſtre qui attaché au Firmament, fait paiſiblement ſa courſe, & donne reglement ſa lumiere, ſans eſtre alteré ny changé par tous les troubles qui arrivent icy bas.

Pſal. 68.

1. Petr. 5.

Il plût à Dieu que des ſept années de maladies & de ſouffrances qu'elle a endurées, les dernieres fuſſent les plus penibles. Car ſelon ce que les Medecins avoient ju-

gé long-temps auparavant, ſa maladie avoit des ſympto-
mes d'appoplexie & de paralyſie, les accidents de
laquelle ſe renouvelloient plus frequemment & plus vio-
lemmét. La malignité de cette humeur luy occupoit alors
le cerveau, & empeſchoit ſes organes de faire leurs fon-
ctions, en ſorte qu'elle parut quelques fois comme en
eſtat d'enfance, ſans eſtre neantmoins privée du juge-
ment qu'elle a toujours conſervé juſques à la fin, ſi ce
n'eſtoit par quelques intervalles quand l'humeur ſe ré-
pandoit plus abondamment : Dieu le voulant ainſi pour
accroiſtre encores par là ſon merite. Car dans cét eſtat
d'humiliation & de miſere, qu'elle a advoüé eſtre la cho-
ſe du monde qu'elle avoit le plus aprehendée, à cauſe de
l'impuiſſance où elle met l'ame de rien faire pour Dieu,
elle s'abandonnoit pourtant ſi entierement à luy, qu'el-
le acceptoit tout ce qui luy arrivoit, ſoit au corps ſoit en
l'ame, ſans vouloir ſeulemét eſtre plainte, ny deſirer d'être
en un autre eſtat que celuy où elle ſe voyoit reduite.
Elle continuoit ſes exercices ſpirituels, autant qu'il luy
eſtoit poſſible, elle alloit à l'Office Divin autant qu'el-
le y pouvoit aller ſur les bras de celles qui luy aidoient à
marcher, & ſi elle n'y alloit pas, elle le recitoit avec quel-
qu'une de ſes Sœurs. Ce qu'elle a fait juſques à l'extremité,
& juſques à ce qu'elle n'a plus eu le moyen de parler. Sa
memoire & ſon eſprit s'abaiſſoient à chaque jour : mais la
volonté *ſe glorifioit* comme dit le Saint Apoſtre *dans ſes* 2. Cor. 12.
infirmitez, & elle ne ſe mettoit point en peine de cacher ſa
pauvreté qu'elle voyoit comme parle le Prophete, *ſous la* Thre. 3.
main du Seigneur. Elle alloit à la moindre de la maiſon
porter ſon Breviaire, & demander par charité qu'elle luy
montraſt comment il falloit qu'elle diſt ſon Office, & pa-
reillement qu'elle fiſt ſon ouvrage : Car elle prenoit plai-

sir de faire voir en toutes choses l'incapacité où elle estoit de se conduire soy mesme. Elle avoit tant de satisfaction de s'exposer en cét estat dans la conversation avec toutes ses Sœurs, qu'un jour où il luy eschappa quelque parole qui sembloit un peu moins raisonnable, comme une Novice l'ayant entenduë s'en fut prise à rire par mégarde, une Ancienne qui estoit presente, la reprit serieusement du peu de respect qu'elle portoit à une personne qui avoit tant de merite, mais la bonne Mere qui recevoit toutes ces choses avec une extreme joye de son cœur luy dit, *vous estes trop sensible pour moy, je suis digne de mocquerie, elle a sujet de rire. Laissez-la prendre sur moy sa recreation.* Vne autre fois lors qu'elle desiroit encore aller avec la Communauté par l'affection qu'elle conservoit toujours d'être avec ses Sœurs, quelqu'une pour l'en divertir luy representa qu'on ne luy diroit rien, & qu'elle n'y auroit pas de satisfaction. Elle respondit, *ne faut-il aller qu'où l'on treuve de la satisfaction ? c'est pour cela mesme qu'il y faut aller afin de trouver l'occasion d'estre mesprisée & mocquée, puisque nous le meritons.*

Ses infirmitez passerent jusques au point qu'elle estoit toujours ou couchée dans son lict ou assize dans une chaize, & demeuroit dans la mesme posture où on l'avoit mise, sans qu'elle pust se remuer d'une place ny changer de situation. Cela luy causa des playes à la fin extrémement douloureuses en plusieurs lieux de son corps, & elle devint paralytique d'une partie de ses membres qui estoient déja demy morts pour les longues douleurs qu'elle y avoit endurées. Elle ne se pouvoit aider de ses bras, ny porter sa main à la bouche, & beaucoup moins se lever ny se tenir debout un moment. Deux de ses Sœurs de fois à autre la tenoient sous les bras, & la faisoient un peu

marcher afin de ſoulager en quelque maniere ſa grande laſſitude,& empeſcher que le reſte de ſon corps ne s'engourdiſt tout à fait. Les poſtures contraintes où elle s'étoit reduitte durant ſa vie, pour ſe mortifier & pour reſiſter au ſommeil durant l'Oraiſon, luy avoient beaucoup endommagé la taille: Elle en eſtoit toute pliée en deux, en ſorte que pour regarder les perſonnes, il falloit qu'elle levaſt en haut la teſte, & qu'elle ſe fiſt beaucoup de violence. L'humeur de l'apoplexie luy avoit oſté d'autre part le pouvoir de parler, à cauſe d'une veine qu'elle avoit ſous la langue qui eſtoit devenuë fort enflée, & empeſchoit qu'on ne puſt l'entendre qu'avec beaucoup de peine declarer. Quand elle vouloit exprimer ſon mal, ou ce qu'elle avoit dans l'eſprit, il falloit deviner, ou lire dans ſon cœur, & ſur ſon viſage ce qu'elle vouloit dire pour y aporter du ſoulagement. Il n'y avoit que quelques Religieuſes qui eſtoient toujours auprez d'elle, qui comme les amis de Job jugeoient de ſa douleur par quelques ſignes exterieurs, & par quelques mots entrecouppez qu'elle formoit comme elle pouvoit pour declarer ſa conſtante reſignation ſous le bon plaiſir de Dieu, diſant ſouvent ceux de David, [*Iuſtus es Domine & rectum judicium tuum.*] *Vous eſtes juſte, ô Seigneur, & voſtre jugement eſt juſte:* Ou ceux de noſtre Seigneur, *Ita pater, &c.* *Oüy, mon Pere, parce qu'il vous a ſemblé bon il ſera fait ainſi:* Ou d'autres ſemblables que nous avons cy-deſſus rapportez. *Pſal.* 118.

La conformité que noſtre Seigneur luy donnoit avec ſoy, eſtoit ſi grande & ſi univerſelle, qu'on euſt pû verifier en elle ces paroles du Prophete, *Qu'il n'y avoit rien en elle qui n'euſt ſa bleſſure, & qui ne fuſt un ſujet de douleur.* Mais pour porter cette reſſemblance juſques au dernier point, *Iſa.*

il permit que parmy tant de personnes qui avoient une si haute idée, & une si parfaite connoissance de ses vertus admirables, il se rencontra quelques esprits assez peu éclairez dans les voyes de Dieu, ou assez faciles à estre changez par leurs propres foiblesses, pour douter si une conduite si extraordinaire n'estoit point dans le vray un effect de la Justice de nostre Seigneur, qui vouloit punir quelques deffauts particuliers qu'on n'avoit pas assez bien connus durant sa vie, & qu'elle-mesme n'avoit pas pris assez de soin de corriger. Et comme on ne l'auoit jamais blasmée d'autre chose que de son excés de ferveur & de zele à soûtenir l'exacte observance de ses Regles, & n'user d'aucune condescendance pour les autres non plus que pour soy-mesme, ils ne furent pas fort empeschez de croire qu'en effect des épreuves si severes & si longues, comme estoiét la cessation apparente des lumieres & des consolations spirituelles qu'elle recevoit de Dieu, la privation de tous les talents naturels de son esprit, & la suspension mesme des organes du corps, estoit un chastiment que nostre Seigneur exerçoit sur elle pour luy faire souffrir icy son Purgatoire, à cause de la trop grande severité dont elle avoit usé, & pour les peines qu'elle avoit fait souffrir aux autres.

Il fut aisé que des pensées, des soubçons, & des jugemens, on passast jusques aux paroles, & que premierement en secret, puis en commun, & apres en public, on se dist l'une à l'autre, que Dieu avoit voulu mõtrer par cét exemple l'indulgence & la condescendance que les Superieurs doivent avoir pour leurs inferieurs, sur le modelle du Souverain Superieur, & du Pasteur universel de tous, qui a dit, *Matt.* 11. *Que son joug estoit doux, & son fardeau estoit leger.* A tout cela on adjoustoit d'autres paroles encores plus penetrantes

tes, ſur des choſes qui pouvoient avoir deſpleu à quelques-unes, comme les meilleures choſes ne plaiſent pas à tous également, & que les plus vertueux auſſi de leur coſté, ne ſont pas de tout point impeccables. Mais le plus faſcheux, & la derniere épreuve pour la patience de cette pauvre affligée, fut que tous ces diſcours ne luy furent pas entierement inconnus. Ces ſentimens ne luy furent pas auſſi judicieuſement cachez, comme ils eſtoient mal fondez. Elle s'apperceut que quelques-unes ſembloient avoir du refroidiſſement pour elle, & comme ſa plus grande affection avoit toûjours eſté pour ſes Sœurs, le mécontentement qu'elle crut avoir donné à quelques-unes, fut la bleſſure mortelle qui luy perçoit le cœur autant de fois que leur veuë & leur approche luy en faiſoient renaiſtre la memoire. Elle ne s'en pouvoit neantmoins à ſon ſens, prendre qu'à ſoy-meſme. Car elle eſtoit ſolidement perſuadée que toutes eſtoient infiniment meilleures qu'elle, & ſa conſcience luy eſtoit un garant bien fidelle, que jamais elle n'avoit manqué, ny d'amour, ny de tendreſſe, ny d'eſtime pour aucune, & qu'en tout ce qu'elle avoit fait elle n'avoit conté que ſur les grands deſirs & les diſpoſitions que chacune luy faiſoit paroiſtre pour tendre avec la grace de Dieu, aux vertus les plus parfaites de ſa vocation. Parmy tout cela neantmoins elle ſe faiſoit une conſolation inconnuë à toute la nature, de ſe voir reduite pour ſes fautes, comme elle s'imaginoit, à participer encore en cette maniere aux humiliations de celuy qui n'ayant pû jamais faillir, a fait dire de ſoy par ſon Prophete, [*Ego ſum vermis & non homo : opprobrium hominum, & abjectio plebis.*] *Ie ſuis un ver de terre, & non un homme : l'opprobre des hommes, & le rebut du peuple.* *Pſal. 21.*

Cette maladie luy cauſoit de grandes privations, entre

lesquelles celle des Sacrements luy estoit la plus sensible: parce que c'estoit de là qu'elle prenoit toutes ses forces. Elle la portoit neantmoins avec une humilité & une resignation merveilleuse, & elle recevoit avec patience les refus qui luy en estoient faits, s'en estimant indigne. Une fois entre autres qu'elle fondoit en larmes, la Mere Infirmiere s'approcha pour sçavoir ce qu'elle deploroit si fort. Elle luy dit, *c'est de ne pouvoir me souvenir des fautes que j'ay faites pour m'en confesser & pour communier.* Tout ce que put faire la charitable Infirmiere, fut de luy promettre sur le champ de luy écrire sa Confession: ce qu'elle fit, non pas pour le besoin qu'elle crut qu'en eut la malade; car elle estoit trop instruite de la pureté de son ame, mais seulement pour satisfaire au desir qu'elle luy en faisoit paroistre. Les Superieures estans fort empéchées, si elles la laisseroient communier à cause qu'elle ne pouvoit parler pour se confesser, en demanderent advis à des personnes de conscience, & sur tous à Monsieur le Doyen de l'Eglise de nostre Dame de Paris, leur Superieur, qui connoissoit particulierement l'innocence & la pieté de la malade. Tous furent d'avis, & luy par dessus tous, que dans les temps où son esprit seroit libre, on la fist communier sans crainte aucune, parce qu'on estoit depuis long-temps trop bien persuadé des excellentes dispositions de son ame: Et on remarquoit que nostre Seigneur luy accordoit cette consolation principalement dans les solemnitez pour lesquelles elle avoit eu une plus particuliere devotion. On prenoit toûjours soin de l'interroger auparavant pour reconnoistre son estat: mais jamais on ne luy demandoit si elle vouloit communier qu'elle ne répondist toûjours que c'estoit son unique desir. Un jour qu'elle estoit descenduë pour cela, on luy vint dire,

ſans luy en apporter d'autre cauſe, que ce ſeroit pour une autre fois. A ce mot elle ſe retira humblement ſans rien témoigner de la peine qu'elle avoit euë de deſcendre, & qui eſtoit telle, que ne pouvant marcher il falloit deux perſonnes pour la ſouſtenir. Le meſme luy arriva une autre fois, lors qu'eſtant proche de la feneſtre pour recevoir la Sainte Hoſtie, elle fut retirée trop promptement par la Sœur qui la ſoutenoit, & qui croyoit qu'elle euſt cómunié. La bonne Mere ne dit rien, & ſe laiſſa conduire à ſa place la larme à l'œil, ſans demander pourquoy on la retiroit du lieu d'où elle attendoit ſon bonheur. Le Sacriſtain vint avertir qu'elle n'avoit pas receu la Cómunion, & elle dit qu'il eſtoit vray, mais qu'elle avoit crû que l'obeïſſance ne l'avoit pas voulu, elle adjouſta; *I'ay bien merité cette privation, pour en avoir autres fois trop ſouvent mal uſé.* Cette reſponce edifia beaucoup celles à qui elle fit paroiſtre tant de douceur & tant d'humilité, & elle alla en ſuitte avec plus de merite à la Communion qu'elle receut avec la meſme paix du cœur, qu'elle l'avoit quittée.

Quand elle fut reduite à ne pouvoir plus ſortir de l'infirmerie, les Superieures luy donnerent une Religieuſe Ancienne, & quelqu'autre pour demeurer avec elle. Toutes deux ne l'entretenoient que de Dieu & des choſes Celeſtes, car elle ne pouvoit trouver de ſatisfaction en aucune autre choſe. Ce qui paroiſſoit bien lors qu'on vouloit la divertir par quelques diſcours moins ſerieux, car elle tournoit auſſi toſt la teſte d'un autre coſté, montrant qu'elle avoit ſi fort oublié les choſes de la terre, qu'elle ne pouvoit entendre qu'avec ennuy, ce que l'on en diſoit. Dans une occaſion particulierement où pluſieurs étoient allées la viſiter pour la divertir, la Mere Prieure prenant

garde qu'elle estoit dans un profond silence l'avertit, de se réveiller sur quelque chose qui pouvoit la réjouïr. Elle respondit en souspirant! *Helas! je n'oze quasi parler crainte de dire quelque chose qui ne soit pas agreable à Dieu. Mais si vous avez à nous dire quelque chose qui nous apprenne la maniere de luy plaire parfaitement, je me mettray volontiers de la partie.* Ce qui fit bien voir que son silence ne procedoit pas toujours de ses infirmitez, mais qu'il venoit bien souvent du soin de conserver son cœur & sa langue pure de tout ce qui peut soüiller l'ame. En effet lors qu'on commençoit à luy parler de Dieu, son visage paroissoit tout joyeux, & encores qu'elle ne pust facilement respondre, elle écoutoit avec allegresse, & cela seul la pouvoit recréer. Vne fois que l'on discouroit auprez d'elle de ce que les Martyrs ont souffert pour Dieu, & pour son Eglise, on luy demanda, *Hé bien, que feriez vous si on vous disoit presentement, il faut que vous renonciez à la foy, ou que vous mouriez par d'horribles tourments?* Elle respondit d'un ton & d'un visage qui marquoient encore sa premiere generosité: *Ha! plutost mille morts*, elle n'en put dire davantage: mais ses larmes témoignerent l'ardant desir qu'elle en avoit dans le cœur. Elle disoit une autre fois, *Helas! je ne fais rien pour Dieu*: on luy repartit; *mais ne souffrez vous pas volontiers pour son amour?* elle répondit, *oüy-tout ce qui luy plaira, & tant qu'il luy plaira*, & au lieu que toute sa vie elle avoit desiré avec tant d'ardeur, *d'estre delivrée de son corps pour estre unie avec* JESUS-CHRIST, maintenant que ce mesme corps luy estoit insupportable par les douleurs, & par les humiliations qu'il luy apportoit, elle s'offroit à souffrir mille fois davantage, & demeurer ainsi jusques à la fin du monde, sans vouloir que les Religieuses qui l'alloient visiter, ny ses amis, demandassent autre.

Philip. 1.

choſe à noſtre Seigneur pour elle, que l'accompliſſement de ſa Sainte volonté, ſans aucune reſerve ny diminution. Le deſir meſme ſi vehement qu'elle avoit toujours eu de jouïr de Dieu, & de ſon Paradis, eſtoit comme abſorbé dans celuy qu'elle reſſentoit encore plus ardant de voir ſa Sainte volonté parfaittement accomplie.

Les Religieuſes qui de temps en temps alloient la viſiter, gouſtoient toûjours une devotion ſenſible, dautant qu'il ſortoit de toutes ſes paroles & de toutes ſes actions comme un baume celeſte qui exhaloit la ſainteté, & on eſtimoit en la regardant voir une ſainte en la terre, ou converſer avec un Ange du Ciel. Au deffaut de la voix, elle témoignoit par les careſſes d'une mere envers ſes enfans, la tendreſſe qu'elle conſervoit pour toutes dans ſon cœur: Et d'une façon plus aimable qu'on ne la peut exprimer, elle leur donnoit le baiſer de paix, qui à la verité les excitoit à la compaſſion de la voir dans une ſi grande extrémité de douleurs & de ſouffrances, mais qui leur donnoit à meſme temps une merveilleuſe joye de la reconnoiſtre ſi ſoûmiſe & ſi conforme aux volontez de Dieu. Une ancienne Religieuſe luy parla d'une pratique de vertu qu'elles avoient autrefois concertée enſemble dans le temps de leur Noviciat. Qui des deux ſeroit plus ſoigneuſe de faire toutes ſes actions par le principe de la plus grande gloire de Dieu. La devote malade luy répondit, qu'elle avoit toûjours continué à le faire, & qu'il y avoit longtemps qu'elle le faiſoit ſans peine ny ſans contrainte aucune, ce qui édifia beaucoup cette fidelle compagne, de trouver tant de vertu dans un corps ſi conſommé de maladies, & dans un eſprit qui pour tout le reſte ſembloit ne retenir rien de ſa premiere vigueur. Mais c'eſt auſſi ce qui nous perſuade que s'eſtant donnée tant de fois à noſtre

Seigneur,& eſtant demeurée ſi fidelle à ſa grace, ce Dieu de bonté continua d'agir plus efficacement en elle,quand les forces naturelles luy manquerent , pour luy faire éprouver ce que demandoit le Prophete avec tant d'inſtance, [*Cum defecerit virtus mea,ne derelinquas me.*] *Quand mes forces auront manqué, ne m'abandonnez pas.*

Pſal. 71.

De l'extremité de ſa maladie, & de ſa ſainte mort.

CHAPITRE XXXV.

ENfin noſtre Seigneur voulut tirer à ſoy ſa chere Eſpouſe, & la recompenſer du long martyre qu'elle avoit enduré avec tant de patience & de reſignation. Ce jour tant de fois deſiré par cette ame navrée d'amour pour Dieu, eſtant proche, apres qu'elle eut entendu la ſainte Meſſe,& communié en la Chappelle des malades, qui fut la derniere fois qu'elle receut ce divin Sacrement, le quatorziéme de May de l'année 1665. jour de l'Aſcenſion de noſtre Seigneur,qui vouloit par luy-meſme la diſpoſer à le ſuivre bien-toſt dans le Ciel, il permit que ſes maux augmenterent de beaucoup, & qu'une groſſe fiévre la prît avec des redoublemens violens, & une inflammation de gorge & de poitrine. Tous ces maux compliquez, luy durerent depuis l'Aſcenſion quatorziéme de May, juſques au dix ſeptiéme de Juin de la meſme année, qui fut celuy de ſa mort:Et les forces de ſon corps & de ſon eſprit diminuant tous les jours, luy oſterent la conſolation de communier depuis, quoy qu'elle euſt ardamment deſiré d'avoir encores le bon-heur le jour de la Pentecoſte de recevoir le Corps & l'Eſprit de noſtre Seigneur au jour au-

quel il avoit envoyé son S. Esprit à son Eglise qui est son Corps mystique. Mais elle ne le put faire, non pas mesme en viatique, à cause qu'elle entra dans une lethargie dont on ne put la faire revenir, quoy qu'on y employast les derniers remedes, & qu'on fist les plus grands efforts pour luy donner cette consolation: Nostre Seigneur le permettant ainsi pour consommer son Sacrifice, & voulant qu'elle fust comme luy privée à cette derniere heure de la presence sensible de son Dieu.

Il se contenta sans doute de ce que toute la vie de cette Servante fidelle n'avoit esté qu'une continuelle preparation à ce dernier moment, & à la venuë de cét Espoux celeste. Il voulut encores peut-estre nous apprendre, comme elle avoit parfaitement bien mis en pratique ces paroles qu'elle avoit appriſes de luy. *Veillez & priez: car vous ne sçavez quand le Seigneur viendra.* Elle les avoit si bien compriſes qu'elle disoit fort souvent, que le meilleur moyen pour se rendre ce dernier jour favorable, estoit de se rendre si amie de son Juge, qu'il prist sur soy-mesme le soin de deffendre la cause de sa pauvre creature, & que de Juge il devint son Advocat & son Protecteur. Pour ce sujet elle avoit mis tout son cœur à luy plaire uniquement, & à se purifier, & s'enrichir tous les jours par des œuvres & satisfactoires & meritoires. De plus elle avoit passé un accord special avec nostre Seigneur pour estre assistée de luy en cette derniere heure: Et pour cela elle avoit fait depuis tres-long-temps des devotions particulieres pour honorer son agonie en la Croix. En suite dequoy, elle faisoit un fonds merveilleux de confiance, sur cette union qu'elle avoit avec JESUS agonisant, luy recommandant par là sa derniere agonie, & le suppliant d'estre present pour la secourir contre ses ennemis invisibles en cét important Mat. 25.

combat. Meſme dans la pluſpart de ſes Communions,& principallement depuis ſes grandes maladies, elle avoit preſque toûjours receu noſtre Seigneur comme pour viatique,& comme pour la derniere fois: Et elle avoit à chaque fois eſté dans l'attente de ce bien-heureux jour qui la devoit enfin mettre en poſſeſſion de ſon ſouverain bonheur.

On fit neantmoins tout ce qui fut poſſible pour la réveiller de cette profonde lethargie, & à force de la tourmenter elle eut quelque peu d'intervalles; mais qui ne furent pas d'une fort longue durée, & qui n'eurent pas une parfaite liberté de raiſon. Au meſme inſtant neantmoins qu'elle en eut aſſez pour former quelques paroles, les ſentimens qu'elle avoit dans ſon cœur ſe declarerent en employant ce qu'elle avoit de forces pour faire une humble, mais fervante inſtance qu'on ſe preſſaſt de la communier, parce qu'elle prevoyoit bien que le temps ſeroit court, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ſi on vouloit ménager l'occaſion de luy procurer cette ſignalée faveur. Cependant de quelque diligence qu'on puſt uſer pour luy faire recevoir au moment le plus proche de ſa mort cette conſolation qu'elle avoit ſi ardamment ſouhaittée, on ne pût avoir aſſez de loiſir pour faire appeller les perſonnes qui eſtoient neceſſaires & tenir toutes choſes preſtes, que la malade ne retombaſt encores dans ſon aſſoupiſſement, dont elle ne fut point délivrée aſſez conſiderablement, pour luy donner dans le Sacrement l'Autheur de la vie, qu'elle devoit apparemment bien-toſt poſſeder clairement en la terre des vivans.

Tout cela ſe paſſa trois jours avant ſa mort, dans leſquels la Reverende Mere Marie Elizabeth de Rantzau, l'alla viſiter, & luy dit, Qu'elle l'eſtimoit bien-heu-

reuſe

reuſe d'eſtre ſi proche du terme qu'elle avoit tant de fois deſiré, afin de joüir de la preſence de celuy qui fait toute la felicité d'une ame Chreſtienne & Religieuſe : Et puiſque l'Egliſe chantoit des Cantiques d'actions de graces & de loüanges, au jour que ſes enfans les Martyrs avoient conſommé leur Sacrifice, elle venoit ſe réjoüir avec elle de ce qu'elle alloit bien-toſt faire quelque choſe de ſemblable, & que par l'ordre de Dieu, ſon ſaint Amour allant reduire ſon corps en cendre, feroit revivre eternellement ſon ame bien-heureuſe à la ſuite & en la compagnie de l'Agneau immaculé. La malade ſe prit à ſouſrire à cette parole, & regarda fixement celle qui luy annonçoit ou qui luy confirmoit une ſi agreable nouvelle. Et la meſme Mere la voyant en cét eſtat, au lieu de dire les recommandations de l'ame, commença auſſi-toſt, *Laudate Dominum omnes gentes* : ce que toutes celles qui eſtoient preſentes pourſuivirent d'un meſme accord avec elle. La malade montra encore qu'elle ſe joignoit de cœur avec toutes ſes Sœurs, faiſant paroiſtre une admirable gayeté ſur ſon viſage, avec un regard tendre, & un aſpect tout-à-fait Angelique, qui reſſentoit un avant gouſt du Paradis, & élevoit l'ame à la Patrie celeſte. La meſme choſe eſt arrivée pluſieurs fois à d'autres, qui s'approchant de la mourante avec compaſſion & avec regret, s'en retiroient toutes embaumées des ſentimens de joye & de devotion : Il y eut meſme une Novice qui n'avoit pas encore l'habit, & qui demanda pour une grace ſinguliere, d'aller viſiter cette Mere qu'elle n'avoit jamais veuë, & qui tendoit à la fin. Ayant eſté auprés d'elle quelque peu de temps, elle fut ſi puiſſamment touchée, & remplie d'une onction ſi douce, qu'en ſortant de la chambre les larmes aux yeux, elle dit à ſa Maiſtreſſe, Qu'elle ne doutoit plus que Dieu ne fuſt *Pſal. 116.*

d'une façon bien éminente dans cette ſainte Ame, puis qu'il en faiſoit ſi promptement & ſi viſiblement ſentir les effets, & que par cette veuë elle éprouvoit en ſoy meſme un ſi grand deſir d'eſtre deſormais toute à Dieu, qu'elle pouvoit aſſez le benir de l'avoir appellée à un Ordre, où par experience elle connoiſſoit qu'on apprend à faire une ſi heureuſe fin.

Le Mardy qui fut le feiziéme du meſme mois, la mourante s'éveilla un peu ſur les trois heures apres midy, & jetta un grand ſoûpir. A l'inſtant une ancienne Religieuſe qui eſtoit toûjours auprés d'elle, & qui veilloit inceſſamment ſur elle, s'approcha & luy dit, *Ma chere Mere, dites* JESUS, MARIA: elle le fit & reïtera par trois fois ces deux noms ſacrez, mais ſi bas qu'à peine la pouvoit-on entendre, auſſi furent-ils ceux qui luy fermerent la bouche, & les dernieres paroles qu'elle forma avant que de mourir. Toutes celles de ſes Sœurs qui eſtoient auprés d'elles, luy aydoient à faire des actes de Foy, d'Eſperance, & de Charité, & les autres qu'on a couſtume d'inſpirer aux moribonds en ces precieux moments: Et elle témoignoit par des ſignes qu'elle entendoit bien leurs paroles, & qu'elle s'uniſſoit autant qu'elle pouvoit à ce qu'elles luy diſoient, quoy qu'elle ne le puſt exprimer autrement que par des ſoûpirs aſſez foibles, & par quelques regards languiſſans. Le ſoir du meſme jour elle receut l'Extréme-onction, où toute la Communauté fut preſente qui prioit ſans ceſſe pour celle à qui chacune ſe trouvoit obligée du bon-heur de la Religion, y ayant eſté receuë ou inſtruite par elle, & comme elle n'eſtoit pas encores prés de paſſer, pluſieurs ſe retirerent apres avoir achevé les prieres qu'on dit ſur celles qui ſont en cét eſtat. D'autres qui demeurerent pour la ſervir les continuerent toûjours, & témoigne-

rent le lendemain matin qu'elle avoit beaucoup enduré toute la nuict, parce que l'inflammation qu'elle avoit au dedans de la gorge & de la poitrine estoit si ardante, que quand on luy faisoit prendre du boüillon, ou quelqu'autre liqueur, on entendoit un son pareil à celuy qu'on entend quand on jette de l'eau sur la braise, & que ce peu qu'elle prenoit, estoit aussi-tost consommé qu'elle l'avoit pris.

Elle demeura tout le temps dans cette lethargie, & elle perdit entierement l'oüye, la veuë, & la parole, l'ardeur de la fiévre la consumant toûjours jusques au Mercredy dix-septiéme qu'elle expira enfin sur les quatre heures du matin, & quitta cette vie si penible, & si triste pour elle, afin d'entrer en celle de son divin Espoux, & de posseder en luy ce qu'elle avoit si long-temps desiré, si ardamment aimé, & si soigneusement cherché: En sorte que nous pouvons bien luy appliquer ce que l'Eglise chante en la Feste de sa Bien-heureuse Patronne sainte Agnes, [*Ecce quod concupivi jam video; quod speravi jam teneo: illi sum iuncta in cœlis, quem in terris posita tota dilectione quæsivi.*] *Ie voy maintenant ce que i'ay desiré; ie possede ce que i'ay esperé: ie suis unie dans le Ciel à celuy qu'estant sur la terre, i'ay cherché avec toute l'ardeur de mon cœur.*

Plusieurs Religieuses qui eurent le bon heur de l'assister en ce dernier passage, & de luy rendre comme à leur vraye Mere, tous les devoirs de veritables Filles, apres sa mort remarquerent que son visage qui estoit changé par l'ardeur de la fiévre, & par la longueur de la maladie, revint dans sa premiere beauté. On reconnoissoit en elle tout ce qu'on y avoit veu d'agreable, de modeste, de doux, & de gagnant durant tout le cours de sa vie. On ne pouvoit se lasser de la regarder, & de remarquer toûjours en

elle cette façon qui donnoit encores plus de tendreſſe & de veneration en la voyant morte, que quand elle eſtoit vivante. Chacune ſe mettoit à l'entour d'elle, & faiſoit des lamentations de la perte que toutes avoient faite. Chacune racontoit les vertus qu'elle avoit admirées, & rapportoit ce qu'elle luy avoit veu faire, ou dire, ou pâtir en ſa vie. Les unes luy baiſerent les mains, & les autres les pieds avec reverence. On couppa de ſes cheveux & de ſes habits, pour les garder comme des Reliques. Les unes luy faiſoient toucher des Croix, des Chappelets, & des Images. Toutes la publioient une Sainte, & ſe diſoient les unes aux autres, *Nous perdons aujourd'huy noſtre threſor, noſtre conſolation, & noſtre ſupport, en perdant une Mere qui s'eſt toute conſommée pour le ſervice de Dieu, & pour celuy de noſtre pauvre Communauté.* L'on ſentoit de la joye & de la devotion de ſe voir dans ſa Chambre, qu'on honoroit preſque comme un lieu Saint, & on regardoit cette admirable deffunte comme un Temple du S. Eſprit, devant lequel on prioit avec plus de ferveur & de confiance en Dieu que jamais.

Son viſage fut tiré en moulle par la Reverende Mere Angelique de S. Jean, Religieuſe de Port-Royal, qui eſtoit pour lors en ce Monaſtere de l'Annonciade Celeſte par l'Ordre de Monſeigneur l'Archeveſque, dans le temps où pluſieurs autres Religieuſes du meſme Convent de Port-Royal furent miſes par le meſme ordre en diverſes autres Maiſons du Dioceſe. Et en verité on raconte avec beaucoup de reconnoiſſance, que cette fille habille & adroite parfaitement en cét Art de tirer en plaſtre & en cire des viſages, s'offrit tres volontiers à rendre cét office de charité à la Communauté où elle eſtoit, voyant l'eſtime generale qu'on avoit de la rare vertu & de la ſainteté commu-

nément recõnuë de cette digne Mere, & les larmes qu'on répandoit autãt pour le regret de l'avoir perduë, que pour le desir de conserver la memoire de ses admirables actiõs. Ce fut pourquoy ne pouvant posseder plus long-temps sa personne, elles desiroient toutes ardemment de garder au moins son Image. Et c'est sur ce modelle, que le moins mal qu'il a esté possible, on a gravé le portrait qu'on a mis au commancement de ce Livre. Car pour en avoir un veritable & parfait des graces & des vertus de cette illustre defunte, il faudroit l'aller prendre dans le Cœur de Dieu mesme qui l'avoit si abondamment ornée de ses dons: ou dans celuy de ses Filles qui par le soin qu'elles prennent de l'imiter, la font revivre apres sa mort plus excellemment & plus heureusement que les Peintres & les Graveurs ne la pourront jamais representer.

Elle fut inhumée au mesme endroit où la Reverende Mere Marie-Jeanne Magdelaine, premiere Superieure de ce Monastere, avoit esté mise il y avoit trente ans. Et ce fut une pensée bien consolante, & bien fondée dans l'esprit de toutes les Religieuses, que ces deux grandes Servantes de Dieu, apres avoir long-temps vescu ensemble sur la terre dans une tres-estroite union, apres avoir pratiqué d'un mesme esprit tous les exercices de la Religion, fondé leur Ordre dans la France, & Gouverné leur premier Monastere dans Paris, auront un nouveau surcroist de joye dans le Ciel, en voyant leurs Corps reposer dans un mesme Tombeau, jusques à ce qu'estans reunis à leurs ames en la Resurrection generalle, elles se retrouvent toutes deux entierement jointes avec Dieu dans la gloire des Saints, où la charité qui sera parvenuë à sa derniere plenitude, ne sera plus sujette à aucune separation.

Des graces extraordinaires qui paroiſſent avoir eſté accordées à la Mere, ou obtenuës par ſon moyen.

CHAPITRE XXXVI.

LEs miracles ne ſont pas des ſignes concluans infailliblement pour la ſainteté. Auſſi ne ſont ils pas abſolument neceſſaires pour faire reconnoiſtre les Saints. Les pecheurs en ont fait, & quelquesfois meſme de plus grands que ceux qu'ont fait les Juſtes. Judas a gueri des malades, & a chaſſé les Demons. Baalam, & Saül, & Caïphe ont dit des Propheties: & ceux qui ne ſuivoient pas le Fils de Dieu, n'ont pas laiſſé de faire en ſon nom des œuvres merveilleuſes. Au contraire, ſaint Jean le plus grand entre les enfans des hommes, ne fit jamais aucun ſigne, parce qu'au ſentiment des Peres, il fut luy meſme un aſſez grand miracle. Et le Sauveur du monde a bien voulu que ſes Diſciples, comme il l'avoit promis, en ayent operé en ſon nom de plus grands, que ceux qu'il avoit operez luy meſme durant ſa vie par ſa propre vertu.

Matt. 7. *Num.*24. 1.*Reg.*19. *Ioan.* 11. *Ioan.* 9. *Ioan.* 10. *Ioan.* 14.

Les choſes merveilleuſes qui paſſent le pouvoir ordinaire de la nature ne laiſſent pas pour cela d'eſtre toûjours des marques éclatantes de l'amour que Dieu a pour ſes Saints, & des preuves illuſtres du credit que leurs vertus ont aquis auprez de ſa bonté. Noſtre Seigneur a dit *qu'il glorifiera ceux qui l'auront glorifié :* & le Prophete adjouſte *qu'il fera la volonte de ceux qui le craignent.* Pour cela, il honore ſes Saints, operant en eux, ou par eux, des choſes qui paſſent le pouvoir de la nature: & il accomplit leur volonté en leur accordant l'effet de leurs demandes, ou celuy qu'on eſpere obtenir de luy par leurs merites. Cela eſt ſi vray, que ce don d'operer des miracles, a toûjours eſté comme un appanage aſſeuré

1. Reg. 2. *Pſal.*144

de l'Egliſe de Dieu. Le Sauveur luy en legua le pouvoir, quand il partit de ce monde pour retourner à ſon pere: & ç'a toujours eſté l'une des marques qu'on a produittes pour prouver l'aſſiſtance infaillible que ſon eſpoux luy a promiſe juſques à la fin des Siecles. *Mar.* 16.

Cependant on ſçait bien qu'il n'appartient nullement aux particuliers de s'en faire juges, ny de les authoriſer par leurs propres témoignages. Les levres du Preſtre, dit le Saint Eſprit, ſont eſtablies de Dieu pour eſtre les Gardiennes de la ſcience, & c'eſt de ſa bouche que le reſte du monde doit prendre la Loy. L'Egliſe a juſtement reſervé cette puiſſance aux Prelats dans les lieux ſoumis à leur conduitte, & au ſouverain Pontife dans toute l'etenduë de la terre. Suivant ce principe nous ne rapporterons en ce lieu quelques unes des choſes qui ont paru extraordinaires en cette Mere, que comme un ſimple recit de ceux ou de celles qui les ont eſtimées eſtre telles. Ou tout au plus, pour donner ſujet de les faire examiner par ceux qui en ont le pouvoir, ſi Dieu leur en inſpire quelque jour la penſée: & juſques à tant qu'ils les ayent approuvées, on n'entend y donner aucun autre credit que celuy de la bonne Foy qui eſt dans le cómerce des hómes. Les Saints meſmes en ont ainſi uſé écrivant les vies de ceux qui les ont precedez. Saint Athanaſe & S. Hieroſme, l'ont fait en celle de Saint Antoine. Saint Gregoire, en celle de Saint Benoiſt, & de pluſieurs autres. Saint Bernard en celle de Saint Malachie: & dans celle de Saint Bernard, ſon Compagnon fidele qui l'a ſuivy dans tous ſes voyages, & qui a eſté témoin de toutes ſes merveilles. Apres cette declaration tres-juſte & tres-veritable, il a ſemblé qu'on pouvoit ſuivre le conſeil de l'Ange qui diſoit à Tobie. *Il eſt bon de garder le ſecret des Roys, mais il n'eſt pas* *Pſal.* 36. *Tob.* 12.

moins honorable de raconter les merveilles de Dieu.

Dés le commencement cette fille fut un enfant de prieres comme nous avons dit ; & ces feux qui sembloient entourer sa Mere quand elle estoit enceinte d'elle, & qui furent vûs par son Confesseur, estoient des presages des flammes de l'amour Divin qui devoit brûler dans le cœur de cette fille, & de la lumiere que sa bonne vie & sa reputation devoient apporter apres elle.

Les gueriſons que dans son aage le plus tendre elle donnoit à ses petits maux par de l'eau Benite, n'estoient pas de petites marques de sa grande Foy, & le mesme remede qui n'operoit pas les mesmes effets en ses compagnes à qui elle conseilloit d'en user comme elle, montroit bien qu'elle se distinguoit d'avec elles par une Foy qui estoit de la nature de celle à qui Dieu a promis des merveilles.

Mais rien ne parut plus merveilleux que la prompte gueriſon qui se vit en la perſonne de sa Superieure, la Mere Marie Jeanne Magdeleine, & que nous avons raportée plus au long dans le Chapitre de son obeïſſance ſur le témoignage du Reverend Pere Jaquinot, Provincial des Peres Jeſuites : Et cette mesme Superieure assura le Reverend Pere, que ce n'estoit pas la premiere fois qu'elle avoit éprouvé que nostre Seigneur accordoit de semblables faveurs aux prieres de cette Fille. Elle eût pû mettre encore en ce rang & conter pour telle, si elle en eust eû pour lors connoiſſance, la prolongation de sa vie, que cette bonne Mere avoit obtenuë de Dieu, au moins pour l'eſpace de douze ans, comme nous avons dit au Chapitre treiziéme, afin qu'elle souſtint sa Communauté qui en avoit un beſoin preſſant dans ſes commencements. Car l'effet fut ſi juſte & ſi meſuré avec

ſa

ſa priere que le terme de la vie ne paſſa point celuy des douze années qu'on avoit expreſſement demandées à Dieu, la meſme Mere ſolicitée de prier une autre fois pour obtenir la continuation de la meſme grace, s'excuſa en diſant qu'elle n'oſoit prendre une hardieſſe pareille à la premiere, n'en ayant point de mouvement particulier. Car il eſt ordinaire aux Saints de ne rien entreprendre auprez de noſtre Seigneur, à moins de reſſentir une inſpiration ſecrette qui leur declare ſa volonté, & à moins que d'avoir cette marque que leur demande luy ſera agreable, ils n'oſent pas ſeulement en concevoir le deſir. Entre quelques effets dont la Mere Prieure fit recit au Reverend Pere Jaquinot qui, depuis en aſſeura pluſieurs fois des perſonnes tres-dignes de creance, nous pouvons mettre la gueriſon non moins merveilleuſe que prompte de cette bonne Sœur qui avoit une douleur tres-violente à un genoüil comme nous avons dit au Chapitre 21. Car elle ſentit un ſoulagement manifeſte tandis que la Mere la touchoit, & en eſtant guerie entierement peu de temps apres, elle n'attribua ſa parfaitte ſanté qu'aux meſmes prieres, non plus que la fin d'une autre maladie interne, que nous avons auſſi raportée dans le meſme Chapitre, en parlant de la charité qu'elle avoit pour ſes prochains.

Vne autre Religieuſe aſſure que ſe tenant redevable du bon-heur de la Religion aux prieres & aux ſoins de cette charitable Mere, elle y avoit eu ſon recours ordinaire dans des beſoins qu'elle en avoit reſſentis ſur la fin de ſon Noviciat, & au commencement de ſa Profeſſion. Elle fut tourmentée d'une douleur de teſte ſi extraordinaire, qu'à ſon ſentiment elle n'avoit point de parolles qui la puſſent égaller. Tout ce qu'elle en pût dire, c'eſtoit

qu'elle luy ſembloit paſſer tous les maux qu'elle avoit jamais ſoufferts, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y ait aucun genre de ſuplice qui ne luy eut eſté plus ſupportable. De ſorte que la plus grande grace qu'elle euſt pû demander à Dieu, s'il ne vouloit pas diminuer ſon tourment, c'eſtoit qu'il finiſt ſa vie: Et qu'elle eut pris tres-volontiers les moyens de la finir elle meſme s'ils luy euſſent eſté permis, pluſtoſt que de porter plus long-temps la violence d'une ſi extréme douleur. Il arriva une fois qu'apres en avoir ſouffert les plus rudes aſſauts durant une nuit entiere, elle alla s'en declarer à la bonne Mere qui avoit une charité nompareille pour toutes les malades, elle luy dit, *Hé quoy, ma fille, pourquoy ne m'appelliez vous pas? nous euſſions fait enſemble nos Prieres: & je tiens pour une choſe toute ſure que noſtre Seigneur vous euſt donné du ſoulagement.* La jeune Sœur retint fort bien ces paroles, & quelque temps apres eſtant durant une autre nuit aſſaillie plus terriblement à ſon ſentiment que jamais du meſme mal, elle uſa des offres de la Mere, & prit la liberté d'appeller. Celle-cy la vint auſſi toſt trouver, & paſſa quelques heures aupres d'elle; & puis ayant eſlevé ſa confiance en Dieu, & prié au cheveſt de ſon lit l'eſpace d'une demie heure avec les termes du monde les plus tendres & les plus penetrans, elle luy fit former des actes de conformité au bon plaiſir de Dieu, & d'union au Chef Sacré de JESUS-CHRIST couronné d'eſpines. La malade au meſme temps ſe ſentit ſoulagée, & ce qu'elle eſtima davantage fut qu'elle ſe trouva dans un repos d'eſprit preſte à ſouffrir toutes les pointes de ce mal tant qu'il plairoit à Dieu, adjoûtant qu'elle avoit encores experimenté en pluſieurs autres occaſions les effets ſenſibles des Prieres & des merites de cette ſervante de Dieu.

Plusieurs Dames qui la connoissoient particulierement, quand elles estoient malades, ou quand elles estoient au fort de leurs affaires, l'envoyoient prier d'employer pour elles son crédit auprés de nostre Seigneur, & elles ont fort souvent reconnû & hautement declaré que leur esperance n'avoit pas esté vaine. Vne entre les autres de la premiere qualité, estant fort affligée de se voir depuis long-temps privée du fruit d'un illustre mariage duquel dépendoit la conservation de toute une grande maison, s'adressa à elle, & la pria instamment de demander à Dieu, que si c'estoit pour sa gloire & pour le salut de celle qui l'en sollicitoit, il eust la bonté de luy accorder ce qu'elle souhaittoit: Promettant que si elle l'obtenoit, elle s'appliqueroit avec plus de soin à tous les exercices de la Devotion, & qu'elle éleveroit le plus Chrestiennement qu'il luy seroit possible pour le service de Dieu, ce fruit de ses prieres. Elle obtint bien-tost aprés l'effet de son desir, & elle s'en tenoit tellement redevable à la Mere, que luy amenant quelque fois cét enfant, elle le nommoit voſtre Fils, comme nous avons dit, & quand il estoit malade ou en santé, elle luy mandoit hardiment, *voſtre Fils est malade, ou il se porte bien*: Dequoy la Mere aussi ne se deffendoit pas si fort, qu'elle ne se servist de ce nom pour continuer à prier pour luy avec plus de tendresse, de ferveur, & de perseverance. Les effets de ses Prieres & de sa Confiance en Dieu ne paroissoient pas seulement dans le succez des choses temporelles: on en voyoit des marques bien plus frequentes dans les spirituelles. L'empressement extraordinaire d'un Prestre imprevû qui vint de grand matin pour celebrer la Messe en leur Chapelle, au jour où la Mere Prieure avoit refusé la Communion à cette malade par la prevoyance qu'elle ne la pourroit rece-

voir auſſi matin que ſon mal l'exigeoit, en fut une preuve qui parut merveilleuſe à toute la Communauté, comme nous l'avons dit: Parce que l'effet arriva ſans que perſonne en ait connu la cauſe, & que la Mere prit de là un ſujet ſi convainquant de publier par tout la bonté de ſon pere celeſte qui avoit une providence particuliere pour ſecourir ſes pauvres enfans dans leurs preſſantes neceſſitez, qu'aucune ne douta que celuy qui luy inſpiroit tant de reconnoiſſance, eſtoit celuy là meſme qui avoit operé cét effet. Les converſions des deux perſonnes dont nous avons auſſi parlé au Chapitre 21. dont l'un eſtoit un Prince: Et les grandes eſperances de leur ſalut fondées en ſuitte ſur leur heureuſe mort, en ont eſté encores des témoignages plus ſalutaires pour eux, & plus ſouhaittables pour elle. Car comme il n'eſt point de grace que les Serviteurs de Dieu pourſuivent avec plus de ferveur pour la gloire de leur Divin Maiſtre & pour le ſalut du Prochain, il n'en eſt point auſſi qu'ils obtiennent moins ſurement & moins communement, quand la miſericorde laſſée par des pecheurs endurcis, laiſſe à la Juſtice le temps de punir en ce dernier moment les crimes de pluſieurs années.

Entre les ſignes par leſquels Dieu a ſemblé monſtrer combien les Devotions de ſa fidelle Servante luy étoient agreables, on peut ſe reſſouvenir avec beaucoup de ſentimens de pieté, du fruit qu'elle trouvoit à faire ſouvent les Proceſſions dont nous avons parlé aſſez au long ailleurs, pour honorer les Communications eternelles de Dieu, & imiter celles de noſtre Seigneur en la Terre. Nous avons dit ce qui en fut declaré par un perſonnage connu dans Paris pour eſtre d'une vertu tres-extraordinaire, & par un Pere Minime ſon Confeſſeur, Directeur

pour lors des Novices du Convent de la place Royalle, au temps que cette Mere avec sa Communauté s'employoit auec tant de zele & de ferveur à ces pieux Exercices, durãt les guerres de la Rochelle, & de l'Isle de Rhé. On pourroit y joindre quelque chose qui ne seroit pas moins considerable, sur le sujet d'une autre Procession qu'elle faisoit avec ses Novices au temps où elle honoroit la Naissance de nostre Seigneur en visitant un Oratoire où estoit representée la Créche, y chantant des Litanies & des Cantiques, & faisant d'autres devotions dressées à cét effet. Mais pour la mesme raison qui nous a fait passer fort legerement sur l'une, nous ne dirons rien du tout de celle-cy. On en garde les memoires dans le Monastere pour y avoir égard quand Dieu voudra qu'on ait la pensée de les examiner, ou que quelqu'autre raison obligera à les expliquer plus au long. Pour le present on en laisse toute la connoissance à celuy-là seul qui sçait bien, quand il luy plaist, de découvrir les graces qu'il a faites, & les faire approuver par les voyes qu'il a luy-mesme ordonnées. Nous passons à d'autres qui n'ont pas moins confirmé la haute opinion qu'on avoit conceuë de la vertu extraordinaire de la Mere, & qui tiennent moins de ce qui passe dans l'opinion du monde pour estre des miracles visibles.

Il n'est rien qui porte un caractere plus assuré de l'assistance de Dieu, que les predictions faites long-temps auparavant, quand elles sont confirmées par des évenemens veritables. La Mere Marie Agnes n'a pas esté sans donner des marques qui ont souvent fait croire qu'elle avoit des connoissances communiquées du Ciel. La premiere fut lors qu'estant encore Novice, on luy apporta la nouvelle de la mort de son pere. Car outre la constance qu'elle fit

voir en gardant la tranquillité d'eſprit & la conformité au bon plaiſir de Dieu que nous avons racontée, elle adjouſta ſans déconcerter la paix de ſon ame, & ſans montrer aucun doute de ce qu'elle advançoit, *Ma mere le ſuivra bien-toſt.* Car cela arriva dans quatorze ou quinze jours apres, quoy que la Dame n'euſt ny l'aage, ny aucun mal qui puſt faire craindre un ſi prompt accident. La juſteſſe de cette prediction donna lieu d'en croire beaucoup d'autres qui ont eſté verifiées en des ſujets encores plus éclatans.

Quand la Reyne Marie de Medicis, apres la declaration des ſenſibles déplaiſirs qu'elle ſouffroit à la Cour, partit pour ſe rendre à Compiegne, d'où elle ne revint plus: Elle pria la Mere de ne luy point cacher ſa penſée ſur le ſuccés de ce voyage qu'elle avoit reſolu d'entreprendre. La Mere apres beaucoup de pieux & de ſages diſcours qu'elle eut avec elle, luy dit, *Madame, voſtre Majeſté veut donc que je ne luy cache rien des veuës qu'il plaiſt à noſtre Seigneur me donner pour ſa perſonne: ie luy obeïray ponctuellement. Il faut qu'elle ſe diſpoſe à ſuivre noſtre Sauveur par le chemin de la Croix, dautant qu'elle en aura de bien grandes & bien longues à porter. Et c'eſt à quoy elle ſe doit attendre. Noſtre Seigneur ne me fait connoiſtre pour le preſent autre choſe ſur elle. Ie le conjure qu'il ſoit toûjours avec elle, pour la conſeiller & pour la conſoler.* Elle exprima plus en détail le cours des diſgraces qui ſont arrivées depuis à cette grande Reyne. Mais il n'eſt point neceſſaire au cours de cette Hiſtoire d'en faire icy un plus long recit. Ce que nous en avons dit ſuffit pour ſoûtenir la creance qu'on eut alors, que la Mere avoit des lumieres de Dieu bien particulieres, & la Reyne en demeura ſi perſuadée, que s'en retournant elle diſoit aux plus confidentes de ſes Dames, *Vraiment cette Mere a l'Eſ-*

prit de Dieu: Et dans le plus fort de ſes peines, celles qui l'ont ſuivie en ſes voyages ſçavent qu'elle adjouſtoit: *La Mere Marie Agnes me l'avoit bien predit.* Dequoy le Reverend Pere Suffren, de la Compagnie de JESUS, qui connoiſſoit la Mere, & qui avoit ſouvent converſé avec elle, ne manquoit pas de ſe ſervir utilement pour conſoler ſa Majeſté dont il eſtoit le Confeſſeur.

Le meſme arriva & bien plus viſiblement encores à Madame la Princeſſe de Condé, quand s'eſtant adreſſée à elle pour luy faire confidence de quelques traverſes qu'elle recevoit, & trouver dans ſes prieres & dans ſes conſeils des remedes à les adoucir: La Mere fit ce qu'elle put pour deſtourner la Princeſſe du deſſein qu'elle avoit pris de ſortir de la Cour, & pour la reſoudre à porter patiemment ce que Dieu permettoit pour ſon ſalut. Mais la voyant ferme dans ſon deſſein, elle luy dit, *Madame, ſçachez qu'en ſuivant vos penſées, Voſtre Alteſſe s'engage à des maux plus grands que ceux qu'elle ſouffre avec tant de chagrin, & qu'elle ſe verra reduite dans un abandon ſi general, qu'elle reconnoiſtra & confeſſera qu'il eſt prejudiciable de reſiſter aux volontez de Dieu, & refuſer de prendre le Calice qu'il nous envoye.* Elle pourſuivit en expliquant les choſes plus en particulier; de maniere que la Princeſſe dans l'épreuve qu'elle en fit apres, eut la conſolation de ſe ſouvenir fort exactement de ce que la Mere luy avoit dit auparavant, & conſerva toute ſa vie pour elle beaucoup plus de confiance & de veneration. Elle raconta cela elle-meſme à pluſieurs perſonnes, & entr'autres aux Reverends Peres Motet & Jaquinot, l'un & l'autre Jeſuites, & tous deux en ont fait le rapport à des gens dignes de foy, dequoy les Religieuſes qui l'ont appris, conſervent un memoire écrit & ſigné de leur main.

Ce qui regarde le Prince ſouverain dont nous avons parlé, eſt d'autant plus fort en ce ſujet, qu'il ſemble contenir la preuve des deux ſortes de communicatiõs que Dieu fait, quand il declare aux ames les deux ſortes de ſecrets dont il s'eſt reſervé la clef. Ce ſont les évenemens futurs, & les penſées des cœurs. Ce Prince à la Cour duquel, la Mere avoit eſté nourrie, l'eſtant venu viſiter à Paris, n'avoit encores découvert à perſonne le projet qu'il faiſoit pour la diſſolution d'un mariage avec la Princeſſe ſa parente, qui avoit fait par cette union le repos de ſes Eſtats : Du moins la Mere n'en avoit oüy parler à perſonne. Elle l'en advertit neantmoins la premiere, & luy fit connoiſtre qu'elle en eſtoit inſtruite par la lumiere de celuy qui penetre les cœurs. Mais n'ayant pû le divertir de cette volonté par toutes les raiſons de la conſcience & de l'honneur, touchée de compaſſion elle luy declara en gemiſſant les malheurs qui devoient ſeurement tomber ſur ſa perſonne, ſur ſa Maiſon, & ſur ſes Eſtats, s'il en venoit à l'execution. L'évenement en a eſté ſi public, qu'il n'eſt pas moins ſuperflu d'en parler pour le faire connoiſtre, qu'eſloigné de la Profeſſion des Religieuſes ſeparées du monde, de s'y arreſter pour en chercher les raiſons.

Nous avons raconté ailleurs comme deux Novices eſtans dans la maiſon alors qu'elle eſtoit malade, & que la Communauté s'aſſembloit pour deliberer ſur leur reception, on la pria de recommander à Dieu le jugement qu'on en devoit faire. Elle ne les avoit ſuffiſamment ny veuës ny entenduës pour en faire le diſcernement. Elle ſe recueillit un peu de temps avec Dieu, & puis elle répondit ſans balancer & ſans differer, *l'une* qu'elle nomma *demeurera & perſeverera : l'autre ſortira & ne ſera jamais Religieuſe*, cela arriva ainſi qu'elle avoit dit, & verifia la parole

role du Fils de Dieu dans l'Evangile, l'une ſera priſe, & l'autre ſera laiſſée. Vn autre exemple eſt encores plus preſent & plus agreable, puis qu'il n'a rien qui ne ſoit conſolant. Vne jeune fille née d'une Dame voiſine du Monaſtere, meſme avant ſa naiſſance avoit eſté voüée à Dieu par ſa mere, & promiſe à la Mere Marie Agnes pour le ſervir dans cét Ordre, s'il luy plaiſoit l'appeller à la Religion quand elle ſeroit en aage d'en faire le chois. Elle fut élevée dans cette maiſon durant quelques années, avec toute ſorte d'apparence qu'elle y voudroit demeurer, & qu'elle n'y ſeroit pas receuë moins volontiers de toutes les Religieuſes. Quelques conſiderations perſuaderent à ſa mere de la retirer, & de la mettre dans une autre maiſon Religieuſe, ce qui ne ſe fit pas ſans regret pour celles qui témoignoient beaucoup d'amitié à cette jeune enfant, & qui avoient conçû beaucoup d'eſperance qu'elle ſeroit un jour un bon ſujet de ſa Communauté. La Mere Marie Agnes dit toujours qu'on ne s'en miſt point en peine, que ſurement elle reviendroit, & y ſeroit Religieuſe. Cela s'eſt accompli aprés la mort de la mere, ſi veritablement, qu'encores qu'elle eût eſté miſe dans une Religion fort vertueuſe & fort ſainte, où elle eſtoit fort aimée, & où elle ne s'aimoit pas moins: lors qu'on n'y penſoit plus du tout, par des mouvements dont on ne peut découvrir la cauſe Madame ſa mere l'alla querir, & la ramena elle meſme dans ce Monaſtere où elle avoit eſté promiſe, & elle l'y a veuë avec toute la ferveur poſſible prendre l'habit, & faire Profeſſion. Ce qu'on a toujours attendu pour juſtifier la Prediction de celle qui en avoit parlé ſi poſitivement, dans un temps où il n'y avoit apparemment aucun ſujet de le croire.

Il reſteroit pour finir ce Chapitre de joindre icy quel-

ques grâces merveilleuſes qu'on tiét avoir eſté obtenuës depuis la mort de cette mere, par l'interceſſion de ſes prieres. On n'en manqueroit pas ſi on vouloit raconter tout ce que l'on en rapporte: mais ne pouvant faire de Foy à moins qu'elles ſoient reconnuës par ceux qui en doivent juger, il vaut mieux en laiſſer le ſentiment à ceux ou à celles qui les ont receuës, que de les publier à ceux qui ne ſe tiendroient pas obligez de les croire.

Du jugement que pluſieurs perſonnes conſiderables ont fait d'elle & des loüanges qu'elles luy ont données.

CHAPITRE XXXVII.

APres le témoignage que Dieu a ſemblé donner par les faveurs extraordinaires qu'il a faites à ſa fidelle Servante, ou qu'il a accordées par elle, il eſt bien juſte d'adjouſter celuy des hommes de ſon temps les plus remarquables, ou pour leur qualité, ou pour leur ſcience, pour leur prudence, ou ce qui eſt encores plus important pour leur excellente vertu. Dieu qui cache ſes Secrets aux grands & aux ſages du monde, ne laiſſe pas de leur découvrir quelques fois les threſors qu'il met dans les ames d'élite qu'il a choiſies particulierement. Il l'a fait ſi parfaittement bien en cette illuſtre morte, qu'il ſemble
Eccl. 50. ſelon la parolle du Sage, qu'elle a eſté ſemblable à l'étoille du matin qui paroiſt entourée d'un nuage, mais qui conſerve neantmoins ſa lumiere. Elle s'eſt cachée elle meſme autant qu'elle a pû ſous les voiles de ſon humilité. Elle a eſté obſcurcie par les ombres des contradictions à des oppoſitions. Elle a eſté noircie par des invectives &

des calomnies qu'on luy a ſuſcitées. Mais parmy tout cela Dieu a fait que les puiſſans, que les Sçavans, & que les plus pieux du Siecle l'ont ſingulierement eſtimée, honorée, & loüée: Et tout ce qui luy a paru contraire, n'a ſervy qu'à rehauſſer ſon éclat.

Je ne repeteray point ce qu'en ont dit la Reyne Marie de Medecis, Madame la Princeſſe de Condé, & le Prince Souverain dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent: Mais je ne puis taire ce que la deffunte Reyne Mere Anne d'Autriche, dit aux Religieuſes de la Viſitation Sainte Marie du Pont à Mouſſon, quand elle entra en leur Monaſtere au voyage que le Roy fit en Lorraine. en l'an 1633. Car ayant appris que la Superieure, qui eſtoit la Mere Claude Marie Dauvaine, eſtoit Sœur de la Mere Marie Agnes, Sa Majeſté eut bien la bonté d'y aller exprés pour la voir, & la congratuler d'avoir une Sœur ſi Sainte: & entre les termes dont ſa Majeſté uſa pour exprimer ſa penſée, elle dit que c'eſtoit à ſon jugement une des plus excellentes ames du Siecle, qu'elle la tenoit au nombre des plus grandes Servantes de Dieu, qu'elle contoit beaucoup ſur l'amitié d'une perſonne qui eſtoit ſi bien aupres de noſtre Seigneur, que ſurement elle ſe confioit beaucoup en ſes Prieres, qu'elle avoit eſté à ſon eſcholle pour apprendre à faire l'Oraiſon, & qu'elle luy avoit enſeigné d'en tirer pour profit l'amour de la Croix. Qu'elle n'en eſtoit pas encores venuë à ce point là, & qu'elle n'en avoit pas encores eu le courage, quoy qu'elle taſchoit de s'y former tous les jours. Madame la Marquiſe de Senecey & les autres Dames qui eſtoient à la ſuitte de la Reyne encherirent à l'envy, & adjouſterent beaucoup d'autres loüanges qui témoignoient une eſtime nonpareille de cette Sœur, qui avoit eſté tirée de ce

païs là pour venir eſtablir le Monaſtere de Paris.

Il ſe trouva une autre occaſion de faire porter plus loin ſa reputation, & de la faire connoiſtre au païs où l'Ordre a pris ſon origine. Monſieur Auguſtin Centurion, de l'une des premieres maiſons de Gennes, & fils d'une dès Fondatrices de cette Religion, eſtoit à Paris Reſident auprés du Roy pour les affaires de la Republique. Cõme il prenoit un ſingulier intereſt en cét inſtitut, tant parce qu'il eſtoit né dans ſa Ville, que parce qu'il avoit eſté en partie fondé par ſa mere, premiere compagne de la venerable Mere Marie Victoire, & ſouſtenu par le credit & les biens-faits de Monſieur Eſtienne Centurion ſon pere qui en avoit obtenu l'Approbation à Rome, & l'établiſſement dans Gennes. Il venoit aſſez ſouvent faire ſes Devotions en la Chapelle de leur Monaſtere, & viſiter la Mere Marie Agnes avec laquelle, comme il eſtoit fort pieux, ils s'entretenoient de choſes ſpirituelles avec beaucoup de conſolation de ſon ame. Il en ſortoit toujours ſi ſatisfait & ſi édifié, qu'il ne pouvoit s'empeſcher de faire paſſer juſques en Italie les ſentiments qu'il en avoit. Mais eſtant retourné à Gennes il en fit un ſi admirable recit, que ces Meres qui ſont en tres-grande conſideration dans cette ville là, juſques à y avoir trois Monaſteres bien floriſſans, n'ont ceſſé depuis ce temps là de faire inſtance à celles de Paris, de leur communiquer ce qu'elles ont de plus particulier de cette Illuſtre deffunte qui a ſi Saintement eſtabli leur inſtitut en France: & faire que toutes leurs maiſons & le Public en ayent bien toſt la vie, comme on a celle de la venerable Mere Marie Victoire qui l'a premierement Fondé en Italie Au reſte, pour donner tout le poids qu'on doit au témoignage de ce Seigneur, & l'idée qu'on doit avoir de la perſonne, je

diray qu'ayant dignement ſouſtenu la commiſſion qu'il avoit euë en France,& terminé les affaires au gré de ſa Republique,il en fut éleu Duc apres ſon retour, & ayant encore remply avec une approbation generalle tous les devoirs de cette dignité la premiere de l'Eſtat, il abandonna tout pour conſacrer au ſervice de Dieu le reſte de ſa vie dans la Compagnie de JESUS, où il a veſcu tres-religieuſement quelque temps,& eſt mort peu apres en odeur de grande ſainteté.

Mais nul ne peut plus aſſurément ny plus juſtement parler de cette Mere,que Monſieur de Contes, Doyen de l'Egliſe Metropolitaine de Paris, Conſeiller ordinaire du Roy, & Superieur depuis plus de trente ans de ce Monaſtere de l'Annonciade Celeſte, tant par la connoiſſance qu'il en a euë durant tout ce temps-là, que par les communications qu'elle a eſté obligée d'avoir avec luy pour toutes ſortes d'affaires. Il en avoit conceu une ſi haute eſtime, qu'outre ce que nous en avons déja rapporté, il la propoſoit en toutes les occaſions,& à toutes les Communautez, pour un exemple égallement achevé de toutes les vertus Religieuſes. Et lors qu'on luy fit ſçavoir ſon decez, entre les autres choſes qu'il dit pour montrer l'opinion dans laquelle il la tenoit,il s'écria, *Que c'eſtoit une ame des plus parfaites qu'il euſt jamais connuës : Qu'elle avoit les vertus les plus ſolides, & les plus élevées : Qu'elle avoit acheve ce que Dieu vouloit d'elle en ſa vie,& qu'elle s'eſtoit conſommée pour le ſervice de noſtre Seigneur, & pour celuy de ſa Communauté. Que c'eſtoit un threſor à ſon Ordre & à ſon Monaſtere : Et qu'elle luy ſervoit plus utile dans le Ciel, qu'elle n'avoit encores eſté ſur la terre.* Il a confirmé le meſme en diverſes autres rencontres, tant ſur la connoiſſance qu'il avoit par ſoy meſme, que ſur celle qu'il avoit priſe par les rapports qu'on

luy en a faits, lors qu'elle eſtoit dans les eſtats differents dont nous avons parlé.

Le Reverend Pere de Gondran, ſecond General de l'Oratoire, de qui la memoire eſt en benediction parmy ceux de ſa Congregation, & parmy ceux du monde qui ont eu le bon-heur de converſer avec luy plus familierement, comme on luy faiſoit voir durant qu'il vivoit quelques-uns des écrits & des Meditations de la Mere pour le ſupplier de les examiner, & d'en donner ſon jugement; ayant oüy parler d'elle à pluſieurs, & lû ce qu'on luy preſentoit, il en dit ſon ſentiment, & donna ſon approbation en ces termes par un écrit qu'il ſigna meſme de ſa main; *Ce que i'ay lû de ces penſées, & ce qu'on m'a rapporté de celle à qui Dieu les communique, me paroiſt eſtre d'une ame tres-illuminée de luy, tres-deſtachée de la terre, & toute tranſportée dans le Ciel. En un mot, il me ſemble que cela eſt d'une ame toute paſſée en Dieu, & pluſtoſt d'une Bien-heureuſe que d'une Voyagere en ce monde.* Voila le jugement que ce grand homme en portoit.

Le Reverend Pere Barthelemy Jacquinot, celebre entre les Peres Jeſuiſtes pour avoir eſté Superieur de leur Maiſon Profeſſe de Paris, Provincial de France, & Aſſiſtant de leur Reverend Pere General à Rome, dans le temps que la Mere vivoit, la viſitoit fort ſouvent: & comme elle luy rendoit compte de tout ſon interieur, il admiroit ſi fort les dons de Dieu dont il la trouvoit remplie, & la fidelité avec laquelle elle y répondoit, qu'il ne pouvoit quaſi trouver de termes aſſez hauts pour l'expliquer, ny garder des meſures juſtes dans les loüanges qu'il luy donnoit. Juſques-là qu'on a ſceu de perſonnes dignes de foy, qu'il leur a dit, *Que s'il la ſurvivoit il auroit de la conſolation de compoſer l'Hiſtoire de ſa Vie. Qu'il avoit des memoires &*

des connoiſſances toutes particulieres pour faire voir que c'eſtoit une ame tres-pure, tres-élevée en Dieu, & doüée de toutes les plus excellentes vertus. Que ce qu'on ſçavoit d'elle n'eſtoit que la moindre partie de ce qu'elle eſtoit en effet. Que ce qu'on lit des extaſes & des raviſſemens dans la vie des autres Saintes, n'a point paſſé ce qu'il ſçavoit eſtre aſſez ordinaire en elle. Que le don de Prophetie ne luy a point manqué, non plus que celuy des Miracles. Sur quoy il rapporta la gueriſon de la Mere Prieure arrivée en ſa preſence, & il adjouſtoit d'autres exemples non moins conſiderables que celuy-là. Il aſſuroit encores *qu'il l'avoit fait parler ſur les Myſteres les plus hauts & les plus cachez de la Foy & de la Theologie. Sur la diſtinction des divines Perſonnes, ſur les Attributs, & les Relations:* & ſur pluſieurs autres choſes, dont il n'eſt pas neceſſaire de rapporter icy le ſens, ny les termes: *Qu'elle luy avoit répondu admirablement bien ſur toutes ces choſes, & qu'elle les avoit expliquées avec tant de netteté & d'intelligence, qu'il ne pouvoit douter qu'une penetration ſi profonde, & une expreſſion ſi claire dans une ame auſſi ſainte qu'eſtoit celle-là, ne vinſſent d'une lumiere infuſe, & ne fuſſent un don de ſcience & d'intelligence communiqué de Dieu: Que s'il la ſurvivoit aſſez long-temps pour cela, il ne refuſeroit point d'aller à Rome afin de la faire connoiſtre, & approuver tout ce qu'il produiroit de ſa vie, & de ſes écrits, en deſſein meſme de procurer ſa Beatification, laquelle il eſtoit perſuadé qu'il ne ſeroit pas fort difficile d'obtenir du S. Siege, tant il trouvoit de vertus & de merveilles dans cette incomparable Mere.* Enfin dans tous les lieux où la charge de Provincial qu'il a exercée en diverſes Provinces de ſa Compagnie l'obligeoit d'aller, il diſoit communément, *Qu'il avoit connu deux Saintes en ſa vie: L'une la Venerable Mere Marguerite d'Arbouze, Fondatrice de la celebre Abbaye du Val de Grace à Paris: Et l'autre la Mere Marie Agnes Dauvaine,*

& que iamais il ne penſoit à elles, qu'il ne miſt entre les plus grandes graces qu'il euſt receuës de Dieu, celle d'avoir eu connoiſſance particuliere de deux ſi ſaintes perſonnes.

Le Reverend Pere Arnoux, auſſi Jeſuiſte, Predicateur illuſtre de ſon temps, & Confeſſeur ordinaire de Loüis XIII. donnoit de pareilles loüanges ſur ce qu'il avoit ſceu & connu d'elle. En particulier il admiroit les hautes lumieres dont ſon eſprit eſtoit éclairé, & les conſtantes ferveurs dont ſon ame eſtoit embrazée pour Dieu. Par deſſus tout, il loüoit en elle la pureté de cœur & l'humilité, & il diſoit, *Qu'à ſon jugement elle faiſoit honte aux meilleurs Theologiens, & qu'elle raviroit les plus élevez en la vie myſtique, ſi elle exprimoit les choſes que tous les jours noſtre Seigneur operoit en elle.* Voila le témoignage que ce celebre perſonnage en a ſouvent rendu.

Le Reverend Pere Cauſſin de la meſme Compagnie, aſſez connu par ſes beaux Livres, & qui avoit une habitude plus particuliere qu'aucun autre avec cette vertueuſe Mere, a dit à pluſieurs perſonnes qui l'ont rapporté, que ſi elle n'euſt pas eu l'application qu'elle avoit à ſe tenir cachée autant qu'il luy eſtoit poſſible, il n'y euſt point de ſon temps eu de perſonne plus connuë & plus admirée qu'elle, *que ſon eſprit eſtoit tres rare, ſa vertu encore plus rare, ſon courage invincible: Et qu'elle euſt eſté ſans doute une de ces ſainte Vierges qu'on honore dans l'Egliſe pour avoir enduré le Martyre, ſi elle euſt veſcu dans les ſiecles où des Vierges comme elle, donnoient leur ſang pour le Nom de* JESUS-CHRIST. Il luy écrivoit aſſez ſouvent, & il ſe recommandoit à ſes ſaintes prieres. Et ce fut par luy que le Confeſſeur du Monaſtere fut connu du Roy Loüis XIII. dont le Pere eſtoit pour lors Confeſſeur, & que ſa Majeſté dit de la Mere & de ſon Inſtitut les biens que nous ne pouvons oublier,

pour

pour eſtre ſortis de la bouche d'un ſi grand Roy, porté à eſtimer & loüer tout ce qui eſtoit de pieté & de Religion.

Ce Monarque tres-Chreſtien ſe faiſoit en ce temps là un pieux divertiſſement de compoſer avec ſon Confeſſeur quelques petits Offices Eccleſiaſtiques. Le Confeſſeur en fourniſſoit les parolles, & ſa Majeſté qui eſtoit fort intelligente en la Muſique, leur donnoit le chant qui revenoit davantage à ſa devotion. Il fallut choiſir quelqu'un qu'on employaſt à l'impreſſion : Et le Pere preſenta cét Eccleſiaſtique fort homme de bien, & qui eſtoit depuis long temps Confeſſeur en ce Monaſtere, & amy de la plus part des Peres Jeſuites. Le Roy prit plaiſir à la ſincerité de cét homme qui eſtoit d'autre part fort diſcret : & ſçachant ſon occupation, il luy demanda quelles eſtoient ces Religieuſes, quel leur Inſtitut, & quelle toute leur maniere de vie. L'Eccleſiaſtique répondit ſelon la veritable connoiſſance qu'il avoit, tant de l'Inſtitut, que du Monaſtere où il eſtoit Confeſſeur depuis beaucoup d'années, mais ſur tout il dit à ſa Majeſté tant de choſes de la Mere qui eſtoit alors Superieure, de ſa retraitte, de ſon humilité, de ſa regularité, de ſon don d'Oraiſon, des Communications qu'elle avoit avec Dieu, des graces qu'il accordoit ſouvent à ſes Prieres, que ſa Majeſté reflechiſſant ſur ce qu'elle avoit entendu, luy dit, *Je vous eſtime bien heureux d'eſtre Confeſſeur de filles auſſi vertueuſes, auſſi devotes, auſſi Saintes, mais ſur tout auſſi retirées du monde que ſont celles là. Pour moy je ne tiens pas pour bonnes Religieuſes celles qui ſont trop ſouvent aux grilles & aux Parloirs. Elles ſe ſecularisent avec les gens du monde. Et à mon ſens, elles ne gardent de la Religion que l'habit, & ne ſont dans le Cloiſtre que de corps. Pour ce que vous me dites de leur Superieure, j'en*

fais encores bien plus d'eſtat, & je ſuis bien aiſe qu'il y ait dans Paris & dans mon Royaume des ames qui ſervent ſi bien Dieu, & qui le prient pour moy. Exhortez-la bien à continuer de le faire. Ce qu'il recómanda encores davantage quand le Pere Cauſſin eut confirmé par ſon témoignage que ce qu'on avoit dit à ſa Majeſté n'eſtoit point au deſſus, mais au contraire beaucoup au deſſous de la verité touchant l'eſtime qu'on devoit faire de cette ame excellente.

Que ſi apres les témoignages eſtrãgers on en peut mettre de domeſtiques, celuy de Madame de Rantzau, jadis Mareſchalle de France, & maintenant la Mere Marie Elizabeth, pourra bien y avoir place. Cette Mere s'en allant en Allemagne pour eſtablir un Monaſtere, de ſon Ordre en la ville d'Hildeshim, partit de Paris ſi remplie de l'opinion qu'elle avoit de la Mere, & des inſtructions qu'elle en avoit receuës, qu'aprés en avoir donné toutes les aſſeurances poſſibles, elle conclud qu'elle en avoit encores de plus grandes & de plus particulieres que celles qu'on avoit par écrit: & que ſon plus ſenſible regret en quittant la France, eſtoit de s'éloigner d'un lieu, où avec ſes cheres Sœurs, elle avoit tant remarqué de vertus dans leur commune Mere. Pour montrer qu'elle en gardoit un ſouvenir tres-reſpectueux & tres-tendre, elle voulut emporter un parement d'Autel travaillé de la main de cette grande ſervante de Dieu, pour en parer ſa Chapelle comme d'une Relique dans les jours les plus ſolemnels de l'année, & pour avoir ſujet de dire aux filles que Dieu luy donneroit, ce qu'elle avoit remarqué dans la vie de celle dont elle leur monſtreroit l'ouvrage. Je finirois volontiers ce Chapitre par les preſſentiments que le Reverend Pere de la Compagnie de JESUS de leur maiſon Profeſſe de Saints Loüis à Paris, conceut d'elle & des grands ad-

vantages qu'il jugea qu'elle apporteroit à ſon Ordre, & à ſon Monaſtere, lors qu'eſtant arrivée de Nancy, elle commença par les Exercices ſpirituels ſous ſa conduitte à ſe diſpoſer aux emplois pour leſquels elle eſtoit amenée. C'eſtoit un homme fort ſpirituel & fort experimenté en la conduitte des ames, qui ayant obſervé avec beaucoup d'application, celle que Dieu tenoit ſur celle-cy, & avec une pareille attention remarqué la fidelité qu'elle apportoit à ſuivre tous ſes mouvemens, dit à la Mere Prieure, *que c'eſtoit une ame toute penetrée & toute poſſedée de Dieu. Que quoy qu'elle fuſt déja fort remplie de ſes dons, il l'en rempliroit encore davantage pour l'élever elle meſme, & en amener d'autres aprés elle à une eminente perfection. Enfin qu'elle la pouvoit regarder dés lors comme un precieux depoſt que Dieu luy donnoit, & comme un germe de Sainteté qu'il preparoit à ſon Ordre & à ſa Communauté.*

Mais je ne puis mieux conclure que par l'extrait de quelques Lettres que le vertueux Eccleſiaſtique qui a eſté Confeſſeur de ce Monaſtere prés de 20. ans, & qui ne l'étoit plus au temps du decez de cette Mere, eſcrivit ſur la nouvelle qu'il eut de ſa mort. *Ce n'eſt pas ma couſtume*, dit-il, *de parler ny d'écrire beaucoup des perſonnes vivantes, ny meſme de celles qui ſont mortes. Quelques uns de mes amis m'ont dit pour cela quelquesfois, que quand je publierois des miracles de Religieuſes que j'aurois connuës, ils y donneroient ayſément creance. Mon deſſein n'eſt pas d'en blaſmer ny d'en mépriſer aucune; ayant une eſtime ſinguliere pour toutes les eſpouſes de* JESUS-CHRIST, *qui ſont la plus pure portion de tout le troupeau de l'Egliſe. Mais aprés m'eſtre declaré de la ſorte, & avoir pris par advance ces meſures, je ne crains point de confirmer avec ſerment, ce que i'ay ſouvent dit, que i'ay connu par excellence en ma vie, une Religieuſe vraye, ſolide, parfaite, &*

Sainte de tout point. C'eſt la Reverende Mere Marie Agnes. Car i'ay remarqué en elle tant de veritables deſirs, avec une ſi conſtante pourſuitte de toute la perfection Chreſtienne & Religieuſe, que contre mon ordinaire, ie n'ay pû m'empeſcher d'en parler ſouvent, & d'y penſer preſque continuellement. I'advouë que ſi Dieu m'avoit donné l'eloquence de quelqu'un des Eſcrivains qui ſont les plus polys de ce Siecle, ie prendrois un grand plaiſir de l'employer à eſcrire la vie de cette Sainte perſonne. Car ie n'ay rien veu en elle qui ne ſoit digne d'admiration, & i'ay peu veu de choſes admirables en fait de vertu dãs la vie des Saints, que ie n'aye treuvé en elle. Mais ce que i'ay plus admiré a eſté cette humilité, & cette obeïſſance dont elle donna une ſi belle preuve, lors qu'elle jetta au feu toutes les Meditations qu'elle avoit compoſées pour ſes Novices, parce qu'eſtant conſulté par elle s'il n'y avoit rien à y corriger, ie luy dis pour l'éprouver, qu'elles n'eſtoient bonnes que pour le feu; entendant le feu de l'amour Divin, qu'elles me ſembloient tres-propres à allumer dans le cœur de ſes filles. En effet elles eſtoient aſſez conſiderables pour meriter que quantité de perſonnes pieuſes & doctes en vouluſſent avoir des coppies, & fuſſent d'advis qu'on les fiſt imprimer au plutoſt. Vous ſçavez auſſi l'eſtime que la Reine Marie de Medicis faiſoit d'elle, vous ſçavez en quels termes la Reine Anne d'Autriche en parloit. Mais jamais on n'a remarqué ny au dedans ny au dehors du Monaſtere, que ſon cœur ſe ſoit élevé pour cela, ou ait pris aucune complaiſance en toutes ces faveurs des grands de terre, dont pluſieurs autres auroient fait beaucoup d'éclat, & de bruit: & quand leurs Majeſtez luy ont fait l'honneur de luy écrire, elle ne rendoit point d'autres reſponſes, ſinon qu'elle continueroit à prier noſtre Seigneur pour elles, puis que c'eſtoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une pauvre Religieuſe. Juſques icy ſont les paroles de cét Eccleſiaſtique dans une de ſes Lettres.

Dans une autre, apres avoir demandé par un motif de devotion, quelque chose qui eust esté à l'usage de la Mere, comme on luy eut envoyé, son Chappelet il en fit des remerciments à la Mere Prieure en ces termes. *Ie vous rends de tres-humbles actions de graces de la faveur signalée que vous m'avez faite en m'envoyant ce present Ie vous proteste que ie garderay cherement ce precieux gage, venant d'une personne dont la vie a esté si exemplaire & les vertus si admirables, que ie ne fais aucune difficulté de l'invoquer tous les jours en mon particulier. Ie me souviens fort bien que le Reverend Pere Caussin m'a souvent dit, Que si elle eust voulu se produire au dehors, elle eust attiré l'admiration de tout Paris, & eust eu à sa grille les personnes les plus spirituelles pour l'entendre. Mais qu'elle a pris autãt de soin à se cacher par humilité, que plusieurs autres ont d'ambition & de vanité à se faire connoistre. Aussi estoit-elle comme vous le sçavez, si ennemie des Parloirs, que d'y aller c'estoit pour elle un supplice. Madame la Duchesse d'Angoulesme, qui l'aimoit fort, & qui l'honoroit quelques-fois de ses visites, a observé qu'elle prenoit congé d'elle tout franchement, aussi tost que l'heure l'appelloit à quelque Observance de sa Communauté. Vous sçavez mieux que moy son exactitude & sa fidelité à toutes les autres pratiques de vostre Regle, ayant conversé avec elle si long-temps. Ce que ie puis assurer, c'est qu'elle les a gardées avec tant de devotion, & qu'elle les a maintenuës avec tant de force, qu'elle m'a souvent dit, qu'elle n'avoit rien au monde plus à cœur que cela, & qu'elle donneroit sa vie avec bien de la joye pour les maintenir inviolablement dans leur parfaite vigueur.* Tout cecy est de l'Ecclesiastique Confesseur du Monastere, qui a toûjours esté reconnu pour un homme vertueux, veritable, & judicieux.

Plusieurs Convents de cét Ordre en France & ailleurs, ayant appris le decez de la Mere, de qui la reputation

estoit si grande par tout, témoignerent à celuy de Paris par leurs Lettres, la part qu'ils prenoient à sa perte, avec des loüanges pour cette Illustre Deffunte, pareilles à celles que nous avons rapportées icy. Plusieurs Religieuses qui avoient eu le bien de la connoistre, & de la voir par diverses rencontres, manderent qu'elles s'en tenoient heureuses, & qu'elles s'en rafraischissoient la memoire pour se porter à l'imitation de ses vertus. D'autres qui n'ont pas eu le mesme advantage, ont écrit qu'elles la regardoient comme un des plus grands ornemens de leur Ordre, & qu'elles ne faisoient point de difficulté de la prier comme une Protectrice nouvelle qu'elles avoient dans le Ciel. Pour celles du Monastere de Paris qui l'ont possedée si long-temps, & qui en gardent encores une idée si presente dans leurs esprits, elles avoüent que si elles ont quelque haute estime pour leur vocation, & quelques desirs ardans pour tendre à la perfection, elles en sont redevables à ses saintes instructions, & à ses admirables exemples: comme par ses merites elles esperent d'en voir tous les jours continuër & augmenter les effets, parmy celles qui viendront apres elles servir Dieu dans cette mesme Maison.

CONCLUSION.

C'Est icy que nous finirons l'Histoire de la Vie, les Vertus, & les Instructions de cette admirable Mere: ou si nous n'avons pas mis dans leur plus beau jour toutes les choses qui nous ont esté rapportées, il n'en faut accuser que l'excellence du sujet, & nostre incapacité. Car il est vray que ceux qui ont penetré plus avant dans les secrets interieurs de cette ame, ont toûjours assuré qu'ils passoiét incóparablement tout ce qui paroissoit au dehors, & tout ce qui s'en pouvoit exprimer par les paroles. Que si nous

n'avons pas meſme recueilly toutes les choſes excellentes qu'elle a faites, il ne s'en faut prendre qu'à ſon humilité qui les a dérobées autant qu'elle a pû à la connoiſſance meſme des perſonnes qui luy eſtoient les plus proches & les plus confidentes. Car il eſt encore vray qu'elle n'a gueres moins pris de ſoin à cacher le bien qu'elle a fait, qu'à le faire: & qu'elle n'a rien ny craint ny évité davantage apres le peché, que l'éclat & la loüange de la vertu. Enfin nous avons eu à obſerver, outre les Ordonnãces du S. Siege qui deffendent de donner à perſonne le nom de ſainte & de Bien heureuſe avant ſon jugemẽt, celles de Monſeigneur l'Archeveſque qui deffendent de nouveau de faire paſſer ſans ſon approbation, pour Miracles les choſes qui tiennent du merveilleux, & de l'extraordinaire. Cela nous en a fait ſupprimer quelques-unes qui nous ont eſté dites, & en amoindrir d'autres qu'on euſt pû produire avec plus d'avantage. Le deſſein a principalement eſté de ſatisfaire & de profiter aux Religieuſes de cét Ordre, qui ſont en diverſes Provinces & en divers Royaumes, & qui l'ont toutes conſtamment demandé. C'eſt pourquoy nous nous ſommes principalemẽt eſtendus ſur les vertus, & ſur les Inſtructions, dont les unes ſont les exemples, & les autres donnent les advis & les Regles de la perfection où eſt arrivée celle qui a ſi bien imité JESUS-CHRIST, *qui Actor. 1.*
commença à faire & puis à enſeigner les autres. Que ſi cét Ouvrage peut encore ſervir à d'autres, de quelque eſtat & de quelque condition qu'ils ſoient, ce ſera un ſurcroiſt de gloire à Dieu, d'honneur à ſa Servante, & pour nous, ce ſera le fruict que nous avons uniquement deſiré lors que nous l'avons entrepris.

FIN.

ERRATA.

Page 146. *ligne* 25. parler *pour* Parloir.
Page 188. *ligne* 28. voſtre Egliſe *pour* à voſtre Egliſe.
Page 189. *ligne* 12. aimé *pour* aimée.
Page 201. *ligne* 2. Oratoire *pour* l'Oratoire.
Page 264. *ligne* 6. diſtingue *pour* diſtinguent.
Page 268. *ligne* 18. faittes *pour* faits.
Page 282. *ligne* 2. elles *pour* celles.
Page 335. *ligne* 13. *oſtez* declarer.

mo
C743452